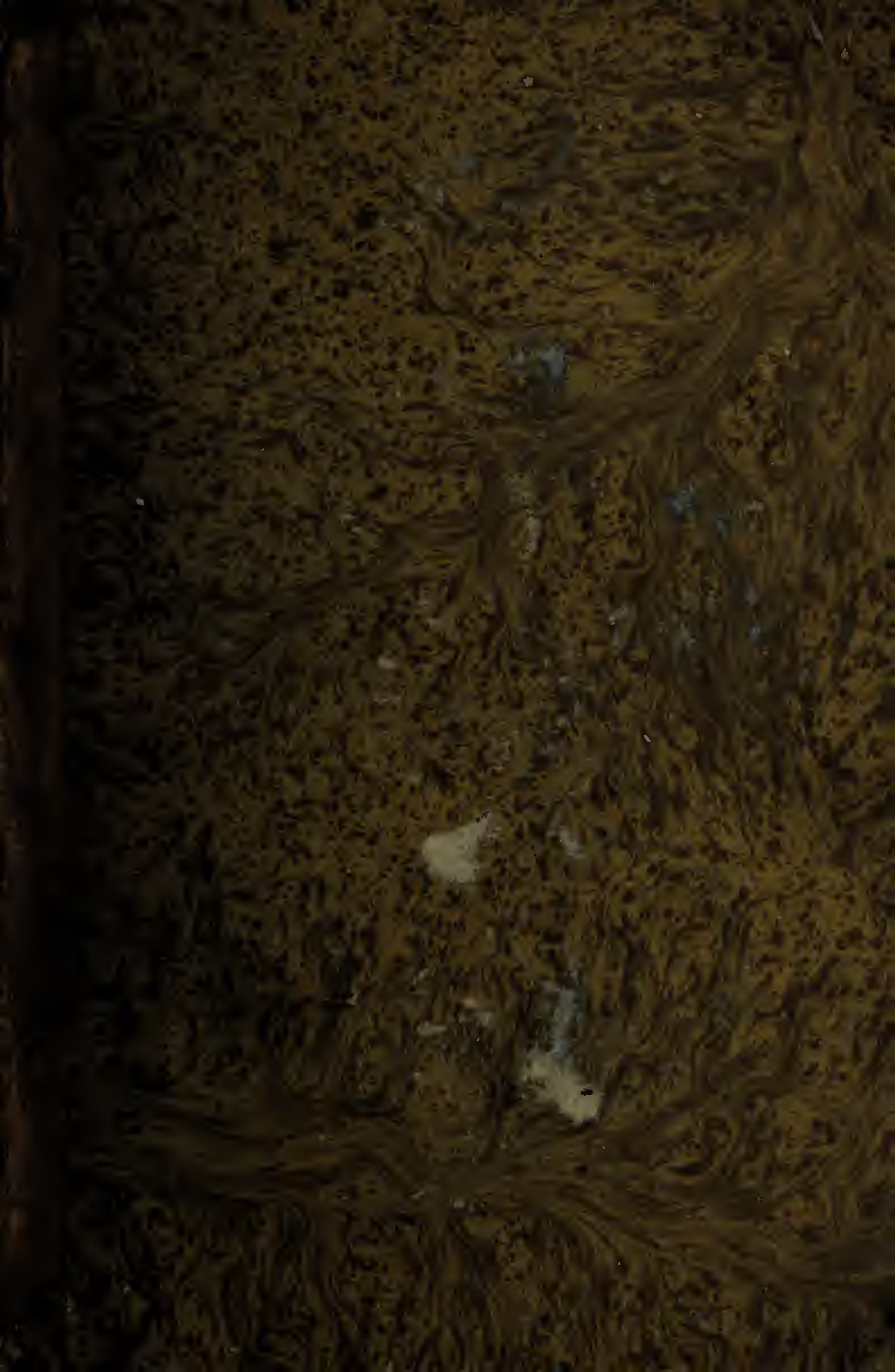
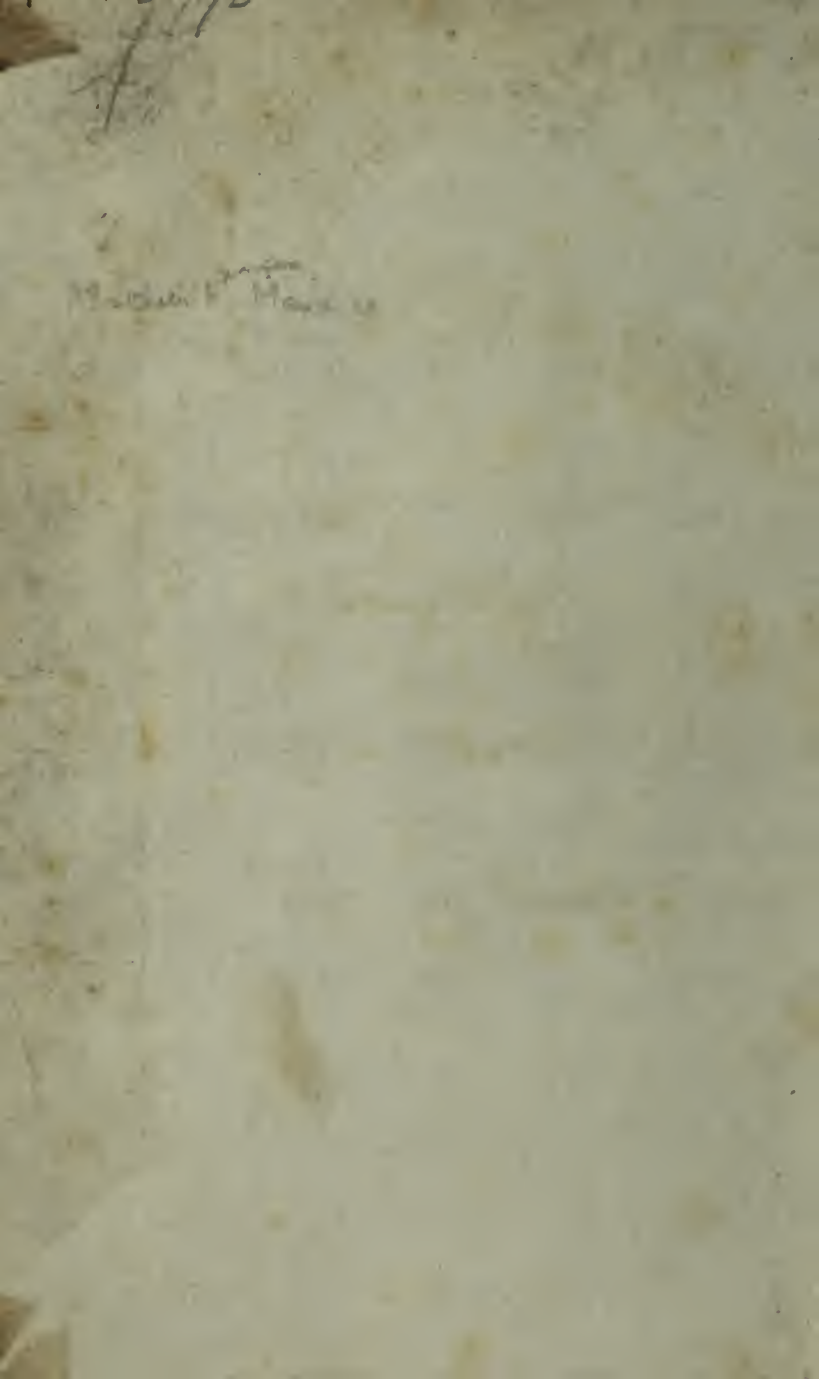




RELATION

HISTORIQUE ET MÉDICALE

DE

LA FIÈVRE JAUNE

QUI A RÉGNÉ A BARCELONE,

EN 1821.

Comme une marque d'estime et de la plus parfaite considération.

Audouard

ON TROUVE CET OUVRAGE :

A Paris,
- Chez MÉQUIGNON-MARVIS, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 3.
- Chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins-St.-Jacques, n°. 17.
- Et chez l'AUTEUR, rue de Chabannais, n°. 8.

A Toulouse, chez F. VIEUSSEUX, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Rome, n°. 46.

A Perpignan, chez ALZINE, Libraire.

A Calais, chez LELEUX, Libraire.

RELATION
HISTORIQUE ET MÉDICALE
DE
LA FIÈVRE JAUNE
QUI A RÉGNÉ A BARCELONE,
EN 1821,

PAR M. F. M. AUDOUARD, D. M. M.

Envoyé à Barcelone par Son Excellence le Ministre de la Guerre; Médecin des hôpitaux militaires de Paris, Officier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, et Chevalier de l'ordre de Charles III, d'Espagne; Membre honoraire de la Société académique de médecine de Marseille, et de la Société médicale de Tours; Membre des Sociétés de médecine de Montpellier, de Paris, de Toulouse et du département du Gard; des Sociétés royales de médecine de Marseille et de Bordeaux; de la Société des sciences médicales du département de la Moselle; Membre correspondant de la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin, et de l'Académie de médecine de Barcelone.

PARIS.

MOREAU, IMPRIMEUR, RUE COQUILLIÈRE, N°. 27.

1822.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE DUC DE BELLUNE,

MARÉCHAL DE FRANCE, MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA GUERRE, ETC., ETC.

MONSEIGNEUR,

Sous l'égide de la race auguste de ses Rois, la France jouissait d'un profond repos, quand des cris d'alarme, partis d'un royaume voisin, retentirent vers nos frontières méridionales. La fièvre jaune, importée à Barcelone, menaçait de s'étendre

au loin. De promptes mesures préservatrices furent prises par le gouvernement de Sa Majesté, *dont le premier besoin est toujours de protéger la France contre ce qui peut troubler son bonheur; et un cordon de troupes servit à la garantir de l'invasion d'un redoutable ennemi.*

Mais ce ne fut pas assez pour la sollicitude paternelle du Roi *de former cette barrière; on jugea nécessaire, pour combattre le fléau avec succès, si jamais quelque ville du royaume en était affligée, de l'étudier dans ses causes et dans ses effets, autant qu'il est permis à l'intelligence humaine de le faire. Dans ce but philanthropique, le gouvernement de* Sa Majesté *donna, à plusieurs médecins, la mission de se rendre à Barcelone, et je fus un de ceux qu'il honora de son choix.*

La maladie faisait d'affreux ravages dans la capitale de la Catalogne, et la France n'était pas sans inquiétude. Cependant un système de défense tout nouveau pour elle la mettait à l'abri d'une invasion mortifère, et Votre Excellence, *en donnant à ce système toute la perfection désirable, a fait connaître aussi toute la sollicitude qui la guidait dans ce danger public.*

De retour de Barcelone, j'ai cru devoir publier la Relation Historique et Médicale *de la maladie que je venais d'y observer. Vous avez permis,* Monseigneur, *que ce travail parût sous vos auspices, et, par là, vous lui avez donné un premier titre à la recommandation. En vous l'offrant, je n'ai payé qu'un juste tribut; en l'acceptant,* Votre Excellence *a mis le comble a ses bontés pour moi.*

Je suis avec respect,

Monseigneur,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

AUDOUARD.

AVANT-PROPOS

CONTENANT

LA NARRATION HISTORIQUE DE MA MISSION ET DE MON VOYAGE A BARCELONE.

A peine on connut en France l'apparition de la fièvre jaune à Barcelone, que j'écrivis à S. Exc. le ministre de l'intérieur pour lui demander une audience particulière. Elle me fut accordée huit jours après. Dans cette entrevue, après avoir fait accepter à Son Excellence un exemplaire de mes *Recherches sur la contagion des Fièvres*, etc., je lui exprimai le désir d'aller voir de près une maladie dont j'ai traité longuement dans ce même ouvrage. Le ministre donna des éloges à mon dévouement, et me promit de l'utiliser si l'occasion le permettait. Mais il me fit connaître qu'il ne pensait pas devoir envoyer des médecins à Barcelone; vu, ajouta Son Excellence, que la maladie était limitée au faubourg, et qu'il était probable qu'elle serait étouffée dès son origine au moyen des mesures que l'on

avait prises pour l'empêcher de pénétrer dans la ville.

Un mois environ s'était écoulé depuis cette entrevue, lorque les journaux parlèrent affirmativement du malheur qui menaçait Barcelone. Il s'agissait d'y envoyer des médecins dont on disait même les noms, et il n'était pas question de moi. Je crus qu'il était convenable de renouveler mes instances, et, le 12 septembre, j'écrivis à M. le secrétaire-général du ministère de l'intérieur, pour lui demander une audience, que j'obtins le 22. Alors j'appris que les nominations étaient faites ou à peu de chose près. Voici ce qui en était : M. Parizet, qu'il fallait dédommager de n'avoir pas vu la fièvre jaune de Cadix deux ans auparavant, avait été désigné par Son Excellence ; et, comme en 1819, il s'était adjoint M. Mazet, jeune médecin, dont il avait distingué le mérite. Mais on avait jugé convenable de doubler cette commission, et, par déférence pour *l'Académie Royale de Médecine*, le ministre avait remis à ce corps savant de désigner deux de ses membres pour la compléter.

L'académie porta de suite ses vues sur M. Bally, qui donnait de bonnes garanties pour le succès de cette mission. Ce choix était flatteur pour celui qui en était l'objet; mais il contrariait les intérêts de M. Bally, qui n'accepta, après quelques jours de

délibération, qu'autant que M. François, son ami et son ancien collègue à Saint-Domingue, partirait avec lui. Nul ne peut le blâmer d'avoir imposé cette condition; car les consolations de l'amitié sont indispensables dans les circonstances où M. Bally s'est trouvé. Cependant M. François n'était pas de l'académie; mais on se réserva de lever cette difficulté; et, en effet, peu de temps après, M. François se trouva académicien. Il fut proposé au ministre conjointement avec M. Bally; et Son Excellence approuva ce choix. Tout le monde sait qu'un cinquième médecin, M. Rochoux, ne fit partie de cette commission, que parce qu'on représenta que MM. Bally, Parizet et Mazet s'étaient placés, par leurs écrits, dans les rangs des médecins qui croient à la contagion; que probablement M. François partagerait, dans toutes les occasions, l'avis de son ami, et que la question de la contagion de la fièvre jaune, qui était l'objet principal de cette commission, se trouvait jugée d'avance. M. Rochoux, ayant été proposé pour former l'opposition, fut nommé par le ministre.

Qu'on me permette de faire remarquer que cette commission dut sa formation à un concours de circonstances, et à des considérations particulières qu'il ne m'appartient point d'apprécier, et que le médecin qui s'était offert bien volontairement dès les premiers temps, n'y était pas compris.

Ainsi, je me voyais trompé dans mon attente, et j'allais perdre l'occasion d'observer, non loin de la France, une maladie dont j'avais traité dans plusieurs de mes écrits. Mais il me restait une ressource; c'était de m'adresser à S. Exc. le ministre de la guerre.

En conséquence, le 22 septembre, je lui proposai d'envoyer un médecin militaire à Barcelone. Je lui représentai les avantages que l'armée en retirerait, et je m'offris pour cette mission. Le 2 octobre, S. Exc. prit une décision conforme à mes désirs; ses ordres me parvinrent le 4; je pris une feuille de route le 5, et le 7, je partis en poste.

Ce que je viens de dire de mes instances, montre assez quel fut mon empressement; ce qui va suivre prouvera que je n'étais guidé que par l'intérêt de la science et par l'amour du bien public, puisque je dus pourvoir à la majeure partie des frais de mon voyage. Je partis sur la simple promesse d'une indemnité; la décision ministérielle que je vais transcrire en donnera la preuve, en même-temps qu'elle fera connaître l'objet de ma mission, et l'étendue de la confiance dont je fus honoré dans cette occasion (1).

(1) Les médecins qui furent envoyés par le ministère de l'intérieur reçurent, chacun, deux mille francs pour premier à-compte avant leur départ.

Paris, *le* 2 *octobre* 1821.

« MONSIEUR,

» D'après votre proposition et l'avis du conseil » de santé, je vous confie, dans l'intérêt de la » médecine militaire, le soin de vous rendre à » Barcelone, pour y recueillir, par des observa- » tions et des expériences suivies, tous les rensei- » gnemens que vous pourrez vous procurer sur les » causes, les caractères et les effets de la fièvre » jaune; sur les moyens d'en prévenir l'invasion, » d'en arrêter la propagation, et enfin, sur le meil- » leur traitement curatif qu'on puisse employer » pour la combattre avec succès. Vous voudrez » donc bien partir sans délai, pour vous rendre à » cette destination par la voie la plus accélérée. A » votre arrivée à Perpignan, vous devrez vous » présenter à M. le préfet du département des Py- » rénées orientales, et à M. le maréchal-de-camp, » qui commande ce département, auxquels j'écris » pour leur annoncer votre mission, et les engager » à vous aider de leur autorité et de leurs conseils » dans les moyens de la remplir. Je désire aussi, » que, rendu sur les lieux, vous vous mettiez en » relation avec la commission de médecins en- » voyée par S. Exc. le ministre de l'intérieur, et » que vous correspondiez, autant que cela peut » être utile, avec la commission sanitaire établie » à Perpignan, ainsi qu'avec le conseil de santé » des armées à Paris.

» La durée de votre séjour en Catalogne, dans » tous les cas subordonnée aux circonstances, ne » devra pas excéder celle du séjour que pourront » y faire les médecins envoyés par Son Ex. le » ministre de l'intérieur. Vous devrez au reste » vous conformer, sur ce point, aux ordres que » vous pourriez recevoir de M. le lieutenant-» général, ou de M. l'intendant-militaire de la » 10me. division.

» Je fais les dispositions nécessaires pour que » vos frais de poste, de Paris à Perpignan, vous » soient payés à la caisse du ministère de la guerre; » me réservant de statuer ultérieurement sur l'in-» demnité à vous allouer. Quant à votre traitement, » vous en serez payé par rappel pour tout le temps » de votre absence, soit à votre rentrée à Perpi-» gnan, soit à votre retour à Paris, où l'emploi » que vous occupez vous sera conservé.

» En vous confiant, Monsieur, une mission » difficile et très-importante, j'ai compté sur votre » zèle, sur votre dévouement et sur vos lumières. » J'espère trouver dans le compte que vous m'en » rendrez à votre retour, la preuve que mon at-» tente sera remplie

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-» humble et très-obéissant serviteur.

» Le ministre secrétaire-d'état de la guerre.

» *Signé* : Le marquis de LATOUR-MAUBOURG. »

J'arrivai à Toulouse le 11 octobre. J'y fus retenu, la journée du 12, par l'obligeant accueil et par la flatteuse invitation de M. le vicomte Liger-Belair, lieutenant-général commandant la 10me. division militaire. Il voulut me faire participer à une fête qu'il donnait à MM. les députés de la Haute-Garonne, dont l'élection venait d'avoir lieu. Je me trouvai donc au milieu de ce groupe d'élus, parmi lesquels on distinguait l'homme qui allait être appelé à partager les plus secrètes pensées de notre auguste Monarque. Je me plus à lui en donner le présage flatteur.

La commission du ministère de l'intérieur avait traversé Toulouse douze jours avant moi. Là, comme si l'homme pouvait prévoir sa fin prochaine, M. Mazet, à l'issue d'un déjeûner chez M. le préfet, où on lui faisait remarquer que le ciel semblait prendre part à son voyage en lui donnant de beaux jours, M. Mazet, dis-je, répondit du ton le plus tragique : *Il n'y a plus de beaux jours pour les médecins qui vont à Barcelone.*

Le 13, je pris la route de Perpignan, où j'arrivai le 16 au matin. Là, j'eus les premières données positives sur le malheur de Barcelone. On vint me communiquer des lettres de cette ville, du 13, qui ne laissaient point de doute sur les ravages de la maladie. Jusqu'alors, j'avais taxé d'exagération tout ce qu'on m'en avait dit, et, pour ce qui m'é-

tait personnel, à part l'occasion de voir une maladie nouvelle pour moi, je n'avais pas attaché plus d'importance à ma mission, qu'à celles que j'avais reçues antérieurement dans le service des hôpitaux militaires. Mais la nouvelle de tant de désastres changea mes idées et agrandit mon imagination. Alors, je sentis tout ce que peut sur le cœur humain l'occasion de se montrer digne d'une grande confiance. Son Excellence le ministre de la guerre m'avait remis, *dans l'intérêt de la médecine militaire, une mission importante*, et je devais, au péril de mes jours, faire voir qu'un médecin des armées, façonné au courage dans les camps et les batailles, s'électrise à la vue du danger et l'aborde franchement. En conséquence, M. le préfet des Pyrénées-Orientales, qui m'avait reçu avec beaucoup d'empressement, ayant pris, de concert avec M. l'alcade de la Jonquière, les dispositions nécessaires pour mon entrée en Espagne, je quittai Perpignan, non sans éprouver le regret de n'y avoir point trouvé M. le baron Vasserot, maréchal-de-camp, qui était en tournée au cordon sanitaire, et avec lequel je devais conférer de ma mission.

Le 20, j'arrivai à Gironne, où j'avais été médecin en chef des hôpitaux militaires français en 1810 et 1811. J'y trouvai mon condisciple et mon ami, le docteur Gelabert, praticien très-recommandable.

Je passai vingt-quatre heures au sein de sa famille et de ses amis avec lesquels j'avais été lié autrefois, et s'il me fut agréable de donner quelques instans à l'amitié, je les employai aussi à trouver les moyens de parvenir à ma destination; car les communications étaient fort difficiles. C'était le moment le plus terrible de la maladie.

Pendant mon séjour à Gironne, je vis d'autres lettres de Barcelone qui n'étaient rien moins que rassurantes. Elles portaient les noms d'un alcade et de quelques autres personnes de marque qui venaient de mourir. Elles annonçaient en outre que deux des médecins français, nouvellement arrivés, étaient gravement malades : et comme la peur exagère tout, on ne donnait plus de mesure à la mortalité. Aussi mon ami voulut-il me détourner du dessein d'accomplir ma mission; mais l'amitié ne l'emporta point. J'ignorais quel sort m'attendait à Barcelone. Mais quel qu'il pût être, je le jugeai préférable à la honte de rentrer en France sans avoir exécuté l'ordre dont j'étais porteur. Je ne vis pas de différence entre ma position et celle de l'officier qui est commandé pour monter à l'assaut. J'étais au pied de la brèche; il fallait la gravir. Aussi, ayant acquis encore plus de certitude du danger, je remis la majeure partie des effets que j'avais avec moi, à la garde de mon ami, en le priant de les envoyer à ma mère si je ne

venais pas les reprendre; et, muni d'un mince porte-manteau, je continuai ma route vers le repaire de la mort.

Je quittai donc Gironne le 22 octobre, et j'arrivai à Mataro le 23 au matin. J'avais pris le chemin qui borde la mer, et où l'on trouve plusieurs petits ports. Sur ma route, je remarquai que toutes les villes et tous les villages étaient en garde contre la maladie. Les papiers des voyageurs étaient visités avec beaucoup de soin, et lorsqu'ils n'étaient pas en règle, les individus étaient mis dans une maison d'observation, ou lazaret dont chaque ville était pourvue. Quoique ces précautions montrassent qu'on avait des craintes, cependant il faut dire que le peuple était généralement rassuré, parce qu'on n'avait vu que quelques cas infiniment rares de fièvre jaune dans la province, à la suite d'une première émigration des habitans de Barcelone, et que ces cas n'avaient eu aucune suite fâcheuse.

Lorsque je fus arrivé à Mataro, je n'avais plus que quatre ou cinq lieues à faire pour être rendu à ma destination. Je dus y rester quelques heures pour faire reposer les mulets qui avaient marché toute la nuit. Pendant ce temps, j'appris que cette petite ville possédait le docteur Bahi, médecin en chef de l'hôpital militaire de Barcelone et membre de la junte supérieure de la province. Ce médecin avait été obligé de quitter la ville pour se soustraire

à la fureur du peuple, qui lui faisait un crime d'avoir avancé que la maladie était contagieuse. Je le fis prévenir du but de mon voyage; il vint me voir, et je reconnus en lui un de ces hommes qui mettent avant toutes choses de dire la vérité, et de la dire sans ménagement. J'eus le plus grand plaisir à faire la connaissance de cet estimable confrère, et je reçus de lui quelques renseignemens sur l'origine du fléau que j'allais observer. En outre, je lui fus redevable d'un logement sain et commode, qu'il me procura au jardin de Botanique de Barcelone, où il était professeur. Lorsque je le vis à Mataro, il faisait imprimer une relation *politique et médicale* de la maladie qui affligeait la capitale de la Catalogne.

Ce même jour 23, à une heure après-midi, j'étais au cordon qui cernait cette ville. Un officier de garde à la barrière s'opposa à mon entrée, sous prétexte qu'il n'avait point d'instructions à cet égard. On conçoit facilement que, puisqu'il n'était là que pour empêcher de sortir du cordon, il pouvait croire avoir rempli sa tâche en ne faisant que cela. Mais il ne manquait pas à ses devoirs en me laissant entrer. Je parlais la langue du pays, et bientôt je lui eus fait entendre qu'un médecin qui venait de Paris, pour apporter des secours à ses compatriotes, loin d'être arrêté dans l'exécution de ce dessein, devait, au contraire, trouver toute

sorte de protection; et que, pour le laisser passer, il fallait bien moins avoir une autorisation, que le simple bon sens. La barrière s'ouvrit et un homme qui se trouvait à l'intérieur, se chargea de mon porte-manteau.

Ce moment m'inspira quelques idées affligeantes. J'étais dans le cercle de la contagion. Un instant auparavant une foule considérable m'entourait; je n'avais fait que quatre pas dans le même champ, et déjà on évitait mon approche. Une double barrière et des baïonnettes me séparaient du reste des habitans de la terre et me repoussaient vers Barcelone; ma mère, mes parens, mes amis étaient dans un autre monde pour moi, et je n'avais plus d'asile que dans le séjour de la mort.

J'y dirigeai mes pas. J'avais à faire une grande lieue, dans une campagne aride et dépourvue d'agrément. Quelques maisons se trouvèrent sur ma route; elles étaient remplies de personnes qui avaient fui de la ville. Je rencontrai aussi des familles entières, qui portaient des ustensiles de ménage de première nécessité, et quelques effets pour se coucher. Elles allaient de maison en maison, demandant l'hospitalité; mais les portes ne s'ouvraient point, parce que ceux qui s'y étaient refugiés déjà, ne voyaient dans les nouveaux venus de la ville, que des distributeurs de la maladie et de la mort.

Ces diverses situations de l'homme étaient péni-

bles, et cependant elles avaient quelque chose d'incroyable ; car rien ne semblait justifier la fuite des habitans de Barcelone. J'avais vu quelquefois des villes embrasées , et les habitans qui fuyaient la mort, en sortaient les yeux baignés de larmes, emportant les débris du mobilier qu'ils avaient arrachés à l'incendie. Dans ces momens affreux, tout justifiait leur désespoir et leur fuite. Des tourbillons de flamme qui éclipsaient le soleil, ou qui chassaient les ténèbres de la nuit ; le fracas des maisons qui s'écroulaient, et l'atmosphère de feu que l'on y respirait, étaient des causes de mort trop frappantes, pour qu'on ne dût les éviter. Ainsi j'avais vu Moscou. Mais, dans ces grandes calamités, il reste une consolation, puisqu'un parent, un ami, ou même l'homme le plus indifférent peut, à son gré, donner un asile au malheur.

Barcelone, au contraire, présentait l'aspect imposant de sa domination sur la plaine qui l'environne : rien n'était changé dans son ensemble. Le soleil couchant éclairait précisément la partie de la ville qui s'offrait à mes regards. La majesté des édifices et la régularité des remparts, frappaient agréablement la vue. Cependant, sous les dehors de la paix la plus profonde, et du plus grand calme auquel le silence des cloches ajoutait encore, la mort en poursuivait impitoyablement les habitans. L'agent destructeur, invisible à tous, s'introduisait

dans tous les lieux, et sa mystérieuse atteinte était ce qu'il y avait de plus funeste à la population. Aussi, voyait-on des personnes quitter à regret, des lieux où le danger n'était pas évident. On s'accusait trop souvent de faiblesse; et, si l'amour de soi, ou le désir de sa propre conservation, a entraîné quelques individus hors de la ville, un plus grand nombre suivaient machinalement l'impulsion qui avait été donnée par les autres, et s'acheminaient lentement vers les champs, où ils étaient étonnés de trouver des habitans plus effrayés et plus en garde qu'à la ville. Là, tout ce qui sortait de Barcelone était suspect; la crainte de la mort avait rompu les liens des cœurs. Le parent ou l'ami refusait de partager son domicile, et chacun devenu un autre Diogène, aurait voulu vivre dans son tonneau, séparé du reste des humains.

Cependant, j'approchais de la ville, et j'arrivais à l'une des deux portes par lesquelles on sortait les morts. Mon conducteur me fit remarquer, sur le glacis des remparts, et à deux cents pas de la route, un grand carré, sorte d'enclos qui était cerné par des claies d'osier, hautes de sept à huit pieds au-dessus du sol; c'était là que les particuliers faisaient déposer les cadavres. Je passai, non sans frémir de douleur devant ce déplorable entrepôt de restes humains où des tombereaux venaient s'emplir continuellement, pour transporter la population de

Barcelone au cimetière que l'on voyait au bord de la mer, au nord, et à une lieue des remparts. Enfin, j'entrai dans la ville à trois heures après midi; on me fit remarquer l'hôpital du Séminaire devant lequel je passai, et j'allai m'établir aussitôt au jardin de botanique.

Je retins le guide qui avait porté ma valise, et sachant que les médecins de la commission de l'intérieur avaient pris logement à l'auberge des *Quatre-Nations*, je m'y fis conduire. Je m'étais fait une idée si grande de la désolation de cette ville, que je ne fus pas extraordinairement frappé du tableau qu'elle me présenta; tant il est vrai qu'on ne devrait se prévenir sur rien. Mais, comment arrêter une imagination qui va toujours au-devant des sens? Je parcourus plusieurs rues, où je trouvai quelques individus: les uns semblaient n'avoir aucune préoccupation affligeante; tandis que d'autres, d'un teint olivâtre, marchaient comme furtivement, et tous se dirigeaient vers les portes de la ville. C'était l'heure où l'on allait à la promenade; les uns étaient armés de flacons à odeur; d'autres se bouchaient le nez avec le mouchoir; mais la plupart se montraient sans crainte. Ceux-ci étaient particulièrement des classes inférieures du peuple, dans lesquelles on trouve généralement l'esprit vif, l'humenr bruyante, l'irascibilité, la pétulance, et même la bonté qui caractérisent le Catalan. Plusieurs mai-

sons étaient fermées, et parfois des planches clouées après les portes, en forme de scellés, indiquaient qu'il n'y avait plus d'habitans. Quelques boutiques étaient ouvertes pour la vente des objets de première nécessité; mais les gens de métier avaient cessé leurs travaux. Il faut en excepter pourtant les charpentiers, qui assourdissaient, par les coups répétés de leur infatigable marteau, et qui, bien que nombreux, pouvaient suffire à peine à la fabrication des caisses funèbres. Cependant, quelques brancards qui portaient des malades à l'hôpital, le viatique, la distribution des cercueils, quelques enterremens où les prêtres récitaient les prières à voix basse, ou bien le modeste brancard qui emportait un cadavre, sans pompe et sans honneurs ; en un mot, tout ce qui rappelait la mort, était ce qui donnait le plus de mouvement à la ville. Telles furent les impressions que je reçus avant d'arriver à la *Ramble*, promenade qui partage la ville en deux parties. Sur cette promenade, était l'auberge des *Quatre-Nations*, où je dirigeai mes pas. J'y arrivai ; les portes en étaient fermées; mais une fenêtre s'étant ouverte, on m'apprit que les médecins français en étaient partis la veille, à cause de la mort de l'un d'eux, et qu'ils s'étaient retirés au consulat de France. Je m'y rendis aussitôt.

Pour y parvenir, je fus conduit par de petites rues où j'éprouvai une autre sensation fort désa-

gréable. Chaque maison faisait des fumigations à sa manière : ici, on brûlait du genièvre ou de la poudre à canon; là, du vinaigre, de la sauge, de l'encens et plusieurs autres aromates; plus loin on dégageait du gaz acide muriatique. Toutes ces odeurs composaient, dans ces rues étroites, et dont les maisons sont très-hautes, un mélange qui rendait l'air impropre à la respiration; et soit vérité, ou bien effet de l'imagination, je croyais y reconnaître l'odeur des hôpitaux empestés de typhus.

Enfin, j'arrivai au Consulat. Jusqu'alors personne n'avait pu me dire d'une manière précise quel était le sort des médecins qui m'avaient précédé à Barcelone. Enfin, j'appris que M. Mazet était mort la veille, que depuis huit jours M. Rochoux s'était retiré à la campagne et que les autres jouissaient d'une bonne santé.

Des cinq médecins qui étaient partis de Paris, il ne restait donc que MM. Parizet, Bally et François. Le premier était tout entier à la douleur que lui causait la mort de son ami; je le trouvai au logement. M. Bally visitait des malades en ville, et M. François à l'hôpital : ce dernier rentra bientôt après. Par conséquent j'eus le plaisir de voir deux de ces estimables confrères qui me firent un très-bon accueil et qui m'engagèrent à loger avec eux au consulat. Mais ils y étaient mal organisés,

n'y étant que de la veille, et l'on mit en question même si l'on pourrait me procurer un lit. Voilà pourquoi je préférai rester au jardin de Botanique où, d'ailleurs, je devais être plus sainement, plus à portée de l'hôpital du Séminaire, et surtout plus convenablement pour mes travaux. Je trouvai également au consulat les deux sœurs de *Saint-Camille*, qui étaient à Barcelone depuis trois jours.

Le lendemain 24, j'allai de nouveau chez les médecins de la commission de l'intérieur, et j'eus la satisfaction d'y rencontrer M. Bally. Il me parla de l'objet qui nous réunissait à Barcelone, et je compris bientôt que le travail de la commission reposait principalement sur lui. Il m'engagea à confondre nos opérations, et à travailler en commun. J'y souscrivis d'autant plus volontiers que je voyais dans cette association plus d'avantages pour moi, que je ne pouvais lui en procurer moi-même : d'ailleurs, je n'avais pas le dessein de recueillir des matériaux pour un travail aussi étendu que celui que je vais soumettre au public. J'étais à Barcelone pour y observer la fièvre jaune et pour me mettre en état d'en donner une simple relation au ministre qui m'avait honoré de sa confiance. Je bornais-là mes projets.

Mais avant tout, je devais avoir une idée exacte de la maladie régnante et des circonstances qui avaient favorisé son développement, sa marche

et ses progrès; car elle était à sa plus haute période lorsque j'arrivai. Il me fallait en instruire de suite le conseil de santé des armées, ainsi que M. le lieutenant général commandant la 10me. division militaire, où se trouvait la majeure partie du cordon sanitaire. En conséquence, je demandai ces renseignemens à M. Bally qui me répondit : *Nous vous donnerons tous ces détails lorsque nous serons en quarantaine, soyez sans inquiétude.* Cette réponse m'en donna au contraire beaucoup. Il me vint à l'esprit que si je n'étais pas nanti de ces renseignemens avant de quitter Barcelone, je me trouverais au dépourvu dans le cas ou quelque division survenant entre nous, l'association viendrait à se rompre. De telles divisions ne sont point rares, même parmi les médecins. Je devais donc, d'une part, éviter de me mettre dans la dépendance de mes collégues; et de l'autre, acquérir les moyens de rendre compte à Son Excellence le ministre de la guerre, de ce qui s'était passé à Barcelone.

En conséquence, sans manifester aucun déplaisir à mes collègues, je me promis bien de ne pas m'en tenir aveuglément à leurs promesses. Il fut convenu que nous nous verrions le lendemain. Je les quittai pour aller faire connaître ma mission aux autorités locales, et d'abord à M. Cabanes, premier alcade. Je fis également d'autres visites, et je

parcourus la ville et les remparts afin d'avoir une connaissance exacte des lieux, et pour me familiariser avec le tableau d'une ville en proie à la fièvre jaune; car le véritable courage naît de la connaissance et de l'habitude du danger; l'homme qui affonte un péril qu'il ne connaît pas, est un téméraire qui s'expose à reculer.

Le 25, à huit heures du matin, j'étais au bain, lorsque M. Bousquet-Dechamps vint m'apprendre que MM. Bally et Parizet étaient tombés malades. Je ne tardai pas à me rendre chez eux. Le premier, en effet, paraissait être au début d'une maladie grave. Il avait une forte fièvre et il suait. Cette dernière circonstance, qui dura plusieurs jours, fut heureuse pour lui; elle prévint le développement des accidens graves; la maladie fut longue, mais jamais inquiétante; la nature fit tous les frais de la guérison et nous conserva un médecin d'un mérite non contesté.

Quant à M. Parizet, je le trouvai sans fièvre, suant selon son ordinaire, quand il est couché, et ayant le teint fort animé, ce qui est encore très-ordinaire chez lui. Il avait été travaillé moralement par la mort du docteur Mazet; et il le fut bien plus encore lorsqu'il fut éveillé pendant la nuit du 24 au 25 par une grande rumeur que causa dans la maison du consulat, l'invasion de la maladie de M. Bally. Voilà ce qui explique ces mots; *qu'ils*

tombèrent malades à peu d'heures l'un de l'autre (1). Mais M. Parizet en fut quitte pour la peur. Je dis la peur, car lors même qu'on le forcerait d'avouer qu'il a cédé à la crainte, on ne pourrait y trouver le sujet d'un reproche grave. Il prouvait par-là qu'il croit fermement à la contagion; cette preuve en vaut bien une autre. Toutefois, ce qui eût été consolant pour ceux qui portent intérêt à ce médecin, c'eût été de savoir qu'il ne fut jamais malade, quoiqu'il ait gardé la maison pendant quinze jours. Lorsqu'il était voué à cette sorte de retraite, et que M. Bally subissait sa maladie, M. François faisait tout ce qu'il pouvait pour suppléer ses confrères; et il était d'autant plus louable, que la position de son ami ajoutait beaucoup à ses peines.

Il ne paraîtra point déplacé peut-être de faire remarquer dans quelles circonstances je dus commencer mes travaux à Barcelone. Des cinq médecins qui m'y avaient précédé, l'un avait jugé à propos de s'éloigner de la ville; un autre était mort la veille de mon arrivée; un troisième tomba malade le lendemain; un quatrième avait renoncé à voir des malades, et il n'en restait qu'un qui, par

(1) Voyez la page 7 du rapport que cette commission a donné à Son Excellence le ministre de l'intérieur. — Petite brochure de 55 pages in-8°. Paris, 1822.

sa bonne contenance, semblait être réservé pour rapporter en France la nouvelle du malheur des uns et de la défection des autres. L'appareil de la mort était répandu dans toute la ville. Des malades, des cadavres, des cercueils, de mornes enterremens, des tombereaux sinistres, quelques voitures de médecins et celles qui portaient la dernière consolation des chrétiens; voilà ce qu'on y trouvait trop fréquemment, et qui contrastait avec la désertion des rues, la solitude des places publiques, la stagnation du port, le silence des cloches, l'absence des oiseaux et le calme des maisons et des palais, dont les habitans étaient morts ou émigrés.

Dans cet état des choses, M. François était seul chargé de voir les malades en ville et à l'hôpital. C'était trop pour lui. Aussi, je crus qu'il était de mon devoir, comme collaborateur, de partager ses travaux et de diminuer sa peine. En conséquence, j'offris à la société de me charger des malades de l'hôpital, afin qu'il ne restât à M. François que ceux de la ville. Il pouvait les visiter plus facilement que moi, parce qu'il avait une voiture à ses ordres. On me répondit que, si je voulais avoir des malades, *je n'avais qu'à faire organiser des salles pour mon compte à l'hôpital.* Ceci me donna à comprendre que mes collègues entendaient exploiter l'association à leur avantage, et que je ne devais pas espérer d'avoir une grande part de leurs travaux. Dans

cette occasion, je fus encore mieux persuadé que je devais compter sur moi plutôt que sur les autres.

En conséquence, le 26, je demandai une salle dans l'hôpital du séminaire, qui était le seul dépôt général de la fièvre jaune, et le lendemain j'y visitai vingt-cinq malades, dont douze moururent dans les premières vingt-quatre heures. La sœur Josephe Morelle, de l'ordre de Saint-Camille, dirigea le service de cette salle pendant quelques jours et passa ensuite, comme supérieure, dans le quartier des femmes où elle resta, sans désemparer, et avec le sang-froid de son état, jusqu'à la suppression de l'hôpital qui eut lieu cinq jours après notre départ.

Quoique mes collègues eussent refusé le secours que je leur avais offert, je ne me rebutai point. Je ne montrai aucune prévention qui fût contraire à l'association, et je les visitai presque tous les jours au consulat, suivant, avec beaucoup d'intérêt, la maladie de M. Bally qui s'usa d'elle-même et sans secousse. M. Parizet, dans les loisirs de sa solitude, entretenait avec ses amis une correspondance active dont la France a connu les détails, et qu'elle a pu apprécier.

J'ai fait part de deux circonstances assez marquantes qui m'autorisaient à douter des bonnes dispositions de mes co-associés. L'une, qu'ils se réservaient de me faire des communications en

quarantaine; l'autre, le refus de me laisser voir leurs malades. Aussi jugera-t-on, sans doute, que j'avais quelque raison de craindre qu'ils n'eussent le dessein de faire échouer ma mission, et d'écarter ainsi une rivale qui leur était incommode peut-être, parce qu'elle pouvait, jusqu'à un certain point, les astreindre à dire la vérité dans leurs relations. Ils l'ont bien senti, lorsque; dans leur rapport à Son Excellence le ministre de l'intérieur, annonçant que mon travail sera distinct du leur, ils ont ajouté : *ce résultat en quelque sorte fortuit, est peut-être le meilleur qu'ait pu désirer le gouvernement.* Oui, le gouvernement n'en sera que mieux instruit.

Cependant, le 31 octobre, ayant le dessein d'ouvrir un cadavre, j'invitai M. François que je rencontrais tous les jours à l'hôpital, à assister à cette ouverture. J'admis à ce travail le jeune Jouary, qui était à Barcelone depuis deux jours, et qui était venu m'offrir ses services en me montrant un dévouement et un zèle que sa conduite n'a point démentis. M. François vint y prendre des notes; et comme je l'ai dit dans une autre occasion, *il écrivait ce que mes mains exploraient.* C'est mal à propos que, dans le rapport officiel dont il a été question, il s'est attribué les premières ouvertures de cadavres. Aussi n'a-t-il pas plus répondu que ses collègues à la lettre que je leur ai

adressée, à cette occasion, par le *Journal général de médecine* du mois d'avril dernier; et ma réclamation, justifiée par leur silence, prouve qu'ils avaient commis, au moins, une grande inadvertance dans leur exposé au ministre de l'intérieur (1). Cependant ils avaient assez de droits à l'estime publique, pour ne pas convoiter les miens, et

---

(1) *Extrait de la lettre insérée audit journal.*

J'ai lu, Messieurs et très-honorés confrères, le rapport que vous avez présenté à Son Excellence monseigneur le ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur, sur la fièvre jaune qui régna l'an dernier à Barcelone. Lorsque je viens vous en entretenir, je n'ai en vue ni de le louer ni de le critiquer. Le mérite des trois médecins qui l'ont signé est assez connu, pour que l'on doive penser que ce travail est digne d'eux et du ministre qui les honora de sa confiance. Je me propose seulement de vous faire une observation, dont la page 7 me fournit l'occasion. Il y est dit: *Pendant tout ce temps*, c'est-à-dire, pendant que M. Bally était malade, M. François *continua les visites de la ville et les travaux commencés à l'hôpital; il fit même les premières ouvertures de cadavres*, etc. Cette dernière assertion me paraît d'un vague extrême. Je ne puis y démêler si vous avez voulu parler des ouvertures qui ont été faites à Barcelone pendant l'épidémie, par tous les médecins nationaux ou étrangers, ou bien de celles dont l'honneur doit être réservé aux médecins français qui s'y trouvaient, ou seulement de celles qui appartiennent exclusivement à la commission médicale envoyée par le ministère de l'intérieur. Lorsque je vous fais cette

je serai le premier à dire, de M. François particulièrement, qu'il montra toujours le plus grand zèle et le plus de courage, et que, dans les premiers temps, je me le proposai pour modèle : je pourrais

---

observation, je suis loin de penser que vous ayez eu l'intention de tromper le ministre ou le public, en attribuant à l'un de vous ce qui ne lui appartiendrait pas. Vous jouissez, à si juste titre, de la bienveillance de l'un et de l'estime de l'autre, que vous n'avez pas besoin de recourir aux expédiens mensongers, à l'aide desquels certains hommes se font une réputation. Aussi, interprétant vos intentions, je me plais à croire que vous approuverez le dessein que je forme aujourd'hui de donner à chacun la part qui lui est due des ouvertures de cadavres qui ont été faites à Barcelone. Les médecins espagnols, nos confrères, applaudiront d'autant plus à cette entreprise, qu'ils auront lieu de reconnaître qu'elle a pour but de leur rendre la justice qui leur est due. Voici les faits dans leur ordre de date.

— « L'épidémie s'étant montrée dès les premiers jours d'août, plusieurs de ces estimables confrères, parmi lesquels on distingua les docteurs Rivera et Campmany, s'empressèrent d'ouvrir des cadavres. Leur zèle se soutint pendant tout ce mois ; après quoi, soit qu'ils eussent beaucoup observé, ou que leurs occupations ne leur permissent pas de continuer ces travaux, ils y mirent fin. Ils avaient fait environ vingt-cinq ouvertures, s'étant occupés plus particulièrement de l'abdomen, fort peu de la poitrine et jamais du cerveau.

» La commission du ministère de l'intérieur, composée de cinq membres, arriva à Barcelone le 9 octobre. M. Mazet

en dire autant, sans doute, de M. Bally, s'il ne fût tombé malade.

Les premières dissections que je fis avaient produit d'autant plus de sensation dans l'hôpital du

---

tomba malade le 13, M. Rochoux disparut le 14, les trois autres eurent des salles cliniques dans l'hôpital du séminaire le 15, M. Mazet mourut le 22, j'arrivai le 23, M. Bally tomba malade le 24, et le 27 j'eus une salle de trente lits dans le susdit hôpital. Je me hâtai de recueillir des notes journalières sur les malades de ma clinique, et, le 31, l'un de ceux dont j'avais l'histoire assez complète étant mort, j'en fis l'ouverture le même jour.

» Cette ouverture, la première qui ait été faite dans cet hôpital, attira plusieurs des médecins et des chirurgiens de cet établissement, et je priai M. François d'y assister. Alors, et les jours suivans, je me bornai à visiter la poitrine et l'abdomen, et toujours je me fis un plaisir d'inviter M. François à ces autopsies.

» Le 6 novembre, je portai mes recherches vers le cerveau et la moelle épinière, et je les continuai les jours suivans. Dès le premier jour, je constatai ce qui n'avait pas été noté jusqu'alors, et que M. Bally trouva également par la suite.

» Le 8, M. Bally, encore inparfaitement rétabli, commença les ouvertures de cadavres pour le compte de la commission de l'intérieur, et, lui seul, fit, à dater de ce jour, jusqu'au 19 novembre, toutes celles qui sont la propriété de cette même commission. Il n'est pas à ma connaissance que M. François ait jamais mis ses mains dans les cadavres. Lorsqu'il était présent aux ouverturs que je fis le 31 octobre et

séminaire, et de là, parmi les médecins espagnols, que déjà l'on commençait à trouver extraordinaire que les médecins français n'eussent ouvert encore aucun cadavre. Dès-lors, on parla du médecin de l'ar-

---

les premiers jours de novembre, il se bornait à écrire ce que mes mains exploraient. Si l'on a voulu parler de celles-ci dans la phrase contre laquelle je réclame, on aurait dû ajouter quelques mots pour faire connaître la part active et très-prépondérante que j'eus à ces mêmes ouvertures pratiquées toutes sur des sujets qui étaient sortis de ma clinique. J'ajouterai que j'ai eu la complaisance de permettre que M. François gardât copie des procès-verbaux de ces autopsies, et même que, plusieurs fois, je lui ai livré le journal de la maladie pour qu'il y prît des notes. Je lui faisais ces sacrifices pour lui prouver, ainsi qu'à ses collègues, que je n'étais pas éloigné d'une sorte de communauté de travaux qui avait été convenue. Alors *nous nous rencontrions tous les jours*, quoiqu'on ait dit le contraire à la page 6 du susdit rapport, et de plus, chaque jour encore, j'allais m'informer de la santé de M. Bally. Mais je dus bientôt mettre fin à cette communauté, dans laquelle seul j'ai déposé quelques tributs, parce que mes confrères y manquèrent dans une occasion où mon amour-propre fut fortement blessé (1). Cependant je conservai avec eux des rapports de société assez intimes et qui ne se sont pas démentis jusqu'à ce jour, ainsi qu'ils se plaisent à le dire. »

Tel est, messieurs et chers confrères, l'exposé que j'ai dû communiquer au public sur les ouvertures de cadavres

(1) Il sera question de cette circonstance dans un instant.

mée (c'est ainsi qu'on me désignait); on applaudit à son entreprise; et comme la louange a ses excès, on alla jusqu'à dire qu'il était arrivé à Barcelone pour servir d'exemple aux autres médecins français. Je répète ces paroles sans en tirer aucune vanité, car cet éloge était non-seulement exagéré, mais encore il faisait de ces derniers une

---

faites à Barcelone pendant l'épidémie de 1821. Il y est dit, que les premières appartiennent à quelques médecins espagnols, les secondes à moi, et les troisièmes à M. Bally, qui, travaillant pour la commission de l'intérieur, n'a commencé ce genre de travaux que trente jours après son arrivée, et douze seulement avant son départ. Il en résulte encore que M. François n'a pas mis ses mains dans les cadavres, et que, présent à mes travaux anatomiques, il s'est borné au rôle de spectateur et non d'opérateur; c'est ce que j'affirme. Il a visité beaucoup plus de malades que nous tous, et, sous ce rapport, il a des droits assurés à l'estime publique.

Aussi, persuadé que votre désir est que chacun de nous trouve le prix de ses travaux dans l'estime de ses contemporains, je ne doute pas que vous ne détruisiez une erreur, ou que vous ne rendiez plus intelligibles des expressions qui m'accusent d'imposture aux yeux du public; car les journaux ont publié, quoique sans mon autorisation, mais j'avoue tout ce qu'ils ont dit à cet égard, que j'ai fait les premières ouvertures de cadavres qui furent pratiquées par les médecins français à Barcelone; que le premier d'entre eux j'ai puisé à pleines mains dans l'estomac des cadavres la matière du vomissement noir; que le premier encore j'en ai fait l'analyse chimique, et que seul je l'ai dégustée.

critique qu'ils ne méritaient point. Dans leur rapport à Son Excellence le ministre de l'intérieur, ils ont fait connaître les motifs du retard qu'ils ont mis à ouvrir des cadavres. Mais ils auraient pu donner pour raison encore le désordre que mit dans leurs opérations la mort de leur collègue, la maladie de M. Bally, le départ de M. Rochoux, etc.

Après avoir commencé mes travaux anatomiques, le 31 octobre, je les continuai les jours suivans, et presque toujours M. François vint y assister. En le rendant témoin de ces travaux, je fournissais à l'association médicale des tributs qui me donnaient le droit d'en attendre autant de mes collègues, ou du moins des égards. Il arriva même que, le 3 novembre, M. François étant indisposé ou fatigué, me pria de visiter ses malades de l'hôpital; ce que je fis volontiers, parce que je savais que M. Bally n'était pas encore rétabli, et que M. Parizet ne sortait pas de la maison du consulat.

Du 31 octobre au 8 novembre, j'ouvris douze ou quinze cadavres, sans jamais me cacher de M. François, ni même de M. Parizet, qui vint assister, le 6, à la première ouverture que je fis du rachis et du crâne (1). Mais vers cette époque, un membre de la junte sanitaire me prévint que mes

(1) Je le vis à l'hôpital pour la première fois ce jour là. Par la suite, il s'y montra de temps en temps.

trois collègues venaient de donner, aux autorités espagnoles, leur opinion sur la maladie régnante. Ils avaient fait ce travail sans ma participation, et je leur en parlai sur le ton du reproche. Ils me répondirent vaguement, et nièrent même l'existence de cette pièce (1). Cependant j'étais bien informé: mais alors je compris que j'étais coupable envers

(1) Lorsqu'ils furent obligés d'en convenir, car cette pièce parut officiellement dans les journaux de Barcelone, et je l'ai dans mon portefeuille, ils me répondirent, l'un, M. Parizet, qu'il ne savait comment cela avait été fait, et qu'on n'avait point pensé à moi; un autre, M. François, que j'étais envoyé par un autre ministre, et que cela établissait une certaine démarcation entre nous; et le troisième, M. Bally, que cette opinion, leur ayant été demandée avant mon arrivée, ne devait pas être comprise dans l'association convenue. La vérité est que l'on s'était adressé à la commission médicale française, et non point à MM. Parizet, Bally et François, et que j'étais arrivé à Barcelone douze jours avant l'envoi de cette opinion. Mais je laisse au public à juger de ces raisons et des renseignemens que ces médecins pouvaient avoir sur la maladie, avant que j'eusse ouvert des cadavres, puisqu'il est vrai qu'ils n'en avaient pas ouvert eux-mêmes. Mais il s'éleva alors une autre question. Ils avaient pris le titre pompeux de *commission médicale envoyée par le gouvernement français*. Je leur fis sentir qu'ils étaient la commission du ministère de l'intérieur, comme moi, celle du ministère de la guerre; et que, de la réunion de ces deux commissions, résultait *la commission du gouvernement*. Par la suite, ils parurent m'avoir compris.

mes collègues, de ce qu'ils n'avaient pas fait, et je dus prévoir que leur amour-propre blessé ne me pardonnerait pas d'avoir obtenu sur eux un faible avantage. Mon scalpel avait été trop diligent. Aussi, ne me faisant plus illusion, je connus la rivalité qui devait en résulter. Mon exclusion de leur rapport aux autorités locales, me fit voir que je serais bien appelé, sans doute, à partager les travaux pénibles et périlleux, mais non point ceux qui pourraient attirer quelque considération. Voilà pourquoi je cessai, dès-lors, toute communauté, et que je ne vis plus, dans mes trois collègues, que des confrères auxquels néanmoins je donnai des marques d'estime dans toutes les occasions.

Alors je redoublai de zèle pour avoir les documens historiques sur la maladie. Cette partie de mes travaux me coûta beaucoup de peine, parce que les renseignemens que j'obtenais sur les lieux mêmes où s'étaient passées les scènes que j'avais à raconter, étaient contradictoires. On s'efforçait à taire la vérité, et je devais la démêler à travers les mensonges dont on l'entourait. Aussi, seul pour ces recherches historiques, seul pour les annotations topographiques, pour l'observation des maladies, pour l'examen des cadavres, pour la rédaction des faits et pour la correspondance, je ne pus voir qu'un petit nombre de malades en ville, et je m'attachai principalement à ceux de l'hôpital (1). Je consacrai les soirées et une

(1) La pratique en ville avait plusieurs inconvéniens pour

partie des nuits à la rédaction de mes travaux. Heureusement le climat de Barcelone portait à l'insomnie. Je crois aussi qu'il avait une influence sensible sur le physique : ordinairement j'étais faible et abattu, sans trop pouvoir l'attribuer à la fatigue, car je suis doué d'une constitution capable de la supporter. Il est vrai que je prenais une nourriture moins excitante que de coutume, afin de combattre une disposition très-prononcée à la prédomination du système sanguin à laquelle mon tempérament me rend sujet. Mais une autre sensation que je crois devoir mettre sur le compte du climat, était un froid général que j'éprouvais lorsque je me couchais. Ce froid me faisait craindre la prochaine invasion de la fièvre, et je m'endormais souvent, bien persuadé que le lendemain je serais au pouvoir de la maladie. Cependant, après quelques heures de sommeil, les forces m'étaient rendues, et je revenais à mes travaux ordinaires. Toutefois, je n'appelle point maladie cet état de refroidissement, et j'en fais la remarque expresse, afin qu'on ne pense pas que je

---

l'observation des maladies. Les malades, pour lesquels on appelait les médecins français, étaient principalement des étrangers, piémontais ou napolitains, privés de ressources et réduits à se servir entre eux, ne pouvant se procurer des gardes-malades. Presque toujours ils étaient mal logés ; aussi en est-il mort beaucoup.

cherche à me rendre intéressant en me disant malade. Cette tactique est d'une coquetterie raffinée que je laisse aux habitués des boudoirs : elle siérait fort mal à un médecin des camps. La vérité est, que j'ai évité la maladie comme homme, et que je l'ai affrontée comme médecin. Je m'explique.

Je partageais l'opinion générale, qui est, que les hommes dans la force de l'âge et d'un tempérament sanguin, ont à craindre la fièvre jaune plutôt que les autres. Or, ce tempérament est très-prononcé chez moi, et j'avais quarante-cinq ans. Aussi, dès mon arrivée à Barcelone, ai-je fait usage de bains, et j'ai observé un régime que je crois convenable de rapporter.

Dès le point du jour et avant d'aller à l'hôpital, je prenais un petit verre d'eau de vie anisée que j'étendais dans demi-verre d'eau sucrée ; j'y trempais un peu de pain, et après cela je passais toujours plus d'une heure à visiter environ vingt-cinq malades, écrivant moi-même le journal de chaque maladie au lit du malade même, et le plus souvent j'allais de suite à l'amphithéâtre pour faire des autopsies. Rentré chez moi à dix heures du matin, j'y prenais, pour mon déjeûner, un demi-litre de lait légèrement chocolaté, après quoi j'allais faire mes courses en ville. Je rentrais à deux heures après midi pour prendre un repas frugal où les végétaux n'étaient point épargnés, et ensuite

j'allais faire la visite du soir à l'hôpital, après laquelle encore bien souvent j'ouvrais des cadavres. Le reste de l'après-midi était consacré ordinairement à visiter les lieux qui étaient dans l'enceinte du cordon, ce qui me servait de promenade. A la fin du jour, je rentrais en ville avec une foule de citadins qui venaient des villages voisins où ils avaient passé la journée à boire et à manger. Ce moment, et le ton bruyant, je dirai même enjoué de cette foule, pouvaient être comparés aux soirées des dimanches aux barrières de Paris, et contrastaient singulièrement avec la tristesse et la désolation qui régnaient dans la ville. Rentré chez moi, je rédigeais les notes que j'avais recueillies dans la journée; à huit heures du soir, je prenais un potage aux herbes et à l'huile dans lequel on avait délayé un jaune d'œuf, et je me couchais à minuit. Je ne me suis point écarté de ce régime pendant tout mon séjour à Barcelone: j'ai pris du bon vin, mais modérément; je me suis abstenu de café et de liqueurs, et par cette règle je crois avoir travaillé efficacement à la conservation de ma santé. Voilà ce que j'appelle éviter la maladie comme homme.

Je l'ai affrontée comme médecin, non seulement en ouvrant des cadavres, en manipulant, analysant et dégustant la matière noire du vomissement; mais encore en me tenant auprès des ma-

lades avec la décence qui convient au médecin; en les découvrant sans crainte; en explorant par l'application des mains nues, les parties de leurs corps où siégeaient les douleurs, et en donnant aux malheureux Barcelonais toutes les consolations dont j'étais capable dans ces déplorables circonstances. La connaissance que j'avais de l'idiôme catalan me fut d'un grand secours. J'ajouterai que j'ai affronté la maladie aussi ouvertement, non seulement parce que, dans quelques hôpitaux empestés de typhus, j'avais vu tomber autour de moi mes collègues et mes collaborateurs, que j'avais survécu presque seul, et que je pensais que je pourrais braver de même la maladie de Barcelone; mais encore parce que je croyais être à l'abri de toute atteinte, attendu que j'avais éprouvé déjà le typhus des hôpitaux. J'estimais, ainsi que je l'ai écrit dans mes *Recherches sur la Contagion*, etc., que la peste, le typhus, la fièvre jaune et l'intermittente pernicieuse sont des maladies congénères. Or, on sait généralement parlant, que la peste et la fièvre jaune n'attaquent pas deux fois le même individu; et, d'après cela, je pouvais croire que le typhus avait détruit ou considérablement affaibli en moi la disposition à la fièvre jaune. Si cette idée n'est qu'une chimère, elle servit du moins à entretenir mon courage et à me montrer comme éloigné de moi, un danger qui me touchait peut-être de

très-près. Ne pas craindre dans ces occasions, c'est obtenir une garantie puissante contre la maladie.

Aussi, tout entier au dessein d'accomplir ma mission par moi-même, je supprimai toute communication médicale avec la commission de l'intérieur. Je ne voulus point être influencé par son opinion ni par son jugement sur le caractère de la maladie; mais aussi je ne voulus jamais lui dire ce que j'en pensais. Plus d'une fois ces confrères, pour lesquels j'ai la plus grande estime, m'ont conduit à leur répondre qu'ils ne connaîtraient mes idées sur la maladie de Barcelone, que lorsque j'en aurais donné ma relation officielle. J'ai tenu ma parole.

Cependant il fallait qu'une commission médicale, qui remplissait la France du bruit de ses travaux, eût fait des ouvertures de cadavres. Ce n'était pas assez d'en avoir emprunté quelques unes aux médecins espagnols, ni d'avoir pris des notes sur celles que j'avais faites; ces médecins devaient en avoir de *plus suivies, de plus régulières et de plus complètes* (expressions de leur rapport officiel). Le jeune Jouary, que j'avais exercé à ce genre de recherches, passa dans leurs rangs et devint leur *auxiliaire; il se mit à leur discrétion, prêt à tout faire pour mériter leurs éloges*, et peu s'en fallut qu'ils ne me privassent d'un second élève que j'avais formé, M. Roma,

jeune chirurgien catalan qu'ils avaient déjà entraîné et que je rappelai auprès de moi. Enfin ce fut le 8 novembre, et trente jours après son arrivée, que M. Bally, encore très-faible, ouvrit le premier cadavre pour le compte de la commission de l'intérieur; *il obtint*, dit le rapport, *des résultats très-riches et peut-être inespérés*. Je fais les vœux les plus sincères pour que ces résultats soient rendus publics, car tout ce qu'on en sait jusqu'à ce jour, se réduit à ce que j'avais trouvé avant le 8 de novembre.

Vers cette même époque, mes confrères reçurent du sulfate de quinine qui avait été envoyé par M. Pelletier, de Paris. Pour me disculper envers ce dernier de ne l'avoir pas remercié du présent qu'il nous faisait, car je crois qu'il avait l'intention de me faire participer à sa libéralité, je dois dire que je fus instruit, à la pharmacie de l'hôpital, que l'on donnait de ce précieux médicament aux malades que mes confrères y traitaient. J'en parlai à ces derniers le 11 novembre, étant à dîner chez eux, et je ne leur cachai point que si pareil envoi m'avait été fait, je me serais empressé de leur en faire part. Leur réponse fut qu'ils en avaient donné la majeure partie à la junte de Barcelone, et que s'ils avaient pensé que j'en eusse désiré, ils m'en auraient offert. Pouvaient-ils mettre la chose en question? N'étais-je pas à Bar-

celone pour expérimenter, comme eux, tous les moyens thérapheutiques contre la fièvre jaune? J'acceptai l'espèce d'offre qu'ils me faisaient de me donner du sulfate, et ce ne fut que le 13, à huit heures du soir, qu'ils en accordèrent un gros à mes instances. On me pardonnera ces détails qui sont indispensables pour justifier ma conduite, tant pour ce que j'ai fait, que pour ce que j'ai omis de faire à Barcelone. Ils montrent que, sous les dehors de l'urbanité, on cachait le dessein d'enrayer ma mission. Et en effet, dans plus d'une occasion, j'ai dû vaincre les entraves qu'une rivalité bien déguisée me suscitait.

J'avais recueilli déjà beaucoup de documens historiques sur la maladie. Mais il convenait d'aller sur les lieux où elle avait débuté, et, le 5 novembre, je demandai à la junte sanitaire une autorisation pour me rendre à Barcelonette. On ne pouvait franchir sans cela la barrière qui séparait le faubourg de la ville, et j'obtins cette autorisation non sans difficulté. Mais il se rencontra que MM. Parizet et François devaient y aller, et nous fîmes cette visite ensemble quelques jours après. Ce jour-là, nous visitâmes le port, et, toujours ensemble, nous allâmes à bord des navires le *Grand-Turc* et la *Joséphine*, qui avaient eu les premiers malades, et qu'on avait complètement désinfectés. Quelques jours après, je revins à Barcelonette pour visiter

les alentours et l'intérieur de ce faubourg; ce fut là ma dernière visite.

Les détails qui précèdent me paraissent suffisans pour faire connaître quelles furent mes relations avec mes confrères de la commision de l'intérieur. J'ai dû insister là-dessus pour plus d'un motif, et particulièrement pour montrer que je ne me suis point éloigné d'eux, ainsi qu'ils l'ont donné à entendre à la page 6 de leur rapport. Je crois pouvoir dire, au contraire, qu'il m'ont éloigné. Je supprime ce que je devrais ajouter encore relativement à ma mission et à mes travaux, parce que cela se trouvera fondu dans la relation médicale qui va suivre cet exposé.

Dans plus d'une occasion, mes confrères m'avaient fait part de leur dessein de quitter Barcelone le 15 de novembre. En conséquence, je pressai mes travaux de manière à être prêt pour cette époque, afin de partir avec eux, conformément aux ordres de Son Excellence le ministre de la guerre. Cependant, deux raisons firent renvoyer ce départ au 20. La première, que M. Bally ne pouvait avoir terminé ses travaux anatomiques du 8 au 15; et la seconde fut la maladie du jeune Jouary. Celui-ci avait reçu la contagion en ouvrant un cadavre pour le compte de M. Bally; et ce dernier, par une reconnaissance bien louable,

ne voulut point quitter Barcelone sans lui avoir donné tous les soins que son état réclamait.

Enfin, après avoir pris congé de la junte municipale sanitaire avec mes confrères, et après en avoir reçu les marques d'estime et de bienveillance les moins équivoques (1), je quittai Barcelone le 20, avec la commission de l'intérieur. La sœur Anne Merlin, de l'ordre de Saint-Camille, partit avec nous; sa compagne resta à Barcelone, dix jours après elle.

Arrivé au lazaret de Montéalegre, à deux lieues de Barcelone, pour y faire une première quarantaine, je m'occupai à mettre en ordre les matériaux que j'avais recueillis, et à rédiger ce que je n'avais qu'ébauché. J'eus beaucoup à écrire, et j'étais seul pour tout cela. Mais plus j'avançais dans ce travail, et plus je me réjouissais de voir qu'en moins d'un mois je fusse parvenu à faire une ample récolte : j'y tenais comme à un petit trésor. Aussi, pendant notre séjour à Montéalegre, M. Parizet m'ayant représenté qu'en France on verrait peut-être de mauvais œil deux relations pour le même

---

(1) La commission de l'intérieur et celle de la guerre reçurent, séparément, des lettres de remerciement de la part de M. le chef politque de la province, et de la junte sanitaire de Barcelone. Je tiens de vers moi celles qui me furent adressées; mais je ne les publierai point pour éviter l'afféterie et l'ostentation.

objet; qu'en outre, vu que nous ne nous étions pas concertés sur les points principaux de la théorie, il pourrait arriver que nous écrivissions les choses les plus disparates; il me proposa, tant pour lui que pour ses collègues, de mettre tout en commun, et de ne former qu'une masse de faits et de documens. J'avoue que cette proposition me donna à penser. Dans ce moment, je fus guidé par une prévention, peut-être injuste; mais ce qui s'était passé m'autorisait à être en garde, et, pour l'honneur des Gascons, je devais éviter d'être la dupe d'un Champenois. Aussi, je répondis à M. Parizet, que rien ne pouvait me garantir que lui et ses collègues ne me cacheraient point une partie de leurs travaux; et que, dans cette incertitude, j'aimais mieux m'en tenir à ce que j'avais. Cette circonstance n'altéra point les rapports de société qui nous réunissaient plusieurs fois le jours. Nous vivions en commun, et nous quittâmes Montéalegre le 8 de décembre, pour nous rendre à la frontière de France, où nous devions faire une autre quarantaine.

A notre passage à Gironne, où nous prîmes un repas à la hâte, je n'eus que le temps de remercier mon ami, le docteur Gelabert, de sa vive sollicitude pour moi, et de retirer une petite malle que je lui avais laissée en dépôt. Je continuai ma route, toujours avec mes confrères, et j'arrivai à la frontière de France, le 11 à midi. Le même jour, après

avoir eu à vaincre quelques difficultés qui venaient de l'imprévoyance de l'intendance sanitaire de Perpignan, nous fûmes établis au lazaret de Bellegarde.

Là, je continuai à mettre en ordre mes matériaux, et je m'appliquai à vivre en société, non moins qu'en bonne harmonie avec mes confrères, ce qui eut lieu en effet, car la même table nous réunissait tous les jours, le même bastion était le lieu de nos délassemens, et nous ne nous séparions que pour nous livrer au travail.

Néanmoins, tandis que ma santé n'avait éprouvé aucune atteinte à Barcelone, il n'en fut pas de même au lazaret de Bellegarde ; et certes, les maladies avaient mal choisi le moment et le lieu pour m'assaillir, car il n'y avait aucun secours dans ce lazaret. Pendant un mois que nous y passâmes, je fus tourmenté par des clous ou furoncles qui se succédèrent, au nombre de six, sur différentes parties de mon corps. J'en avais un à la main gauche, lorsque je rentrai en France : la cicatrice en est encore apparente, et j'en eus plusieurs autres par la suite. M. Bally, dont l'opinion médicale mérite beaucoup de considération, pensait que ces furoncles étaient des tumeurs critiques. Je me rapprocherai de cette idée en disant, que j'avais ouvert tant de cadavres, j'avais tant joué avec les humeurs qui caractérisent la fièvre jaune,

et j'avais couru tant de chances de contracter quelque germe morbifique, car je m'étais blessé plusieurs fois avec le scalpel pendant que j'avais les mains dans le cadavre, qu'il me paraît assez vraisemblable qu'un mouvement de dépuration ait eu lieu pour expulser de mon corps des principes de la maladie qui n'avaient trouvé en moi aucune disposition à la fièvre jaune. On approuvera ou l'on rejettera cette idée; mais je la crois fondée en raison, car je ne suis pas sujet à de pareilles éruptions. Probablement celle-ci dépendait des circonstances extraordinaires dans lesquelles je venais de me trouver.

Toutefois mes souffrances furent allégées par la lettre de Son Excellence le ministre de la guerre, du 14 décembre, qui m'attachait à l'inspection du cordon sanitaire. Ce fut la dernière marque de sa bienveillante estime, que me donna M. le marquis de Latour-Maubourg, alors ministre. Le portefeuille passa aux mains de M. le maréchal duc de Bellune, et je ne tardai pas à recevoir une preuve du vif intérêt que le nouveau ministre prenait à ma position. Par sa lettre du 29 du même mois, Son Excellence me fit parvenir une somme suffisante pour mes besoins, car mes moyens pécuniaires étaient épuisés. Mais les expressions qui accompagnèrent l'envoi de ces fonds, étaient si flatteuses, que je ne puis me dispenser de les rapporter pour

faire connaître par combien de bontés Son Excellence m'imposa de lui payer un juste tribut de reconnaissance. « Il m'est agréable, » dit le ministre, « de trouver ici l'occasion de vous donner un premier témoignage de ma satisfaction particulière » pour la manière honorable dont vous avez rempli » la mission périlleuse qui vous a été confiée. »

Le 10 janvier, notre quarantaine expira, et nous quittâmes le fort de Bellegarde. Une réunion d'amis, dans laquelle on compte les hommes les plus notables de Perpignan, avait envoyé des commissaires dès la veille, pour nous reconduire en ville et fêter notre rentrée en France. Des invitations nous attendaient ; mais nous ne pûmes répondre à toutes, et nous payâmes d'une vive reconnaissance cet empressement que nous montra la première ville de France qui se trouva sur nos pas. Ce fut là que je me séparai de mes confrères ; ils partirent le lendemain, tandis que je restai à Perpignan pour y commencer une nouvelle mission au cordon sanitaire.

Après avoir fait à cet égard ce que ma santé me permettait, car j'étais toujours poursuivi par les furoncles, je me rendis à Toulouse pour y attendre les ordres de Son Excellence. Pendant ce temps, je visitai ma famille. Ma mère, presque septuagénaire, avait été fort inquiète à cause de mon séjour à Barcelone. J'allai lui donner une compen-

sation bien douce à mon cœur, et jouir de ses embrassemens. Après une bien longue absence, je vis de nouveau mon pays natal, Castres, département du Tarn, et j'admirai sa prospérité, fondée sur le succès des manufactures d'étoffes de laine. Mais, comme si ce pays devait sortir de la ligne commune, tandis que les hommes filent et ourdissent des trames, les dames y font des vers. On dirait que la célèbre Dacier, qui en fit jadis sa patrie adoptive, y remit à son sexe le soin d'entretenir le feu sacré sur l'autel du dieu que révérait Homère. J'eus la satisfaction de voir une de ces femmes d'esprit, Madame Balard, dont le front était orné de couronnes académiques. Je passai quelques instans auprès d'elle; sa conversation me la montra à la hauteur de sa réputation. Pourquoi faut-il, hélas! qu'un souvenir, que je gardais bien précieusement, se soit converti en une source de regrets intarissable? Madame Balard mourut deux mois après.

Je dois parler aussi des agréables instans que je passai au milieu de mes confrères de Castres. Les uns, praticiens consommés, et les autres leurs dignes émules, aspirent également à recueillir la succession de grand médecin, que laissa dans ce même pays le docteur Pujol, qui ne fut pas moins recommandable par les succès de sa pratique, que par ses utiles écrits.

Enfin, je reçus de Son Excellence l'autorisation de revenir à Paris, où j'arrivai le 18 mars. J'y fus reçu avec empressement par quelques amis qui applaudissaient à la conduite que j'avais tenue. Mais je vis la foule se porter vers les médecins de l'intérieur, et je restai insensible aux acclamations dont ils étaient l'objet. La gloire des autres excite mon émulation et non point mon envie. Aussi, dans ce débordement d'éloges qu'on a prodigués aux médecins de l'intérieur, parmi les honneurs dont on les a comblés, dans tous ces tableaux qu'on a vus dernièrement sur Barcelone, dans lesquels la fiction est poussée jusqu'à l'invraisemblance, où les anachronismes ne sont point épargnés, et où la vérité médicale n'est pas moins blessée que la vérité historique; enfin, dans un ouvrage qui a pour titre: *Relation Historique des malheurs de Barcelone*, et qu'on désignerait bien mieux si on l'intitulait: *Relation Romanesque*, etc.; dans toutes ces circonstances, dis-je, j'aurais pu trouver mauvais, et considérer comme affecté, le silence que l'on gardait à mon égard: mais ce silence était selon mes goûts. D'ailleurs, si l'on a parlé peu de moi, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, parce que je n'ai pas rempli les journaux de mes lettres. Lorsque j'étais à Barcelone, j'observais la maladie, je traitais des malades, j'ouvrais des cadavres, et ces occupations me laissaient à peine le temps d'adresser quelques

détails au conseil de santé des armées, et à M. le vicomte Liger-Belair, qui commandait le cordon sanitaire : voilà les motifs de la rareté de mes lettres. De retour à Paris, je me suis occupé de la relation que je devais donner comme le complément nécessaire de ma mission. Tout autre soin m'aurait paru inconvenant.

Cependant, mon indifférence pour les acclamations et les éloges, ne pouvait aller jusques à me faire supporter, sans me plaindre, les usurpations de mes confrères, aussi bien que les positions humiliantes dans lesquelles on a cherché à me placer. C'est pourquoi j'ai écrit aux premiers la lettre que l'on connaît déjà, et qu'aujourd'hui je m'adresse à l'auteur d'une pièce de vers, que l'Académie Française vient de couronner.

Je demanderai au poëte qui, dit-il, s'est trouvé à Barcelone pendant le règne de la fièvre jaune, sur quelles données, et d'après quels faits bien connus, il a pu forger les vers suivans :

> Debout, et soutenant ces ruines vivantes,
> L'immortel Parizet, respecté comme un roi,
> Aux douleurs qu'il suspend semble dicter sa loi.
> Assis au bord d'un lit, témoin de ses miracles,
> Audouard, en silence, écrivait ses oracles.

La poësie a ses licences, sans doute; mais, pour élever un homme, elle ne doit pas être injuste envers

les autres, ni les humilier. Que les poëtes fassent à leur gré des héros parmi les contemporains d'Homère, d'Abraham ou de San-Hoang, qui fut le premier empereur des Chinois, les tombeaux ne s'ouvriront point pour leur donner un démenti. Mais il faut plus de retenue lorsqu'il s'agit des hommes vivans. La critique contemporaine est d'autant plus terrible, qu'elle s'étaie de la vérité des faits, également contemporains, et l'on ne peut exagérer le mérite des hommes du siècle, sans s'exposer au ridicule. Cependant, je veux bien passer qu'on ait fait de M. Parizet un *immortel;* mais je suis obligé de dire, pour me sortir de la position humiliante dans laquelle le poëte m'a placé, que son héros N'A PAS TRAITÉ UN SEUL MALADE PENDANT TOUT LE TEMPS QUE J'AI HABITÉ LA CAPITALE DE LA CATALOGNE. D'où il suit, que je n'ai pu y être *témoin de ses miracles*, ni, par conséquent, *écrire ses oracles* (1).

Mieux instruit, et observant un peu mieux les convenances, le poëte historien aurait parlé des médecins qui furent envoyés à Barcelone par S. Exc. le ministre de l'intérieur, et de celui qui s'y

(1) Il est pénible de penser que l'Académie Française ait honoré de son suffrage un tissu de fictions mensongères, tandis qu'elle avait demandé de constater et de consacrer un fait, *le dévouement des médecins français et des sœurs de Saint-Camille, à Barcelone.*

trouva également en vertu des ordres de S. Exc. le ministre de la guerre. Il aurait montré ces deux missions indépendantes l'une de l'autre; et, donnant à chacune ce qui lui appartient, selon les époques et la nature des choses, il aurait mis dans la main de l'envoyé de la guerre le scalpel indagateur qu'il a placé dans celle de M. Bally; il aurait représenté celui-ci, forcé d'interrompre ses travaux, et les reprenant avec une ardeur admirable, lors même qu'il n'était pas encore parfaitement rendu à la santé; il aurait parlé de la maladie d'après les peintures fidèles que M. François, riche d'une grande pratique, aurait pu lui en donner; et des avantages de l'isolement, d'après ce que M. Parizet aurait pu lui en apprendre.

RELATION HISTORIQUE

DE

LA FIÈVRE JAUNE

QUI A RÉGNÉ A BARCELONE,

EN 1821.

UNE maladie long-temps inconnue à l'Europe vient de précipiter au tombeau le quart de la population de Barcelone. Comment a-t-elle pris naissance dans cette ville, et quelle était sa nature? Telles sont les questions qui se présentent à celui qui veut en retracer l'histoire. Mais avant tout, il convient de donner une courte description des lieux.

La ville de Barcelone, enceinte de remparts et d'une forte ligne d'ouvrages extérieurs dans sa partie nord-ouest et sud-ouest, domine une campagne aride, qui n'a point d'eaux stagnantes, qui n'est coupée que par des torrens presque toujours à sec, et dont l'horizon est borné à deux lieues

par de hautes montagnes, qui sont dépourvues en quelque sorte de toute espèce de végétation. Elle a la forme d'un demi-cercle, ou plutôt d'une courbe aplatie vers le centre, qui, dans son circuit, aurait une lieue et demie d'étendue, et dont les extrémités aboutissent, l'une, qui se dirige vers le sud, à la muraille dite de mer qui borde le port, et l'autre, qui est vers le nord, se lie avec la citadelle qui domine la plage. Le port, qui a la forme d'un carré long, a son entrée vers le sud, et il est fermé au nord par un terre-plein qui sert de communication entre la ville et le faubourg dit Barcelonette. Celui-ci est séparé de la ville par le port, et forme une presqu'île qui se prolonge dans une étendue égale à celle du port. La mer est au-delà du faubourg.

Celui-ci, bâti régulièrement, est composé de maisons uniformes à un étage, et toutes prenant jour sur deux rues. Celles-ci sont larges et tirées au cordeau, propres et bien ventilées. Les principales vont dans la direction du sud au nord, et sont coupées, à angle droit, par d'autres rues également tirées au cordeau. Ce faubourg longe le port à l'est de celui-ci, et n'en est séparé que par un quai très-spacieux et planté d'arbres. Il est habité par les gens de mer et sert aussi à l'entrepôt des marchandises. Il repose sur une presqu'île qui a la forme d'un triangle isocèle très-alongé, dont le sommet regarde le sud. A l'extrémité est le nou-

veau port qui est séparé de la mer par le môle neuf, et ce dernier se lie avec l'extrémité de l'île qui tient au continent par la base du triangle où se trouve la citadelle. C'est par cette base que le faubourg communique avec la ville ; et celle-ci, à son tour, n'a de communication avec le port que par ce point ; attendu qu'une haute muraille, en forme de rempart, s'élève au bord des eaux et règne tout le long du côté de la ville, ce qui rend ce côté du port inabordable ; on peut considérer les deux forteresses de Barcelone comme placées, en quelque sorte, aux extrémités de cette muraille ; savoir, au sud, la montagne que couronne le *Monjoui* ; et au nord, la citadelle.

La ville, composée de maisons très-hautes et la plupart très-anciennes, a la plus grande partie de ses rues étroites et sinueuses. Elle est coupée en deux portions à-peu-près égales par une promenade, dite la *Ramble*, qui va dans la direction est-ouest, depuis la muraille de mer jusqu'à la muraille de terre ou rempart. La ville vieille est au nord de cette promenade, et la ville nouvelle au sud. Telle est la courte description des lieux où se sont passées les scènes que je vais raconter.

A la fin de juillet, et dès les premiers jours d'août, des craintes vagues furent données à l'occasion de quelques hommes qui étaient morts à Barcelonette. Les autorités en furent informées ;

et, le 3 août, la junte municipale sanitaire envoya les médecins qu'elle comptait parmi ses membres, pour avoir des renseignemens sur un sujet d'un si haut intérêt. Elle ne tarda pas à apprendre que quatre personnes étaient mortes à Barcelonette d'une maladie grave, savoir, un marin de l'équipage d'un bâtiment appelé le *Grand-Turc*, et son épouse qui était venue, depuis peu, de San Féliu de Guixols pour le voir, ainsi que deux hommes d'une polacre de guerre napolitaine qui était dans le port depuis quelque temps. Les médecins qui firent ces recherches, déclarèrent que la maladie de ces individus n'avait pas été contagieuse, qu'elle dépendait de la saison, et qu'il était inutile de prendre des mesures pour la réprimer (1). On se retira donc sans inquiétude.

Le 4, le lieutenant de santé du port donna avis que le fils du capitaine de la polacre de guerre napolitaine venait de mourir, et il ajoutait qu'un médecin italien, qui l'avait soigné, assurait que cette maladie était de nature contagieuse. Ce médecin

---

(1) Ils s'exprimèrent ainsi : *Que sus enfermedades no habian sido contagiosas, antes bien propias de la stacion, y que no exigien por lo tanto providencia alguna sanitaria.* Extrait de la relation officielle insérée au *diario* de Barcelone, du 10 août.

fut appelé à la junte, où, craignant d'avoir trop avancé dans son premier dire, il déclara que la maladie était le typhus pétéchial. Cependant les médecins membres de la junte allèrent visiter le cadavre, et ils rapportèrent qu'après en avoir examiné toute l'habitude du corps, ainsi que la conjonctive des deux yeux, ils n'y avaient trouvé aucun signe de fièvre jaune, ni de thyphus pétéchial (1). L'autorité dut être rassurée encore une fois par ce rapport. Cependant, le même jour, elle apprit qu'à l'hôpital général il y avait un homme atteint d'une maladie suspecte, et que cet homme était marin. La junte consulta là-dessus les médecins de cet établissement, qui qualifièrent la maladie du nom de fièvre pernicieuse, dont on voyait de fréquens exemples dans le pays; et cette troisième déclaration médicale donna encore une funeste sécurité.

M. le chef politique de la province fut instruit de ces différens détails, le 5 août. En même temps il reçut de Sitges, petit port de mer au sud de Barcelone, un avis, du 2 du même mois, par le-

(1) Voici leurs expressions : *Despues de haberle examinado todo el habito del cuerpo y las conjonctivas de ambos ojos*, *no le habian notado señal indicante de calentura amarilla*, *ni tifo petechial*. Extrait de la relation officielle, insérée au *diario* de Barcelone, du 10 août.

quel on l'informait que, la veille, une femme, venant de Barcelone, était arrivée dans ce port; que, se sentant gravement malade, elle avait fait appeler le médecin du lieu, et que celui-ci ayant reconnu une maladie extraordinaire, en avait informé l'autorité. M. le chef politique apprit également que cette femme, pendant son séjour à Barcelone, avait été à bord du bâtiment *Saint-Joseph*, dit Taille-Pierre; qu'étant à Barcelonette, chez une de ses amies, le 28 juillet, elle s'était trouvée indisposée, qu'elle y passa la nuit du 28 au 29, que le jour suivant, elle revint à bord du *Saint-Joseph*, se sentant bien malade, et qu'elle en partit, deux jours après, pour revenir à Sitges. En conséquence de cet avis important, le chef politique donna des ordres dans cette dernière ville, pour prévenir les suites de ce premier événement, et fit part de ces documens à la junte sanitaire de Barcelone, afin qu'elle fit des recherches sur l'origine de la maladie, soit à Barcelonette, soit encore sur le bâtiment indiqué. On rapporte que celui-ci avait donné déjà la maladie à trois ouvriers charpentiers qui moururent du 27 juillet au 2 août. Ces hommes avaient travaillé à le radouber.

Mais M. le chef politique apprenait également de Salou et de Villa-Seca, autres petits ports de mer au sud de Barcelone, que des bâtimens qui y étaient arrivés depuis peu de jours, et qui vê-

naient de ce dernier port, avaient des hommes atteints de maladies suspectes.

Les circonstances devenaient pressantes pour Barcelone. Des navires sortis de ce port, en avaient emporté une maladie qui paraissait extraordinaire aux médecins; de fâcheux avis se succédaient rapidement; divers sujets de crainte montraient qu'on se tenait dans une sécurité funeste; et, dans sa séance du 6, la junte municipale apprit qu'il y avait des malades dans plusieurs bâtimens, qu'il y en avait aussi dans quelques maisons de Barcelonette, et que ces derniers appartenaient les uns à un brick espagnol qui venait de la Havane, et les autres à une polacre de guerre napolitaine. Le médecin Pellicer, l'un des praticiens qui exerçaient à Barcelonette, donnait tous ces renseignemens, et il ajoutait qu'il y avait des signes de contagion; assertion qui fut sévèrement critiquée quelques jours après par les hommes qui voulaient se faire illusion sur le danger, ou qui cédaient à d'autres intérêts. Mais ils ont fait le malheur de Barcelone. La junte apprit également, par une commissaire de quartier de Barcelonette, non-seulement que deux individus étaient sortis du bâtiment *le Grand-Turc* et qu'ils étaient morts dans le faubourg; mais que le contre-maître d'une polacre française, *la Joséphine*, avait été mis à terre, le

26 juillet, et qu'il était mort le même jour. Le docteur Pellicer avait attesté que le cadavre de ce dernier était tout jaune.

Ce dernier fait était d'autant plus important, qu'il avait précédé tous ceux dont on avait parlé jusqu'alors, et qu'il accusait d'une négligence bien répréhensible les personnes qui étaient chargées de veiller à la santé publique. Mais ce n'était pas encore là la première étincelle du foyer qui couvait dans le port. Déjà, et ceci n'a jamais été avoué publiquement, tant on craignait de justes reproches; déjà, dis-je, plusieurs personnes étaient mortes à Barcelonette de la même maladie que le contre-maître de *la Joséphine*. Les détails suivans en font foi. Le contre-maître du brick, *le Grand-Turc*, était encore à Barcelonette à la fin de novembre, et il croyait avoir été exempt de la maladie, parce qu'il avait eu la fièvre jaune en Amérique. Alors il rapporta que peu de jours après être arrivé à Barcelone, le capitaine fit venir sa famille qui était à Sitges, savoir, sa femme, ses enfans et une domestique; que ceux-ci tombèrent malades peu de jours après; qu'ils moururent du vomissement noir à Barcelonette, et que le capitaine lui-même, étant parti pour Mahon quelque temps après, par la barque courrière, mourut dans ce dernier lieu. Il a ajouté que lui contre-

maître ayant fait venir à bord du bâtiment, pour la fête qui eut lieu le 15 juillet (1), sa femme et sa belle-sœur avec son mari, ceux-ci tombèrent malades quelques jours après, et que les derniers moururent l'un, avant la fin de juillet, et l'autre, du 2 au 3 août. Ces détails ont été recueillis du contre-maître même, à la fin de novembre, par M. Bosc, secrétaire du consulat français à Barcelone.

Ces faits disent assez clairement que le foyer du mal était dans le port et dans quelques bâtimens qui étaient venus de la Havane. Plus tard, on a su que la fièvre jaune a régné dans ce dernier port en 1821. Jusqu'à ce moment on trouve ce foyer dans les deux bricks *le Grand-Turc* et *le Saint-Joseph*. On a caché ces mêmes faits dans les premiers temps de l'épidémie. Mais on ne balance plus à les raconter aujourd'hui, que le même tombeau réunit le fonctionnaire public et les victimes de sa négligence; aujourd'hui encore qu'un grand malheur a fait taire les intérêts particuliers qui commandaient le silence. Cependant, lorsque

---

(1) C'était l'anniversaire de l'acceptation de la constitution par S. M. le roi d'Espagne. Cette fête fut célébrée par des joutes sur l'eau, ce qui attira un grand concours de monde le long du port et sur les bâtimens, et ce qui contribua, probablement, à répandre les germes de la maladie.

l'importation et la contagion de la fièvre jaune dans Barcelone sont démontrées par les preuves les plus irrécusables et par la mort de dix-sept mille individus dans l'espace de quatre mois, on ne devrait pas s'attendre à y trouver des réticences ni de coupables illusions. Hélas! la discorde habite encore cette ville où elle a obtenu tant de victimes. On y dispute encore sur les mots *contagion* et *infection*, et l'amour-propre ne le cède point à la vérité que l'opinion générale proclame, que certifie l'extinction d'un grand nombre de familles, aussi bien que les faits dont je donnerai connaissance plus tard.

Mais revenons à l'importante séance de la junte municipale sanitaire du 6 août, et prenons-y des documens irréfragables, puisqu'ils ont été rendus publics par cette autorité même, au moyen de la publication des pièces officielles dans les journaux.

Ce même jour, M. le chef politique de la province s'y rendit pour la présider, et après avoir rappelé et pesé les circonstances antérieures, on arrêta : 1°. de mettre en quarantaine cinq bâtimens qui avaient eu des malades; 2°. de cesser toute communication avec les autres bâtimens qui étaient dans le port; 3°. de défendre aux marins de descendre à terre; 4°. d'inviter M. le gouverneur de la ville à se rendre de suite à la séance. Ces mesures furent exécutées à l'instant, et l'entrée de

l'ancien port fut fermée aux arrivages, qui furent retenus dans le nouveau. M. le gouverneur s'étant rendu à la séance, offrit la force armée nécessaire pour assurer l'exécution des ordres qui avaient été donnés, et alors on mit en question si l'on cesserait toute communication avec Barcelonette, et, par conséquent, avec le port. Ceci prouve néanmoins que l'on croyait à l'imminence d'un grand danger. Cependant, pour cette fois encore, les médecins donnèrent un avis trop rassurant. Ils déclarèrent qu'il suffisait d'enlever les malades des maisons et des bâtimens où il y en avait; de les mettre dans un lazaret; de tenir dans une maison d'observation les personnes qui auraient communiqué avec eux et de séquestrer les lieux d'où on les aurait retirés. Les intérêts du commerce s'accommodaient fort bien de cette opinion, et l'on représentait surtout, que la population de la ville et du faubourg ne pouvait vivre sans le secours du port : considération fatale, puisque, avec les moyens d'existence, elle devait en recevoir les germes de sa destruction. Cependant, ce même jour, on établit un lazaret dans lequel on transféra quatre malades suspects qui étaient à l'hôpital général et qui étaient marins, ainsi que sept autres nouvellement tirés de Barcelonette et des bâtimens; total, onze, sur lesquels il en mourut cinq le premier jour. On attacha à ce lazaret une garde mili-

taire, un chirurgien, un aumônier, deux gardes malades, deux gardes extérieurs, et deux hommes avec un brancard couvert pour transporter les malades. La séance fut levée pour être reprise à onze heures du soir.

Alors des médecins, qui avaient été convoqués, s'étant rendus à l'assemblée, on leur exprima le désir que l'un d'eux se chargeât du lazaret. Le docteur Campany, l'un des médecins de l'hôpital militaire, se présenta, et son offre fut acceptée avec empressement. Au même instant, le docteur Pellicer donna avis qu'il avait reconnu les symptômes de la maladie suspecte dans un marin de la frégate *la Liberté*. On ordonna que le malade fût transporté au lazaret; la frégate fut mise en quarantaine, et la séance fut levée.

Le 7, on fut mieux persuadé de la nécessité de retirer du milieu de la population les personnes qui avaient communiqué avec des malades, et l'on établit, à cet effet, une maison d'observation hors de la ville, au couvent de *Jésus*.

Le 8, on ordonna, au commissaire de quartier de Barcelonette, de faire sanifier, par des fumigations, la maison d'où était sortie une femme malade, que l'on avait conduite au lazaret, et de s'informer d'où provenaient deux individus, mari et femme, qui étaient morts la veille dans ce dernier lieu. Deux maisons ayant été désignées com-

me suspectes, attendu que leurs habitans avaient été en communication avec des marins, et que deux d'entr'eux avaient été portés à l'hôpital général, on ordonna que tous les individus en seraient extraits pour être conduits dans une maison d'observation. Il s'agissait de l'auberge de l'*Ecu-de-France* et de l'imprimerie de M. Dorca à Barcelone. Il est pénible d'avoir à faire remarquer l'incurie qui régnait dans quelques parties de l'administration sanitaire, car deux personnes étaient mortes au lazaret, sans qu'on se fût informé de quel lieu elles étaient sorties. Ne dirait-on pas qu'on attendait de les voir mourir pour être assuré du danger de la maladie? Cependant il faut reconnaître, d'après ce qui vient d'être dit, que l'autorité prenait des mesures pour repousser une maladie contagieuse, ou pour en arrêter la marche; et, néanmoins, sa conduite et ses actes démentirent plus d'une fois la sagesse de ces mêmes dispositions.

Le 9 se passa en discussions sur les mesures à prendre, et la plus grande indécision se montrait dans tous les moyens de répression que l'on mettait en usage. Cependant le danger devenait de plus en plus évident; car, le même jour, la junte fut informée que, dans un des petits ports voisins, il y avait eu un homme atteint d'une maladie extraordinaire, et que cet homme venait de Barcelone; mais elle se borna à charger le docteur Pellicer de

prendre des informations à ce sujet à Barcelonette. Cependant, on lui rendit compte que, par suite des mesures qu'elle avait ordonnées, plusieurs bâtimens, parmi lesquels était *le Saint-Joseph*, dit Taille-Pierre, étaient partis pour le lazaret de Mahon; qu'un autre, *la Marie*, avait fait voile pour Marseille, et qu'un plus grand nombre avaient été submergés. *Le Grand-Turc* et *la Joséphine* étaient de ces derniers. On croyait avoir beaucoup fait par cela.

Le 10, la junte écrivit à M. le docteur Piguillem, doyen des médecins de Barcelone, pour le prier de désigner un de ses confrères, qui devrait se tenir à la porte de Barcelonette pour reconnaître l'état de santé des passans, et pour défendre l'entrée en ville à ceux qui paraîtraient malades. Il serait difficile de décider quel était le but de cette mesure, si l'on ne supposait l'intention de préserver la ville de la maladie qui régnait au faubourg, et la conviction de son caractère contagieux. Cependant on ne croyait pas à la contagion, ou bien l'on n'y croyait qu'à demi. Pour atteindre le but que l'on se proposait, on consultait la physionomie des passans; on ne s'inquiétait point des hardes, des marchandises ni des effets mobiliers qu'ils transportaient. Singulière prévoyance, qui montrait des craintes qu'on ne voulait pas avouer, et qui, n'admettant que des demi-moyens d'isolement, ne

servait qu'à étendre le mal contre lequel on voulait se mettre en garde. Aussi, beaucoup d'habitans de Barcelonette, à qui l'on montra par là le danger de ce séjour, vinrent-ils se fixer en ville chez leurs parens et leurs amis, auxquels ils firent le funeste présent qui engloutit les uns et les autres, comme je le ferai voir bientôt.

Le 11 et le 12, la maladie se montrait déjà à découvert. Les médecins de la junte supérieure, envoyés à Barcelonette, y visitèrent plusieurs maisons suspectes, principalement celle de Prats, où ils trouvèrent quatre malades sur cinq habitans. Ils en trouvèrent encore un chez un boulanger; c'était un des garçons de celui-ci; il était dans un état désespéré. Sa maladie était la même que celle des quatre frères Prats.

Ces faits ayant été communiqués à l'autorité, on se hâta de former de nouvelles maisons d'observation. La junte ordonna de porter au lazaret les malades dont il vient d'être question, et de submerger d'autres bâtimens désignés comme suspects, ou de les envoyer au lazaret de Mahon. Mais la maladie était comparable à un incendie qu'on n'a pas arrêté dès le principe; elle se montrait sur plusieurs points à la fois, soit dans le port, soit dans le faubourg. Chaque jour il entrait de nouveaux malades au lazaret, et la plupart y succombaient en peu de temps. Enfin, dans ce malheur imminent, le doc-

teur Pellicer donna une grande preuve de philanthropie, en se proposant pour visiter scrupuleusement tous les navires, afin de s'assurer de l'état de santé de tous les individus, et de séparer ceux qui étaient malades. La junte accepta son offre, digne des plus grands éloges, et l'autorisa à faire tout ce qu'il jugerait convenable pour le bien public. Hélas! bientôt après, ce généreux citoyen trouva la mort pour prix de tant de dévouement.

Le rapport qu'il fit à cette occasion donna trop bien à connaître l'étendue du danger. Il y avait des malades à bord de plusieurs bâtimens. Aussi, le 14, la junte ordonna, pour première mesure générale, de submerger tous les navires qui étaient encore dans le port, et de les désinfecter ensuite, de plonger à la mer les cordages et les voiles, et de faire camper les équipages. Il semblait que l'on croyait à la contagion, qu'on la voyait dans les bâtimens, et que l'on pensait qu'il suffirait de purifier ceux-ci, et de plonger dans les eaux de la mer le feu mortifère, qu'ils recélaient, pour être entièrement débarrassé du mal que l'on redoutait. Heureuse, mille fois heureuse Barcelone, si de telles idées avaient pu germer dans l'esprit de ceux qui disposaient de ta destinée! Mais, ô fatalité! ce même jour, 14, les médecins de la junte supérieure de la province, ceux de la junte municipale, et les membres de l'académie de médecine, réunis,

donnèrent un manifeste, portant que la maladie qui excitait la sollicitude publique, était la fièvre jaune; qu'elle s'était développée dans le port à une époque où il y avait beaucoup de bâtimens venus de la Havane, et ces médecins en conclurent qu'elle était importée, qu'elle était exotique, mais que jusqu'à ces derniers temps elle avait été renfermée dans le port (1). Ils imputèrent quelques premiers progrès qu'elle avait faits hors de cette enceinte, à la chaleur des jours qui venaient de s'écouler et à plusieurs autres causes locales, comme la putréfaction de la matière des égouts qui aboutissent au port, l'évaporation ou la stagnation des eaux de ce dernier, etc.; cependant ils se flattèrent que le climat de Barcelone serait impropre à sa propagation; et se fondant sur ce que des individus qui étaient morts, à l'hôpital général, de cette même maladie, ne l'avaient communiquée à personne, ils donnèrent l'espoir qu'elle ne serait pas plus conta-

(1) *Se deduce de ahi que la enfermedad es exotica; habiendo sido trasportados los miasmas productores de esta fiebre de la Havana á este puerto. En este sitio reside exclusivamente por ahora el foco del mal, pues que todos los que han caido enfermos hasta el presente se sabe de positivo que han sido procedentes de aquel punto.* Extrait de ladite relation insérée au *diario* du 16 août.

gieuse à l'avenir (1). Quelle manière de raisonner! la *maladie est importée*, *elle est exotique*, et cependant elle n'est pas contagieuse lorsqu'on la voit se répandre dans une population! il est aisé de voir combien ces idées sont disparates.

Néanmoins, les inquiétudes les plus grandes occupaient tous les esprits. La présence de la fièvre jaune au port, donnait les plus vives alarmes; on ne songeait plus qu'à la fuite; on demandait des passe-ports; et, le 16, la junte ordonna qu'ils fussent délivrés indistinctement. On ne mit pas en question un seul instant si, par cette mesure, on ne compromettait point l'existence des habitans du reste de la province ou du royaume même, parce qu'on ne croyait pas encore à la contagion. Dès ce moment, les chevaux, les voitures et les charrettes furent mis à des prix exhorbitans, et en peu de jours une population de cent quarante mille âmes, fut réduite à la moitié. Presque tous les riches émigrèrent, il ne resta que le peuple.

Une ville aussi florissante, changée tout à coup en un lieu de désolation; les relations commer-

---

(1) *Podemos lisonjearnos hasta ahora que realmente no se ha hecho contagiosa, y es de esperar no lo será en adelante.* Extrait de la susdite relation.

ciales entre les deux mondes interrompues pour elle en un jour, l'opulence s'émigrant, les manufactures cessant leurs travaux, l'industrie se paralysant, la misère devenant menaçante, l'égoisme étouffant les ressources publiques, et la crainte de la mort atterrant tous les cœurs; tel fut le tableau de Barcelone dans cette fatale occurrence. Aussi, les administrations, soit qu'elles voulussent se faire illusion ou calmer l'effervescence populaire, s'empressèrent-elles de faire connaître au public, qu'aucune des personnes qui étaient employées au lazaret n'avait contracté la maladie; et, pour que l'illusion, l'erreur même fût complète, on autorisa l'insertion dans le *Diario Constitucional*, d'un article anonyme, par lequel on assurait que la maladie des frères Prats, était l'effet des émanations putrides que l'on disait être sorties d'un magasin de blé voisin de leur maison. Bientôt la fausseté de cette assertion fut rendue manifeste par une expertise juridique. Mais l'article du *Diario* ne donna pas moins, pendant quelques jours, une sécurité funeste, à la faveur de laquelle le mal se répandit d'autant plus qu'on n'évitait aucune espèce de communication.

Puisque je viens de nommer les frères Prats, il convient de donner ici une courte narration des malheurs de cette famille, parce qu'ils font époque dans l'épidémie de Barcelone. Cette famille était

composée du père, de trois fils et d'une fille. Les fils, charpentiers-calfats, avaient travaillé, l'un, au brick le *Grand-Turc*, et les deux autres à celui *Saint-Joseph*. Ils tombèrent malades du 9 au 10 août : il en fut de même de la sœur, et le 12, l'autorité les fit transporter au lazaret. Celui qui avait travaillé au *Grand-Turc*, âgé de vingt-quatre ans, et dont le nom était Mariano Prats, mourut le 15; les autres, ainsi que la sœur, le suivirent de près, car le dernier succomba le 20. Leur père, qu'on avait laissé à la maison, ayant été pris de la maladie, allait en être retiré le 17, lorsque le peuple de Barcelonette, fort de l'opinion de plusieurs médecins, qui ne croyaient pas à la contagion, car il faut dire aussi qu'il y en avait qui soutenaient le contraire, se révolta, enleva le malade des mains des hommes qui étaient venus le prendre, et repoussa la troupe qu'on avait envoyée pour assurer l'exécution de cet ordre. Dans cette circonstance, des hommes se montrèrent trop bien persuadés que la maladie n'était pas contagieuse. Ils serrèrent le malade dans leurs bras, se frottèrent la figure avec la sueur qui découlait de la sienne, prirent les draps de son lit, les mirent en contact avec leur corps, et commirent plusieurs autres excès de cette nature. Vociférant contre les médecins du lazaret, ils les accusaient d'empoisonner les malades. C'est ainsi qu'ils

expliquaient la rapidité de la marche de cette terrible maladie et la mort affreuse dont elle était suivie. Enfin, le peuple triompha, et le père Prats, ravi à la vigilance des autorités, fut caché dans une maison où il mourut, dit-on, le même jour. On assure que, le lendemain, la junte dut faire enlever le cadavre.

Qui pourrait calculer la suite de ce jour de rebellion? de nouveaux malheurs devaient en être le résultat. Aussi, non-seulement, plusieurs individus, qui avaient communiqué avec le malade, furent atteints, mais encore on devint sourd à la voix de l'autorité, et l'on passa outre les mesures hygiéniques, qui défendaient la communication des marins avec les gens du faubourg. Tout se confondit de nouveau, et les administrations perdirent leur force et leur ascendant. Il n'était plus permis d'aller dans les maisons de Barcelonette pour s'assurer de l'état de santé des habitans, afin d'en séparer les malades; et, dans une circonstance où des médecins de la junte supérieure s'y rendaient dans ce but, on se mit en mesure de les recevoir à coups de fusils. De cette manière, la violence fut employée à seconder les progrès du fléau dans ce malheureux pays. En outre, la politique se mêlant à tous ces débats, un parti en accusait un autre d'avoir empoisonné les eaux des fontaines publiques, ensorte que l'on s'obstinait à voir

la cause de la mortalité là où elle n'existait pas. Aussi la défiance paralysant tout ce qu'on entreprenait dans des vues d'intérêt public, les habitans du faubourg refusèrent les secours que la ville leur offrait, et, dans leur aveuglement, ils firent précisément tout ce qui pouvait féconder parmi eux le germe de la maladie qui devait bientôt les engloutir.

A cette même époque, on vit les autorités forcées de leur faire la plus funeste des concessions; ce qui est ordinairement la suite de l'empire qu'un peuple tumultueux obtient sur les administrations qui ne peuvent ou qui craignent d'employer la force. On accorda la faculté de faire accompagner les malades au lazaret par un parent ou un ami qui resterait auprès d'eux, et de les y faire visiter par des médecins du choix de la famille. En cela, on violait la règle des lazarets. Néanmoins, pour disculper le peuple, et pour faire voir que les administrations donnaient tous les jours l'exemple de cette violation, il convient de dire que le médecin du lazaret et les employés, avaient la faculté d'aller en ville, ce que réprouve l'institution de pareils établissemens. Mais tout cela était conforme à l'esprit qui régnait dans toutes les administrations. On n'y croyait que faiblement à la contagion. Dans chacune d'elles il y avait les hommes de l'*opposition*, et ces hommes ont fait beaucoup

de mal, parce que leurs collègues se croyaient obligés de leur faire des concessions, qui ont tourné au détriment de la chose publique. Ceci est arrivé dans les juntes qui, en Espagne, remplacent, ce qu'on appelle en France, les conseils généraux des départemens et ceux des municipalités. Le médecin du lazaret lui-même ne croyait pas et ne croit pas encore, que la fièvre jaune soit contagieuse. Or, comment peut-on habiter de tels lieux lorsqu'on a de pareilles idées? c'est un contre-sens que la raison réprouve; c'est comme si l'on allait consacrer dans les temples, lorsqu'on fait profession d'athéisme. Aussi, le lazaret, qui était institué pour extirper la maladie du sein de la population, fut-il probablement une des sources d'où la contagion se répandit dans la ville.

Après tant d'imprévoyances on devait s'attendre à voir le mal faire de rapides progrès. Aussi, le commandant général de la province faisait-il ses dispositions pour quitter la ville, afin de se soustraire, lui et les siens, à la contagion qui devenait de plus en plus manifeste; mais ses apprêts de départ suscitèrent une rumeur générale, et pour l'apaiser il donna un ordre du jour, le 27, par lequel il rassura le peuple sur ses intentions. En effet il resta, mais après avoir fait partir sa famille.

Le 29, la junte supérieure, justement inquiète,

car non-seulement la maladie s'étendait dans le faubourg où elle avait été limitée jusqu'alors, mais déjà elle avait paru en ville, la junte, dis-je, voulut s'éclairer d'un autre conseil. A cet effet, elle interpella les médecins des hôpitaux civils sur la nature et le caractère de la maladie. Ceux-ci furent du sentiment des premiers, et l'autorité encore une fois abusée, communiqua son erreur au public, en lui faisant connaître ce dernier prononcé; elle ajouta cette autre considération non moins séduisante et trompeuse, qu'en 1803 on avait eu la fièvre jaune à Barcelone; qu'alors, soixante-treize personnes seulement en étaient mortes; qu'on en avait arrêté les progrès au moyen de quelques précautions et de l'établissement d'un lazaret, et que l'on venait de prendre toutes ces mesures. On disait surtout, qu'alors nul n'avait contracté la maladie auprès des malades. Mais déjà les faits d'aujourd'hui réfutaient cette assertion; car, le 24 et le 26 août, on reçut au lazaret deux garde-malades. Ces faits sont avérés, puisque je les trouve consignés dans les rapports journaliers du médecin du lazaret, rapports que l'on faisait connaître tous les jours par le moyen des affiches et par la voie des journaux. Or, il est d'autant plus permis de croire ce qu'ils affirmaient, qu'ils cachaient toujours une portion des événemens dont la connaissance aurait alarmé le public.

Dès les premiers jours de septembre, l'extension de la maladie, dans le faubourg, devint encore plus manifeste et dissipa les illusions. Les garde-malades et les garde-militaires furent atteints; beaucoup d'habitans de Barcelonette eurent le même sort, et la maladie se montra de jour en jour plus meurtrière. Alors, mais trop tard, on craignit pour Barcelone. Alors on montra que l'on croyait à la contagion, et, le 3 septembre, toute communication entre le faubourg et la ville fut interrompue. Mais il n'était plus temps; les communications entre la ville et le faubourg avaient disséminé la maladie, et le 10, la mortalité était si effrayante dans ce dernier, que quatre cents personnes en sortirent pour aller se mettre en observation dans un ancien couvent (*San Geronimo de la Murta*), à une lieue de la ville.

Le même jour la vérité se fit entendre, et par une proclamation, M. le chef politique de la province, Don Ramon Zarco de Valle, fit connaître que toutes les mesures, qui avaient été prises pour arrêter le mal dans sa source, avaient été infructueuses. Il exhorta le peuple à être calme, et il partit deux jours après, avec les administrations supérieures de la province, pour se rendre d'abord à Pédralves, et ensuite à Sparaguera, à quatre lieues de Barcelone. Le général Villa-Campa, commandant-général, sortit également avec une partie

des troupes; et le gouverneur de la ville, le général Joachin Ruiz de Porras, se retira dans la citadelle avec la garnison sous prétexte de la contenir; mais il ne tarda pas à prendre son logement en ville au palais du gouvernement; et par là il donna la preuve d'une fermeté de caractère qui ne s'est point démentie pendant toute la durée de l'épidémie.

Alors on ne douta plus du malheur de Barcelone. Là, le nommé Solé, tisserand, qui logeait à la rue de la *Fon-Seca*, et qui, ayant l'habitude de pêcher à la ligne, fréquentait le faubourg et les bâtimens, mourut du vomissement noir le 25 août. Mais sa femme, sa fille et son confesseur, que l'on mit ensuite dans une maison d'observation, n'eurent point la maladie. Cet homme fut désigné comme le premier atteint à Barcelone. On en parla peu, parce qu'aucune des personnes qui avaient été auprès de lui, ni même de celles de la maison, n'avait été attaquée.

Il n'en fut pas de même, à-peu-près à la même époque, du nommé Roma, sellier, qui était logé à Saint-Sébastien, et qui allait également pêcher du haut des bâtimens. Il eut le vomissement noir et mourut. Sa domestique eut le même sort, ainsi que neuf de ses voisins qui le visitèrent pendant sa maladie. Aussitôt, ce quartier eut beaucoup de malades, et cela fit une grande sensation dans le public, parce qu'on vit la maladie gagner d'une

maison à l'autre, s'étendre aux quartiers voisins, et, comme un torrent dévastateur, emporter la plupart des individus qu'elle atteignait dans sa marche funeste.

Mais les communications qui s'établirent entre les familles, ou par les liens de l'amitié, firent qu'elle franchit la limite des quartiers. Déjà, dès la première quinzaine de septembre, il y eut d'autres malades qui éprouvèrent le vomissement noir sur plusieurs points de la ville. Ce fut surtout dans les maisons où s'étaient retirées des personnes de Barcelonette, ou dans celles dont les habitans avaient fréquenté le faubourg. Parmi celles-là, on compte la maison du marquis d'Aguilar, située dans une des plus belles rues de Barcelone, et qui était habitée par plusieurs familles de toute condition, dont plusieurs individus fréquentaient Barcelonette. Il y eut quarante morts en très-peu de temps; on doit citer encore la famille Catala, dont il ne resta qu'un seul individu, et qui communiqua la maladie à un bon nombre de ses voisins; celle de Galceran, de la place Saint-Sébastien, dont l'habitation tenait à la muraille de mer; le café des Gardes; les Orphelines de l'hôpital général; la fille du tailleur dont parle le docteur Bahi (1), etc.

---

(1) Voir sa *relacion medico-politica sobre la aparicion de la fiebre amarilla de Barcelona*, in-4°., Mataro, 1821.

A l'occasion de celle-ci, le peuple répéta la scène qui avait eu lieu lors de l'enlèvement du dernier des Prats, et je ne dois pas omettre de parler des insultes et des dangers auxquels fut en butte ce même docteur Bahi, médecin en chef de l'hôpital militaire, et membre de la junte supérieure de la province. Dès l'invasion de la maladie il s'était prononcé pour la contagion. Heureuse inspiration, qui aurait épargné bien des maux si on l'eût autrement accueillie! Appelé le 7 de septembre chez un de ses voisins, tailleur, dont la fille était malade, il reconnut le vomissement noir. La famille voulut aussitôt se soustraire à la contagion, et se mettre en observation tandis que la malade devait être portée au lazaret. On avait pourvu à l'exécution de ces dispositions; la famille s'était rendue dans un lieu d'observation; l'on attendait la nuit pour enlever la fille, et la maison était gardée à vue; lorsque le parti des médecins *infectionnistes*, dirigea ses attaques sur ce point. Le docteur Riera vit la malade, et déclara qu'elle n'avait pas la fièvre jaune. Ce médecin était de bonne foi, sans doute, car il prouva par sa conduite qu'il ne croyait pas à la contagion. Mais il paya son erreur de sa vie.

Cependant, sa déclaration à l'égard de la fille du tailleur excita le peuple, qui vociféra des cris de mort contre le docteur Bahi, brisa les vitres de sa maison, et força la garde qui était à la porte de

la malade. N'ayant pu se saisir de la personne de ce dernier médecin, il fit son effigie qu'il promena dans la ville de la manière la plus injurieuse. Enfin ce médecin dut quitter Barcelone pour sauver sa tête. La famille du tailleur fut rappelée dans sa maison; la malade mourut; son père eut le même sort peu de jours après, et il en fut de même de plusieurs voisins qui avaient été les moteurs de toutes ces scènes de violence et de dérision.

Dans ces mêmes temps, la maison d'un négociant, rue Moncade, était devenue un foyer de la maladie. Des laines y avaient été déposées. Les portefaix, des commis et plusieurs autres habitans de cette maison, qui les avaient remuées, moururent. Ces laines furent lavées, par ordre, et causèrent la mort à plusieurs personnes. Des matelassiers en achetèrent une partie, et tous ceux qui les travaillèrent moururent. On en compta onze en peu de jours dans divers quartiers de la ville; j'en donnerai les noms dans la seconde partie de ce travail. Voyez section 2me., chap. 1er.

Toutes ces circonstances et beaucoup d'autres moins bien connues, sans doute, favorisèrent la dissémination de la maladie. Les réunions du peuple, la fréquentation des malades et la sécurité funeste dans laquelle on cherchait à entretenir les esprits, secondèrent cette propagation; les mœurs, les usages domestiques des Espagnols, et les défec-

tuosités de leurs habitations y contribuèrent également. Mais ce qui dut être plus pernicieux encore, fut l'obstination à cacher les malades pour les soustraire aux recherches de l'autorité, et pour empêcher qu'ils ne fussent portés au lazaret. On assure même que, dans ce même esprit, on poussa l'aveuglement jusqu'à enterrer les morts dans les caves. Dans toutes ces circonstances, le mal fit beaucoup de progrès; on perdit le fil de la maladie dans Barcelone, et bientôt on n'eut plus que des masses de malades à traiter.

On a noté cependant que quelques quartiers furent plus particulièrement atteints, sans qu'aucune cause locale en eût fourni l'occasion. D'autres en souffrirent plus tard, et quelques-uns en furent entièrement exempts. Les avantages de la position n'y furent pas pour grand chose, seulement il fut connu que ceux qui avaient des rapports plus multipliés avec le faubourg, comme le quartier de la bourse, les *encans*, la rue Moncada, etc., furent ceux qui souffrirent les premiers, et qui perdirent beaucoup de monde.

Enfin, les âges au-dessus de l'enfance, et la différence des sexes, ne furent pas des conditions dans lesquelles on eut à craindre plus ou moins les terribles effets du fléau dévastateur. On croit avoir remarqué en outre que si des personnes, qui avaient eu cette maladie dans d'autres lieux, en furent

exemptes dans cette occasion; d'autres, dans la même position, n'en furent pas épargnées. Il faut ajouter que les étrangers qui se trouvaient à Barcelone, n'importe qu'ils fussent originaires des pays froids ou des pays chauds, en furent également attaqués. La maladie a été la même pour les Hollandais, les Piémontais, les Napolitains, etc.

Après avoir fait connaître de quelle manière la fièvre jaune parvint dans la ville, il serait, je crois, inutile de poursuivre ces détails historiques, s'il ne convenait d'ajouter à ce qui a été dit, que dans ces temps de désolation, les ministres du culte se firent remarquer par leur empressement auprès des malades. Les desservans des paroisses, aussi bien que les moines de tous les ordres, portèrent les secours de la religion partout où ils furent appelés. Il en périt un grand nombre tant à Barcelone qu'à Barcelonette; dans ce dernier lieu, où chaque couvent avait envoyé de ses religieux, la mort fut inexorable; aucun d'eux ne rentra à son couvent. Ils allèrent tous rejoindre les infortunés qu'ils avaient dirigés vers une autre vie.

Il est une autre classe d'hommes dont les pertes attestent le dévouement. Elle se compose des médecins, des chirurgiens et des pharmaciens; la mort y a moissonné à pleines mains, principalement parmi les élèves en chirurgie que l'application des topiques et les pansemens exposaient plus directe-

ment à la contagion. Dix-huit ou vingt docteurs en médecine ou en chirurgie ont payé le tribut fatal tant à Barcelone qu'à Barcelonette ; mais dans le dernier de ces lieux, il n'y en avait plus le 15 octobre ; tous avaient succombé. Cependant la junte offrit quarante francs par jour, en sus du prix des visites, à chacun des médecins de la ville qui voudraient aller s'y établir. Cette offre fut acceptée par deux, qui ne tardèrent pas à aller joindre ceux qui les avaient précédés dans cette carrière de malheur. Ainsi, ce faubourg était devenu l'antre de l'Hydre, où tous ceux qui en approchaient trouvaient infailliblement la mort.

Quelques faits d'administration, que je vais rapporter, décéleront l'état affligeant de ce pays, et complèteront l'histoire de tant de désastres. Je vais reprendre l'ordre chronologique dont j'ai été détourné par l'exposition générale de tant de malheurs.

Le 14 septembre, on ouvrit l'hôpital du séminaire, attendu que le lazaret ne pouvait contenir tous les malades : il fut exclusivement réservé au traitement de la fièvre jaune. Il y avait un quartier pour les femmes et un autre pour les hommes. Les secours de la religion et de la médecine y furent dispensés à tout le monde. Il y régna autant d'ordre que les circonstances le permettaient, et l'on y admettait indistinctement tout individu qui

n'avait pas le moyen de se faire traiter à domicile; car les personnes aisées subissaient la maladie chez elles. Il y avait tant de malades déjà, que l'on avait renoncé à les mettre au lazaret. Celui-ci fut fermé peu de jours après.

Le 17, on établit le cordon sanitaire autour de la ville, à une grande lieue des remparts. Ce cordon renfermait quatre grands villages et beaucoup de maisons de campagne. Cette mesure fit murmurer, et, le 18, on publia un ordre qui défendait les attroupemens que formaient quelques mutins. L'on établit une commission militaire pour juger les contrevenans. Le calme se rétablit et il fut maintenu dans la suite par le dévouement et le courage de la garde nationale. La troupe de ligne ne quitta plus la citadelle ni le Monjoui.

Le 21, les autorités firent connaître l'état de détresse de la ville, rendu plus sensible par le départ des riches, et l'on arrêta de donner des soupes économiques aux indigens.

Le 23, le premier alcade, don Mariano de Cabanes, dont le nom rappelle tant de vertus civiques, ordonna aux notaires d'aller recevoir les testamens, sous peine de privation de leur emploi. Vers le même temps, il représenta aux ministres du culte qu'il était dangereux de réunir les fidèles dans les églises et il demanda qu'on cessât les fonc-

tions religieuses, mais il ne put l'obtenir. Quelques jours après, on fit une procession générale qui eut pour résultat, comme tous les rassemblemens du peuple, de propager encore plus la maladie. Les jours suivans, il y eut beaucoup de malades.

Le 5 octobre, la quarantaine à faire dans les maisons d'observation, fut réduite à dix-neuf jours afin de pouvoir y admettre un plus grand nombre de personnes. Il faut dire, néanmoins, pour montrer l'apathie du peuple, que peu de personnes s'y rendaient. Ces maisons d'observation étaient d'anciens couvens situés dans la campagne; on en comptait six ou sept qui pouvaient contenir de mille à douze cents personnes. Au sortir de là, on pouvait aller dans toutes les autres parties de la province.

Cependant le nombre des morts s'élevait déjà à trois ou quatre cents par jour, tant à la ville qu'au faubourg. Vers ce même temps encore, cinq médecins français, envoyés par S. Ex. le ministre de l'intérieur, y arrivèrent. C'était le 9 octobre, et quatre jours après, l'un d'eux avait contracté la maladie, à laquelle il succomba le 22.

Le 21, les réunions nombreuses dans les églises furent prohibées, et tous les lieux publics furent fermés. Mais ces mesures étaient tardives. La mortalité avait augmenté à tel point, que du 5 au 25

du même mois, on comptait journellement plus de quatre cents victimes. J'arrivai à temps pour voir tous ces désastres. J'étais à Barcelone le 23.

Vers la fin de ce mois (octobre), il y eut une diminution sensible de tant de maux, et les cœurs s'ouvrirent à l'espérance d'en voir la fin prochainement. Cependant alors le goût pour les maisons d'observation avait pris; on s'y rendait volontiers, et l'on peut évaluer à plus de deux mille les individus qui en sont partis pour se répandre dans la province, à soixante ceux qui y ont été malades, et à dix-huit ceux qui y ont succombé.

Le 8 novembre, on défendit à tout individu à ce non préposé, d'enlever les morts des maisons particulières; car la cupidité, ou peut-être l'appât d'un modique salaire, avait sur-excité le zèle des vivans pour les morts, et l'on défendit de sortir les cadavres de dedans les cercueils. M'étant trouvé à la junte sanitaire lorsqu'on y discutait cette question, j'opinai pour cette mesure de respect envers les morts; jusqu'alors on les avait retirés des bières lorsqu'ils étaient parvenus au cimetière, on les mettait dans une fosse commune avec de la chaux, et l'on brûlait les caisses sur les lieux.

Alors aussi des baraques qui avaient été faites à grands frais, à une demi-lieue de la ville, restaient sans habitans. Il y en avait pour trois mille personnes; les autorités avaient beau faire des pro-

clamations et des invitations pour déterminer les habitans à s'y rendre, les Barcelonais ne voulaient pas quitter leurs maisons ; ils y attendaient la maladie tout en se flattant qu'elle n'y arriverait pas ; fatale illusion qui coûta la vie au plus grand nombre. Enfin les autorités durent prendre le parti de supprimer les secours qu'elles donnaient en ville, et alors ces baraques reçurent quinze cents indigens ; ce qui diminua d'autant la population de la ville ; on y distribuait dix sous par jour à chaque adulte, et cinq aux enfans.

Cependant, au moment où la ville recevait cet allégement de population, elle en était frustrée par des rentrans. Les villages de Sans, de Gracia, de Pédralves et de Saria, situés dans l'enceinte du cordon, étaient pourvus à l'excès d'habitans de Barcelone qui s'y étaient réfugiés. Mais, vers le 12 du même mois, la maladie faisant moins de ravages, puisqu'on ne comptait plus que soixante morts par jour, deux mille personnes environ rentrèrent dans leurs maisons sans les avoir désinfectées ; plusieurs furent atteintes et moururent. L'éveil étant donné là-dessus, la junte ordonna, le 19, qu'aucun ancien habitant, revenant à Barcelone, ne pourrait y séjourner ni passer la nuit, et que ceux qui avaient repris leur domicile, en sortiraient aussitôt.

Le meilleur état des choses se soutenant, je quittai cette ville le 20 avec la commission de l'in-

térieur, et peu de jours après l'hôpital du séminaire fut supprimé. On chanta le *Te Deum* le 25. Mais les réunions nombreuses auxquelles cette cérémonie donna lieu, développèrent de nouveaux germes et la maladie se montra avec une vigueur nouvelle pendant quelques jours. Le 18 décembre les troupes du cordon furent retirées et toute communication fut rouverte entre la ville et la province.

Les détails qui précèdent ne laissent point de doute sur l'origine, la nature et les ravages de la maladie qui a affligé Barcelone. Le germe en a été apporté de la Havane par plusieurs bâtimens qui en partirent le 19 avril. Ceux à bord desquels la contagion s'est manifestée primitivement sont le brick le *Grand-Turc* et celui *Saint-Joseph*, dit Taille-Pierre.

Non seulement le premier avait perdu de la fièvre jaune le frère du capitaine à la Havane, et, dans la traversée, un mousse que le capitaine déclara être tombé du haut des vergues et s'être ainsi tué; mais encore ce fut lui qui fournit les premiers malades qui moururent à Barcelonette avant la fin de juillet. Il en a été de même du *Saint-Joseph*.

Les bâtimens qui eurent des malades après ceux que je viens de nommer, furent la polacre napolitaine et celle la *Joséphine*. On pense généralement que les Napolitains ont contracté la maladie à bord

des navires qui étaient venus de la Havane, parce qu'ils allaient y travailler. Ces hommes étaient des expatriés qui cherchaient à gagner leur vie en se rendant utiles dans le port, à tous ceux qui voulaient les employer; ils servaient principalement à décharger les navires.

On doit se borner à ces premières données sur le commencement de la maladie dans le port, si l'on veut ne pas tomber dans des incertitudes et des erreurs. Probablement d'autres bâtimens venus de la Havane recélaient le germe contagieux. On est porté à cette conjecture lorsqu'on sait que plusieurs d'entre eux ayant perdu des hommes dans la traversée, déclarèrent que ces hommes étaient morts d'accident; tandis que d'autres qui avaient à bord des malades qu'ils ne voulaient pas déclarer, les forçaient à s'habiller et à paraître aux heures de la visite sanitaire comme s'ils eussent été bien portans. Mais dans la question qui pend à juger, il suffit de savoir que le port de Barcelone a recélé un foyer de contagion, pour être persuadé que beaucoup d'autres bâtimens, qu'ils fussent venus de la Havane ou des ports d'Europe, ont dû recevoir, de ce foyer, la communication de la fièvre jaune et subséquemment Barcelonette que les marins fréquentent le plus. Aussi, laissant là ces mêmes recherches, je me contenterai d'indiquer, par un état, le nombre des malades de chaque bâtiment.

Bâtimens venus de la Havane.

Le convoi qui partit de ce port le 19 avril, sous l'escorte de la frégate *la Prompte*, était de 57 voiles destinées pour différens ports d'Espagne ; il en arriva vingt-quatre à Barcelone depuis le 17 juin, jour de l'entrée du brick l'*Eucharis*, qui fut le premier, jusqu'au 25 juillet, jour de l'admission du brick l'*Espérance*, qui fut le dernier. J'ai recueilli que de ces vingt-quatre navires, dix ont eu des malades, ce qui conste des rapports donnés par le médecin du lazaret; mais je ne garantis pas qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre, ni sur un plus grand nombre de bâtimens. J'ajouterai même que je ne comprends point dans cet état les individus qui durent leur maladie à la fréquentation de ces mêmes navires ou des équipages.

	malades.
Le brick le Grand-Turc	5
Le Saint-Joseph, dit Taille-Pierre.	5
La frégate la Liberté	4
La polacre *Carmen*	2
La goëlette la Vierge *del Carmen*.	3
La polacre Saint-Antoine.	2
La goëlette l'Étoile	3
Le brick l'Eucharis	2
La Bombarde Notre-Dame du Mont-Carmel.	1
Le brick la Constance	1
	28

Bâtimens venus des ports d'Europe.

Les bâtimens qui étaient étrangers au convoi qui vint de la Havane, et qui ont eu des malades, sont :

	malades.
La polacre de guerre Napolitaine.........	5
La polacre la Joséphine................	2
La polacre doux nom de Marie............	1
Le brick anglais l'Harmonie..............	2
Le brick patriote Lacy..................	3
La polacre Sant-Iago....................	2
La polacre Saint-François-de-Paule.......	1
La polacre les Ames.....................	2
La goëlette anglaise Jessy...............	1
La polacre la Brillante..................	1
Le brick anglais Sara....................	1
La Gloire Saint-Antoine..................	2
La Gloire du Christ-du-Grau..............	1
La Gloire Saint-Joseph...................	1
Le paquebot de Mahon....................	1
La polacre Garde-Côtes..................	5
Un bâtiment pierrier désarmé.............	1
	32

Campement des équipages.

On sait que le campement a fourni la plupart des malades portés aux deux états précédens, parce que ces malades, à leur entrée au lazaret, ont pu indiquer à quels navires ils appartenaient. Voilà pourquoi j'ai pu séparer ceux d'Amérique d'avec ceux d'Europe ; mais il y en a quatre sur lesquels ce renseignement manque. Probablement ils étaient sans connaissance lorsqu'on les a portés au lazaret; mais il ne faut pas moins les compter parmi ceux qui proviennent du port; ainsi je dirai :

Malades du campement, sans origine connue. 4

RELEVÉ TOTAL.

Les bâtimens venus de la Havane........	28
Ceux des différens ports d'Europe........	32
Le campement..........................	4
Total des marins malades......	64

Le lazaret a reçu depuis le 7 août, jour de son établissement, jusqu'au 31 du même mois, soixante-quatorze malades, dont quarante-huit sont morts. Il en restait dix-sept, le 31 au soir, et il en était sorti neuf; en sorte que la mortalité y a dépassé un peu celle de l'hôpital du séminaire, dont il sera question dans un instant.

On doit penser aussi que parmi ces soixante-quatorze malades il y avait au moins soixante marins et quatorze habitans de Barcelonette, ce qui prouve que les malades du faubourg étaient cachés dans les maisons, et qu'on ne les portait point au lazaret. Cette opinion est fondée sur tout ce qui a été dit de l'opposition des habitans de ce lieu aux mesures sanitaires que l'on prenait à leur égard. Il est certain qu'il y avait beaucoup de malades à Barcelonette à la fin d'août, puisque, le 3 septembre, la ville s'en sépara, et il n'y eut pas d'entrants au lazaret les trois derniers jours d'août, parce que les équipages ne fournissaient plus de malades. Lorsque les bâtimens furent désinfectés, et cette opération était terminée le premier septembre, les marins ne tardèrent pas à revenir à leurs bords, et ils y jouirent d'une parfaite santé, ce qui prouve que le port n'était point un foyer d'infection, et que la maladie régnante avait une tout autre origine.

Je dois faire remarquer que les états qui précèdent, comprennent le temps qui s'est écoulé depuis le commencement de l'épidémie jusques au 1er. septembre. L'état qui va suivre, donnera à connaître également ce qui s'est passé au lazaret jusqu'à cette dernière époque qui fut, à peu près, celle de l'extinction de cet établissement.

Mouvement journalier du lazaret depuis le jour de son établissement, le 7 août, jusqu'au 31 du même mois.

Jours du Mois.	Entrées.	Morts.	Guéris.	Observations.
7	11	5	»	
8	5	2	»	
9	»	1	»	
10	4	2	»	
11	1	2	»	
12	6	»	»	
13	1	1	»	
14	9	2	»	
15	2	3	»	
16	3	3	»	
17	4	3	»	
18	»	4	»	
19	4	1	»	
20	2	»	»	
21	5	3	3	
22	2	3	»	
23	4	3	»	
24	»	1	»	
25	1	1	»	
26	3	1	»	
27	3	2	6	
28	4	»	»	
29	»	2	»	
30	»	2	»	
31	»	1	»	Ce jour, il restait au lazaret 17 malades ou convalescens.
	74	48	9	

RÉSUMÉ.

La maladie qui vient d'affliger Barcelone était donc la fièvre jaune. Quelques-uns niant son origine exotique, l'ont attribuée aux miasmes du port et aux chaleurs de l'été. La première de ces causes est sans valeur aux yeux de celui qui connaît les localités; le port n'a point de rivage qui reste exposé à nu aux ardeurs du soleil; les eaux, toujours à la même hauteur, y sont renouvelées par les vagues dans les gros temps; les égouts de la ville qui y aboutissent, ne laissent sur le rivage aucune trainée infectante; ils se dégorgent sur des rochers que les eaux lavent continuellement. Mais sans examiner plus en détail la topographie du port, il suffira de faire remarquer que Barcelone aurait dû avoir plus souvent la fièvre jaune, si ces mêmes miasmes pouvaient la donner. Le port était en 1821 ce qu'il avait été les années précédentes; le môle neuf ne peut empêcher les eaux de s'y renouveler; l'avenir prouvera que ce môle n'a rien de contraire à la salubrité.

En second lieu, la chaleur de l'été ne peut être citée comme ayant donné plus d'activité aux miasmes; celle de 1821 n'a point dépassé 24 degrés en juillet, ni 25 en août, tandis qu'il n'est pas rare de l'y voir à 28. (Voyez les tableaux météorologiques à la fin de la 2.e partie.) Cette cause n'est donc

qu'une vaine allégation. Lorsque je traiterai de la contagion de la fièvre jaune, je ferai connaître des faits qui démontreront jusqu'à l'évidence, que le port de Barcelone a été un lieu de salut pour un grand nombre de familles qui s'y sont retirées, afin d'éviter la maladie qui régnait au faubourg et à la ville.

Je dois ajouter, pour compléter cet historique, que cette même maladie s'était manifestée tant au port qu'à Barcelonette ; cependant les bâtimens du petit cabotage allaient et venaient continuellement : aussi n'est-il pas étonnant qu'elle ait été transportée de Barcelone dans quelques petits ports de son voisinage, où elle a été étouffée aussitôt; ainsi qu'à Mahon, à Malaga, à Palma et à Tortose, d'où elle s'est répandue dans les terres. Celle qui a été si heureusement arrêtée à Marseille venait de Malaga où elle avait été introduite par un bâtiment danois le *Gnicsion*, qui y arriva le 1.er août, venant de Barcelone d'où il était parti à la fin de juillet. Entre autres bâtimens que celui-ci infecta à Malaga, on compte le brick danois *Nicolino*, capitaine Mold, qui était parti de ce dernier port le 26 août, comme suspect, pour aller faire quarantaine à Mahon. Le capitaine prit sur lui d'aller faire cette quarantaine à Marseille, ou il espérait trouver plus facilement un chargement; il y arriva, le 7 de septembre, après avoir perdu un homme dans la traversée, et fut envoyé à Pomègue. Son bâtiment avait été fermé de-

puis cette mort; on ouvrit les écoutilles, le 8, et dès ce jour les navires du voisinage furent atteints de la fièvre jaune. Six d'entre eux fournirent plus de trente malades en peu de temps.

Le résultat général de la maladie de Barcelone est, d'après des calculs très probables, de seize à dix-sept mille morts tant à la ville qu'au faubourg. La proportion des morts aux guéris est portée généralement à quatre cinquièmes. Il n'y a pas eu de différence à noter quand aux sexes. Jusques au 15 octobre, il était mort un peu plus d'hommes dans la force de l'âge; mais, à cette époque, les femmes, les enfans voisins de l'adolescence, et les vieillards furent plus particulièrement atteints. Dans l'hôpital du séminaire, qui est à peu près le seul lieu où l'on ait fait un dénombrement exact, la mortalité a été de quatre cinquièmes environ pour les deux sexes; l'état suivant en donnera une idée suffisante. J'ai cru devoir me borner à présenter ici un simple extrait du mouvement journalier de cet hôpital. Il suffira pour qu'on ait une idée exacte des résultats de l'épidémie, considérée sous le point de vue de son atteinte générale, et de son action spéciale envers l'un et l'autre sexe, pendant les trois époques qu'on doit lui assigner; savoir, son invasion, son apogée et son déclin, qui correspondent assez bien, aux mois de septembre, d'octobre et de novembre.

Extrait du mouvement de l'hôpital du séminaire, depuis le 14 septembre, jour de son établissement, jusqu'au 20 novembre, jour du départ des médecins français.

	Mois.	Entrés.	Sortis.	Morts.	Restant le 20 novembre.
Hommes.	Septembre.	142	10	96	
	Octobre. .	592	124	425	
	Novembre.	108	60	113	14
		842	194	634	
Femmes.	Septembre.	136	23	60	
	Octobre. .	585	117	418	
	Novembre.	142	92	126	27
		864	232	604	

Pour faire apprécier convenablement la mortalité, il faut rappeler que la population qui était de cent quarante mille âmes avant l'émigration des riches, avait été réduite à soixante-dix mille, et que la

maladie s'est exercée sur celle-ci seulement. Ceci doit s'entendre de la ville et du faubourg ; mais dans ce dernier la perte a été relativement plus grande que dans la ville. Le nombre des victimes y passe la moitié de la population que l'on évaluait à huit mille âmes environ. L'émigration en a sauvé tout au plus la huitième partie. Si le fléau a été moins terrible pour les enfans, ce n'a été que pour rendre leur sort plus déplorable. On rapporte qu'après avoir perdu leurs parens, ces infortunés, chassés de leurs maisons par la faim et la misère, erraient dans les rues. La charité les a recueillis et des chèvres ont tenu lieu de mères à ceux qui étaient trop jeunes pour se nourrir du pain de douleur que l'on distribuait à ces malheureux habitans. On a noté que de sept cents maisons dont ce faubourg se composait, seize seulement ont été exemptes de la maladie ; tandis que dans la ville beaucoup d'habitations particulières ont été épargnées ; que des couvents de femmes qui n'ont eu aucune communication avec l'extérieur, n'ont pas eu un seul malade ; que des rues entières ont été également traitées ; et, qu'entre autres établissemens publics, la grande maison de charité, qui contenait de onze à douze cents individus de tout âge et de tout sexe, a dû, à quelques moyens d'isolément bien entendus, de n'avoir pas perdu un seul de ses habitans du fléau qui ravageait la ville.

Ces derniers faits serviront à prouver victorieusement que l'atmosphère de Barcelone ne contenait point le germe de la maladie; que l'on ne prenait celui-ci qu'auprès des malades ou des personnes qui avaient été dans leur voisinage, ou par le contact des objets qui leur avaient servi pendant leur maladie; enfin, que la fièvre jaune a étendu ses ravages par la contagion, et non point par l'infection. Ces questions seront traitées plus amplement dans la seconde partie de la relation médicale.

Je dois terminer l'histoire de la fièvre jaune de Barcelone, en payant un juste tribut d'admiration et d'éloges à l'homme qui supporta, avec un sang-froid admirable, la vue des maux qui accablaient son pays, et qui montra d'autant plus de zèle à les faire cesser, qu'ils étaient plus grands. Sa modestie me blâmera; mais la reconnaissance publique veut que je proclame le nom de Don Joseph Mariano de Cabanes, premier alcade de Barcelone. Epoux et père, et jouissant d'une fortune considérable, il aurait pu céder à ces motifs, si puissans sur le cœur de l'homme, et quitter une ville où ses jours étaient menacées. Mais, citoyen pardessus tout, il ne voulut confier à personne les intérêts de son pays. Présidant tour à tour et chaque jour la junte municipale sanitaire, la junte politique, celle des secours publics, celle d'émigration, etc., il portait partout ses vues bienfaisantes; et toutes les déli-

bérations étaient empreintes de sa pensée, qui avait pour but unique le salut de ses concitoyens. Doux sans faiblesse, et ferme sans sévérité, il fit exécuter les ordres les plus contraires aux idées du peuple, sans qu'il en ait coûté un seul exemple de rigueur. Barcelone ne paiera jamais les services qu'il lui a rendus.

RELATION MÉDICALE

DE

LA FIÈVRE JAUNE

QUI A RÉGNÉ A BARCELONE,

EN 1821.

Si je ne devais entretenir de mon voyage à Barcelone que des personnes étrangères à l'art de guérir; ou si, n'ayant eu en vue que d'observer la maladie qui régnait chez un peuple voisin, j'avais voulu me borner à dire d'où elle tira son origine, quel fut son caractère, et jusqu'où s'étendirent ses effets, je pourrais m'en tenir aux détails historiques qui précèdent, parce qu'ils suffiraient pour faire connaître que cette maladie était la fièvre jaune; qu'elle ne fut point le résultat des modifications vicieuses de l'atmosphère de Barcelone; qu'elle y fut importée et qu'elle enleva le quart de la population. Mais de plus grandes considérations déterminèrent Son Excellence le Ministre de la

guerre à m'envoyer à la découverte de ce terrible ennemi des peuples. Non-seulement les populations des villes méridionales du royaume étaient et sont encore menacées de ce fléau; mais l'élite et la force de la nation avaient à le craindre également, et tandis que nos frontières n'avaient à redouter aucune invasion hostile, il fallait cependant recourir aux armes pour repousser un ennemi d'un genre tout nouveau pour la France, ennemi d'autant plus difficile à combattre qu'on l'attaque trop souvent là où il n'existe pas, et qu'il s'introduit avec une subtilité extrême. Nullement avide de biens ni de déprédations, il épargne l'habitant des champs et les fruits de son pénible labeur. Les bestiaux n'ont rien à craindre de son avidité; mais le riche répandrait en vain ses trésors pour se garantir de ses coups, la beauté même ne saurait le fléchir, insatiable de la vie de l'homme, il recherche les grandes populations; c'est dans les villes et dans les camps qu'il s'introduit furtivement; c'est là qu'il est d'autant plus à craindre, qu'on le méconnaît toujours lorsqu'il porte ses premiers coups, et que, dans le silence ou bien à la faveur d'une funeste sécurité, il a marqué de son terrible cachet de nombreuses victimes, tandis qu'on doute, qu'on interroge, et qu'on délibère encore sur sa pernicieuse existence.

Par conséquent la relation que je dois donner,

loin de se borner à des détails historiques, doit faire connaître la maladie médicalement, 1°. sous le point de vue clinique; 2°. sous le point de vue hygiénique, ce qui divisera mon sujet en deux grandes parties. Mais cette monographie devant être limitée à la narration et à l'interprétation des faits dont j'ai été témoin, je devrai y être avare des raisonnemens et des discussions qui ne seraient point fondés sur ces mêmes faits. Aussi, laissant de côté la théorie et le faste de l'érudition, j'éviterai également de me livrer à la chaleur polémique sur la question si rebatue de la *contagion* et de l'*infection*. A cet égard encore, je laisserai parler les faits; d'ailleurs je ne pourrais que répéter ce que j'ai consigné dans mes précédens écrits : aujourd'hui plus que jamais, je veux m'en tenir à l'observation, et je me sépare des mille et un volumes qui traitent de la fièvre jaune, pour ne donner que les résultats de l'expérience et de l'observation la plus impartiale.

PREMIÈRE PARTIE.

La fièvre jaune de Barcelone considérée sous le point de vue clinique.

Cette partie doit embrasser, 1°. la description générale de la fièvre jaune; 2°. les faits d'observa-

tion et les autopsies; 3°. la séméïologie; 4°. la thérapeutique. Ces quatre points différens seront le sujet de tout autant de chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

Description générale de la maladie.

On remarquait trois périodes bien distinctes dans la fièvre jaune de Barcelone; savoir, la première ou d'irritation; la seconde ou de stase, qui pouvait être aussi celle de l'entrée en convalescence; et la troisième ou de dissolution, qui se terminait par la mort. En cela, cette épidémie a été comparable à toutes celles de la même maladie qui ont été observées soit en Amérique, soit en Europe. Mais ces périodes n'avaient pas la même durée dans tous les individus; chacune d'elles n'était que de vingt-quatre heures lorsque la maladie sévissait avec force, et que les malades succombaient le troisième jour, ainsi qu'on l'a vu dans le mois de septembre à Barcelonette, et en octobre à Barcelone. Chacune d'elles, au contraire, était de deux jours environ, lorsque la maladie se prolongeait jusqu'au sixième, au septième, et même au huitième, ainsi qu'on l'observa plus fréquemment au déclin de l'épidémie. Mais il faut reconnaître que le plus grand nombre des sujets, qui ont péri dans tous les temps, sont

parvenus au sixième ou au septième jour. Voilà pourquoi je considère cette durée comme la plus ordinaire et comme étant celle pendant laquelle les phénomènes de la maladie, s'étant succédés avec moins de rapidité, ont pu être saisis avec plus d'exactitude par le médecin observateur. Telle sera aussi l'étendue du cadre dans lequel je renfermerai le tracé général de la fièvre jaune de Barcelone.

§. Ier. *Première période.*

1er. *jour.* L'invasion, qui n'est annoncée par aucun symptôme précurseur, si ce n'est par un sentiment d'astriction à la gorge dans quelques sujets, survient le plus souvent au coucher du soleil ou pendant la nuit. Elle a lieu par des frissons, ou plutôt par le sentiment d'un froid stupéfiant dont la durée est d'une heure chez les uns, de deux, de trois ou de quatre chez d'autres. Beaucoup de malades attribuent cet état à une indigestion ou à une transpiration arrêtée ; mais ces idées du vulgaire sont de peu de valeur pour le médecin qui est persuadé que des causes aussi simples ne peuvent produire une maladie aussi extraordinaire et aussi uniformément la même dans un grand nombre d'individus. Pendant le froid, il y a des flatuosités et des nausées ; le pouls est petit, concentré, mais

fréquent; la chaleur de la peau est au-dessous de l'état naturel. Souvent il y a des accidens nerveux, comme le délire, un spasme des poumons ou de l'estomac, des cardialgies, des lypothimies et des vertiges. Ces accidens précèdent rarement le froid; ils se montrent et se répètent pendant sa durée; mais ils sont passagers. Il est rare que le début soit avec chaleur seulement. Une céphalalgie sus-orbitaire ou temporale s'établit et prend beaucoup d'intensité. Elle n'est pas uniformément la même dans sa durée; quelques malades ont dit qu'elle revient à divers momens plus vive et comme par saccades. La couleur de la face s'éloigne peu de l'état naturel; les traits sont peu altérés.

La chaleur succède à cette sensation de froid; elle s'accompagne rarement de sueur; le pouls se développe sans cesser d'être fréquent; la face est plus colorée que de coutume. Ordinairement, il y a des vomissemens qui entraînent les derniers alimens qui ont été pris, et ensuite des eaux vertes et amères; la bouche est humide, la langue ordinairement nette. Il n'y a point de soif. Au bout de vingt-quatre heures, le pouls reste fréquent et développé; la chaleur de la peau n'est pas considérablement augmentée, mais la céphalalgie reste; quelquefois aussi une douleur gravative se fait sentir aux lombes et se prolonge dans les membres inférieurs, qui sont comme brisés. L'appétit se perd, les déjections al-

vines deviennent rares, les urines continuent leur cours naturel; elles sont rouges et sans sédiment; ordinairement il n'y a point de sueurs; les sens restent libres; il y a peu de sommeil.

2me. *jour.* La face est plus colorée que dans l'état naturel; la céphalalgie continue; les yeux sont animés, les vaisseaux de la conjonctive injectés; l'état de la langue varie beaucoup, le plus souvent elle est humide, légèrement blanche au milieu, de même couleur ou jaune à la base et rouge sur les bords, large et mince chez les uns, épaisse en fuseau ou de forme ovoïde aplatie chez d'autres. Il y a des vomissemens de bile et une légère douleur à l'estomac; quelquefois cette douleur correspond assez directement à l'orifice pylorique; le ventre est souple; les selles sont plus rares que de coutume; les urines s'éloignent peu de l'état naturel; la douleur lombaire persiste et donne le sentiment d'une grande lassitude : cependant beaucoup de malades se tiennent levés; généralement ils cherchent à se distraire et s'abusent sur leur maladie; le pouls est fébrile; la chaleur et la couleur de la peau sont presque naturelles; les facultés intellectuelles libres; il y a toujours peu de sommeil.

§. II. *Seconde période.*

3me. *jour.* La face est plus colorée que la veille;

la céphalalgie continue; les yeux sont toujours animés et brillans; les vaisseaux de la conjonctive plus injectés; souvent il y a une hémorragie nasale très-lente; la langue est comme la veille; il y a peu d'appétence pour les liquides; les envies de vomir se calment; la région épigastrique est sensible au toucher; les selles sont encore rares; les urines d'un rouge jaunâtre et quelquefois très-foncées ou brunes; la douleur lombaire continue; la force musculaire des membres ne diminue pas; le malade se lève et va à la garde-robe sans le secours de personne; le pouls est légèrement fébrile; la peau du corps, de couleur et de chaleur naturelles, mais aride; les facultés intellectuelles ne sont point altérées; le sommeil est toujours rare.

4me. *jour.* La face est moins colorée que la veille et tend à la pâleur; la conjonctive, dont les vaisseaux sont un peu moins injectés, laisse voir une teinte jaune de la cornée ou blanc de l'œil; s'il y avait une hémorragie nasale, elle ne continue pas; la langue se dépouille quelquefois et devient épaisse, rouge et sèche; il n'y a plus de vomissemens bilieux; la douleur de l'épigastre est un peu calmée; le ventre est souple et quelquefois douloureux au toucher; les évacuations alvines sont liquides, fréquentes et de couleur différente; en quelque sorte bilieuses chez les uns, elles sont brunes ou sanglantes chez les autres, et toujours le

malade les rend sans le secours des assistans: les urines deviennent rares; le pouls est comme dans l'état naturel; la peau fraîche, mais toujours aride; les idées sont libres; le malade est calme; il assure qu'il est bien et que rien ne lui fait mal; quelquefois il demande à manger, et quelques-uns ont pris du chocolat avec appétit.

Si un tel état n'est point trompeur, si les accidens de la troisième période ne se développent point, le malade entre en convalescence; mais ce moment est embarrassant pour le médecin qui pourrait être abusé par la fin de la deuxième période. Cependant le pouls indique généralement ce que l'on doit craindre ou espérer: lorsqu'il se soutient fébrile ou qu'il ne va pas au-dessous du naturel et que la peau ne devient pas fraîche; il est permis d'espérer la guérison. La couleur jaune des yeux et même du corps ne serait pas un signe fâcheux; tel a été le cas du nommé Lioubet (*observation* 34me.). J'ai vu aussi un ou deux individus qui ont eu les nausées de la troisième période et qui ont vomi du sang, ce qui est le premier degré du vomissement noir, et qui n'ont point succombé; tel a été le nommé Gaillard (*observation* 27me.). Dans ces terminaisons heureuses, on a reconnu quelquefois le pouvoir des crises naturelles. Par exemple, des selles copieuses ont mis fin aux accidens chez les sujets des observations 25 et 26,

et des sueurs, ainsi que le passage de la fièvre à un autre type, ont été favorables au nommé Cams (*observation* 32me.). Cette transition qui conduit le malade d'un grand danger à un état satisfaisant, n'est pas de longue durée. Bientôt les malades demandent à manger, et l'on peut les satisfaire sans inconvénient. Le premier aliment que les Espagnols prennent avec plaisir, est un peu de chocolat avec un biscuit et une petite portion de vin vieux immédiatement après. Je l'accordais facilement, et s'il passait bien, ce qui arrivait presque toujours, j'augmentais assez rapidement la nourriture les jours suivans. Les convalescences n'étaient ni longues ni pénibles.

§. III. *Troisième période.*

5me. *jour.* La face est de couleur plombée, tirant sur le jaune, et le tour des yeux légèrement ecchymosé; le globe de l'œil est plus jaune et moins rouge que la veille; le regard fixe et hébété, d'autres fois inquiet. Beaucoup de malades ont des flatuosités et vomissent de temps en temps une bouchée de sang noir ou d'une matière chocolatée; d'autres ont une espèce de crachotement sanguinolent; la langue est sèche, couverte d'une couche olivâtre et rugueuse; quelquefois aussi elle est entièrement rouge, sèche et épaisse; le malade de-

mande à boire de l'eau; les boissons sucrées ou gommeuses lui déplaisent; celles qui sont acidules provoquent le vomissement; il repousse l'eau vineuse; et en dernière analyse il ne boit pas, parce que, soit les médicamens, soit encore les boissons les plus simples et les plus agréables, il les rejette, et c'est là ce qui lui fait croire qu'il a la maladie régnante. Alors son moral commence à s'affecter; alors aussi la douleur épigastrique se réveille plus fortement; les évacuations alvines deviennent fréquentes, elles sont sanguinolentes ou noirâtres et poisseuses; cependant le malade satisfait encore à ses besoins sans le secours de personne, quoique d'un air d'anxiété et de souffrance; les urines sont rares ou absolument supprimées; le pouls est extrêmement petit et lent; la peau toujours aride est plutôt froide que fraîche; elle devient légèrement jaune dans la plupart des sujets, et l'on y voit assez souvent quelques taches brunes qui s'effacent quelquefois et reparaissent ensuite; la parole est tardive, et fréquemment il y a somnolence.

6[me]. *jour.* La face est décomposée et devient de plus en plus d'un jaune plombé; une ample ecchymose cerne les yeux; le globe de l'œil de plus en plus jaune, s'enfonce dans l'orbite. Néanmoins les vaisseaux de la conjonctive restent rouges; et ce mélange de jaune et de rouge sur le globe que cerne une auréole noire, donne au regard quelque

chose de sinistre et de farouche. D'autres fois, il est fixe et hébété, ou même inquiet ; quelquefois aussi les hémorragies lentes par le nez reprennent leur cours ou paraissent de nouveau; les dents sont sèches ; la langue de même et le plus souvent noire ; l'haleine est fétide ou nidoreuse, mêlée d'une odeur fade qui est particulière à la fièvre jaune, et qui donne aux assistans une sensation de froid au cerveau, et à l'estomac une langueur voisine de la nausée ; elle affecte les amygdales d'une sorte d'aridité, et laisse un sentiment gravatif aux attaches du dyaphragme en forme de ceinture. Les flatuosités que le malade a éprouvées se changent en vomissemens douloureux, précédés de cardialgies déchirantes ; ces vomissemens entraînent un liquide que l'on compare avec raison à du marc de café. C'est en effet un liquide jaunâtre dans lequel est suspendue, sous forme de flocons filamenteux, une matière brune que l'on peut comparer à de la suie intimement unie à un mucus animal qui serait divisé dans de la sérosité. Cette matière est plus pesante que le liquide qui lui sert de véhicule ; elle se précipite au fond des vases, et si elle tombe sur les linges, ceux-ci absorbent la partie liquide, et il reste à leur surface des filets noirs de forme irrégulière, qui sont cette même mucosité noire que les linges, faisant fonction de filtre, ont séparée de la sérosité. Lorsque l'éjection

du liquide noir est précédée de cardialgies singultueuses et déchirantes, l'épigastre et l'abdomen sont d'une sensibilité extrême, sans être météorisés. Dans ces cas, le malade est pelotonné dans son lit, ou s'agite en sens divers et pousse des gémissemens, des cris de douleur ou même des hurlemens affreux.

Il arrive aussi, mais moins souvent, qu'il y a insensibilité ou du moins absence totale de douleur à l'abdomen. Alors le malade couché sur le dos et mollement étendu, est comme dans un état léthargique, et il vomit moins que lorsqu'il y a des cardialgies, ou même il ne vomit pas du tout. Dans toutes ces circonstances, le pouls est imperceptible et la peau froide; les battemens du cœur ne se font plus sentir; l'extinction de la vie ne peut être méconnue. En quelques heures l'homme n'est plus qu'un cadavre qui se meut encore; et, chose étrange, il n'est pas rare de le voir jouir de ses facultés intellectuelles et du pouvoir musculaire, lorsque dans un moment il cessera de vivre. Enfin les ecchymoses se multiplient; la couleur jaune de la peau est plus intense, aussi bien que celle des yeux; les évacuations se suppriment, la raison se perd, la respiration devient courte et se fait par bouffées; quelquefois il y a une écume sanieuse à la bouche; et d'autres fois encore on observe des accidens nerveux, tels que le hoquet, les soubresauts des

tendons, le trismus ou des convulsions partielles de la face, et très-rarement la carpologie. Dans cet état, le malade ne tarde pas à mourir. Aucun n'a été conservé à la vie après de pareils symptômes; et l'on n'a pu se flatter que d'un très-petit nombre de guérisons obtenues après que le vomissement noir a été observé; je dis le *vomissement noir* qui appartient à la troisième période, et qu'il ne faut pas confondre avec les vomissemens bilieux de la première et de la seconde.

§ IV. *Généralités.*

Je viens d'énumérer les symptômes que cette maladie présente dans sa marche la plus régulière; six ou huit jours donnés à leur succession, sont le terme auquel arrivent beaucoup de malades; fort peu vont au-delà; mais un grand nombre succombent avant ce moment. Alors ces mêmes symptômes se succèdent avec beaucoup plus de rapidité. Lorsque cette succession est complète en trois jours, chacune des périodes n'a que la durée de vingt-quatre heures pendant lesquelles on voit se succéder, quoique d'une manière moins distincte, tous les accidens qui appartiennent à chaque période en particulier.

Lorsque j'ai partagé en trois temps à peu près égaux la durée totale de la maladie, je n'ai pas

voulu dire pour cela que les choses se passent toujours ainsi. Assez ordinairement la première période est plus longue que la seconde : aussi dans ces mêmes cas, celle-ci n'a-t-elle que vingt-quatre ou trente-six heures, et d'autres fois encore elle peut être plus rapide. Le médecin connaît le terme moyen qui sépare ces deux périodes, à un commencement de décoloration de la face, à la diminution de la fièvre et de la chaleur, et à quelques autres symptômes qui indiquent la disparition de l'espèce d'irritation qui caractérisait la première période.

Mais il serait difficile de saisir et de retracer cette même succession dans les cas, peu nombreux à la vérité, où, dit-on, il a suffi de vingt-quatre heures pour conduire de la santé la plus parfaite à la mort la plus affreuse. Je n'ai rien vu de semblable, et peut-être est-il permis d'assurer que les individus que l'on dit avoir succombé de la sorte, étaient passés, d'une manière insensible, par les deux premières périodes et qu'ils avaient pu agir et marcher pendant ce temps. Je ne puis révoquer en doute même la disposition de quelques hommes à repousser la maladie par un exercice soutenu, croyant pouvoir la subjuguer par ce moyen. Mais en admettant qu'il y ait eu des morts aussi promptes, il faudrait reconnaître qu'une cause extrêmement active s'est portée sur le principe de la vie. Aussi,

hors les cas d'empoisonnement, n'y a-t-il rien, dans l'histoire des maladies, que l'on puisse comparer à l'atteinte prompte et profonde de la fièvre jaune dans les circonstances dont il s'agit. On pourrait rapprocher de ces mêmes morts, celles qui sont survenues instantanément en ouvrant des effets infectés. Il en sera question dans la seconde partie de ce travail. Néanmoins de pareils accidens me paraissent mériter le nom d'asphyxies mortelles, plutôt que d'être considérés comme des cas particuliers de fièvre jaune.

L'ordre que j'ai suivi dans cette description, veut que je rapporte ici ce qui se passait peu d'instans après la mort. Quelques individus pris particulièrement parmi les femmes et les adolescens, mouraient sans avoir le corps jaune; mais cette couleur se manifestait une heure ou deux après la mort, ainsi que les grandes ecchymoses au dos et sur d'autres parties du cadavre. Chez quelques-uns aussi ces changemens de couleur n'avaient pas lieu, la peau restait blanche, ou bien il n'y avait d'ictère qu'aux yeux ou à la face, cependant la maladie était la même pour tous, ce qui sera établi par les recherches que je ferai plus tard.

La maladie avait aussi une autre terminaison, savoir, par les sueurs dès le début ou pendant la première période. Il en a été à peine question dans l'énumération des symptômes et des accidens mor-

bilieuses, parce que ce mode de solution naturelle se présente si rarement, qu'il doit être classé parmi les exceptions plutôt que dans une description générale de la maladie. Les choses se passent ainsi. Au froid qui se fait remarquer dans toutes les invasions, succédait la chaleur et à celle-ci la sueur. Ceci se passait pendant la première période. Cette marche naturelle de la maladie était la plus heureuse : une transpiration abondante se soutenait pendant plusieurs jours, sans interruption; ou bien si elle n'était pas toujours la même, du moins elle ne cessait pas entièrement et revenait plus forte à une époque du jour ou de la nuit, ce qui constituait un paroxisme. Il y avait ceci de particulier, qu'à mesure que les sueurs se supprimaient, les paroxismes se caractérisaient davantage, et l'on finissait par avoir à traiter une fièvre intermittente. Tel fut à peu près le cas de mon estimable confrère, le docteur Bally, et celui du nommé Cams, observation déjà citée. Dans cette variété de la fièvre jaune, il n'y a point de chute du pouls, comme il arrive dans la seconde période; la couleur de la peau ne tient rien de l'ictère : il y a seulement décoloration; s'il se montre des vomissemens, ils sont bilieux et jamais de couleur noire; les autres accidens qui appartiennent à la troisième période, manquent également. Je dirai à cette occasion que si l'ictère et le vomissement noir étaient considérés

comme inséparables de la fièvre jaune, les cas dont je viens de parler, et quelques autres que je rapporterai plus tard, n'appartiendraient pas à cette maladie. Mais on ne doit pas raisonner ainsi; et il faut voir dans le mouvement intestin qui produit les sueurs, une réaction naturelle qui trouble ou change l'action morbifique et qui fait avorter la maladie.

Les hémorragies méritent une attention particulière lorsqu'il s'agit de la marche naturelle, heureuse ou malheureuse de la fièvre jaune. On a cru remarquer (je tiens ceci des médecins de Barcelone) que celles qui survenaient pendant la première et la seconde période, jugeaient favorablement la maladie, et qu'il n'en était pas de même dans la troisième; probablement ces dernières tenaient de la dissolution qui s'était emparée du corps. Il en est une pourtant qui se montrait à la fin de la seconde période et au commencement de la troisième; elle avait lieu par les gencives et par la langue, et constituait un véritable stomacacé. On peut la comparer aux lèvres saignantes qu'on remarque dans quelques cas de typhus. Une salive sanieuse coulait insensiblement et continuellement par l'une et l'autre commissure des lèvres. Si le malade était couché sur un côté, l'oreiller, la chemise et les draps de ce même côté en étaient inondés; on peut dire qu'il bavait du sang, la bouche était pleine de

cette même bave; et si l'on faisait tirer la langue ou qu'on l'essuyât avec un linge fin, on apercevait distinctement une sueur rouge qui en sortait par les deux côtés, depuis la pointe jusqu'à sa base; le sang sortait également des gencives. La plupart de ceux qui ont éprouvé cette hémorragie ont guéri. Je dois dire aussi qu'ils n'ont pas eu, ou presque pas, de vomissement noir; et que si cette hémorragie se supprimait, le vomissement se montrait. Le plus souvent on n'a eu qu'à s'en louer. Il n'en a pas été de même des individus qui avaient des hémorragies par l'anus ou par la vulve; des faits nombreux ont prouvé au contraire, que toutes les circonstances qui déterminaient un flux de sang utérin, comme les accouchemens, les fausses-couches ou les mois immodérés, ont été fatales lorsqu'elles coïncidaient avec la fièvre jaune. Je dois ajouter, sur les hémorragies, qu'on a remarqué que les piqûres des sangsues ne se cicatrisaient pas, et qu'il en était de même des ouvertures faites aux vaisseaux par la lancette. Le sang suintait continuellement par ces plaies, qui ne se fermaient que lorsque le malade entrait en convalescence; c'est-à-dire, lorsque l'énergie vitale reprenait son heureuse influence sur l'organisme.

Je dirai sur les vésicatoires dont on faisait un grand usage dans cette maladie, que lorsqu'on les appliquait pendant la première ou la seconde pé-

riode, ils soulevaient l'épiderme, mais ils ne suppuraient jamais; la plaie restait rouge et sèche : si on les appliquait dans la troisième période, ils n'agissaient point ou presque point, et dans aucun temps de la maladie, les plaies ne prenaient point l'aspect gangréneux.

Tels sont les principaux accidens qui se sont offerts le plus ordinairement à l'observation. Je m'arrête à ceux-là, afin de ne pas être entraîné dans une énumération qui, pour ne rien omettre, confondrait les traits principaux et essentiels, avec ceux qui ne sont qu'accidentels, ou qui doivent être cités comme des exceptions. On sera à portée d'en faire la distinction en lisant les observations suivantes.

Celles que je rapporterai en premier lieu, seront tirées des premiers malades que je traitai. Elles présenteront non-seulement le narré des symptômes et des accidens qui appartiennent à chacune d'elles, mais encore les résultats des dissections. J'étais d'autant plus impatient d'ouvrir des cadavres, que l'on ne raisonnait sur la maladie que d'après les symptômes, et non point d'après les désordres organiques. Les médecins espagnols avaient fait des autopsies dès les premiers temps de l'épidémie, et n'avaient trouvé que la gangrène des viscères abdominaux. Les médecins français qui m'avaient précédé dans ce champ d'observa-

tion, n'avaient fait encore aucune ouverture de cadavres. Je procédai à la première, le 31 octobre, à l'hôpital du séminaire, en présence d'une réunion de personnes de la profession, que la nouveauté et l'importance de l'opération avaient attirées.

Cette première dissection et quelques autres que je fis les jours suivans, furent spécialement consacrées à étudier et à constater l'état des viscères thorachiques et abdominaux. Je me livrai ensuite à celles qui avaient pour objet l'examen du système nerveux. Je raconterai les premiers d'abord, les autres suivront immédiatement après. L'examen chimique de quelques produits de formation accidentelle et plus ou moins particuliers à la fièvre jaune, aura également son tour. Enfin, je réserverai, pour un temps plus reculé, les observations qui doivent servir à prouver que la nature et les ressources de l'art ne sont pas toujours impuissantes contre la terrible maladie dont il s'agit.

CHAPITRE II.

Faits d'observation, autopsies et analyses de quelques produits morbifiques.

Pour exposer avec ordre ce qui appartient à ce chapitre, je le diviserai en trois sections. Dans la

première, je rapporterai quelques observations cliniques et les autopsies des viscères thorachiques et abdominaux. La seconde contiendra d'autres observations cliniques, ainsi que l'examen anatomique du cerveau, du rachis, de la poitrine et de l'abdomen. Enfin, dans la troisième, je donnerai d'autres observations, de nouvelles autopsies des trois grandes cavités, et les analyses chimiques de quelques produits morbifiques, qui sont la matière noire des vomissemens, une sérosité trouvée entre les membranes du rachis, et des concrétions fibro-albumineuses formées dans les cavités droites du cœur.

SECTION PREMIÈRE.

Observations cliniques et autopsies des viscères thorachiques et abdominaux.

Les accidens morbifiques qui frappent le plus l'attention du médecin dans l'étude clinique de la fièvre jaune, sont des vomissemens d'une matière semblable à du marc de café, des cardialgies affreuses, des douleurs abdominales intolérables, quelques légers désordres de la respiration, un grand trouble dans la circulation du sang, mais surtout l'extinction presque totale des mouvemens du cœur avant l'extinction même de la vie. Guidé par ces indices, j'ai dû porter d'abord mes recher-

ches anatomiques vers les viscères des cavités abdominale et thorachique, afin d'obtenir, s'il était possible, la raison de ces grands phénomènes. Voici les résultats que je trouvai.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Fièvre jaune, avec vomissement noir et convulsion de la lèvre inférieure; ischurie. — Mort le 8me. jour. — Concrétion fibro-albumineuse dans le cœur; matière sanguinolente noire dans l'estomac et dans les intestins; point d'inflammation dans ces viscères; sérosité dans l'abdomen.

Joseph Pugol, âgé de 34 ans, entré le 27 octobre, avait quatre jours de maladie. Il avait eu sa femme et son fils malades dans sa maison. Le début de sa maladie fut par un sentiment de froid glacial qu'il éprouva à la fin du jour et qui dura presque toute la nuit, en même temps qu'une grande douleur de tête. Ensuite il eut chaud et il fut très-faible. A son domicile, on lui appliqua des synapismes aux jambes dans la vue de calmer le mal de tête, et l'on y parvint. Mais la fièvre et la faiblesse continuaient, et l'appétit étant perdu totalement, il entra à l'hôpital du séminaire.

Le 27 au soir, quatrième jour de la maladie, il

avait la face colorée, les yeux un peu rouges et légèrement jaunes, la langue sèche, blanche dans le milieu et rouge sur les bords, mal de tête, douleur à l'épigastre, le pouls faible, la chaleur de la peau naturelle ainsi que la couleur. Mais il éprouvait du mal-aise, de l'anxiété et une prostration extrême des forces. Il avait eu plusieurs évacuations alvines dans la nuit et le jour qui avaient précédé. Il avait uriné convenablement et avait eu aussi une hémorragie nasale. Point de sueurs. Je prescrivis l'eau d'orge miellée pour boisson, un lavement émollient, et un vésicatoire à mettre sur l'épigastre.

5me. *jour.* La face est décolorée, les yeux sont plus jaunes que la veille, la langue dans le même état, la douleur de tête et celle de l'estomac ont un peu cédé, le pouls est plus faible, la chaleur de la peau moindre, la faiblesse et l'anxiété plus considérables. Il y avait eu plusieurs selles liquides pendant la nuit, et peu d'urines. Eau vineuse pour boisson, potion tonique, synapismes à la plante des pieds.

Visite du soir. Même état que le matin, mêmes prescriptions, moins les synapismes.

6me. *jour.* La figure est d'une pâleur tirant sur le jaune, les yeux moins rouges sont plus jaunes, la langue est sèche, le ventre douloureux; il y a des envies de vomir. La peau est froide, le pouls

rare, le mal-aise persiste; il y a un peu de trouble dans les idées. Les évacuations alvines se soutiennent, les urines manquent totalement. Onction d'huile camphrée sur l'abdomen, eau vineuse, potion tonique.

Visite du soir. Il n'y a point d'amélioration dans l'état du malade. Mêmes prescriptions.

7me. *jour.* La nuit a été pénible; il y a eu des vomissemens, comme par regorgement, de matières sanguinolentes et noires. La face est décomposée, les yeux sont fixes, les réponses tardives, la langue est sèche et rugueuse, les dents sont encroutées d'un enduit noir, et sèches; le pouls est à peine sensible, la peau froide et aride, les évacuations alvines sont difficiles, les urines manquent; il y a toujours du mal-aise. Répété les prescriptions de la veille, en y ajoutant un lavement d'infusion de fleurs de camomille et d'huile camphrée.

Visite du soir. L'état du malade est plus fâcheux que le matin, la face est très-jaune et le corps prend cette même couleur; il y a abolition des sens, la lèvre inférieure est agitée d'un mouvement convulsif; il n'y a plus n'y pouls ni chaleur. L'abdomen est sensible au toucher. Potion tonique.

8me. *jour.* Délire comateux, absence totale du pouls et de la chaleur; les membres sont comme

jaspés de jaune et de violet ; la respiration se fait par bouffées, le malade pousse de temps en temps des gémissemens ; il n'y a point d'évacuation.

Visite du soir. Le malade est mort à midi, le 31 octobre, huitième jour de la maladie.

L'ouverture du cadavre a été faite le même jour à cinq heures du soir. Je fus assisté en cela, par le jeune Jouary, qui fit là son coup d'essai, et j'eus pour témoins, MM. les docteurs François, de la commission du ministère de l'intérieur; Raoul, l'un des médecins de l'hôpital du séminaire, et Rivera, chirurgien-major dudit hôpital. Plusieurs élèves en chirurgie étaient également présens. Ce fut la première dissection qui fut faite dans cet hôpital.

Autopsie.

Toute l'habitude du corps était jaune ; le jaspé qui existait sur les membres du vivant du sujet, avait disparu ; il y avait quelques ecchymoses sur les épaules et au dos ; l'incision des tégumens thorachiques et abdominaux montra un tissu cellulaire riche de graisse ; celle-ci était d'un beau jaune citron. Les cavités ayant été ouvertes, je trouvai les viscères de l'abdomen d'une teinte jaunâtre, et nageant dans une sérosité de même couleur. Je plongeai les mains dans la proitrine ; les poumons

étaient libres de toute adhérence ; le péricarde contenait un peu de sérosité jaune et n'était point enflammé ; le cœur couvert d'une couche de graisse très-jaune ne contenait qu'un sang fluide et comme dissous ; l'oreillette droite extrêmement dilatée renfermait une concrétion fibro-albumineuse de couleur d'ambre, grosse comme un jaune d'œuf de poule, et de laquelle partaient des prolongemens de même nature, gros comme un tuyau de plume d'oie, et longs de plusieurs pouces : on voyait de cette même concrétion entre les filets tendineux du ventricule du même côté. J'en trouvai une autre, mais très-petite, dans l'oreillette gauche. Les poumons étaient remplis de sang, mais sans altération de leur tissu ; la plèvre était saine ; le foie dans l'état naturel, mais d'un jaune clair, et la vésicule pleine d'une bile noire et épaisse ; la rate avait son volume et sa texture ordinaires ; l'épiploon était jaune et gras ; l'estomac contenait un liquide d'un rouge brun, dont la quantité peut être portée à demi-litre ; sa face interne ne présenta aucune trace d'inflammation ; elle était veloutée comme dans l'état naturel, exhalant une odeur fade qui est propre à la fièvre jaune ; il n'y avait pas plus d'inflammation dans les intestins grêles ni dans les gros, et l'on trouvait dans les uns et les autres une matière noire et poisseuse. La vessie était pleine d'urine de couleur de châtaigne et sans altération ; les reins contenaient

du sang et ne s'éloignaient de l'état physiologique que par le renflement des mamelons; le péritoine et le mésentère étaient dans l'état naturel.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère; point de vomissement noir; ischurie. — Mort le 7me. jour. — Ictère après la mort; concrétion fibro-albumineuse; matière sanguinolente dans l'estomac, rougeur inflammatoire de celui-ci; matière noire dans les intestins qui sont dans l'état naturel.

Jean-Baptiste Cabanes, âgé de 38 ans, d'une constitution forte, entra à l'hôpital le 27 octobre : il était malade depuis deux jours. Dès le début de sa maladie, il avait eu des frissons et du froid pendant trois ou quatre heures; il eut chaud ensuite et vomit quelques alimens; les envies de vomir continuant, il prit un vomitif qui procura la sortie de matières bilieuses; il eut aussi plusieurs selles de même nature et il se sentit soulagé; mais il resta faible, sans appétit, ayant une douleur gravative aux reins et sentant ses membres comme brisés; il passa une bonne nuit après l'émétique. Le lendemain, la fièvre continuait, et, comme il ne pouvait travailler, il entra à l'hôpital.

Le 27 au soir, deuxième jour de la maladie, je le trouvai très-calme et très-rassuré sur son état;

la face était naturelle, les yeux animés et un peu rouges, particulièrement le droit à l'angle interne, avaient une teinte jaune à peine sensible; la langue était humide, légèrement chargée et peu rouge; l'estomac sans douleur; la peau de couleur et de température ordinaires; le pouls élevé et fréquent, et les évacuations régulières : il n'y avait point de sueurs. Tisane d'orge miellée; un lavement.

3me. *jour.* Le malade a passé une bonne nuit, il est calme d'esprit et de corps; la langue est sèche, et les autres symptômes sont comme la veille : je m'en tiens aux mêmes prescriptions.

Visite du soir. Il n'y a aucun changement dans l'état ni dans le traitement.

4me. *jour.* Le malade a dormi plusieurs heures de la nuit et il continue à avoir beaucoup de confiance dans son état, mais la face est moins naturelle; le pouls est faible; la peau aride et d'une température ordinaire; la langue est sèche, cependant il n'y a point de soif; il y a de l'hésitation dans les réponses; les yeux sont plus jaunes; les évacuations alvines et urinaires ont une teinte bilieuse. Eau d'orge miellée, lavement.

Visite du soir. La face pâlit et devient terne; le pouls, quoique fébrile, s'affaiblit davantage; la chaleur de la peau reste bonne. Eau vineuse, potion tonique.

5me. *jour.* Les yeux un peu plus jaunes sont aussi

plus rouges; la langue est sèche et toujours peu chargée; le pouls reste faible; les évacuations sont rares; les réponses tardives. Potion tonique, eau vineuse, onction camphrée sur l'abdomen.

Visite du soir. Les urines qui étaient rares se sont rétablies; l'état est le même pour tout le reste.

6me. *jour.* La nuit a été bonne; la langue est aride; l'angle interne de l'œil droit est très-rouge; les yeux, de plus en plus jaunes, sont cernés d'une teinte brune; le pouls se perd; la chaleur de la peau est au-dessous du naturel; les réponses sont toujours tardives; les selles et les urines supprimées; mais le malade qui n'a point vomi n'a aucune inquiétude sur son état. Répété les prescriptions de la veille.

Visite du soir. Perte de connaissance, râle, respiration halitueuse; absence totale du pouls et de la chaleur; la peau conserve la couleur naturelle.

Mort le premier novembre, à quatre heures du matin.

J'en fis l'ouverture le même jour, à neuf heures du matin, assisté du jeune Jouary, et en presence de MM. François et Raoul, médecins.

Autopsie.

Le corps était jaune et ecchimosé; la peau s'était colorée ainsi au moment de la mort. Il y avait

une écume sanieuse à la bouche; le tissu cellulaire sous-cutané était abondamment pourvu d'une graisse jaune. Le péricarde avait sa couleur naturelle, ainsi que la densité ordinaire à ses membranes ; il contenait un peu de sérosité jaune; le cœur était volumineux et recouvert d'un tissu cellulaire abondant et jaunâtre. L'oreillette droite, très-distendue, contenait une concrétion fibro-albumineuse grosse comme un œuf de poule, et qui avait des prolongemens dans les veines caves; à l'extrémité de chaque prolongement était un caillot de sang cylindrique. Cette concrétion avait bien manifestement une organisation particulière, c'était un kiste lamelleux dans les cellules duquel était retenu un liquide jaune : celui-ci donnait la couleur à ce corps, car les membranes dans lesquelles il était retenu étaient diaphanes. (Voyez la description de cette concrétion à l'observation 22me.) Les poumons étaient sains, mais injectés de sang. Le foie très-volumineux, de couleur jaune d'ambre mat à sa partie convexe, était d'un gris de plomb à la partie concave. Les incisions que l'on faisait dans sa substance donnaient issue à du sang très-liquide. La vésicule ne contenait presque pas de bile. La rate avait sa forme et sa texture ordinaires; l'estomac et les intestins étaient d'une couleur légèrement jaune; quelques ances de ces derniers étaient noires. L'estomac contenait des gaz et une

grande quantité de sang noir et fluide qu'on peut évaluer à un litre. La membrane interne ayant été lavée, offrit l'aspect rosé et les villosités saillantes, ce qui indiquait un travail inflammatoire à son commencement. Les intestins grêles, tapissés à l'intérieur d'une matière brune et pultacée, n'étaient point emflammés ni altérés. La couleur noire qu'on avait remarquée à l'ouverture de l'abdomen, leur était donnée par cette matière. Lorsque celle-ci était enlevée par des lotions convenables, la portion d'intestin antérieurement noire se montrait de couleur naturelle et sans altération. Cette même matière noire était abondante dans les gros intestins; les reins étaient plus gros que de coutume, mais très-sains; la vessie pleine d'une urine de couleur naturelle, n'offrait aucune trace d'inflammation. Il en était de même de la membrane séreuse, soit thorachique, soit abdominale.

TROISIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère ni vomissemens noirs; incontinence d'urine; soubresaut des tendons; emploi du musc. — Mort le 6me. jour. — Point d'ictère; les yeux seuls sont jaunes; concrétion fibro-albumineuse; matière sanieuse dans l'estomac et dans les intestins; légère phlogose de ces viscères.

Pierre Alos, âgé de 25 ans, entré à l'hôpital

le 28 octobre, était malade de la veille. L'invasion de la maladie qui eut lieu vers le soir, fut par un sentiment de froid assez vif, auquel succéda la chaleur. Il n'y eut point de sueurs; il s'ensuivit une douleur de tête violente dont le siége était à la partie antérieure et temporale; il eut quelques vomissemens de nature bilieuse.

Le 28, au soir, deuxième jour de la maladie, je notai l'état suivant. Face naturelle, douleur de tête sus-orbitaire, yeux naturels, bouche sèche, langue un peu blanche vers le milieu et rouge sur les bords, point d'appétit, soif nulle, légère douleur à l'épigastre et aux reins, chaleur assez vive à la peau, pouls fréquent et développé. Il y a eu des selles et des urines; le malade a dormi la nuit dernière; il parle avec assurance de son état, s'étonne qu'on l'ait envoyé à l'hôpital, et, ne se croyant point malade, il refuse toute espèce de médicamens. Je prescrivis l'infusion de camomille qu'il ne prit point.

3me. *jour.* Il y a chaleur assez vive à la peau, pouls fréquent et non développé, face rouge, yeux de même, langue blanche dans le milieu et rouge sur les bords, grande douleur de tête. On remarque un léger état d'excitation dans le système nerveux. La douleur à l'épigastre continue. Les évacuations alvines sont fréquentes, et les urines ne manquent pas. Les unes et les autres

ont la teinte bilieuse. Dans cette circonstance, je prescrivis quatre grains de musc en quatre bols, et une infusion de fleurs de camomille. Le malade prit ces remèdes.

Visite du soir. Chaleur assez vive à la peau; pouls plus fréquent et plus développé que le matin, les traits de la face sont altérés, les yeux enfoncés dans l'orbitre; la parole est tardive et comme d'un homme fortement ennuyé; les selles et les urines sont fréquentes. Continué les remèdes du matin.

4me. *jour.* Les extrémités soint froides, le pouls faible; il y a des douleurs de ventre; la face est décomposée, les yeux sont un peu jaunes, la langue sèche et jaune; les selles et les urines sont assez abondantes et de couleur brune; il n'y a point de vomissemens. Potion tonique, infusion de camomille pour boisson, onction d'huile camphrée sur l'abdomen, et un lavement avec addition d'huile camphrée.

Visite du soir. A l'état du matin se joignent les soubresauts des tendons; les évacuations se suppriment; les remèdes du matin ont été répétés le soir.

5me. *jour.* Les changemens survenus dans l'état de la veille, sont que la face est plus naturelle, qu'il n'y a plus de soubresaut des tendons, que le jugement est libre, qu'il y a eu des évacations al-

vines, et que le malade pisse au lit. Répété les dernières prescriptions.

Visite du soir. Le meilleur état observé le matin continue. Mêmes prescriptions.

6me. *jour.* Il y a du délire, et une grande rigidité des muscles de la face et des extrémités; le regard est fixe; il n'y a point de réponses; le malade pisse au lit et ne prend aucun remède. Eau vineuse.

Visite du soir. Perte complète de connaissance; peau froide; point de pouls; respiration par bouffées; gémissemens. Coucher en suppination.

Mort la nuit suivante, le 1er. novembre, à dix heures du soir; il a été ouvert le 2, à neuf heures du matin. J'ai été assisté par le jeune Jouary, en présence de MM. François et Rivera.

Autopsie.

Extérieur du cadavre de couleur naturelle, tirant sur le cendré; point d'ecchymoses; les yeux étaient d'un beau jaune citron et les parties sexuelles violettes; le péricarde, exempt d'inflammation, contenait un peu de sérosité jaunâtre; le cœur très-développé, et recouvert d'un tissu cellulaire abondant et jaune, présentait l'oreillette droite très-dilatée; et très-pleine d'un sang liquide, noir et cailleboté, mais sans concrétion; on trouvait de celle-ci sous un petit volume et entrelacée dans les

filets tendineux du ventricule correspondant. L'oreillette gauche et le ventricule étaient flétris et vides; le poumon gorgé de sang était sain dans sa plus grande étendue, excepté à la partie supérieure et postérieure du lobe gauche, où était un véritable engorgement inflammatoire; le foie était volumineux, mais sain et de couleur naturelle; la vésicule vide et retirée sur elle-même; la rate également saine; l'épiploon assez gras, mince et beaucoup moins jaune que dans les autres sujets morts de la fièvre jaune. L'estomac contenait environ trois onces d'un liquide sanieux, semblable à celui des sujets qui avaient eu le vomissement noir; sa face interne était légèrement phlogosée dans toute son étendue; les intestins grêles contenaient un liquide pareil à celui de l'estomac, et leur tunique interne était plus rouge et plus phlogosée; les gros, dans le même état, étaient enduits à l'intérieur d'une bouillie grisâtre qui me parut être une exsudation de la membrane muqueuse. Ces intestins étaient d'un calibre moindre que chez les autres sujets; les reins, d'un volume naturel, étaient pleins de sang et avaient contracté l'un et l'autre, par leur extrémité supérieure, une adhérence avec le tissu cellulaire voisin; mais ce travail pathologique était ancien; la vessie très-dilatée et pleine d'une urine jaune, était exempte d'inflammation; sa face interne était enduite d'une mucosité légèrement jaune; la

membrane séreuse était saine, tant à la poitrine qu'à l'abdomen.

Dans cette observation, on doit considérer que l'incontinence d'urine qu'on a remarquée se lie, peut-être, à l'état pathologique des deux reins, et qu'on doit la considérer comme un accident étranger à la maladie, tandis qu'il était plus ordinaire d'observer la suppression de cette même évacuation.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec vomissement chocolaté; vomissement noir; ictère partiel; douleurs abdominales; ischurie; point de traitement. — Mort le 7me. jour. — Ictère général après la mort; concrétion fibro-albumineuse; matière sanguinolente dans l'estomac; phlogose de ce viscère, moins aux intestins qui contiennent de la matière noire.

François Liauret, âgé de 19 ans, malade depuis quatre jours, entra le 30 octobre à l'hôpital du séminaire. Il avait ressenti du froid le premier jour, et avait été obligé de se coucher; à ce froid succéda de la chaleur, et depuis ce moment il eut toujours de la fièvre et une grande douleur de tête; il avait la bouche amère, et perdit l'appétit.

Le 30 octobre au soir, 4me. jour de la maladie, il éprouvait encore une grande céphalalgie sus-or-

bitaire; il se plaignait aussi de douleur dans les reins; il avait la figure et les yeux jaunes; les vaisseaux de la conjonctive étaient un peu rouges, la langue blanche dans le milieu, et rouge sur les bords, le pouls faible et fébrile, la chaleur de la peau vive; il y avait de la douleur à l'épigastre et quelques envies de vomir; les évacuations étaient régulières. Potion camphrée, onction d'huile camphrée sur l'abdomen, infusion de camomille pour boisson.

5me. *jour.* L'état de la veille persiste, aux yeux près, qui sont moins rouges et plus jaunes; le malade a refusé, avec la plus grande obstination, de prendre les remèdes. Il ne lui est rien prescrit.

Visite du soir. On reconnaît un peu d'excitation générale et de trouble dans tout le système.

6me. *jour.* Le malade, toujours obstiné à ne vouloir aucun remède, dit se trouver bien, et assure qu'il ne sent point de mal. Cependant la couleur jaune gagne le corps, le pouls est à peine sensible, la peau est presque froide, et il y a des vomissemens de matière chocolatée.

Visite du soir. Même état; les vomissemens continuent.

7me. *jour.* Le malade est taciturne, pelotonné dans son lit, et dans un état de prostration extrême des forces. Je lui ai trouvé l'abdomen très-sensible; il ne veut point de remèdes; il n'a ni pouls ni chaleur, son corps devient jaune.

Visite du soir. Son état est désespéré; il pousse des cris de souffrance, et néanmoins il est sans connaissance. Il n'y a point d'évacuations.

La mort survient dans la nuit du 2 au 3 novembre, le septième jour de la maladie.

Je fis l'ouverture du cadavre, le 3, à neuf heures du matin, assisté du jeune Jouary et de M. Isidore Roma, chirurgien élève interne qui suivait ma visite.

Autopsie.

L'habitude du corps est d'un jaune livide ou brun, la face jaune, la bouche écumeuse; il y a quelques ecchymoses sur le corps; le péricarde ne contient point de sérosité, le cœur est volumineux; l'oreillette droite, très-distendue, est pleine d'un sang cailleboté; le ventricule du même côté contient une concrétion fibro-albumineuse grosse comme un œuf de pigeon; il n'y a rien dans le ventricule ni dans l'oreillette gauches. La partie supérieure du poumon droit est noire et injectée de sang; le reste de ce lobe et le gauche sont en bon état. Le foie gorgé de sang, mais sain, est de couleur naturelle à l'une et l'autre face; la vésicule est moyennement remplie de bile, qui est très-épaisse; la rate est saine, l'estomac, distendu par des gaz, est de couleur naturelle à l'extérieur, et rouge et enflammé à l'intérieur; il contient d'un liquide

visqueux et sanguinolent, environ six onces. Les intestins grêles, également dilatés par des gaz, sont moins enflammés que l'estomac. Mais dans tous ces viscère, l'inflammation paraît être à la première période ; l'état d'ulcération ni de gangrène ne se fait remarquer nulle part ; l'épaisseur des tuniques n'est pas fort augmentée ; les intestins grêles et les gros contiennent une matière noire pultacée ; les reins et la vessie sont en bon état. Il n'y a rien d'extraordinaire à noter, quant à la membrane séreuse de la poitrine et de l'abdomen.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec ictère et vomissement noir ; grandes douleurs abdominales ; état lypirique ; ischurie ; point de traitement.—Mort le 7me jour. —Cadavre jaune et ecchymosé ; suintement de sang par le nez ; un caillot de sang dans le cœur ; matière noire dans l'estomac et les intestins ; vers lombrics ; peu d'inflammation aux viscères gastriques.

Antoine Bolanso, âgé de quinze ans, entra à l'hôpital le 30 octobre ; il était malade depuis quatre jours. Il avait perdu un de ses frères de la fièvre jaune depuis peu et un autre entré, en même temps que lui à l'hôpital, était au n°. 5 de la même salle.

L'invasion de sa maladie avait été par du froid auquel succéda la chaleur. Un violent mal de tête et une douleur épigastrique qui durent encore, datent du premier jour.

4me. *jour de la maladie.* La face est jaune, les yeux de même, animés et un peu rouges; la langue humide et blanche dans le milieu, est rouge sur les bords; le pouls est fréquent et peu développé; la chaleur de la peau presque naturelle. Il y a douleur à la tête, à l'estomac et aux reins; les selles sont fréquentes et bilieuses, d'une couleur très-foncée; les urines rares et fortement colorées en jaune. Eau de tamarin pour boisson, une potion camphrée, onction camphrée sur la région de l'estomac.

Visite du soir. L'état est le même. Le malade n'a point pris ses remèdes, et il refuse de les prendre, parce que, entiché de l'idée que les médecins du lazaret empoisonnaient les malades, il craint d'être traité ainsi. Son frère partage cette opinion, et a pris la même résolution.

5me. *jour.* Il n'y a aucun changement dans l'état du malade. Cependant il a uriné plus que la veille. Il ne boit que de l'eau.

Visite du soir. Le pouls fréquent est plus déprimé; la chaleur de la peau est au-dessous de l'état naturel; la région épigastrique est très-sensible. Il y a des nausées et un air d'inquiétude.

6me. *jour.* La face, antérieurement jaune, prend

une couleur violacée; les yeux, également jaunes, sont entourés d'un cercle brun; la douleur de tête et celle de reins ont disparu, mais celle de l'estomac est augmentée; l'abdomen y participe; la langue est sèche et rouge, presque pas chargée; il y a des vomissemens sanguinolens précédés d'éructations pénibles. Le pouls est très-faible, la peau froide et sèche; le malade se plaint du grand froid qu'il éprouve; les selles sont bilieuses et mêlées de sang, et les urines rares. Il y a un peu de délire loquace.

Visite du soir. A l'état du matin, il faut joindre des gémissemens et des cris de souffrance; le malade dit ressentir un grand feu dans le ventre, tandis qu'il est d'un froid glacial à l'extérieur, et qu'il n'y a plus de pouls. Le ventre est très-douloureux au toucher, mais sans tuméfaction; il est au contraire très-aplati. Je prescris les boissons mucilagineuses, des lavemens et des fomentations émollientes; mais le malade refuse tout, et se recommande à grands cris à *la segnora del Carmen.*

7me. *jour.* Il pousse des cris de souffrance qui déchirent le cœur; il est tout jaune et pelotonné dans son lit, et lorsqu'on lui demande son bras, il le tire lentement et machinalement hors des draps. Il montre la langue, qui est humide et nette; cependant les facultés intellectuelles sont très-obtuses. Il n'y a ni selles ni urines.

Visite du soir. Il y a un état plus fâcheux que

ce matin. Enfin la mort a lieu dans la nuit du 2 au 3 novembre, le septième jour de la maladie.

Je fis l'ouverture du cadavre le 3, au matin, étant assisté de MM. Jouary et Roma.

Autopsie.

L'habitude du corps est d'un jaune brun, et parsemée de larges plaques noires, la face seulement est jaune; il a coulé du sang par le nez depuis la mort, les parties sexuelles sont noires; les cavités thorachiques et abdominales ayant été ouvertes, ont laissé voir les viscères colorés en jaune clair; le péricarde ayant son épaisseur et sa couleur naturelles, contenait un peu de sérosité; le cœur volumineux relativement à l'âge du sujet, n'offrait pour tout désordre, qu'un gros caillot de sang dans l'oreillette droite; le poumon gauche était sain, le droit extrêmement gorgé de sang sans qu'il y eut inflammation; le foie était d'un jaune clair à la face convexe et d'un gris de plomb dans la moitié de la face concave : cette couleur n'avait pas une ligne d'épaisseur dans la substance du foie, tandis que la couleur jaune clair de la face convexe était celle du paranchime du viscère dans toute son épaisseur; la vésicule était flétrie et presque vide, la rate saine; l'estomac de couleur naturelle à l'extérieur, était de même à l'in-

térieur; on y remarquait seulement une légère teinte de rose au fond du cul-de-sac, dans une étendue de trois pouces de diamètre; il contenait environ un demi-litre d'un liquide noir semblable à du marc de café; les intestins grêles qui offraient divers points noirs, vus à l'extérieur, étaient légèrement rouges dans quelques-unes de leurs portions à l'intérieur, et contenaient çà et là de la matière noire pultacée, qui donnait à ces mêmes intestins la couleur noire dont il vient d'être question. Les lieux où je trouvai cette matière, ayant été lavés, ne laissaient voir aucune altération des tissus. Je dois en dire autant des gros intestins; il y avait des vers lombrics dans les uns et dans les autres; les reins étaient en bon état, ainsi que la vessie; le péritoine, le mésentère, l'épiploon et la plèvre n'offraient aucune trace d'inflammation.

SIXIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère, avec vomissement noir, calme le pénultième jour; point de traitement. — Mort le 7me. jour. — Ictère après la mort; ecchymose; matière noire à l'estomac et aux intestins; légère inflammation; vers lombrics.

François Bolanso, âgé de 16 ans, entra à l'hôpital le 30 octobre, étant malade depuis trois jours.

Il avait pris un émétique chez lui. La maladie avait débuté par du froid qui dura plusieurs heures, et qui fut suivi de chaleur ; il n'y eut point de sueur. Par la suite, il éprouva de la faiblesse et eut de la fièvre. Un de ses frères était mort depuis peu de jours à sa maison, et un autre, dont il vient d'être question, était entré avec lui à l'hôpital.

Le 30 octobre, troisième jour de la maladie, la face est naturelle, les yeux sont animés, et tournent légèrement au jaune ; les vaisseaux de la conjonctive sont un peu engorgés; la langue est humide, blanche dans le milieu, et rouge sur les bords ; il n'y a point de douleur à l'épigastre, ni à l'abdomen, mais bien aux lombes ; la tête est libre et exempte de souffrance ; le pouls et la chaleur de la peau sont naturels ; le malade est taciturne ; il a eu des selles bilieuses pendant la nuit ; les urines sont régulières. Eau de tamarin.

Visite du soir. Un peu de délire, pouls faible, le reste comme ce matin. Potion tonique, dont le malade ne fait pas usage, parce qu'il est convenu avec son frère de ne prendre aucun remède.

4me. *jour.* Il a été calme pendant la nuit ; la face est altérée ; les yeux sont plus jaunes et toujours un peu rouges ; la langue est blanche dans le milieu, et rouge sur les bords ; le pouls s'affaiblit, la chaleur de la peau diminue ; les selles et les urines

ne sont ni rares, ni abondantes ; le malade est toujours taciturne, et s'obstine à refuser les remèdes.

Visite du soir. Il n'y a aucun amendement.

5me. *jour.* Il y a du trouble et de l'agitation dans tout le système : les idées participent à ce trouble ; les yeux moins rouges sont plus jaunes ; la face est entièrement décolorée, le regard fixe, les réponses tardives ; le malade semble avoir fait abnégation de la vie ; la langue est sèche, blanche, et semée d'aspérités ; il y a soif ; le pouls est très-faible et non fébrile, et la chaleur de la peau au-dessous de l'état naturel ; enfin le malade se soulève de temps en temps sur son lit, proférant des cris de souffrance que lui arrachent des douleurs précordiales qui sont suivies d'éructations profondes et déchirantes, et qui se terminent par l'éjection d'une ou plusieurs bouchées de matière noire ou sanguinolente ; les évacuations alvines et les urines deviennent rares.

Visite du soir. Même état que le matin, les vomissemens ne cessent point.

6me. *jour.* Le malade a dormi ; il y a moins de trouble ; la chaleur de la peau est meilleure, le pouls est un peu moins faible, on en sent mieux les pulsations ; les yeux moins rouges deviennent de plus en plus jaunes, la langue un peu humide ; les cardialgies se sont calmées ; il n'y a pas eu de

vomisssemens pendant la nuit ; les idées sont libres ; les évacuations très-modérées.

Visite du soir. Le calme continue; il n'y a pas eu de vomissemens.

7me. *jour.* Les cardialgies et les vomissemens ont reparu pendant la nuit. A sept heures du matin, abolition des sens, respiration par bouffées, les membres sont froids; il n'y a plus de pouls.

Mort le 3 novembre après midi, le 7me. jour de la maladie.

J'en fis l'ouverture le même jour avec M. Roma, et je trouvai ce qui suit.

Autopsie.

Le corps, qui n'était pas jaune avant la mort, a pris cette teinte quelques heures après; on y voit des taches violettes au cou, aux épaules, le long du dos et sur les cuisses. Le scrotum et le pénis sont de la même couleur.

La poitrine étant ouverte, je n'ai trouvé aucune inflammation au péricarde ni aux plèvres, aucune concrétion dans les oreillettes ni dans les ventricules du cœur. Il y avait de la rougeur à la partie supérieure du poumon dont le tissu était gorgé de sang. Les viscères abdominaux étaient, savoir : le foie plus volumineux que ne comportait l'âge du sujet, d'un jaune pâle à la face convexe, et

d'un gris de plomb dans la face concave. Il n'y avait qu'un peu de bile épaisse dans la vésicule; la rate était en bon état. L'estomac et les intestins grêles distendus par des gaz, n'offraient que quelques points un peu rosés à l'intérieur et rien à l'extérieur. Le premier contenait environ quatre onces de liquide noir, et les autres un peu de la matière noire pultacée et plusieurs vers lombrics. Les reins n'étaient pas plus volumineux que de coutume, et la vessie, nullement altérée dans ses parois, contenait un peu d'urine jaune et limpide. Il n'y avait rien d'extra-naturel au mésentère, au péritoine, ni à l'épiploon.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec ictère; vomissemens de sang; force musculaire persistante; ischurie. Boisson tempérante. — Mort le 6me. jour. — Concrétions fibro-abdomineuses; matière noire dans l'estomac et dans les intestins; vers lombrics; peu de traces d'inflammation dans les viscères.

Pierre Couders, âgé de 35 ans, entré le 30 octobre au soir, était malade depuis trois jours. Le premier jour, il eut une indigestion, il vomit des alimens et se trouva soulagé. Le lendemain, il se purgea avec de la crême de tartre et eut plusieurs

selles. Il passa le reste du temps sans appétit, se sentant faible, ayant un peu de fièvre et se plaignant d'une douleur aux reins.

Le 31 octobre, 4me. jour de la maladie, il avait la face d'un jaune cendré, les yeux un peu jaunes, animés et rouges, la langue sèche et brune, la bouche amère, des envies de vomir, soif et point d'appétit. Une douleur gravative se faisait sentir au front et aux tempes, de même qu'aux lombes; la région épigastrique était sensible au toucher; il y avait chaleur vive à la peau; le pouls était fréquent et élevé; les selles et les urines étaient bilieuses et assez fréquentes. Eau de tamarin pour boisson, onction camphrée sur l'abdomen, lavement émollient.

Visite du soir. Aux symptômes qui précèdent se joint l'irritation de l'estomac caractérisée par les nausées et par la douleur épigastrique. Eau d'orge miellée, potions gommeuses réitérées, lavement émollient.

5me. *jour*. Même état que la veille. Vésicatoire sur l'épigastre, eau d'orge miellée pour boisson, potions gommeuses.

Visite du soir. Les envies de vomir continuent et fatiguent le malade, parce qu'elles sont infructueuses et qu'elles tourmentent le moral; les autres symptômes sont comme la veille; le vésicatoire n'a

produit aucun amendement. Le malade demande une boisson acidulée; elle lui est acordée.

6me. *jour*. Pendant la nuit il y a eu des vomissemens d'un sang presque pur. Le malade, pourvu de toute sa connaissance, s'inquiète et gémit, prévoyant sa fin prochaine. La langue est très-sèche, d'un jaune brun et rugueuse vers le milieu, d'un rouge vif sur les bords. Il y a des nausées fatigantes et trop souvent impuissantes; la chaleur de la peau se soutient, le pouls s'affaiblit, la peau est décolorée et tend vers le jaune; il y a des évacuations alvines; le malade se lève seul pour aller à la garde-robe; il n'urine point et demande une autre boisson; celle de la veille ne lui plait pas. Tisane d'orge miellée, potion gommeuse avec le laudanum et l'éther.

Visite du soir. Les facultés intellectuelles sont presque abolies; on ne sent plus le pouls, la chaleur de la peau est naturelle; il y a une sueur d'expression, la respiration se fait par bouffées; le malade n'a pas l'air de souffrir.

Il meurt dans la nuit du 2 au 3 novembre, le sixième jour de sa maladie.

J'en fis l'ouverture le 3 au matin, étant assisté de MM. Jouary et Roma.

Autopsie.

Le corps est tout jaune; il y a des taches livides

sur plusieurs points ; le péricarde contient un peu de sérosité, le cœur est volumineux et gras ; il y a un caillot de sang dans l'oreillette droite ; il y a aussi une concrétion fibro-albumineuse, grosse comme un œuf de pigeon ; on en trouve une autre plus petite dans le ventricule du même côté, qui est entrelacée dans les filets tendineux ; à gauche, le cœur n'a rien offert de remarquable ; le poumon est sain et dans l'état le plus naturel ; il en est de même de la plèvre ; le foie d'un jaune clair dans toutes ses surfaces, est exempt d'altération ; la vésicule contient peu de bile, celle-ci est très-épaisse ; la rate est saine, quoiqu'un peu plus grosse que dans l'état naturel ; l'estomac de couleur naturelle à l'extérieur, l'est aussi dans une très-grande étendue à l'intérieur, et l'on y voit aussi quelques portions qui sont un peu rouges, dans le voisinage du pylore principalement ; mais la membrane n'est pas altérée ; on trouve, dans ce viscère, demi-litre environ, d'un liquide semblable à du marc de café ; il différait de celui du vomissement, en ce que celui-ci avait été toujours teint de sang ; les intestins grêles et les gros non enflammés, contenaient une matière noire pultacée et quelques vers lombrics ; les reins étaient en bon état et gorgés de sang ; la vessie, pleine d'une urine limpide, n'offrait aucune apparence d'inflammation ; il en

était de même de la membrane séreuse dans les deux cavités.

HUITIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans vomissemens; il y a ischurie, coliques, tremblement des membres, roideur tétanique. — Mort le 8me. jour. — Ictère après la mort; concrétion imparfaite; point de matière noire dans l'estômac, mais bien dans les intestins grêles; légère inflammation de ceux-ci; les gros sont vides et dans l'état naturel.

Bernard Dardé, âgé de trente-huit ans, entra à l'hôpital le 30 octobre. Il était au 4me. jour de sa maladie. Le premier jour, étant rentré chez lui, après avoir fait plusieurs courses en ville et suant, il but de l'eau fraîche pour tempérer sa chaleur, et prit un repas modéré, après quoi il se coucha. Il ne tarda pas à éprouver des frissons et du froid, ce qui dura plusieurs heures; à ce froid, succéda la chaleur et point de sueurs. Le lendemain, il se leva, mais il ne put entreprendre aucun travail; il avait une douleur gravative aux lombes et sentait ses membres comme brisés; il avait la bouche amère; soif, point d'appétit. Il but de la limonade.

30 Octobre au matin, quatrième jour de la maladie, je notai l'état suivant : face naturelle, vaisseaux de la conjonctive un peu injectés, langue non chargée et humide, pouls comme naturel, chaleur de la peau de même, tête libre, épigastre insensible, douleur aux lombes, douleur plus vive et plus incommode au bas-ventre, les selles et les urines sont rares. Infusion de camomille pour boisson, lavement avec addition d'huile camphrée, onction camphrée sur l'abdomen.

Visite du soir. Même état, mêmes remèdes.

5me. *jour.* Peu de sommeil pendant la nuit; les douleurs du bas-ventre sont diminuées sensiblement; la chaleur et le pouls sont comme naturels; la face n'est point changée; les yeux sont toujours un peu rouges; la langue humide est blanche dans son entier; il n'y a point de douleur à l'épigastre; le ventre est sensible au toucher; les lavemens de la veille ont entraîné beaucoup de matières brunes et un peu sanguinolentes. Le malade a uriné, il se sent très-calme. Il l'est également au moral. Continué les remèdes de la veille.

Visite du soir. Même état de calme, mêmes prescriptions.

6me. *jour.* La nuit, il y a eu quelques douleurs abdominales qui étaient passagères, et qui ont privé le malade du sommeil. La face est encore naturelle; les yeux un peu rouges ont une teinte de jaune

extrêmement légère; la langue est blanche dans son entier et humide; le pouls et la chaleur comme naturels; la couleur de la peau n'est pas changée; il y a beaucoup de calme dans tous les sens. Les lavemens ont entraîné des matières noirâtres. Toujours les mêmes prescriptions.

Visite du soir. Les douleurs abdominales ont cessé; le malade est très-calme. Continué les mêmes prescriptions.

7me. *jour.* L'état du malade étant comme la veille, aucune douleur ne s'étant manifestée, j'espérais une heureuse issue, et je m'en teins aux mêmes remèdes.

Visite du soir. Le malade me déclare qu'il n'a point uriné depuis trente-six heures. Dès-lors je commençai à craindre pour ses jours. Cependant, il était toujours très-calme; la face n'était point altérée, les yeux avaient pris la teinte plus jaune, la langue était humide et blanche, l'estomac non douloureux, le ventre un peu sensible. Je ne changeai rien au traitement.

8me. *jour.* La scène fut tout-à-coup changée; je trouvai les membres tremblans, la parole lente, les réponses tardives, le regard fixe, la face terne, les yeux jaunes, la langue blanche et humide, le ventre douloureux; plus de pouls ni de chaleur, point d'urines. Potion tonique, eau vineuse.

Visite du soir. Le tremblement des membres

augmente, les avant-bras fléchis à demi, forment des angles droits avec les bras, et sont retenus dans cette position par un spasme tétanique; les poignets sont presque fermés; le malade ne peut plus saisir les objets; il est dans une sorte de délire qui lui laisse néanmoins la faculté de juger de son état; il exprime des craintes; il se croit dangereusement malade; le pouls est éteint; la peau est glaciale.

Sa mort arrive à l'entrée de la nuit, le 3 novembre, huitième jour de la maladie.

Je fis procéder à l'ouverture, le 4, par MM. Jouary et Roma.

Autopsie.

Extérieur du cadavre très-jaune; larges ecchymoses sur les épaules, au cou et à la poitrine; les viscères abdominaux ont une légère teinte de jaune; la graisse a cette même couleur; le péricarde sain, contient une once d'un liquide légèrement teint de sang; le cœur est très-volumineux; l'oreillette droite contient beaucoup de sang noir; et le ventricule du même côté également distendu, renferme une concrétion imparfaite; il y a un peu de sang dans le ventricule gauche et rien dans l'oreillette correspondante, qui est comme flétrie; les poumons sont gorgés de sang sans autre altération, et la plèvre sans adhérence ni inflammation; le foie est

volumineux, de couleur naturelle et dans l'état le plus sain; la vésicule presque vide; la rate, un peu plus grosse que dans l'état naturel, est molle et granuleuse à l'intérieur; l'estomac contient demi-litre environ d'un liquide qui a paru n'être que les boissons que le malade avait prises; il n'y a aucune trace d'inflammation à la membrane muqueuse; les intestins grêles contiennent en plusieurs endroits, de la matière noire pultacée; ils sont rosés et plus denses que de coutume dans quelques points à l'intérieur, et de couleur naturelle dans la plus grande partie de leur étendue; les gros sont vides et exempts d'inflammation; les reins contiennent un peu de sang, et leurs mamelons sont plus renflés que de coutume; la vessie est pleine d'urine jaune et limpide, il n'y a aucune inflammation; l'épiploon, le péritoine et le mésentère sont en bon état.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère; hémorragie nasale; vomissemens noirs; fortes douleurs abdominales; marche rapide de la maladie.—Mort le 4me. jour. —Ictère après la mort; matière noire dans l'estomac et les intestins; peu d'inflammation de ces viscères.

François Claramon, âgé de 11 ans, entra à

l'hôpital le 4 novembre au soir, ayant deux jours de maladie. Le premier jour, il avait éprouvé des frissons et un froid intense qui dura plusieurs heures de la nuit; en même temps, il souffrait d'un violent mal de tête qu'il disait comparable à des coups de marteau. Il eut de la chaleur pendant le reste de la nuit et ne sua point. Le lendemain, le mal de tête persistait, il s'y était joint une douleur lombaire et des cardialgies qui entraînaient souvent des matières vertes et amères. Il prit une once de crême de tartre et fut purgé copieusement. Il entra à l'hôpital le lendemain de cette médecine.

5 novembre, troisième jour de la maladie. Je notai l'état suivant : face pâle, douleur susorbitaire et aux lombes très-intense, sensibilité très-grande à l'épigastre, langue sèche, blanche, parsemée de points rouges dans le milieu, et rouge sur les bords; les yeux rouges, larmoyans et animés; la peau de couleur et de chaleur naturelles; le pouls tient aussi du naturel. Il y a des selles et des urines. Eau de tamarin pour boisson, lavement simple, sinapismes aux jampes.

Visite du soir. Il a eu plusieurs vomissemens de matières noires, et avec elles un ver lombric. Il y a de l'agitation dans tout le système et un air d'inquiétude. Le pouls est plus petit que le matin, la chaleur de la peau moindre, la douleur de tête et des lombes a cédé, les selles sont copieuses et

noires, les urines continuent. Lavement avec addition d'huile camphrée, eau de tamarin pour boisson.

4me. *jour.* Abattement extrême; la face est décomposée ; les yeux sont cernés, d'une couleur brune; la langue est sèche et rugueuse dans le milieu, rouge sur les bords ; les cardialgies et les vomissemens de matières noires continuent. Il y a une hémorragie nasale passive , le corps est pelotonné, l'abdomen d'une sensibilité extrême au toucher. Il n'y a point de pouls, plus de chaleur à la peau. Potion calmante, eau de tamarin.

Visite du soir. Cris aigus que la douleur arrache. Abdomen toujours extrêmement sensible; on ne peut y toucher sans causer les plus vives souffrances. Les membres sont frappés d'un froid glacial, il n'y a plus de pouls. Le malade s'agite en sens divers, l'hémorragie continue. Le malade, qui conserve toute sa connaissance, ne veut pas qu'on le touche et refuse toute espèce de remèdes.

Il meurt le 7 à deux heures du matin, 4me. jour de sa maladie.

J'en fis l'ouverture le 7 à quatre heures du soir, étant assisté de MM. Jouary et Roma.

Autopsie.

Le corps est tout jaune : cette couleur n'existait

pas du vivant du sujet; les conjonctives sont également jaunes; point de plaques brunes sur la peau; le péricarde non altéré dans son tissu, contient environ deux onces de sérosité; il y a du sang dans l'oreillette droite du cœur; rien autre à noter dans ce viscère. Les poumons sont très-souples et de couleur naturelle; la plèvre est saine. Le foie volumineux, et d'un jaune d'ocre à sa face convexe, est d'un gris de plomb à la face concave; la vésicule distendue contient une bile épaisse; la rate est naturelle. L'estomac pâle à l'extérieur, a quelques plaques de rouge à l'intérieur, et sans altération du tissu de la membrane; il contient près de huit onces d'un liquide noir. Les instestins grêles, de couleur bleuâtre en divers endroits, sont rendus tels par la présence de la matière noire pultacée qu'ils contiennent; ouverts et lavés, ils n'offrent que des traces d'une inflammation très-légère, et seulement par portions comme l'estomac; ils contiennent beaucoup de gaz. Les gros sont de couleur naturelle tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les voies urinaires sont très-saines; le péritoine, le mésentère et l'épiploon sont dans le même état naturel.

N. B. Les douleurs atroces que ce malade avait éprouvées dans l'abdomen me faisaient penser qu'il y aurait une gangrène des intestins. Ce que j'ai trouvé ne répond point à leur intensité.

DIXIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère ; il y a des vomissemens sanguinolens et puis noirs ; convulsions de la mâchoire inférieure. — Mort le 8me. jour. — Ictère après la mort ; ecchymoses ; suintement de sang par le nez ; concrétion fibro-albumineuse ; matière noire dans l'estomac avec inflammation ; matière noire dans les intestins ; point d'inflammation.

François Marti, âgé de 51 ans, entré à l'hôpital le 6 novembre, avait trois jours de maladie. Le premier jour, il eut des frissons pendant plusieurs heures ; la chaleur s'ensuivit, ainsi qu'une douleur susorbitaire ; il sua un peu le même jour et vomit plusieurs fois de la bile ; les jours suivans, il perdit l'appétit et sentit qu'il avait de la fièvre.

3me. *jour* de la maladie, 6 novembre au soir. Il avait la face un peu colorée, les yeux légèrement injectés et un peu jaunes, la langue blanche dans son entier et sèche ; il éprouvait une sensation gravative à l'abdomen et point de douleur à l'épigastre ; le pouls était régulier, la chaleur bonne, la tête libre, les selles rares, les urines abondantes. Eau d'orge miellée et nitrée, infusion de rhubarbe, un lavement.

4me. *jour.* Il n'y a plus de sensation gravative à l'abdomen; la langue est moins sèche; les selles et les urines sont régulières; le reste comme hier. Eau d'orge miellée et nitrée, un lavement.

Le soir, le pouls est un peu lent et petit; cependant le malade dit qu'il est bien; il y a en effet l'apparence du plus grand calme. Répété les remèdes de ce matin.

5me. *jour.* Les couleurs de la face sont effacées; les yeux sont plus jaunes; la langue humide; il y a soif; le pouls est petit, la chaleur bonne; il y a eu deux selles liquides et brunes; les urines sont abondantes et safranées; l'ensemble montre assez de calme. Eau d'orge miellée et nitrée, lavement camphré.

Le soir, même état.

6me. *jour.* Les réponses sont tardives; tout le reste comme la veille; toute la journée se passe ainsi.

7me. *jour.* Parole lente avec hésitation; les sens sont obtus, la face décolorée, la langue humide; l'épigastre sensible; il y a des éructations et le hoquet non soutenu, des vomissemens de matières chocolatées, des selles noirâtres, des urines toujours très-jaunes. Eau de tamarin, lavement émollient, onction huileuse camphrée.

Le soir, frémissement convulsif des membres; les autres symptômes comme le matin.

8me. *jour*. Œil hagard, facultés obtuses; le malade articule quelques réponses qu'on ne peut saisir, il balbutie; il y a une convulsion de la mâchoire inférieure, des vomissemens noirs précédés de cardialgies, des gémissemens; le pouls et la chaleur sont éteints. Potion tonique.

Le soir, même état. La mort est arrivée à huit heures, le même jour onze novembre.

Autopsie, le lendemain matin.

Habitude du corps grasse et de couleur jaune: cette couleur s'était prononcée après la mort; de grandes ecchymoses occupaient la poitrine, le cou, les épaules, le dos et les membres; la face était violacée, le sang suintait par la narine gauche. A l'incision des tégumens de la poitrine et de l'abdomen, le tissu cellulaire se montra très-pourvu de graisse et de couleur jaune; les viscères de l'abdomen avaient la même couleur; le péricarde également pourvu de tissu cellulaire jaune, contenait peu de sérosité. Le cœur était volumineux; dans l'oreillette droite était une concrétion fibro-albumineuse de couleur et de forme d'un jaune d'œuf de poule cru; le ventricule correspondant en contenait quelques fragmens qui étaient engagés entre les filets tendineux de ce ventricule; les cavités gauches ne contenaient rien; il y avait peu de sang

dans les gros vaisseaux, soit artériels, soit veineux; le poumon libre de toute adhérence, était d'un rouge violacé clair; les incisions qu'on y faisait laissaient suinter un sang noirâtre, mais le tissu avait de la souplesse et ne paraissait pas enflammé; la plèvre était saine. Dans l'abdomen, l'épiploon était gras, les vaisseaux sanguins y étaient très-apparens, mais sans autre altération. Le foie volumineux et d'un jaune clair, n'offrait aucune trace d'inflammation; ses vaisseaux contenaient du sang noir et fluide; la vésicule était moyennement pleine d'une bile épaisse, ses tuniques étaient sans altération; la rate était saine ainsi que le pancreas. L'estomac et les intestins distendus par des gaz, avaient une teinte saffranée; les grêles étaient bleuâtres çà et là; l'estomac ayant été ouvert, laissa échapper de huit à dix onces d'un liquide noirâtre; sa face interne était d'un rouge ponceau dans son entier; les orifices tenaient de ce même état; les intestins grêles, particulièrement le duodenum et le jejunum contenaient une matière noire et poisseuse qui adhérait aux parois, et donnait aux intestins la couleur bleuâtre qui avait été remarquée d'abord. Ces intestins furent lavés pour en détacher la matière noire, et alors il fut bien reconnu qu'ils étaient dans l'état le plus naturel; les gros étaient vides. La vessie contenait environ huit onces d'urine d'un jaune très-intense; ses tuniques étaient

saines, les reins étaient exempts d'inflammation : il en était de même du péritoine.

En récapitulant les principaux phénomènes que les observations précédentes ont offerts, il est aisé de se convaincre que la couleur jaune de la peau n'a pas été inséparable de la maladie du vivant des sujets; mais il est rare aussi qu'elle ne se soit pas développée après la mort. On a observé plus fréquemment le vomissement noir du vivant des individus. Toutefois il n'a pas été sans exemple qu'il ait manqué totalement, et cependant alors on a trouvé la matière noire dans l'estomac. Il n'y a eu qu'une seule exception à cela, savoir l'observation huitième; mais il y avait de cette matière dans les intestins. On a remarqué des cardialgies et des douleurs atroces à l'épigastre et à l'abdomen ; cependant l'état des viscères a concordé rarement avec ces mêmes accidens. Le plus souvent on n'a point trouvé d'inflammation; ou bien ce qu'on a pu en observer n'explique point aux yeux du physiologiste impartial les souffrances atroces dont les viscères étaient le siége, ni les résultats funestes qui s'ensuivaient. Si j'ai bien apprécié ces différens états de l'abdomen, je pourrai dire que les douleurs étaient inhérentes aux portions du tube où il y avait le plus de matière noire, parce que c'était là qu'on trouvait un peu d'altération des tissus; mais cette matière était-elle la cause ir-

ritante, ou bien a-t-elle été le résultat de l'irritation? Je ne pense pas que ce soit ici le lieu d'agiter cette question. J'y reviendrai plus tard. Un autre accident assez fréquemment observé, était la suppression des urines que nous nommions ischurie rénale, et qui annonçait toujours un grand danger, lors même que le malade était dans le plus grand calme. Cependant l'inspection anatomique n'a jamais pu en rendre raison. Il en est de même de la lenteur et de l'abolition des battemens du cœur et du pouls, ainsi que de l'absence de la chaleur à l'explication desquelles on pourrait faire concourir, peut-être, les concrétions fibro-albumineuses qu'on a trouvées dans les cavités droites du cœur, tandis qu'il n'y avait rien à gauche.

Tous ces rapprochemens ne servent qu'à augmenter la difficulté que présente l'interprétation des phénomènes de la fièvre jaune. C'est pourquoi, avant de raisonner là-dessus, je ferai connaître d'autres observations, et un autre genre de recherches anatomiques.

Je terminerai cette section par deux observations d'angine gutturale. Cette inflammation semblait être le phénomène principal de la maladie. Aucun vomissement de matière noire n'avait eu lieu. Cependant, à l'ouverture des cadavres, je trouvai de cette même matière dans l'estomac et dans

les intestins. Probablement, dans ces deux cas, l'angine n'avait été que symptomatique.

ONZIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère ni vomissemens noirs; il y a une sorte d'angine; ischurie. — Mort le 11me. jour. — Ictère après la mort; un caillot dans l'oreillette droite; gonflement des amygdales, matière noire dans l'estomac et légère inflammation; matière grise et crémeuse dans les intestins; point d'inflammation.

Bruno Teldré, charpentier, âgé de 24 ans, entré à l'hôpital le 3 novembre au soir, avait huit jours de maladie. Il attribuait son état à ce qu'ayant dormi dans un appartement dont les croisées étaient ouvertes, il avait pris froid. L'invasion avait été, comme dans la plupart des cas, par des frissons, la douleur susorbitaire et celle des reins. Il avait pris de la crême de tartre chez lui. Il vomit presque toutes les boissons et ce qu'il rend est jaune et amer. Eau d'orge miellée pour boisson.

9me. *jour*. État général d'irritation, face rouge, violacée et bouffie comme celle des hommes adonnés au vin, yeux rouges, langue blanche et sèche dans le milieu et rouge sur les bords, phlogose et sensibilité extrême de l'arrière-bouche,

difficulté d'avaler la salive, pouls naturel, chaleur de même, évacuation régulière, grandes dispositions à vomir. Oxicrat pour boisson, lavement simple, sinapismes à la plante des pieds.

Le soir, même état.

10me. *jour.* Gorge toujours prise, très-sèche, langue de même, point de pouls, presque pas de chaleur à la peau, selles assez fréquentes, urines rares; le malade ne veut que de l'eau sucrée, elle lui est accordée.

Le soir, l'état n'est pas changé; vésicatoires aux deux jambes, eau sucrée.

11me. *jour.* Délire loquace, tremblement et froid des membres, plus de pouls ni de chaleur, la face est violette, la respiration est courte et pénible.

La mort est survenue à midi, le 6 novembre, onzième jour de la maladie.

Autopsie.

Le corps fut ouvert le 7 novembre à huit heures du matin; il était, presque partout, d'une couleur violacée brune, à la face particulièrement. On distinguait peu la couleur jaune à l'extérieur; mais elle était partout à l'intérieur; le tissu cellulaire, les membranes et les liquides blancs en étaient imprégnés. Il y avait un caillot de sang dans l'o-

reillette droite du cœur. Les poumons étaient de couleur brune dans la partie supérieure, et d'un rose vif à la partie inférieure, sans altération du tissu; la trachée-artère contenait des mucosités et n'était point enflammée. Les amygdales étaient gonflées et rouges; cette rougeur ne s'étendait pas à l'œsophage, ni au voile du palais. L'estomac qui contenait environ demi-litre de la matière noire liquide, pourrait être dit dans l'état naturel, si l'on n'observait à sa face interne quelques rougeurs circonscrites; les intestins grêles ainsi que les gros, presque vides et lubrifiés par une viscosité grisâtre et crémeuse, étaient dans l'état le plus naturel. Le foie était volumineux et de couleur jaune; les autres viscères n'offraient rien de remarquable.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère ni vomissemens noirs; il y a une sorte d'angine; ischurie. — Mort le 5me. jour. — Ictère après la mort; point de caillot dans l'oreillette droite; gonflement des amygdales; matière noire dans l'estomac et légère inflammation; matière noire et épaisse dans les intestins; point d'inflammation.

Joseph Albert, âgé de 21 ans, entré à l'hôpital

le 11 novembre après midi, avait quatre jours de maladie. Le premier jour il crut avoir une indigestion; il éprouva des frissons, ensuite il eut chaud; douleur susorbitaire et aux lombes; faiblesse des jambes; la fièvre se prononça et l'appétit se perdit. Cet homme n'a fait aucun remède les jours suivans, et il se rendit à l'hôpital parce qu'il ne pouvait pas travailler pour gagner sa vie.

4me. *jour de la maladie.* Le 11 novembre au soir, je notai : la face animée quoique le teint fût brun et halé, les yeux fort rouges, la langue blanche, la bouche amère, douleur à la tête, à l'épigastre et aux lombes, pouls naturel, chaleur bonne, selles régulières, urines rares; il y a beaucoup de calme dans tout l'individu : le moral est très-rassuré. Eau de tamarin pour boisson, onction camphrée sur l'abdomen; un lavement.

5me. *jour.* Même état que la veille et de plus, les amygdales sont enflammées; la déglutition est difficile, et la base de la langue extrêmement sensible, le malade y éprouve le sentiment d'une déchirure. Eau d'orge oxymellée, un lavement; onction camphrée sur l'abdomen, deux vésicatoires aux jambes.

Le soir, le malade, dans le même état que le matin, assure que si ce n'était le mal de gorge il se porterait bien. Eau d'orge miellée et acidulée, onction camphrée, lavement et pansement.

Dans la nuit, il a eu du délire; il sortait de son lit et courait dans la salle. Il mourut le jour suivant, le 13 novembre, cinquième jour de la maladie.

Autopsie.

L'ouverture du cadavre fut faite de suite; le corps était d'un jaune livide à l'extérieur, il eût été difficile de distinguer des ecchymoses à travers la peau brune et halée qui le recouvrait. Après avoir visité les viscères de la cavité thorachique, dans lesquels je ne remarquai rien qui fût digne d'annotation, j'ouvris la trachée-artère depuis sa bifurcation jusqu'à la glotte, et je n'y trouvai aucune trace d'inflammation; les amygdales étaient gonflées et rouges; les piliers du voile du palais l'étaient également; la base de la langue était plus épaisse que de coutume; l'intérieur de l'œsophage était d'une couleur de chair plus rouge qu'à l'ordinaire, mais sans ulcération. L'estomac, de couleur naturelle à l'extérieur, était un peu rosé à l'intérieur, et contenait un liquide brunâtre, semblable à celui du vomissement noir, cependant ce sujet n'avait pas vomi. Une matière noire, plus épaisse que la première, était dans les intestins grêles sans qu'ils fussent aucunement altérés. Le reste des viscères n'offrit rien de particulier à noter.

SECTION II.

Observations cliniques et autopsies du cerveau, du rachis, de la poitrine et de l'abdomen.

Si l'examen des viscères abdominaux a fait connaître que la matière noire des vomissemens a été observée constamment, l'examen de l'organe cérébral, et de ses dépendances, a fait voir également qu'une congestion de sérosité entre les membranes de la moëlle épinière a existé tout aussi fréquemment. Ces deux résultats de la maladie, que les recherches anatomiques ont fait découvrir, doivent fixer particulièrement l'attention, non-seulement parce qu'ils sont communs à tous les sujets atteints de fièvre jaune; mais parce que l'un, la matière noire des vomissemens, n'appartient à aucune autre maladie connue. Probablement le second, où l'hydrorachis sera observé dans d'autres affections à mesure que les anatomistes multiplieront leurs recherches dans cette partie, jusqu'à ces temps, fort négligée. Cependant si l'on pouvait le considérer comme lié essentiellement à la fièvre jaune, serait-il permis de supposer que cette collection de sérosité ne contribue point aux désordres de l'organisme? Plus tard, je dirai mon opinion à ce sujet. Actuellement, je dois rapporter les faits

qui peuvent servir de base à une discussion ultérieure sur ce point important.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec ictère, hémorragie, vomissement noir, et ischurie; point de coliques.— Mort le 6me. jour. — Hydrorachis; matière noire dans l'estomac, rien dans les intestins grêles; matière noire dans les gros; très-légère inflammation.

Jean Cruelle, âgé de 20 ans, entra à l'hôpital du séminaire, le 5 novembre; il était malade depuis cinq jours; voilà tout ce que je pus apprendre sur ce qui s'était passé avant son arrivée.

5me. *jour de la maladie, visite du soir.* La face, les yeux et toute l'habitude du corps sont jaunes. Il y a de larges plaques brunes sur les bras, à la poitrine et sur les cuisses; le pouls est nul, la peau froide, les yeux sont cernés par une large ecchymose; il y a une hémorragie, ou plutôt un suintement de sang par le nez, et des traces de vomissement noir sur les draps et à terre; la langue est d'un jaune brun, sèche, rugueuse et épaisse; l'épigastre et l'abdomen sont sensibles. Il y a un peu de délire, les réponses sont tardives et peu afférantes aux questions. Le malade est calme, il s'est

levé seul pour aller à la garde-robe; les selles sont noirâtres, les urines manquent. Potion tonique.

6me. *jour*. Il est mort avant la visite.

J'en fis l'ouverture le même jour, 6 novembre, à trois heures de l'après-midi, étant assisté par M. Jouary, et en présence de MM. Pariset et François. Dans cette occasion, je voulus porter mes recherches sur le système nerveux. En conséquence, m'étant procuré un maillet et un large ciseau de menuisier, je procédai de la manière suivante :

Autopsie.

Le cadavre est tout jaune et il y a de larges ecchymoses sur plusieurs points. Placé le dos en l'air, les tégumens ont été incisés depuis le sacrum jusqu'à l'oxiput; le crâne a été mis à découvert, et la dénudation des parties osseuses a été poursuivie dans toute l'étendue de la colonne vertébrale. A l'oxiput et au-dessous, jusques aux premières vertèbres dorsales, les tégumens et les muscles étaient inondés de sang; les muscles du dos, et des lombes pourvus d'une belle couleur de chair et d'une fibre assez serrée, n'en contenaient point; les apophyses épineuses ayant été enlevées dans toute la longueur de la colonne, les vertèbres furent attaquées à droite et à gauche à l'aide du ciseau, et le tiers de leur circonférence ayant

été enlevé, la moëlle épinière se trouva à découvert. Le crâne fut cassé à coups de maillet, et l'occiput emporté pour mettre complètement à découvert le cerveau, le cervelet et la moëlle épinière. Le premier fut trouvé dans l'état suivant : la dure-mère n'était point enflammée ni injectée de sang; il y avait un peu d'épanchement de ce dernier, vers la tente du cervelet et à la base du crâne; la pie-mère ne paraissait pas plus altérée, mais les sinuosités du cerveau étaient rouges et comme gorgées de sang; la substance corticale était dans l'état le plus naturel, et la pulpe cérébrale d'une belle blancheur; il y avait un peu de sérosité dans les ventricules. La consistance du viscère me parut naturelle; il en fut de même du cervelet au-dessus duquel les membranes étaient gorgées de sang; examiné dans toute son étendue, le cylindre rachidien me parut très-renflé. Quelques vaisseaux sanguins rampaient sur divers points de l'extérieur, sans qu'on pût attribuer leur couleur plus prononcée à un état pathologique. La première enveloppe ayant été incisée, il en sortit une sérosité limpide, d'une couleur légèrement jaune et sans odeur. La dure-mère était de couleur et de consistance naturelles, ainsi que les autres membranes; quelques feuillets de l'arachnoïde étaient globuleux et pleins d'une sérosité légèrement jaune : ceci se faisait remarquer particulièrement vers les vertèbres dor-

sales. La moëlle épinière elle-même ayant été divisée en deux parties, dans le sens de sa longueur, ne parut pas avoir éprouvé d'altération. Ayant poursuivi l'examen jusques au sacrum, je trouvai toujours de la sérosité entre les membranes, et cette même sérosité se continuait dans les subdivisions nerveuses de la queue de cheval. Les membranes furent toujours sans inflammation.

Les cavités thorachiques et abdominales furent trouvées dans l'état suivant. Le péricarde sain contenait un peu de sérosité légèrement jaune; Le cœur gras et volumineux renfermait beaucoup de sang dans l'oreillette droite. Ce sang était grumeleux et ne formait pas un caillot entier. Il n'y avait rien dans le ventricule, ni dans les cavités gauches. Les poumons injectés de sang dans leur partie supérieure et d'un beau rouge clair, n'étaient point altérés dans leur tissu. Il en était de même de la plèvre. Le péritoine et l'omentum étaient également sains et jaunes. Le tissu cellulaire plein de graisse, était de même couleur. Les viscères abdominaux avaient une teinte semblable, mais aucune apparence d'inflammation; l'estomac contenait demi-litre de la matière du vomissement; sa face interne était légèrement rosée dans quelques points, et le reste de couleur naturelle; les intestins grêles étaient vides; les gros renfermaient une matière noire pultacée; les

villosités de la membrane muqueuse étaient plus saillantes que de coutume, mais sans inflammation; le foie volumineux et d'un jaune clair à l'extérieur et dans sa substance, était d'un gris de plomb à sa partie concave; cette dernière couleur n'était que superficielle; la vésicule était presque vide, la rate saine, les reins et la vessie non phlogosés; celle-ci contenait un peu d'urine claire et teinte de jaune.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère ni vomissement; convulsions des membres; forme apoplectique. — Mort le 4me. jour. — Ictère après la mort; matière noire dans l'estomac et dans les intestins; point d'inflammation de ces viscères; conformation singulière du foie; hydrorachis.

François Orgura, âgé de 82 ans, entré à l'hôpital le 7 novembre, était malade depuis trois jours; il a été impossible d'avoir d'autres renseignemens sur les temps antérieurs à son entrée à l'hôpital.

Visite du 7 au soir, troisième jour de la maladie; stature forte; teint coloré; face rubiconde; grand mal de tête sus orbitaire; grande douleur des reins; yeux injectés, larmoyants et un peu jaunes; langue tremblante, blanche dans le milieu et rouge

sur les bords; bouche sèche ; pouls presque nul; peau froide et de couleur naturelle ; région abdominale sensible au toucher; point de déjections. Le malade balbutie ses réponses ; il y a un peu de délire et beaucoup d'anxiété; les membres sont agités de mouvemens convulsifs que l'on pourrait prendre pour le tremblement sénile, mais qui doivent être imputés à la maladie. Sinapismes aux deux jambes; un visicatoire à l'épigastre ; quatre onces d'infusion de rhubarbe ; eau de tamarin pour boisson ; un lavement émollient avec addition d'huile camphrée.

Mort le 8 avant la visite, le quatrième jour de la maladie.

L'ouverture que je fis à quatre heures du soir, aidé de M. Jouary, eut pour témoins MM. Pariset et François, et Merli, médecin de Barcelone.

Autopsie.

Habitude du corps jaune avec de larges ecchymoses au cou, sur la poitrine et sur les quatre membres ; la face est violacée; les lèvres noires; les yeux cernés d'une auréole de même couleur. Un tissu cellulaire abondant et jaune recouvre les muscles de l'abdomen ; le péricarde sain contient un peu de sérosité rougeâtre ; le cœur est très volumineux et recouvert d'un tissu cellulaire pourvu de graisse jaune ; l'oreillette droite contient une

grande quantité de sang noir à moitié figé ; il y a quelques concrétions fibro-albumineuses entre les filets tendineux du ventricule ; il n'y a rien à gauche. Le poumon gauche injecté de sang, n'a pas d'autre altération, le droit est sain ; la plèvre et le péritoine ne sont pas enflammés ; l'épiploon est gras et sain ; les viscères abdominaux ont la teinte jaune ; l'estomac contient des gaz et du sang noir ; sa membrane interne n'est pas enflammée ; vus extérieurement, les intestins grêles, et les gros ont une couleur bleuâtre ; ouverts en divers points, il demeure constant que cette couleur leur est donnée par une matière noire visqueuse, qui est très abondante dans leur intérieur ; cette matière étant enlevée par des lotions convenables, il est reconnu que la membrane interne des intestins n'est pas enflammée. Le foie d'une structure singulière n'est pas divisé en lobes ; c'est une masse ovale un peu applatie d'avant en arrière et ressemblant à une citrouille oblongue ; il n'y a point de face concave, ni de scissure ; la vésicule est postérieurement dans sa direction ordinaire et contient environ deux onces d'une bile très-noire et filante ; ses rapports avec le duodenum sont comme dans les autres sujéts ; la rate est en bon état ainsi que les viscères de l'appareil urinaire.

Le crâne et le rachis ont été ouverts et, comme dans l'observation qui précède, j'ai trouvé la con-

gestion séreuse entre les deux membranes de la moelle épinière. Ce cas ne diffère point du premier, voilà pourquoi je supprime les détails anatomiques.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune, ictère, vomissement noir, ischurie; emploi du quinquina. — Mort le 5me. jour. — Ictère, concrétion fibro-albumineuse; matière noire dans l'estomac et très-légère inflammation; les intestins grêles sont remplis de gaz et sans inflammation; les gros contiennent de la matière noire et sont un peu rouges. — Hidrorachis.

Jean Garriguet, âgé de 27 ans, entré à l'hôpital le 6 novembre après midi, était malade de la veille. Il avait eu, à six heures du soir, un grand froid qui dura deux heures, après quoi il y eut chaleur générale et douleur des lombes; les extrémités inférieures étaient comme brisées.

J'attendais une occasion d'employer le quinquina conformément aux idées du docteur Lafuente : jusqu'alors je n'avais eu aucun malade qui n'eût pas plus de vingt-quatre heures de maladie; mais celui-ci était dans les conditions qui permettent encore d'espérer de bons effets de ce remède.

6 Novembre, deuxième jour de la maladie, je trouvai les yeux rouges et un peu larmoyans, la face très-colorée, la langue blanche vers le milieu, jaune à la base, et rouge sur les bords. La bouche était amère et sèche, le pouls fréquent et assez vigoureux, la peau sèche et chaude, l'épigastre et l'abdomen n'étaient point douloureux, les selles et les urines étaient rares. Opiat une once et demie, c'est-à-dire six gros de quinquina à prendre en trois doses; onction camphrée aux lombes, un lavement.

3me. *jour.* Le malade a dormi; la face est colorée, les yeux moins rouges qu'hier sont un peu jaunes; il y a soif, la langue est sèche et blanche au milieu et rouge sur les bords; le pouls est naturel, la chaleur de la peau est diminuée, les selles et les urines sont toujours rares, il y a beaucoup d'anxiété. Deux prises de quinquina ont été rejetées; les symptômes annonçant que la maladie est à la seconde période, je supprimai le quinquina et prescrivis la limonade et un lavement.

Visite du soir. Le malade est comme le matin; la peau devient jaune; mêmes remèdes.

4me. *jour.* Agitation, malaise; cependant le malade dit que rien ne lui fait mal; la face est décolorée et plombée; les yeux sont plus jaunes et les paupières supérieures ecchymosées; il y

a soif; langue humide et blanche dans son entier; sensibilité à l'épigastre; flatuosités et vomissemens de matière brune; la peau devient terne; la chaleur est assez vive; il y a eu une selle abondante de matières noires; les urines sont supprimées. Un emplâtre vésicatoire sur l'abdomen, potion huileuse camphrée, eau d'orge miellée, un lavement.

Visite du soir. Le malade est assez calme, il est assoupi; la face et le corps sont jaunes; quelques vomissemens assez éloignés chassent quelques bouchées de matière noire; le pouls est à peine sensible, la peau de chaleur naturelle, la langue sèche, les réponses sont tardives; il n'y a pas eu d'évacuations alvines ni urinaires.

5me. *jour.* Le malade a perdu connaissance vers minuit, et il est mort à quatre heures du matin, le 9 novembre. Le cadavre a été ouvert à neuf heures, par M. Roma.

Autopsie.

Le corps est tout jaune, et il y a des taches brunes sur le cou, les épaules, les bras et les cuisses; les lèvres et les parties génitales sont violettes; les yeux sont cernés d'un cercle de même couleur. D'abord je procédai à l'examen des viscères thora-

chiques et abdominaux : je trouvai dans la poitrine le péricarde sain, contenant un peu de sérosité jaune; le cœur avait, dans l'oreillette droite, une concrétion fibro-albumineuse jaune, grosse comme un œuf de poule; le ventricule du même côté était vide; il n'y avait rien dans les cavités gauches. L'artère aorte, comme affaissée, contenait moyennement de sang liquide et de couleur de brique pilée; les veines caves, plus tendues, renfermaient des caillots de sang noir; les poumons étaient gorgés d'un sang violacé, mais sans altération du tissu; le foie, d'un jaune clair extérieurement et à l'intérieur, n'avait point d'altération; la vésicule contenait environ une once de bile à l'état ordinaire; la rate était saine et peu volumineuse; les viscères gastriques avaient la couleur naturelle, tirant sur le jaune; l'estomac ouvert, a laissé voir de la matière noire dans son intérieur et la face interne était légèrement rosée dans toute son étendue; les intestins grêles contenaient des gaz et point de matière noire; ils n'étaient pas enflammés; les gros, le cœcum et le colon, légèrement rosés, avaient de la matière noire poisseuse; les reins et la vessie ne fournirent rien à noter; il en fut de même des membranes séreuses.

Je procédai ensuite à l'ouverture du crâne et du rachis, comme il a été dit dans la 13me. observation; et je notai l'hydropisie de la moelle épinière

et des nerfs sacrés, ainsi que les autres remarques qui ont été faites dans le sujet de la susdite observation.

SEIZIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec ictère; ischurie; vomissemens noirs; soubresaut des tendons, hoquet, etc.; usage du quinquina et du musc. — Mort le 8me. jour. — Ictère; rien au cœur; matière noire dans l'estomac; rien dans les intestins; point d'inflammation dans ces viscères; la vessie est tapissée d'un enduit noir; deux onces trois gros de sérosité dans les membranes du rachis; décoloration de la face par la section des tégumens.

Augustin Rives, âgé de 31 ans, entra à l'hôpital, le 6 novembre au soir, étant malade depuis trois jours. Le premier jour, il eut froid, et ensuite chaud; douleur de tête et des lombes, et vomit de la bile; il attribuait cela à une indigestion causée par des champignons.

7 Novembre, 4me. jour de la maladie, face très-colorée; yeux injectés et rouges; langue blanchâtre au milieu et rouge sur les bords; peu de soif; légère douleur à l'épigastre; pouls peu élevé; chaleur assez vive à la peau; frissons passagers; dou-

leurs fixes à la tête et aux lombes ; les évacuations sont régulières. Malgré que la maladie soit au quatrième jour, les symptômes paraissent appartenir encore à la première période. En conséquence, j'ordonnai une once d'opiat fébrifuge à prendre en deux doses avant la visite du soir, et la limonade pour boisson.

Visite du soir. Il a vomi la première prise de quinquina, et il n'a plus voulu en prendre. L'état est le même ; limonade avec la crême de tartre ; un lavement.

5me. *jour.* Face colorée, pouls bon ; chaleur naturelle ; selles et urines régulières. La douleur de tête et des lombes est diminuée ; l'épigastre est sensible au toucher ; mais le malade trouve qu'il est bien ; il demande du chocolat ; je le lui accorde ; limonade tartarisée pour boisson ; lavement.

Le soir, même état ; même traitement ; le malade est calme.

6me. *jour.* Face colorée, chaleur assez vive, pouls fréquent, yeux plus rouges que les autres jours ; langue sèche ; les urines se suppriment. Eau d'orge miellée et nitrée ; lavement.

Visite du soir. Bouche sèche et amère ; la face se décolore ; le pouls est petit ; la chaleur de la peau diminue. Prescription du matin.

7me. *jour.* Face colorée de nouveau, pouls élevé, vibrations des tendons ; yeux rouges sur un

fonds légèrement jaune; langue de même, nette et humide; selles fréquentes et noirâtres; point d'urines; nausées; éructations et de temps en temps le hoquet. Potion antispasmodique avec quatre grains de musc; eau d'orge miellée et nitrée; onction camphrée sur l'abdomen; lavement avec addition d'huile camphrée; sinapismes aux deux jambes.

Visite du soir. L'état du malade empire; les nausées se sont changées en vomissemens précédés de cardialgies déchirantes; la matière des vomissemens est sanguinolente et brune; le pouls est faible; la chaleur diminue; la face est décomposée et jaune; les yeux également et toujours injectés; les selles continuent; les urines manquent.

8me. *jour.* Il y a eu des vomissemens noirs pendant la nuit, toujours précédés de grandes anxiétés précordiales. Le matin, délire comateux très-intense; pouls à peine sensible; peau froide et jaune; respiration par bouffées.

Mort à onze heures du matin, le 11 novembre, huitième jour de la maladie.

J'ai fait l'ouverture du cadavre le même jour, à quatre heures du soir, étant assisté par M. Roma.

Autopsie.

Le cadavre est jaune avec de larges ecchymoses

sur les membres; la face est effrayante par l'aspect jaune et violet foncé qu'elle présente; les oreilles, les paupières et les lèvres sont de cette dernière couleur; il en est de même des parties sexuelles. Le cadavre ayant été placé le dos en l'air et la tête étant penchée hors de la table, il est sorti par la bouche environ demi-litre d'un liquide semblable à du marc de café. Après avoir enlevé les tégumens et les muscles le long de la colonne vertébrale, j'emportai le coccix, la face postérieure du sacrum et celle des vertèbres lombaires afin d'arriver promptement à la subdivision de la moelle épinière. Je trouvai les différens rameaux de la queue de cheval renflés par de la sérosité, et la moelle elle-même était entourée de cette même sérosité. Le corps ayant été placé sur un plan incliné, j'ouvris la dure-mère à la partie la plus inférieure de la moelle épinière, et, au bout d'un quart d'heure, j'eus recueilli deux onces trois gros de sérosité. J'avais en vue, en procédant ainsi, de m'assurer de la quantité de sérosité qui serait dans le prolongement médullaire spinal : elle se perd ordinairement lorsqu'on procède du cerveau au coccix; le reste de la moelle épinière ayant été mis à découvert, j'ai trouvé quelques-uns des vaisseaux sanguins qui rampent sur les membranes assez bien injectés, particulièrement vers la région dorsale, mais il n'y avait de l'eau nulle part, et

la moelle était de couleur et de consistance naturelles. A la région cervicale il y avait beaucoup de sang dans les tégumens, le tissu cellulaire et les muscles; en sorte que tout en fut inondé. Après avoir épongé, je ne trouvai rien à la moelle ni aux tuniques qui fût digne d'être noté. Je mis le cerveau à découvert et j'aperçus d'abord les membranes dans un commencement de phlogose; la pie-mère laissait voir des extravasations de sang dans toutes les dépressions que présentent les sinuosités de la surface du viscère; il en était de même au cervelet, quoique les sinuosités y soient moins prononcées; la substance de l'un et de l'autre organe était sans altération de consistance ni de couleur ; les ventricules contenaient un peu de sérosité.

Les viscères étaient dans l'état suivant. Dans la poitrine, les organes n'ont offert d'autre particularité que la congestion du sang dans les poumons; le foie était volumineux et d'un jaune clair à sa surface comme à l'extérieur; dans la vésicule, il y avait une once environ d'une bile épaisse et filante; la rate était saine; l'estomac, qui s'était vidé au commencement de l'autopsie, ne contenait plus rien et il n'a offert aucune trace d'inflammation à l'intérieur ni à l'extérieur; les intestins grêles n'avaient pas de matière noire, et n'étaient pas enflammés : ils contenaient deux vers lombrics; la

valvule ileo-cœcale était saine; les gros intestins renfermaient de la matière noire poisseuse; les reins étaient un peu gorgés de sang et plus volumineux que de coutume; mais ce que je n'avais pas vu encore, la vessie était distendue extraordinairement par une grande quantité d'urine que j'évalue à un litre au moins. Par une légère compression exercée sur son fonds, l'urine sortit du canal de l'urètre et il fut facile d'en expulser plus de la moitié par ce moyen : cette urine était limpide et légèrement jaune; la vessie fut ouverte et je la trouvai plus épaisse que de coutume; la membrane interne était tapissée dans son entier par une couche noirâtre adhérente, que l'on aurait pu considérer comme un état gangréneux si la membrane muqueuse eût été altérée dans sa contexture; mais elle était saine, et la couche noirâtre qui la recouvrait s'en détachait très-facilement. On peut en donner une idée assez exacte, en la comparant à la tunique noire qui tapisse l'intérieur de l'abdomen de quelques poissons, particulièrement du merlan. Je dois ajouter que la figure du cadavre, de violette qu'elle était, devint d'un pâle jaunâtre après la section des tégumens du cou, remarque qui fut faite primitivement par M. Roma. On ne peut expliquer ceci qu'en supposant que cette section ayant donné passage au sang épanché, celui qui était sous les tégumens de la face s'évac-

cua aussi, d'où suivit la décoloration. Cet homme était très-gras.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune, ictère partiel; vomissement noir; le malade pisse au lit. — Mort le 6me. jour. — Ictère général après la mort; face violette; matière noire dans l'estomac, et quelques rougeurs; point d'inflammation aux intestins qui contiennent de la matière noire; hydrorachis.

Jaumes Sola, âgé de 21 ans, entré à l'hôpital le 10 novembre, avait cinq jours de maladie; il avait eu des frissons le premier jour; ensuite chaud et mal de tête. Il n'a point pris de remèdes.

10 novembre, 5me. jour de la maladie. Le soir, face colorée; douleur de tête; yeux brillans injectés de sang et un peu jaunes; soif; langue rouge dans son entier, et gercée; légère douleur à l'épigastre; nausées; pouls régulier; chaleur bonne; évacuations alvines et urinaires modérées. Eau d'orge miellée et nitrée; onction camphrée sur l'abdomen; lavement camphré.

6me. *jour.* Face très-jaune, yeux de même; langue sèche et rugueuse, légèrement teinte de jaune sur un fonds rouge; nausées; vomissemens de matières noires; somnolence, réponses tardives;

pouls faible; peu de chaleur à la peau; légère douleur à l'épigastre; le malade pisse au lit; anxiété générale.

Mort avant la visite du soir, le 11 novembre, sixième jour de la maladie.

J'en ai fait l'ouverture, le même jour, avec M. Roma.

Autopsie.

Le corps était très-jaune après la mort, et la face violette ressemblait à celle des pendus ou des hommes frappés d'apoplexie. Les viscères de la poitrine étaient gorgés de sang; le cœur n'offrait aucune particularité; une teinte jaune se faisait remarquer sur tous les viscères de l'abdomen, le foie était volumineux et jaune, avec des taches rouges de différentes grandeurs, mais la couleur de ces dernières ne pénétrait point dans le tissu du viscère; la vésicule était presque vide; la rate ni le pancréas ne s'éloignaient pas de l'état naturel; l'estomac contenait une grande quantité de la matière noire des vomissemens, mais il n'y avait aucune trace bien marquée d'inflammation à la membrane muqueuse; on y apercevait çà et là quelques rougeurs, principalement aux orifices; une autre matière noire, différente de celle de l'estomac par sa consistance et sa viscosité, régnait dans les intestins grêles aussi bien que dans les

gros; mais le tissu des viscères n'était point altéré; la vessie était saine, et contenait fort peu d'urine; les reins étaient en bon état.

Je passai à l'examen du cerveau et de la moelle épinière, par les procédés que j'ai déjà indiqués, et j'y trouvai les mêmes épanchemens de sang et la rougeur des membranes que dans l'obervation précédente; j'y trouvai également l'hydrorachis et la même quantité de sérosité. Aussi, je supprime les détails de cette dissection, qui ne seraient que la répétition de ce qui a été dit en racontant les observations qui précèdent celle-ci.

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec ictère, hémorragie nasale, vomissemens noirs, grande anxiété, ischurie, force musculaire très-prononcée. — Mort le 8me. jour. — Cadavre jaune et ecchymosé, hydrorachis très-considérable, concrétion fibro-albumineuse au cœur, matière noire dans l'estomac et dans les intestins, peu d'inflammation dans ces viscères. (1)

Joseph Bosc, âgé de 35 ans, d'une stature

(1) Je me suis coupé au petit doigt gauche tandis que j'avais la main dans la poitrine pour détacher les poumons, et j'ai reçu dans les yeux de la sanie du cadavre, lorsque je détachais les apophises dorsales à coups de maillet et de ciseau.

haute et d'une forte complexion, entra à l'hôpital le 7 novembre au soir; il était malade de la veille; il avait eu des frissons et avait vomi son souper; après cela il eut un mal de tête très-fort.

7 Novembre au soir, 2me. jour de la maladie; il a la face décolorée et comme troublée, douleur de tête et aux lombes; yeux un peu rouges, langue sèche, blanche au milieu, rouge sur les bords; flatuosités, pouls petit et fébrile, chaleur bonne, selles et urines modérées, vives inquiétudes et craintes de la mort; insomnie; limonade pour boisson, lavement.

Visite du soir. Face décolorée et montrant de l'inquiétude, nausées, disposition constante à vomir, langue blanche, bouche amère, soif, douleur à l'abdomen, celle de la tête et des lombes a diminué, les yeux sont plus rouges aux angles internes, les selles sont noires et sanglantes, les urines rouges et rares, le pouls est fréquent et petit, la chaleur de la peau moyenne; il y a une grande anxiété. Potion huileuse anodine, onction camphrée sur l'abdomen, limonade, lavement.

4me. *jour.* La face se décompose; elle prend la couleur cendrée; l'inquiétude est peinte dans tous les traits; les yeux sont rouges et jaunes; la bouche est amère; la langue sèche; il y

a soif ; les envies de vomir sont fréquentes ; l'épigastre est sensible ; l'abdomen douloureux ; il y a des vomissemens les uns jaunâtres, d'autres chocolatés ; le pouls de fébrile qu'il était devient naturel ; la peau est de température également naturelle ; il n'y a point de sommeil ; les selles sont fréquentes et noirâtres ; les urines rares. Continué les remèdes d'hier au soir.

Visite du soir. Même état, mêmes moyens.

5me. *jour.* Les vomissemens ainsi que la douleur abdominale sont calmés ; le malade en est rassuré ; il y a une hémorragie nasale ; les yeux sont plus rouges ; la langue légèrement blanche ; il y a soif ; point de sommeil ; pouls naturel ; chaleur bonne ; selles toujours noirâtres ; urines abondantes et peu colorées. Continué le même traitement.

Visite du soir. Envie de vomir et retour des craintes et de la plus vive anxiété ; il y a de nouveau douleur à l'abdomen, langue sèche et soif, pouls petit, la chaleur de la peau est la même, les selles continuent, les urines sont rares. Onctions camphrées sur l'abdomen, lavement : je me borne à ces prescriptions car le malade craignant les vomissemens, ne veut rien boire pour ne pas les provoquer.

6me *jour.* Douleur à l'épigastre que le toucher réveille, pouls petit, chaleur bonne, plusieurs

vomissemens noirs, les angles internes des yeux sont très-rouges, les externes jaunes, les évacuations sont régulières; il y a des gémissemens et du malaise; le malade refuse de prendre les remèdes. Onction camphrée sur l'abdomen, lavement émollient camphré.

Visite du soir. Il y a un peu de calme. Mêmes moyens que ce matin.

7e. *jour.* Le malade vomit ce qu'il prend, il a essayé de plusieurs boissons, toutes provoquent les vomissemens qui sont chocolatés; le pouls est faible; la peau fraîche et prenant la teinte jaune; le ventre est sensible et douloureux; insomnie; vives craintes de la mort. Onction camphrée sur l'abdomen; eau vineuse que le malade demande.

Visite du soir. La face et tout le corps sont jaunes; les yeux également jaunes et rouges; pensées sinistres; gémissemens profonds; réponses tardives; pouls petit; peau froide; langue sèche; incrustation noirâtre autour des dents; ventre douloureux; il y a quelques vomissemens noirs de temps en temps; quelques selles noires mêlées de sang; les urines sont très rares; le malade satisfait à ses besoins sans le secours des infirmiers; il ne boit plus rien.

8e. Abolition des sens; membres déjetés; respiration par bouffées; écume rougeâtre à la bouche; plus de pouls; peau froide.

Mort à neuf heures du matin, le 13 novembre, huitième jour de la maladie.

Je fis l'ouverture du cadavre le soir, avec M. Roma.

Autopsie.

Corps tout jaune ; taches brunes à la face, au cou, sur les épaules et tout le long du dos ; les paupières, les lèvres et les parties sexuelles sont noires ; le cadavre, placé le dos en l'air et ayant la tête penchée, a rendu quantité de matière noire ; le cerveau et la moelle épinière ayant été mis à découvert, j'ai trouvé les membranes et la substance propre du viscère dans le même état que dans les observations précédentes ; mais aucun cadavre ne m'avait montré la dure-mère spinale aussi renflée que dans le cas présent ; j'évaluai à plus de trois onces la sérosité qu'elle contenait ; la moelle épinière était sans altération.

Les viscères thorachiques ont été examinés ensuite ; j'ai trouvé une concrétion fibro-albumineuse dans l'oreillette droite ; j'en ai trouvé des filamens mêlés de caillots de sang dans la veine-cave, jusqu'à sa bifurcation sacrée ; le ventricule droit était vide ; les cavités gauches l'étaient également, et l'aorte ne contenait que peu de sang dans lequel il semblait qu'on eût mêlé de la brique pilée ; les poumons étaient d'un rouge violet et très-gorgés de sang ; le foie et la rate étaient sains ; l'estomac

était rosé à l'intérieur dans toute son étendue ; il y avait encore de la matière noire ; les intestins grêles contenaient beaucoup de matière poisseuse qui leur donnait, à l'extérieur, l'aspect gangréneux ; mais après les avoir lavés , on les voyait exempts d'inflammation ; les gros intestins , le colon particulièrement , renfermait une matière sanieuse , et il était un peu enflammé ; la vessie était pleine , outre mesure , d'une urine limpide et jaune , elle était sans altération ; les reins étaient dans l'état naturel ; les départemens de la membrane séreuse n'offraient aucune trace d'inflammation ; le corps était très-gras.

DIXNEUVIÈME OBSERVATION.

*Fièvre jaune avec ictère ; vomissement noir ; hémorragie nasale ; ischurie — Mort le 8*me *jour. — Ictère plus intense qu'avant la mort ; ecchymoses ; concrétion fibro-albumineuse ; matière noire dans l'estomac et les intestins ; point d'inflammation de ces viscères ; hidrorachis.*

Marc Frèches, âgé de 13 ans , entré à l'hopital le 8 novembre , avait trois jours de maladie ; le premier jour il eut des frissons , douleurs de tête et des reins ; il fut purgé avec de la crême de tartre.

3me. *jour de la maladie , visite du soir.* Visage coloré ; yeux un peu rouges et animés ; douleur de

tête; langue blanche dans le milieu et pointillée, rouge sur les bords; sensibilité douloureuse à l'épigastre; envies de vomir et vomissemens de bile; pouls bon et comme naturel; peau blanche; chaleur un peu vive; selles fréquentes; urines régulières. Potion huileuse antispasmodique; quatre onces teinture de rhubarbe; eau de tamarin pour boisson, lavement simple; vésicatoire rubéfiant à l'épigastre.

4me. *jour*. Les couleurs de la face disparaissent; il y a pâleur, le pouls est lent; la chaleur naturelle; la langue comme hier; les vomissemens ont cessé; l'abdomen est douloureux; la céphalalgie et la douleur lombaire ont diminué; insomnie; il y a eu des selles copieuses; les urines sont régulières. Décoction de quinquina édulcorée, une livre; lavement camphré, sinapismes aux deux jambes.

Visite du soir. Le malade n'a pas pris les remèdes et il a enlevé les sinapismes avant qu'ils eussent produit le moindre effet; son état est le même que ce matin.

5me. *jour*. Pâleur de la face mieux prononcée qu'hier; les yeux toujours un peu rouges prennent une teinte jaune légère; la langue est blanche et sèche; la douleur de tête, celle des lombes et celle de l'abdomen sont calmées; les selles sont régulières; les urines rares; il y a des nausées, des éructations fatigantes, du malaise et une agitation inquiétante; pouls petit et lent; chaleur bonne. Décoction

de quinquina édulcorée, une livre; lavement émollient camphré.

Visite du soir. Il n'a pas pris les remèdes; les nausées continuent; il y a des vomissemens de matières noirâtres; somnolence; douleur de tête et de l'abdomen; la langue est rouge, épaisse et couverte d'un enduit chocolaté; le pouls petit et lent; la chaleur bonne; la peau devient jaune; cette couleur est plus marquée aux yeux. Eau d'orge miellée; onction camphrée sur l'abdomen; lavement.

6me. *jour.* L'état est le même qu'hier; la somnolence plus grande. Mêmes remèdes.

Visite du soir. Le malade pousse des accens plaintifs; il n'y a point d'amélioration. Mêmes moyens.

7me. *jour.* La face et la peau sont plus jaunes; les vomissemens continuent; le pouls est nul; la chaleur bonne; toujours somnolence. Si on éveille le malade, il répond lentement, mais juste.

Visite du soir. Il n'y a pas de mieux.

8me. *jour.* Abolition des sens; le corps et la face sont très-jaunes; le pouls nul; la peau froide; la respiration haletante; les lèvres noires; la langue de même; la bouche béante; les yeux sont cernés par une ecchymose; il y a des traces d'une hémorragie nasale sur la joue et sur les draps du lit.

Mort à midi, le 13 novembre, huitième jour de la maladie.

J'ouvris le cadavre le lendemain, à huit heures du matin, avec M. Roma.

Autopsie.

Habitude du corps beaucoup plus jaune qu'avant la mort; il y a des taches violettes sur le cou, les épaules, au dos, sur les cuisses et sur les jambes; l'oreillette droite du cœur contient une concrétion fibro-albumineuse grosse comme un œuf de pigeon et terminée par des prolongemens qui allaient dans les vaisseaux : ces concrétions existent aussi dans la veine-cave, conjointement avec des caillots. Il n'y a rien dans le cœur à gauche; les poumons sont gorgés de sang et violacés; le foie est d'un jaune clair avec quelques rougeurs violacées superficielles; la rate est à l'état naturel; la matière noire propre à l'estomac et celle qui est particulière aux intestins sont observées, mais les viscères ne sont point enflammés. Il est reconnu encore que la couleur noire des intestins grêles n'est due qu'à la présence de la matière noire. Il n'y a rien à noter aux reins, à la vessie, au mésentère, au péritoine ni à l'épiploon.

Les désordres de la cavité crânienne et ceux du rachis diffèrent peu de ceux déjà observés; toujours forte coloration des méninges; extravasation du sang entre leurs replis, et principalement l'hy-

dropisie de la moelle épinière; la collection de la sérosité peut être évaluée à deux onces.

Les sept observations dont je viens de donner connaissance, sont autant de preuves de l'existence de la sérosité rachidienne. Il y a eu quelques variétés légères dans la quantité de cette humeur, mais ces différences ne sont point telles, qu'on ne doive considérer ces différens cas sous le même point de vue. Une autre observation que je donnerai bientôt, confirmera l'existence de l'hydrorachis et portera à huit les ouvertures de la colonne vertébrale que j'ai faites : les circonstances ne m'ont pas permis d'en entreprendre un plus grand nombre. Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, je déplorai d'être seul pour ma mission et d'être obligé de tout faire et de tout voir par moi-même.

SECTION III.

Observations cliniques, autopsies et analyses de plusieurs produits morbifiques.

L'ouverture des cadavres m'a fourni l'occasion de recueillir trois produits morbifiques, dont la connaissance physico-chimique doit conduire à l'explication de plusieurs phénomènes de la maladie. Ces produits sont : 1°. la matière noire qui était dans l'estomac et les intestins, semblable à

celle que les malades rendaient par le vomissement, et que l'on reconnaissait même dans les déjections alvines pendant la seconde et la troisième période; 2°. une collection de sérosité entre les membranes de la moelle épinière; 3°. des concrétions fibro-albumineuses, de couleur d'ambre jaune, qui étaient dans l'oreillette droite du cœur, dans le ventricule du même côté et même dans les gros vaisseaux à sang noir. Les deux premiers ont été trouvés constamment; le troisième ne l'a été que dans la moitié des sujets. Je l'ai trouvé également après les fièvres intermittentes pernicieuses, et je m'en suis servi pour faire voir que ces maladies ont des analogies avec la fièvre d'outre-mer (1). Par conséquent, je puis avancer qu'il n'appartient pas spécialement à celle-ci; mais il doit concourir dans l'étude des phénomènes qui la caractérisent; et, s'il est commun à la fièvre jaune et à l'intermittente pernicieuse, il servira aussi à prouver la filiation que j'ai dit autrefois exister entre ces deux maladies.

§. I. *Matière noire trouvée dans l'estomac et dans les intestins.*

Ce produit, qui caractérise la fièvre jaune, con-

(1) Voyez mes *recherches sur la contagion des fièvres intermittentes.* Paris, 1818.

sidéré dans l'estomac, est toujours liquide. Tantôt il est rougeâtre et laisse voir encore quelques traces de la couleur naturelle du sang; alors il est homogène et violacé comme la lie du vin; d'autres fois, il est noirâtre et ressemble à du marc de café: alors il n'est plus homogène, et lorsqu'on le tient dans le creux de la main, on distingue facilement des flocons noirs, délayés dans une sérosité assez abondante. Si on le recueille dans une bouteille ou dans un verre, il se sépare en deux parties à peu près égales au bout de plusieurs heures; l'une, la partie noire, occupe le fond du vase; l'autre, la partie séreuse est au-dessus : celle-ci est de couleur de marron clair; mais cette séparation n'est pas comme celle du sang tiré des veines. La matière noire ne se coagule pas; elle est toujours divisible et fluante, et, pour peu qu'on imprime du mouvement au vase, elle se mêle aussitôt avec la sérosité; on l'obtient par décantation plus facilement qu'au moyen du filtre : alors elle est gluante et l'on peut en donner une idée assez exacte en la comparant à de la raclure de boyaux que l'on aurait broyée dans un mortier et à laquelle on aurait mêlé intimement de la suie ou du noir de fumée.

La matière noire que l'on trouve dans les intestins est homogène, pultacée et plus épaisse que celle de l'estomac : elle a quelque chose de poisseux et prend aux mains comme de la colle. Ordi-

nairement elle tient à la membrane muqueuse ce que ne fait pas celle de l'estomac; elle est la même dans les intestins grêles et dans les gros, et n'en occupe que certaines portions dans les uns et dans les autres; jamais je ne l'ai trouvée dans toute l'étendue du canal. Il est à remarquer que les vers y ont vécu, car ils se remuaient encore à l'ouverture des intestins, lorsque le cadavre n'était pas entièrement refroidi.

Les observations suivantes et les analyses qui les terminent, feront mieux connaître l'une et l'autre matière noire ainsi que leurs principes constituans.

VINGTIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune sans ictère; il y a des vomissemens noirs; ischurie, saignée dans la première periode; — Mort le 6me. jour; — Ictère après la mort; concrétion fibro-albumineuse; matière noire dans l'estomac; inflammation et ulcération de ce dernier; matière noire dans les intestins; les grêles sont enflammés; rougeur de la membrane séreuse; quelques essais analytiques de la matière noire; sa saveur.

Jean Fon, âgé de dix-neuf ans, entré à l'hôpital le 8 novembre au soir, avait quatre jours de maladie. Le premier jour, il avait eu des fris-

sons et de la fièvre ; il fut sur pied les jours suivans, pendant lesquels il eut des vomissemens de bile. Il se fit saigner le troisième jour et prit de la crême de tartre ; mais, se sentant toujours incapable de travailler, il vint à l'hôpital, où il se plaignit d'une douleur à l'épigastre. Le médecin espagnol, qui était chargé de visiter les entrans, en l'absence des autres médecins, lui fit appliquer un synapisme sur l'abdomen.

9 Novembre, 5me. jour de la maladie, je trouvai la face décolorée et jaunâtre, les yeux injectés et un peu jaunes, la langue jaune à sa base, blanche dans le milieu et rouge sur les bords ; douleur à l'épigastre, peau fraîche et de couleur naturelle, pouls très-lent, selles copieuses et sanguinolentes, urines nulles. Le sinapisme a produit l'effet rubéfiant ; potion huileuse camphrée ; eau d'orge miellée et nitrée ; lavement émollient camphré.

Visite du soir. Douleur à l'épigastre ; vomissemens noirs précédés de flatuosités ; selles et urines nulles, grande anxiété, les sens sont libres ; la force musculaire se soutient ; mêmes remèdes.

6me. *jour.* Mort à quatre heures du matin, le 10 novembre.

J'en fis l'ouverture à huit heures, aidé par MM. Jouary et Roma.

Autopsie.

Extérieur du corps légèrement jaune ; point de tâches brunes ; l'ouverture des cavités du tronc a fait voir la membrane séreuse de l'abdomen et de la poitrine rougie par l'injection des vaisseaux ; le péricarde contenait peu de sérosité ; le cœur, de grosseur naturelle, renfermait une concrétion fibro-albumineuse en forme de sablier, égale en volume à deux œufs de pigeon, dont une portion occupait l'oreillette droite et l'autre le ventricule ; elle se terminait par des prolongemens qui se subdivisaient en trois branches terminées elles-mêmes par des caillots cylindriques ; cette portion ou prolongement avait de cinq à six pouces de long ; il n'y avait rien dans les cavités gauches ; le poumon un peu injecté de sang était sain ; d'anciennes adhérences fixaient le lobe droit aux côtés ; le foie de couleur naturelle était volumineux, mais sain ; la vésicule moyennement pleine contenait une bile de consistance et de couleur naturelles ; la rate un peu gonflée était molle ; l'estomac contenait des gaz et environ quatre onces de matière noire ; l'extérieur de ce viscère ne présentait aucun désordre ; l'intérieur était d'un rouge de vin et parsemé de petits ulcères creux dont le plus grand n'avait pas trois lignes de diamètre et qui étaient tous circulaires ; les uns étaient nuds et les autres

couverts d'une escarre ; on ne peut donner une idée plus exacte de l'intérieur de cet estomac et de ces ulcères, qu'en le comparant à un firmament étoilé où l'on voit des espaces assez grands qui séparent des étoiles du premier ordre, du second, du troisième, etc. ; les intestins grêles bleuâtres à l'extérieur, contenaient la matière noire visqueuse trouvée déjà dans d'autres cadavres ; la membrane muqueuse était d'un rouge violacé ; la valvule iléo-sécale était très-rouge ; immédiatement au-dessous il y avait deux vers lombrics ; les gros intestins étaient de couleur naturelle et contenaient de la matière noire poisseuse ; la vessie, pleine d'urine limpide et jaune, était saine.

J'ai examiné la matière noire qui avait été trouvée dans l'estomac. Ayant été mise sur un filtre, elle s'est séparée en deux parties ; l'une, qui était passée, était limpide et d'une couleur de marron clair, répandait une odeur fade et nauséabonde ; elle avait quelque chose de moelleux au toucher ; sa saveur était un peu stiptique et fade : la seconde, qui était restée sur le filtre, était noire, visqueuse et filante ; elle ressemblait à de la raclure de boyaux dans laquelle on aurait mêlé intimement de la suie ; elle avait une odeur fade.

La partie liquide a donné les résultats suivans : traitée par le sirop de violettes, elle n'a éprouvé aucun changement sensible.

Avec la teinture de tournesol, elle a rougi un peu.

Avec le vinaigre, elle a pris une couleur d'un rouge pâle.

Avec le sub-carbonate de potasse, elle a fait un peu effervescence.

Avec l'acétate de plomb liquide, elle a donné un précipité floconneux, qui dénote la présence de l'albumine ou de la gélatine.

Mise au bain-marie, et tenue quelque temps au degré d'ébullition, elle s'est troublée légèrement, n'y a pas acquis de consistance sensible, et s'y est épaissie à peine ; elle dégageait une odeur fade nauséabonde.

La partie noire et épaisse a été éprouvée de la manière suivante :

Avec l'acétate de plomb liquide, elle a donné lieu à la formation de quelques points blancs, qui ont paru à la surface comme de légères bulles figées spontanément, et le mélange en a reçu une teinte grisâtre.

Avec l'acide sulfurique, elle est devenue d'un rouge violacé.

Avec le sub-carbonate de potasse, elle a dégagé quelques bulles d'air.

Avec l'alcool, elle s'est grumelée.

Avec l'acide muriatique, elle a dégagé une odeur d'hydro-sulfure.

Mise sur le feu au bain-marie, elle a subi le degré de l'eau bouillante pendant cinq minutes sans prendre plus de consistance ; ce n'a été que par l'évaporation, sur un bain de sable, qu'elle a formé un magma épais et glutineux ; poussée jusqu'à consistance d'extrait, et mise à refroidir dans une capsule de verre, elle s'y est figée et desséchée comme de la colle.

L'odeur qu'elle a fourni pendant cette évaporation était fade et portait au vomissement.

Cette même matière, laissée au soleil dans un vase clos pendant quatre jours, a répandu, au bout de ce temps, une odeur d'hydro-sulfure très-prononcée. Sa consistance était la même que le premier jour, et sa couleur moins noire, tendait vers le bleu violet ; plus tard, elle est entrée en putréfaction et a répandu une odeur puante.

La matière noire des intestins a été expérimentée de la manière suivante :

J'ai noué une portion de l'intestin duodenum ; j'y ai accumulé de la matière noire en la faisant remonter des parties inférieures ; j'en ai rempli un espace de deux pouces environ, et j'ai noué au-dessous du renflement ; j'ai séparé ce bout d'intestin, et je l'ai soumis à l'action de l'eau bouillante pendant un quart d'heure. La matière n'a pas acquis plus de consistance ; elle est devenue un peu plus foncée en couleur ; par le refroidissement,

elle s'est epaissie à la manière des gelées, sans cependant arriver au point de se figer et de se modeler sur la forme de l'intestin qui la contenait.

J'ai pris une autre portion de cette matière et je l'ai délayée dans deux fois son volume d'eau; j'ai mis ce mélange sur un filtre, et j'ai obtenu d'une part, un liquide un peu jaune, et de l'autre un magma noirâtre. Les réactifs que j'ai employés sur les deux produits de la matière tirée de l'estomac, ont été mis en usage avec ces deux derniers, et les résultats ont été à peu près les mêmes, mais d'une manière moins prononcée.

VINGT-UNIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune avec ictère; hémorragie nasale; douleurs abdominales très-fortes. — Mort le 5me. jour. — Ictère; ecchymoses; concrétion fibro-albumineuse; matière noire dans l'estomac et dans les intestins; inflammation partielle des grêles; les gros en bon état; quelques expériences analytiques de la matière noire; double dégustation de celle-ci.

Joseph Piquet, âgé de 12 ans, entra à l'hôpital le 14 novembre au soir; on m'assura qu'il n'était malade que depuis quatre jours.

Le 15 novembre, je notai l'état suivant : le ma-

lade a perdu connaissance ; il ne répond plus aux questions; la face et tout le corps sont jaunes; il y a une hémorragie nasale; l'abdomen est d'une sensibilité extrême ; le malade se tient pelotonné ou s'agite dans son lit et pousse des cris de douleur qui déchirent le cœur; il n'y a plus de pouls, plus de chaleur à la peau.

Mort le même jour, 15 novembre, à l'entrée de la nuit.

L'ouverture du corps fut faite le 16 au matin, par M. Roma.

Autopsie.

Corps tout jaune, avec des ecchymoses sur différentes parties du corps; les paupières, les lèvres et les parties génitales sont noires ; le nez est bouché par un caillot de sang ; le péricarde contient beaucoup de sérosité jaune, mais il n'est pas enflammé ; dans l'oreillette droite du cœur est une concrétion fibro-albumineuse grosse comme un jaune d'œuf de poule avec des prolongemens; cette concrétion mise dans l'eau bouillante s'y est figée aussitôt; le ventricule droit ne contenait rien; il en était de même du gauche et de l'oreillette correspondante ; l'aorte descendante a été trouvée pleine de sang liquide et de couleur de lie de vin tirant sur le rouge de brique ; la veine-cave en

contenait aussi, mais plus noir; tous ces vaisseaux étaient très-pleins; le poumon était d'un rose vif; l'estomac contenait neuf onces de la matière noire; la membrane interne était rouge et épaisse vers l'orifice pylorique, mais il n'y avait ni excoriation, ni gangrène; les intestins grêles étaient les uns noirs ou bleuâtres, les autres d'un rouge de vin; la couleur des premiers était due à la présence de la matière poisseuse noire qui y était en quantité; celle des seconds était produite par l'engorgement des vaisseaux sanguins; ainsi les uns étaient sains, et les autres dans un état pathologique, mais sans que la membrane muqueuse eût été altérée dans sa contexture; les gros intestins étaient vides et de couleur naturelle, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; la vessie était un peu rouge extérieurement, et à gauche seulement; elle contenait demi-litre d'urine jaune et limpide; sa membrane interne était saine; le foie volumineux et de couleur naturelle à sa partie convexe, était de couleur de plomb à la face concave; la vésicule contenait peu de bile et n'avait rien d'extraordinaire; la rate était saine; l'épiploon, le mésentère et le péritoine n'offraient rien à noter.

Analyse chimique.

Le 16 novembre, le vomito, tiré de ce cadavre, fut mis dans une bouteille de verre blanc et porté

à la pharmacie de l'hôpital où j'en fis l'examen avec M. Peyrachs, pharmacien major; il y en avait neuf onces. La partie séreuse fut séparée de la partie noire, par décantation, après en avoir obtenu la séparation par le repos. La première était d'un jaune foncé et limpide; la seconde d'un brun tirant sur le noir, gluante et filante; l'odeur qui se dégageait de l'une et de l'autre, ensemble ou séparées, était nauséabonde, fade et frappait d'une sensation de froid le cerveau, les lombes et les membres, laissant un sentiment gravatif aux attaches du diaphragme. La partie séreuse, mise sur le feu, ne se coagula point et répandit une odeur fade. La partie noire étendue d'eau, s'y divisa, sans s'y mêler ni dissoudre, et forma, par le repos, un précipité floconneux noir; mais l'eau ne prit pas la couleur noire; celle-ci ne se sépara jamais de la viscosité.

Les réactifs suivans ont été employés avec la partie séreuse et ont donné, savoir :

Avec l'alcool un précipité léger suspendu dans le liquide;

Avec la teinture de violettes, la couleur n'est pas changée;

Avec l'ammoniaque de même;

Avec la teinture de tournesol, le mélange devient d'un rouge clair;

Avec l'acide sulfurique, d'un rouge un peu plus foncé.

Avec l'acide muriatique, il y a dégagement d'hydro-sulfure;

Avec l'acétate de plomb liquide, il se forme un précipité blanc floconneux très-abondant;

Avec le sub-carbonate de potasse, il y a une légère effervescence;

Avec le vinaigre, le mélange devient couleur de chair;

La saveur de la partie séreuse est douceâtre et un peu styptique; je l'ai vérifié deux fois de suite, ainsi que M. Peyrachs.

Au bout de vingt-quatre heures, la matière du vomissement répandait une odeur d'hydro-sulfure bien prononcée, et quelques jours après, elle était en putréfaction.

Je me suis borné à ces essais analytiques, qui me paraissent suffisans. D'ailleurs, je n'aurais pu faire mieux dans les circonstances où je me trouvais.

Il résulte de cette analyse que la matière noire que l'on trouve dans l'estomac, et qui ne diffère point de celle des vomissemens, à la troisième période de la maladie, est composée de deux parties bien distinctes, l'une séreuse et l'autre glutineuse ou muqueuse; celle que l'on rencontre dans les intestins est de même nature, avec cette différence, que la sérosité y manque : cette matière alors semble avoir été élaborée et rendue homogène par le travail de la digestion. Ce que j'ai obtenu par les

différens réactifs se réduit à indiquer que dans l'un et l'autre produit il y a un principe acide et beaucoup de gélatine. Dans une discussion ultérieure, je chercherai à démontrer d'où proviennent ces deux liquides et à quoi l'on doit imputer la couleur noire de l'un d'eux; mais avant cela, je dois m'occuper de deux autres produits et les examiner chimiquement.

§. II. *Sérosité rachidienne.*

Si j'avais suivi l'exemple de la plupart des médecins cliniciens, je me serais borné à l'examen de la poitrine et de l'abdomen. J'ajouterai même que si je n'avais été sollicité que par les principaux symptômes qui caractérisent la fièvre jaune, je n'aurais pas porté mes recherches vers le cerveau. On peut dire que ce viscère ne semble pas souffrir dans cette maladie, tandis que dans les fièvres intermittentes pernicieuses, par exemple, dans quelques cas de typhus, etc., on remarque trop souvent l'ensemble des phénomènes apoplectiques, le délire sous plusieurs formes et différentes convulsions, pour ne pas être porté à croire à une lésion directe du siége de l'entendement et des sensations. Mais, pour me conformer à ce qui se pratique généralement aujourd'hui dans l'examen des cadavres, j'entrepris la dissection du cerveau

et du rachis. La première me montra l'hydropisie de ce dernier, et frappa singulièrement mon attention. J'en pris note et j'en parlai peu, parce qu'alors je commençais à être avare de communications envers mes confrères de la commission de l'intérieur. Ce même résultat se présenta dans les ouvertures suivantes; je me contentai d'en tenir note, et je finis par me convaincre qu'il était constant dans tous les sujets que j'ouvris. Je ne voyais dans cela qu'un résultat et non point une cause des désordres de la fièvre jaune : aussi je n'en fis pas le sujet de mes lettres aux académies; je ne criai point à la merveille, à la découverte, et je m'épargnai des efforts d'imagination pour enfler les esprits. Cependant, puisqu'on a tant fait sonner la découverte de l'hydrorachis, j'ai dû dire ce que j'en savais. Voilà pourquoi j'en ai parlé dans ma lettre insérée dans le *Journal général de Médecine*, mois d'avril 1822, et que je vais donner là-dessus de plus amples détails (1).

---

(1) Je sais que déjà l'on a multiplié, dans quelques hôpitaux, les recherches anatomiques sur la moelle épinière, et qu'on a trouvé fréquemment l'hydrorachis. En outre, on a consulté les auteurs, et l'on a vu que Bonnet, Ruysch, Tulpius, Morgagni et Portal, l'avaient observée également. L'hydropisie du canal rachidien est donc moins nouvelle pour nous, que la fièvre jaune.

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune plus lente que les autres; vomissemens noirs; ictère; ischurie; douleur pleurétique. — Mort le 9me. jour. — Ictère prononcé; ecchymoses; concrétion fibro-albumineuse; matière noire dans l'estomac; légère inflammation de celui-ci; rien dans les intestins grêles; matière noire dans les gros; hydrorachis; examen de cette humeur et de la concrétion fibro-albumineuse.

Joseph Roig, âgé de 38 ans, entra à l'hôpital le 2 novembre, à la nuit; il était malade depuis trois jours. Au début de sa maladie, il sentit des frissons et du froid pendant quelques heures, eut chaud ensuite, mal de tête et douleur gravative peu intense aux reins. Le second jour, il prit de la crême de tartre qui procura quelques selles; il sentit qu'il avait de la fièvre, et il était faible.

3 Novembre, 4me. jour de la maladie, il avait la face pâle; les yeux un peu rouges et animés; la langue blanche dans son entier; le pouls fréquent; la chaleur et la couleur de la peau bonnes; la douleur à la tête et aux lombes continuait; l'épigastre et l'abdomen étaient douloureux; les selles et les urines rares : il n'y avait point de sommeil. Trois onces de manne et un gros de rhubarbe pour un

verre de médecine; eau de tamarin pour boisson, onction camphrée sur l'abdomen.

Visite du soir. Il y a eu plusieurs selles noirâtres et des vers lombrics; je trouvai un peu de diminution dans les symptômes observés le matin. Je réitérai les mêmes prescriptions.

5me. *jour.* Il y a eu des vomissemens de bile pendant la nuit; la bouche est amère; la langue humide et blanche dans son entier; les yeux toujours injectés, sont aussi légèrement jaunes; le pouls comme naturel; la chaleur bonne; il y a toujours douleur de tête, du ventre et des reins, mais un peu moins que la veille; les selles et les urines ont été fréquentes; l'insomnie continue. Eau d'orge miellée et nitrée, onction camphrée sur l'abdomen, lavement émollient camphré.

Visite du soir. Le malade a vomi tout ce qu'il a pris; il est dans le même état que ce matin, mais il a eu des selles bilieuses copieuses; les urines ont été rares et d'un rouge foncé. Eau d'orge miellée, etc., comme ce matin.

6me. *jour.* La tête, l'abdomen et les lombes font moins de mal; la langue, le pouls et la chaleur sont comme la veille; les yeux rouges et un peu jaunes; il y a eu quelques heures de sommeil; plusieurs selles bilieuses et point d'urines. Les prescriptions de la veille.

Visite du soir. Il y a eu une exacerbation bien

marquée ; le pouls est encore élevé et fréquent ; il y a soif. Toujours les mêmes moyens.

7me. *jour.* Même état que la veille et mêmes moyens.

Visite du soir. Il n'y a ni mieux ni état plus inquiétant. La maladie marche lentement.

8me. *jour.* La face est terne et un peu plombée ; les yeux moins rouges sont plus jaunes ; la langue est blanche et sèche ; la tête et les reins font moins de mal, mais il y a une douleur en forme de ceinture à la partie du thorax ; l'épigastre est sensible et douloureux, il y a des nausées, des flatuosités et un air d'inquiétude dans tout l'individu ; le pouls est petit et fréquent ; la chaleur de la peau est assez vive ; les selles sont fréquentes et bilieuses noires ; les urines nulles ; le malade se lève seul pour aller à la garde-robe ; il n'a pas dormi la nuit dernière ; il demande la limonade, elle lui est accordée. De plus, lavement émollient camphré, onction camphrée et laudanisée sur le thorax.

Visite du soir. Il y a eu des vomissemens de matière noire ; pour tout le reste, le malade est dans le même état que ce matin ; il pousse des gémissemens ; il est inquiet et a sa connaissance parfaite. Même prescription.

9me. *jour.* La face, de pâle et plombée qu'elle était, devient jaune ; les traits sont altérés ; il y a délire et somnolence ; les réponses sont tar-

dives et ne sont le plus souvent que des mots vides de sens ; le pouls est à peine sensible, et la peau froide ; les yeux sont cernés d'un cercle noirâtre ; la respiration est courte ; les vomissemens ont cessé ; l'estomac et l'abdomen sont un peu douloureux ; les selles continuent ; les urines manquent ; il n'y a point de douleur à l'épigastre. Potion tonique, eau vineuse, sinapisme aux deux jambes.

Mort le même jour, le 8 novembre, avant la visite du soir ; c'était le neuvième jour de la maladie.

J'ouvris le cadavre le même jour, à quatre heures du soir, avec M. Roma.

Autopsie.

Face et corps jaunes ; peu de taches noires ; les viscères abdominaux et le tissu cellulaire sont jaunes ; le péricarde contient un peu de sérosité ; le cœur pourvu de graisse, est volumineux ; l'oreillette droite renferme une concrétion fibroalumineuse grosse comme un jaune d'œuf de poule, et qui est armée de prolongemens qui vont dans les vaisseaux ; le ventricule du même côté ne contient rien ; les cavités gauches du cœur sont vides ; le poumon est un peu gorgé de sang ; il n'y a aucune altération à la plèvre ni

au diaphragme (un état contraire aurait rendu raison de la douleur thorachique); le foie de couleur naturelle est volumineux; la vésicule contient peu de bile; la rate est dans l'état naturel; l'estomac n'a point d'altération à l'extérieur, à l'intérieur il est légèrement rosé vers les orifices, et il y a vers le fond deux plaques de la même couleur, de deux à trois pouces de diamètre; il contient du liquide noir; l'orifice pylorique est plus épais que de coutume; les intestins grêles, de couleur naturelle, ne contiennent pas de matière noire; il y en a dans le cœcum et le colon; le rectum est vide; ces intestins ne sont point enflammés; la vessie contient environ huit onces d'urine limpide et jaune, elle est saine à l'intérieur et à l'extérieur; les reins sont gorgés de sang, et le péritoine est sans altération.

Je n'ai point exploré le cerveau ni ses membranes, et me suis borné à l'examen de la moelle épinière que j'ai trouvée, comme dans les autres sujets, noyée dans un cylindre de sérosité; j'ai été curieux de connaître la nature de ce liquide, et, après en avoir recueilli une once et demie à l'aide d'une seringue à injection, j'ai noté qu'il est d'une couleur jaune pâle, limpide et un peu onctueux au toucher; sa saveur est fade; il n'a presque pas d'odeur; j'en ai mis une portion

dans une capsule de verre que j'ai placée sur un bain de sable ; il a perdu sa limpidité au moment de l'ébullition, la partie aqueuse s'est évaporée en donnant une odeur fade, et ce qui restait s'est épaissi en forme de gelée ; il est probable qu'il y avait un peu d'albumine : poussé à dessiccation, il a pris une couleur brune. Un morceau de papier bleu a été plongé dans une autre portion, et la couleur n'en a pas été changée ; une autre partie que j'ai tenue à l'air libre y a perdu sa limpidité au bout de vingt-quatre heures, est devenue trouble et a donné plus tard une odeur fétide et fade ; au bout de trois jours, ce liquide avait la consistance pulpeuse ; j'en ai mis quelques gouttes sur du papier bleu, et après quelques minutes, la couleur a tourné au violet clair.

§. III. *Concrétions fibro-albumineuses.*

C'est ici le lieu de dire un mot de ces corps de formation accidentelle, que je nomme concrétion *fibro-albumineuse*. Je les trouvai dans les premiers cadavres que j'ouvris à Barcelone ; elles frappèrent d'autant plus mon attention, que j'en avais vu de pareilles à la suite des fièvres intermittentes pernicicules de Rome en 1808. Alors je n'en fis point l'analyse ; je les nommai *fibro-séreuses*, et cepen-

dant j'indiquai qu'elles acquéraient de la densité par le séjour dans l'eau-de-vie, circonstance à laquelle je ne fis pas assez attention; mais ces concrétions s'étant offertes à mon observation dans la fièvre jaune de Barcelone, je fus conduit à les examiner avec plus de soin.

Je commençai le 1er. novembre, qui fut le jour de ma seconde autopsie, par répéter en présence de M. François et de quelques autres témoins, le procédé que j'avais employé déjà pour séparer la partie membraneuse de la partie liquide. A cet effet, je pris des linges à plusieurs doubles, dans lesquels je mis la concrétion; j'exerçai une légère pression, et, en peu de temps, tout le liquide sortit et fut absorbé par les linges qui demeurèrent teints d'un beau jaune citron : la partie membraneuse était appliquée aux linges et n'avait plus rien de la couleur jaune qu'elle avait auparavant; elle était d'une couleur de chair pâle, avait la consistance et l'élasticité des membranes, et l'on y reconnaissait l'organisation fibreuse; on pouvait en détacher et compter plusieurs couches membraneuses superposées. Ces membranes étaient formées de fibres longitudinales, parallèles entre elles et unies par d'autres fibres obliques plus tenues que les premières. Lorsque la concrétion était dans l'oreillette, les fibres longitudinales allaient du cœur vers les vaisseaux, et semblaient diposées dans la

direction que suit le sang pour arriver au cœur. On doit croire qu'elle a été primitivement un caillot dont il ne reste que la fibrine et l'albumine : elle paraissait mieux formée et plus parfaite dans l'oreillette et le ventricule que dans les vaisseaux. Dans la première, elle était réduite à un tissu fibreux plein d'albumine formant un corps isolé, ayant le brillant, la mollesse et la couleur d'un jaune d'œuf cru, tandis qu'on la surprenait en quelque sorte dans le travail de sa formation lorsqu'on examinait ses prolongemens dans les vaisseaux, soit dans les veines caves, soit encore dans les artères pulmonaires. Là, on trouvait que la couleur jaune n'était pas entièrement purgée des molécules rouges du sang; ces nuances de couleur se faisaient remarquer quelquefois au corps de la concrétion elle-même, mais sur les côtés et jamais au milieu; ce qui annonçait que la partie colorante du sang était poussée au dehors avec d'autres principes constituans de cette humeur, par un travail qu'il n'est pas impossible d'indiquer, ce que je ferai dans une autre occasion.

La concrétion qui fut retirée du sujet dont l'histoire précède, fut plongée dans l'eau bouillante. Aussitôt elle y perdit son brillant, devint opaque, se figea, et, au bout de deux minutes, elle eut la solidité d'un blanc d'œuf durci; cependant cette solidité avait quelque chose de différent de celle

de l'œuf. Celui-ci ne résiste pas à une légère pression entre les doigts, et se laisse écraser et diviser sans effort; la concrétion au contraire se laissait aplatir et comprimer plutôt que de se diviser. Cela vient de ce qu'elle est composée d'un réseau fibreux qui contient l'albumine, et que ce réseau présente la résistance qui est propre aux tissus membraneux; tandis que l'albumine est isolée dans le blanc d'œuf.

La preuve de ceci est donnée par l'expérience suivante. Dans une autre occasion, j'avais recueilli une de ces concrétions et je l'avais mise sur un plan incliné: elle avait, comme toutes les autres, la forme, la couleur et la mollesse d'un jaune d'œuf cru: bientôt le liquide en sortit par exsudation à travers les pores; elle perdit la forme demi-sphérique, s'aplatit et fut réduite, au bout de deux heures, à l'état de membrane peu consistante, parce qu'elle retenait encore une faible portion d'albumine. Le liquide que j'avais recueilli fut exposé à l'action du feu; il s'y figea et acquit la ductilité du blanc d'œuf cuit; mais il eut aussi sa friabilité, et la membrane plongée dans l'eau bouillante, s'y durcit, éprouva du retrait, et devint d'un jaune pâle et opaque, parce qu'elle contenait encore de l'albumine: elle subissait la pression entre les doigts sans se diviser, et se déchirait lorsqu'on la soumettait à une tension trop forte. Ces concrétions

méritent donc le nom que je leur ai donné, celui de *fibro-albumineuses*. Celles que j'ai gardées pendant plusieurs jours, passaient à la putréfaction et dégageaient alors une légère odeur d'hydro-sulfure.

Le sujet de l'observation dernière a fourni les trois produits morbifiques dont j'ai traité dans cette section ; savoir, la matière noire ; la sérosité rachidienne et la concrétion fibro-albumineuse qui se trouvait dans le grand confluent du sang veineux. L'examen analytique de ces produits fait pressentir des désordres graves dans les systèmes dont l'influence sur les appareils organiques et sur tous les actes de la vie ne peut être révoquée en doute : ces deux systèmes sont le nerveux et le vasculaire. Probablement les accidens extraordinaires qu'on remarque dans la fièvre jaune sont dus à l'action qu'ils exercent l'un sur l'autre et subsidiairement sur les viscères ; c'est ce que j'essayerai d'expliquer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Séméïologie de la fièvre jaune.

Dans ce chapitre je dois m'expliquer, 1°. sur la valeur des principaux symptômes appréciés rationnellement et d'après les désordres organiques trou-

vés dans les cadavres; 2°. sur l'origine, la nature et les effets des produits morbifiques dont il a été déjà question; 3°. sur la cause, le siège et le caractère propre de la maladie; ce qui me conduira à diviser ce chapitre en trois sections.

SECTION PREMIÈRE.

Des principaux symptômes appréciés rationnellement et d'après les désordres organiques trouvés dans les cadavres.

Si j'applique la méthode analytique à l'étude des symptômes de la fièvre jaune, je trouverai dans la première période une irritation générale assez bien prononcée, qui ne tarde pas à se démentir; ou du moins qui n'est point franche comme ce qu'on nomme communément inflammation. Dès le début, il y a des frissons, ou mieux un froid suivi de chaleur; mais il n'y a que très-rarement des sueurs. Ces frissons ou ce froid ne sont pas semblables à ceux de l'invasion des autres fièvres; car les malades éprouvent un froid stupéfiant qui semble venir du dehors; tandis que généralement le frisson fébrile part du centre du corps et se porte à la circonférence, en donnant le sentiment d'une ondulation réfrigérente. Aussi ce froid, qui appartient plutôt aux affections lipothymiques et nerveuses, qu'à

celles qui dépendent d'une irritation phlogistique, doit-il être considéré comme une première donnée pour l'étude de la fièvre jaune. Au froid succède la chaleur qui dure vingt-quatre heures et quelquefois plus, avec assez d'intensité, et qui s'accompagne ordinairement d'une affection du cerveau et quelquefois aussi de son expansion rachidienne; ce que l'on reconnaît à la douleur de tête sus-orbitaire, au même état de souffrance de la région lombaire et à quelques accidens nerveux qui se montrent dès le début. Tout ceci dénote une atteinte portée au système qui est le siège de la sensibilité et m'autorise à donner à cet ensemble de phénomènes le nom d'irritation nerveuse.

Mais il faut comprendre dans le diagnostic de cette maladie le désordre d'un autre système, le vasculaire, et la part qu'y prend un appareil d'organes dont la fonction régulière contribue le plus efficacement à l'entretien de la vie. Je veux parler de l'estomac et de ses dépendances; le plus souvent il y a une douleur fixe à l'épigastre et à l'hypocondre droit, des vomissemens de matières bilieuses et l'appétit se perd. Ceci fait pressentir un état pathologique fixé sur les viscères gastriques; quoique la langue ne soit pas toujours couverte d'une couche blanche ou jaune, cependant on peut dire qu'elle est généralement rouge et épaisse; ce qui dénoterait une irritation phlogistique du gaster.

Avec l'irritation nerveuse et l'irritation phlogistique il y a fièvre, peu forte à la vérité, mais caractérisée par la fréquence et l'élévation du pouls et par la chaleur de la peau. Les évacuations par haut et par bas ne laissent point de doute sur la présence de la bile, et l'on peut assurer qu'alors cette humeur coule avec plus d'abondance que de coutume dans les voies de la digestion. Ceci dépend moins de la nature de la maladie, que du trouble général que tout le système éprouve. Voilà à peu près ce qui se passe pendant la première période.

Certes, s'il fallait se prononcer sur cette maladie, d'après ce qu'elle offre de ressemblance avec plusieurs autres dans les premiers temps, on ne devrait pas balancer à la classer parmi les affections inflammatoires. On y serait autorisé non seulement par l'état du pouls et de la chaleur, par le coloris de la face et par le désordre des organes de la digestion; mais encore d'après ce qu'on rapporte, que des hémorragies à cette même époque (et ces cas sont si rares que je n'en ai pas vu un seul), ont jugé favorablement la maladie. Je crois qu'il faut raisonner autrement, et comparer cet état, en apparence inflammatoire, à celui que l'on remarque pendant les accès des fièvres intermittentes. Il n'est entré dans l'esprit d'aucun praticien sage de considérer ces dernières comme des inflammations. La succession et la périodicité des phénomènes mor-

bifiques qui les caractérisent repoussent de pareilles idées; car, toute maladie inflammatoire avec fièvre parcourt ses périodes sans interruption. On la voit naître, s'accroître et se terminer dans un temps donné et ordinairement fort limité. Il n'en est pas ainsi des fièvres intermittentes, dont la durée, l'inconstance, la périodicité, les diverses types et le traitement même, déposent hautement contre l'inflammation. On peut dire de celles-ci, comme de la fièvre jaune, qu'il y a deux états morbifiques qui se combinent; l'un tient au système nerveux, et l'autre au viscéral et au vasculaire.

La fièvre jaune n'est donc pas, dès son origine, une maladie essentiellement inflammatoire, elle l'est encore moins dans la suite : c'est ce que démontre surtout la succession de ses périodes.

Dans la seconde, en effet, cette irritation phlogistique diminue au lieu de s'accroître ; le pouls, loin de devenir plus fréquent, se rapproche beaucoup de l'état naturel; il y a moins de chaleur à la peau; la douleur céphalalgique, celle de l'épigastre et celle des reins, au lieu d'augmenter, cèdent insensiblement; le coloris de la face diminue, et tout ferait croire à une terminaison heureuse et prochaine, si l'expérience n'avait appris que cette première remission des accidens est le premier signe de l'extinction prochaine de la vie.

En effet, si l'on considère attentivement ce qui

se passe dans cette seconde période, on ne tarde pas à reconnaître que les accidens qui ont lieu pendant sa durée, n'appartiennent pas à l'inflammation. Dans les maladies inflammatoires avec fièvre, comme seraient, par exemple, la péripneumonie, le gastritis, l'hépatitis, etc., qui ont un siége déterminé, et dans celles dont le siége est moins bien connu, comme serait la synoque putride, les accidens vont toujours croissant, jusqu'à ce que la maladie ait parcouru ses périodes : le pouls s'élève, la chaleur de la peau augmente, les douleurs circonscrites persistent et vont croissant, les parties se tuméfient, et le trouble de tout le système dure jusqu'au jour de la crise heureuse ou malheureuse. Dans la fièvre jaune, au contraire, le pouls s'abaisse au moment où il devient plus fort dans les autres maladies, la chaleur diminue, les douleurs s'amortissent ou disparaissent en entier, et le calme se rétablit alors même que le danger approche. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer cette diminution des accidens; il en sera question dans la troisième section de ce chapitre.

Enfin, la troisième période arrive et les illusions se dissipent. Le malade, trompé par la diminution de ses souffrances, se croyait au moment de guérir; mais la douleur à l'estomac se réveille; il y a des nausées, des malaises; et des envies de vomir, quelque temps infructueuses et pénibles,

amènent quelques bouchées de sang noir encore peu décomposé, et qui a parfois la couleur du chocolat. Du matin au soir, ou du soir au lendemain, les vomissemens deviennent fréquens et fournissent une matière moins chocolatée et moins analogue au sang que la veille; mais elle est plus noire; elle ressemble à du marc de café; les malades n'en rendent pas de grandes quantités. Alors commencent les douleurs abdominales; mais il n'y a point de météorisme. Les déjections alvines, qui avaient été rares jusqu'alors, deviennent fréqnentes, et sont de nature à faire croire qu'une matière semblable à celle qui est fournie par les vomissemens, a parcouru le tube intestinal en y causant des douleurs plus ou moins aiguës; à cette même époque, les urines sont entièrement supprimées.

A l'ouverture des cadavres, on trouve de la matière noire dans l'estomac et dans les intestins : on a beau chercher à connaître précisément d'où elle provient, le travail morbifique qui l'a produite a disparu; le mystère en a pris la place. Ici, l'estomac est enflammé en totalité, ou en partie seulement, et cette inflammation n'est caractérisée que par la rougeur de la tunique interne, sans autre lésion ni altération. Dans d'autres occasions, les vomissemens sont précédés de légères nausées; d'autres fois, ce sont des cardialgies atroces, et

l'autopsie ne rend aucunement raison de ces différences; la matière que l'on trouve dans l'estomac est toujours la même. Enfin, quelques malades meurent dans une impassibilité parfaite; d'autres, dans des souffrances abdominales insupportables, et dans tous on trouve la même matière noire dans les cavités gastriques, sans que l'état des viscères puisse conduire à expliquer, d'une manière satisfaisante, la différence de ces symptômes. J'ai été étonné plusieurs fois, en ouvrant des sujets dont la mort avait été précédée de coliques atroces, de trouver les intestins dans l'état le plus naturel. Je dois en dire autant des organes sécréteurs de l'urine. Jamais leur état n'a indiqué la raison de la suppression de cette humeur.

Aussi paraît-il extrêmement probable que les rougeurs plus ou moins intenses et plus ou moins étendues que l'on trouve à l'estomac et aux intestins, sont un état pathologique secondaire. Je suis persuadé qu'elles sont causées par la présence de la matière noire ou de l'humeur qui contribue à la former, plutôt qu'elles n'indiquent un état inflammatoire qui aurait existé primitivement dans ces mêmes viscères. Plusieurs raisons me portent à cette idée, savoir : 1°. que les douleurs abdominales ne précèdent pas la formation de la matière noire, ni les vomissemens de cette nature; 2°. que la douleur de l'épigastre, qui se

fait remarquer d'abord, disparaît et revient pour disparaître encore, ce qui n'indique pas un état d'irritation permanente dans les tissus de l'organe, mais bien la présence d'une matière irritante qui s'y forme et qui passe dans les intestins d'où elle sort par les selles, qui se forme de nouveau et qui est encore expulsée par la même voie ou par les vomissemens; 3°. que cette matière existe dans bien des cas où la membrane muqueuse gastrique n'est nullement intéressée; 4°. que de tous les cadavres que j'ai ouverts, un seul a présenté de petits ulcères à l'estomac, ce que l'on doit considérer comme une exception et comme le résultat d'un travail morbifique de plusieurs jours; tandis que, dans tous les autres, l'inflammation n'avait pas encore atteint le degré auquel le tissu de la membrane est altéré, ulcéré, et où on le voit se détacher plus ou moins; 5°. que cette inflammation était toujours partielle dans le tube intestinal et qu'elle était le plus souvent à sa première période, ce que prouvait le peu de densité des tissus, leur couleur qui n'était la plupart du temps qu'un léger rosé; et je dirai même, le défaut de cette couleur qui s'était effacée après la mort, comme il est permis de le croire, parce que les parties légèrement enflammées subissent la décoloration qui est la suite de l'extinction de la vie.

Aussi, considérant la violence des cardialgies, l'intensité des douleurs abdominales, et le peu de désordre des viscères, je me suis arrêté à cette idée ; que tous ces accidens sont purement nerveux, et qu'ils sont provoqués par la présence d'une matière irritante dont l'action est analogue à celle de la plupart des substances vénéneuses sur ces mêmes viscères. L'intensité des douleurs doit être mesurée, jusqu'à un certain point, sur la sensibilité propre à chaque individu, et si, à l'ouverture des cadavres, on ne trouve point les viscères gangrenés ou voisins de l'être, comme après les empoisonnemens, c'est parce que le sang manque dans le système de la circulation ; comme je le ferai voir dans un autre lieu.

SECTION II.

De l'origine, de la nature et des effets des produits morbifiques de la fièvre jaune.

Je veux parler de la matière noire, des vommissemens, de la sérosité rachidienne et des concrétions fibro-albumineuses : j'y joindrai les ecchymoses, ainsi que l'ictère qui sont le résultat des fluides dépravés. Mais chacun de ces produits donnant lieu à des considérations particulières, devra être aussi

l'objet d'une discussion spéciale : ce qui fera que cette section sera divisée en quatre paragraphes.

§. I. *Du vomissement noir.*

Ce produit qui mérite d'être examiné le premier à cause du rôle important qu'il joue dans la fièvre jaune, doit être considéré sous deux points de vue, lorqu'il s'agit des temps de la maladie; ainsi il sera à l'état de crudité ou à l'état de coction pathologique. Considéré quant aux organes qu'il occupe, on doit le voir également sous le double point de vue de coction et d'assimilation. Dans ces divers états, il a la même origine et ne change point de nature; c'est ce que l'on croira d'autant plus facilement, qu'il est vrai, que ces mêmes états dérivent de la congestion, qui est l'état primitif : mais avant tout, il faut découvrir cette origine. Si l'on cherchait à la déterminer d'après les viscères qui contiennent cette humeur, on serait tout disposé à dire que c'est une excrétion extraordinaire de la membrane muqueuse gastrique, parce que c'est sur celle-ci et dans les cavités qu'elle forme, qu'on la trouve constamment ; cependant les analyses de cette même matière ont fait voir qu'elle contient des principes qui ne sont pas de la nature de ceux que produisent les membranes muqueuses. La couleur noire suffirait seule pour déterminer à lui

chercher une origine différente de celle de l'exsudation muqueuse de ces dernières. Et qu'on ne nous dise pas que cette couleur est due à un état de gangrène. Avant d'avoir observé la fièvre jaune, jaurais été disposé à croire à cet état de gangrène et de sphacèle de la surface interne des viscères gastriques ; mais aujourd'hui je me refuse à cette croyance : j'ai trouvé si souvent l'estomac exempt d'inflammation, et néanmoins pourvu de la matière noire, que je ne puis admettre une telle supposition : il faut donc chercher ailleurs.

Mais je n'irai point à force d'hypothèses, rendre obscur et inintelligible, ce que le plus simple raisonnement peut rendre sensible; l'étude anatomique des parties doit conduire à ce dernier résultat. L'estomac et les intestins dans lesquels cette matière noire se forme, sont composés de plusieurs tuniques qui admettent des vaisseaux lymphatiques, des vaisseaux sanguins et des nerfs. L'on ne peut supposer que les premiers de ces vaisseaux versent dans ces cavités membraneuses les principes de la matière noire; c'est donc aux vaisseaux sanguins qu'il faut s'adresser pour expliquer ce problème. Déjà les premiers vomissemens de la troisième période, qui sont presque toujours sanglans ou chocolatés, dénotent que c'est le sang qui ouvre la scène; les évacuations alvines, également sanglantes confirment cet aperçu, et ce

qu'on en a trouvé dans les cadavres a servi plus d'une fois à en donner une entière conviction.

Tout se réduit donc à savoir comment il se fait qu'il y a du sang dans l'estomac. Cette question est de la plus haute importance, car elle renferme le secret de la maladie. Aucune lésion organique, aucune solution de continuité n'existe à ce viscère, ni à l'une de ses tuniques en particulier ; c'est donc de lui même et par une sorte d'exsudation qui se fait à sa face interne, qu'il reçoit ce fluide dans sa cavité. Nous verrons plus tard ce que celui-ci y devient, et ce qu'il y cause ultérieurement. Il importe avant tout de recueillir quelques données sur la possibilité de cette exsudation sanguine.

A cet effet, j'appellerai l'attention sur le stomacacé que je considère comme un moyen assuré d'indiquer ce qui se passe dans l'intérieur des viscères, parce qu'il tombe sous les sens. C'est une sueur de sang par la langue et par les gencives : ici cette sueur est fournie bien visiblement par la membrane muqueuse qui tapisse toutes ces parties, ou bien cette membrane se laisse traverser par le sang; mais à mesure que celui-ci sort, il se mêle avec la salive et s'échappe sous la forme d'une bave sanglante; il ne porte aucunement atteinte aux parties, parce qu'il est délayé et expulsé au sortir des vaisseaux capillaires, et que, ne se trouvant pas retenu dans une cavité, il n'a pas le temps de s'y décomposer,

ni de devenir cause d'une irritation. Voilà pourquoi cette hémorragie a été avantageuse à la plupart de ceux qui l'ont éprouvée ; ce que je ferai connaître dans le chapitre 4me. de cette partie.

Il est probable que les hémorragies nasales sont aussi produites par une sueur de sang de la membrane muqueuse du nez ; sueur qui doit avoir lieu de la même manière que celle que fournit la membrane muqueuse buccale dans le stomacacé : et je ferai remarquer encore que l'on pourrait croire que ces hémorragies ne sont exemptes de suites fâcheuses, que parce qu'elles expulsent définitivement le sang, que les mouvemens de congestion ont accumulé sur ces parties.

Pour fortifier ce que j'ai avancé sur les sueurs de sang de la membrane muqueuse, je parlerai aussi des selles sanglantes, des pertes utérines et de l'hématurie, qui appartiennent également à la fièvre jaune; je me borne à les mentionner pour faire voir que la membrane muqueuse est intéressée dans toutes ces hémorragies; et qu'aucune d'elles n'a lieu sans sa participation.

D'après cela, on ne peut révoquer en doute ce qui se passe dans les viscères gastriques. Ici, la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins sue le sang, comme celle de la langue, du nez, du rectum, du vagin, de l'urètre et de la vessie : mais cette humeur ne pouvant s'échapper aussi-

ôt des cavités gastriques, y subit l'acte de la digestion L'époque de cette sueur doit précéder celle de l'abaissement du pouls, car cet abaissement ne peut avoir lieu que parce qu'il y a une perte de sang ou une hémorragie interne; et il est consacré en principe, que toutes les hémorragies ont cela de commun, qu'elles abattent le pouls ainsi que la chaleur du corps. C'est précisément ce qui arrive pendant la deuxième période de la fièvre jaune. Les nausées qui se montrent au commencement de la troisième, annoncent que ce sang est irritant pour l'estomac, et qu'il y a acquis un premier degré de décomposition. Alors, en effet, les malades en rendent quelques bouchées, où l'on trouve la couleur rouge du cruor ; c'est ce que j'appelle la matière noire à l'état de crudité. Plus tard, ce n'est plus du sang, mais bien une matière noire non homogène, grumeleuse, et que l'on compare, avec assez de raison, à du marc de café ; c'est encore la même matière noire, mais à l'état de coction. J'ai trouvé dans celle-ci deux parties bien distinctes, comme dans le sang tiré de la veine ; la sérosité et le caillot. Ce dernier, où la matière muqueuse noire, contient la fibrine, la partie colorante un peu hydro-carburée, et des mucosités que la membrane interne de l'estomac a fournies probablement. L'autre, au contraire, où la sérosité qui se sépare de la première par le

simple repos, sert de véhicule aux parties plus denses et favorise leur expulsion par le vomissement. On reconnaît dans la partie noire les élémens du caillot de sang divisés et atténués; et dans l'autre, la sérosité ou le serum de ce dernier.

Tant que le sang décomposé par l'action de la digestion reste dans l'estomac, il suscite des cardialgies, la douleur épigastrique et les vomissemens; et, s'il est expulsé par ce dernier moyen, on y reconnaît toujours la partie fixe ou muqueuse noire, et la partie séreuse. S'il passe dans les intestins, il y cause des coliques plus ou moins fortes, selon l'irritabilité du sujet; mais la partie séreuse disparaît alors; il ne reste plus que la partie la plus dense, partie excrémentielle, qui est cette matière noire et poisseuse ou féculente, qui ressemble beaucoup au méconium des enfans nouveaux nés. Cette matière est expulsée par les selles, ou bien on la retrouve dans les intestins après la mort.

Le passage de la matière noire de l'estomac dans les intestins doit être la marche la plus ordinaire, si j'en juge par la succession des accidens morbifiques. Il est d'observation que les premières souffrances que l'on peut mettre sur le compte de cette même matière, ont pour siége l'estomac. Ce sont en effet des anxiétés, des douleurs précordiales et des cardialgies qui précèdent ordinairement les coliques; mais à mesure que celles-ci prennent plus

d'intensité, la souffrance de l'estomac s'apaise et les vomissemens diminuent. S'ils reparaissent ensuite, c'est parce qu'il se forme de nouvelle matière noire dans l'estomac, et alors les cardialgies deviennent déchirantes et s'accompagnent de hurlemens affreux, parce que le spasme de ce viscère s'unit au spasme des intestins. Alors les souffrances se confondent et l'on ne peut plus distinguer s'il y a plus d'irritation dans le premier que dans les seconds. Mais les accidens qui ont ouvert cette scène déchirante, montrent une véritable succession des phénomènes de la maladie, et ils indiquent le passage de la cause irritante de l'estomac dans les intestins. J'estime qu'il sort beaucoup plus de matière noire par les selles que par les vomissemens.

Cependant il n'est pas impossible que les intestins soient le siége primitif des désordres. Leur organisation étant la même que celle de l'estomac, on doit estimer qu'ils sont passibles des mêmes altérations. C'est pourquoi je ne balance pas à admettre que la sueur de sang peut se faire dans leur intérieur; que cette humeur y subit le même travail de coction et de décomposition que dans l'estomac, et qu'ils absorbent la sérosité comme dans la première hypothèse; après quoi, il ne reste plus dans l'intestin qu'une matière excrémentielle, poisseuse et noire, qui donne sa couleur aux évacuations al-

vines. L'observation huitième, dans laquelle il n'y a eu ni cardialgies, ni vomissemens, parce que probablement l'effusion du sang n'eut pas lieu dans l'estomac, seule circonstance où je n'ai point trouvé de matière noire dans ce viscère, est une preuve de ce que j'ai avancé. Mais la matière noire était abondante dans les intestins, qui devinrent le siége des souffrances, parce qu'ils l'étaient aussi du travail pathologique; et quoique exempt des vomissemens de la troisième période, l'individu ne mourut pas moins de la fièvre jaune.

Ce que je viens de dire sur la membrane muqueuse des intestins, est appliquable à cette même membrane, n'importe qu'elle tapisse l'intérieur de la vessie ou de l'urètre, de la matrice ou du vagin. Les hémorragies qu'elle fournit par ces orifices, dépendent du même travail morbifique que celle de l'estomac, et peuvent donner lieu à la formation de la matière noire lorsque le sang est retenu dans une cavité, comme dans l'observation treizième. Dans ce cas, les molécules noires, que l'on doit supposer avoir été flottantes dans l'urine, s'attachèrent ensuite à la paroi interne du viscère. Les villosités de la membrane les retinrent, et il s'y forma peu à peu une couche noire, légère et sans consistance, qui couvrait tout l'intérieur de la vessie.

Il a été très-rare de voir la membrane muqueuse pulmonaire participer aux désordres dont ses con-

génères étaient le siége. C'est une exception à noter dont il m'est impossible de rendre raison. D'après ce que j'ai observé à Barcelone, je pourrais dire que les poumons jouissent d'une immunité bien marquée : mais une telle assertion serait contraire à l'observation de plusieurs médecins américains, qui ont rapporté que des épidémies de fièvre jaune ont été caractérisées par les symptômes qui appartiennent à la péripneumonie et que les poumons étaient le foyer principal de la maladie. Il faut donc imputer l'immunité dont je viens de parler, au mode épidémique, mode inexplicable; mais dont la succession des siècles a confirmé pleinement l'existence.

J'ai avancé que les douleurs précordiales et abdominales sont causées par l'action irritante de la matière noire. Cette assertion trouvera probablement des opposans. On dira peut-être, qu'un travail inflammatoire s'étant établi dans l'appareil de la digestion, il s'en est suivi une exsudation muqueuse noire; car, selon la succession des phénomènes pathologiques de la membrane muqueuse, il faut toujours que l'inflammation précède l'exsudation. Je ne puis admettre cette hypothèse, parce qu'il m'est démontré que la matière noire existe toujours dans cet appareil et non pas l'inflammation, et que cette même inflammation n'est caractérisée dans la plupart des cas, que par une simple

rougeur et non point par l'épaississement ni par l'altération des tissus des viscères, comme cela devrait arriver. D'ailleurs, ce qui démontre encore mieux que l'inflammation n'est point considérable ni primitive, c'est que les malades qui échappent au danger se rétablissent promptement; qu'ils demandent à manger dès leur entrée en convalescence, et qu'on peut le leur permettre sans inconvénient, ce qu'on ne ferait point si la membrane muqueuse avait été fortement enflammée. Aussi je ne doute pas que l'inflammation que l'on y remarque ne soit, comme la douleur, un effet secondaire provoqué par la présence d'une matière irritante sur la membrane elle-même.

Une autre objection me sera faite par les hommes qui croient aux propriétés acrimonieuses de la bile; et certes, l'ensemble des symptômes ictériques, la couleur jaune des yeux et des membres, celle du tissu cellulaire et des déjections, non moins que les vomissemens de la première période, semblent dire que la bile est répandue partout à torrens. Rien n'est plus faux ni plus erroné que de telles idées. Sans doute les malades vomissent de la bile dès les premiers jours; mais on en vomit aussi dans les premiers temps de toutes les fièvres : l'homme le mieux portant peut à son gré vomir de la bile pour peu qu'il provoque un vomissement soutenu; et certes

alors c'est de la bile ; la couleur et l'amertume ne permettent pas d'en douter ; mais il n'y a rien de tout cela dans la matière noire. J'ai souvent questionné les malades sur ce point ; aucun ne m'a dit éprouver de l'amertume par le passage de cette matière dans la bouche ; et je puis affirmer que la partie séreuse dont j'ai bien constaté la saveur par une double dégustation, n'est nullement amère. La couleur jaune foncé qui lui appartient n'est pas non plus celle de la bile; celle-ci ne donne aux liquides cette dernière couleur, que lorsqu'elle y est délayée en très-petite quantité, et alors elle est d'un jaune clair ; autrement elle est verte et jamais la partie séreuse et jaune de la matière noire ne m'a offert cette dernière couleur, pas même lorsque je l'ai mise à évaporer.

Mais à mesure que j'analyse et que je compare les phénomènes principaux de la fièvre jaune avec les phénomènes physiologiques et les connaissances physico-chimiques sur les substances animales, je trouve que cette matière noire a été primitivement du sang. L'odeur fade qui appartient à la fièvre jaune, est exactement la même que répand le sang à son premier degré de fermentation et celle que l'on trouve dans les abattoirs : or, cette odeur est celle de la matière noire. En outre, j'ai fait connaître que celle-ci se sépare

en deux parties comme le sang, et que la partie la plus dense, qui est comparable au caillot, sort du corps sous forme d'excrément. Il me reste à dire ce que devient la sérosité.

Cette portion de la matière noire que l'on trouve dans celle de l'estomac et non pas dans celle des intestins, doit être absorbée par les vaisseaux chilifères, et portée dans le torrent de la circulation. Alors elle pénètre toutes les parties avec le sang et contribue à altérer celui-ci, à le décomposer et à lui donner la disposition à la coagulation d'une part, et de l'autre à la fluidité, qui est une suite nécessaire de la coagulation. Aussi la partie colorante du cruor se dépose-t-elle dans les muscles et dans quelques parties du tissu cellulaire sous-cutané, où elle forme des ecchymoses; tandis que la sérosité jaune laisse sa couleur aux parties blanches comme sont les yeux, le tissu cellulaire, la graisse et les liquides de certaines cavités, tels que la sérosité du péricarde et de l'abdomen, l'urine, etc.; et voilà d'où vient l'ictère dans la fièvre jaune; mais je reviendrai là-dessus lorsque je parlerai des ecchymoses.

§ II. *De la sérosité rachidienne.*

Cette humeur a été analysée, et n'a pas produit de grands résultats. On doit penser qu'elle vient du défaut d'équilibre entre la faculté inhalante et la

faculté exhalante des membranes qui la contenaient. De pareilles collections se rencontrent fréquemment dans le péricarde, dans le péritoine, et dans toutes les cavités qui sont tapissées par une membrane séreuse; elles sont le plus souvent le résultat de l'extinction de la vie. Aussi je ne pense pas que la sérosité rachidienne ait eu des propriétés irritantes ni sur les membranes, ni sur la moelle épinière, ni sur les nerfs qui en partent; toutes ces parties étaient sans altération. On pourrait croire que cette sérosité a exercé une compression sur la dure-mère et sur les nerfs : mais attendu qu'on doit la con-considérer comme un effet, on ne peut lui imputer la douleur lombaire que l'on observe pendant la première période, et qui s'abolit pendant la seconde. Cette douleur, au demeurant, ne peut être considérée comme liée à un état pathologique qui appartiendrait exclusivement à la fièvre jaune: je l'ai trouvée tout aussi fréquemment dans le typhus des hôpitaux.

Je ne pense pas non plus que cette même sérosité ait exercé sur les nerfs une compression telle, qu'on puisse lui imputer une sorte de paralysie dont quelques viscères abdominaux étaient frappés, particulièrement les reins et la vessie; ni que cette paralysie ait gagné de proche en proche, dans un mode ascensionnel, les autres viscères, à mesure que la sérosité se serait élevée dans le tube mem-

braneux de la moelle épinière : cependant on pourrait soutenir une opinion contraire, mais non point sans se livrer aux hypothèses. Pour moi, je crois pouvoir rendre autrement raison de l'abolition des fonctions de l'appareil urinaire qui a été la plus fréquente et la mieux observée ; j'en parlerai dans la troisième section de ce chapitre. Pour le moment je me borne à dire qu'il faut attendre que de nouvelles autopsies de la moelle épinière, faites après d'autres maladies, nous aient appris si l'hydrorachis est particulière à la fièvre jaune, ou si on la trouve dans quelques autres affections.

§ III. *De la concrétion fibro-albumineuse.*

Cette concrétion, qui se forme dans les cavités droites du cœur, doit être considérée comme un produit secondaire qui probablement est postérieur aux deux premiers. Voici ce que je pense à cet égard. La circulation étant ralentie par la perte de sang que cause l'exhalation à travers la membrane muqueuse gastrique, les nerfs n'exercent plus sur le cœur qu'une action imparfaite. En outre, le fluide sanguin étant altéré dans sa composition par la présence de la sérosité de la matière noire, aussi bien que par le mélange du sang noir abdominal qui participe sans doute aux vices des fluides qui sont dans l'estomac et dans les intestins, ne réagit plus

sur les fibres contractiles de l'organe moteur de la circulation; de là l'abolition des battemens de cet organe. Alors le grand confluent du sang veineux, l'oreillette droite où ce fluide est retenu par l'apathie du cœur, devient le siège d'un caillot qui prend bientôt la forme d'une concrétion.

La formation de cette dernière montre un véritable départ des parties constituantes du sang; elle est favorisée par la sorte de paralysie du cœur et par la composition particulière du sang lui-même qui tend à la dissolution. Le ventricule droit n'admet celui-ci que difficilement, et celui-ci, à son tour, s'accumule dans l'oreillette, parce que, probablement, le ventricule ne se vide pas, et alors il se forme un caillot. L'abaissement de la température du corps favorise sans doute cette coagulation aussi bien que la state générale du fluide vital: de cet état, le caillot passe à celui de concrétion albumineuse; c'est-à-dire, que la partie colorante rouge s'enfuit, et qu'il n'y reste plus qu'un réseau fibreux plein d'albumine : la partie aqueuse de la sérosité entraîne la partie colorante rouge, et ceci donne au sang une fluidité telle, que dans les endroits où il s'extravase, et où il forme des ecchymoses, il y est dans un état liquide, qui le rend semblable à de la sérosité colorée en rouge, appellée vulgairement sanie. L'on dit alors qu'il est décomposé; en effet, il manque des parties

qui lui donnent une certaine consistance, savoir : l'albumine et la fibrine. Ce départ se fait encore dans la veine-cave où j'ai trouvé de petits caillots et même des linéamens de concrétion fibro-albumineuse : il a lieu, sans doute, également dans beaucoup d'autres parties où l'examen anatomique n'a pu le découvrir; et partout, comme dans l'oreillette, la fibrine et l'albumine doivent être arrêtées et retenues, quand la sérosité, unie à la partie colorante, circule encore et pénètre tous les tissus.

Telle est probablement la manière dont se forme la concrétion fibro-albumineuse. Je crois que ce produit est antérieur à la mort, et, en cela, je différerai de sentiment avec plusieurs écrivains qui pensent que de pareilles concrétions sont toujours consécutives de l'état de mort. Je rappelle ici l'opinion de quelques écrivains, parmi lesquels se trouve Morgagni ; et c'est assez dire que ces mêmes concrétions n'appartiennent pas exclusivement à la fièvre jaune Ainsi que j'ai eu occasion de le dire, je les ai trouvées à la suite des fièvres intermittentes pernicieuses, et je les ai signalées dans plus d'une occasion. Il est bon néanmoins d'en parler à propos de la maladie de Barcelone, non seulement pour faire connaître un désordre physiologique, fort commun peut-être, et qu'on a mal étudié jusqu'à présent; mais encore afin de faire pressentir que les fièvres intermittentes pernicieu-

ses sont liées avec la fièvre jaune par des traits de ressemblance tels que l'on pourra être conduit un jour à rapprocher toutes ces maladies et à trouver entre elles la plus grande analogie.

§. IV. *Des ecchymoses et de l'ictère.*

Ces deux produits sont inséparables ; voilà pourquoi je vais en parler conjointement. Lorsque le sang est dans l'état de dissolution dont je viens de parler, et qu'il se porte à la surface du corps, il y forme des ecchymoses et des plaques brunes que l'on ne trouve guère sur les malades, qu'à leur heure dernière, c'est-à-dire, lorsque la dissolution est à son comble ; mais qui sont très-nombreuses et très-étendues après la mort. J'ai, à mon gré, dirigé ces ecchymoses sur les cadavres ; l'idée m'en fut donnée par la remarque que je fis en ouvrant celui du nommé Rives (16me. observation). Ainsi, par exemple, lorsque au moment de la mort, le sujet restait étendu sur le dos, cette partie, le cou, les épaules et la partie postérieure des membres étaient abondamment pourvus de taches d'un violet noir. Si au contraire je le faisais placer le dos en l'air, alors la face, la poitrine, le bas-ventre et la partie antérieure des membres prenaient cette même couleur, et il n'y avait point de taches au dos. Enfin si je faisais des incisions aux tégumens dans une

partie déclive, le sang sortait, l'ecchymose disparaissait et le lieu qu'elle avait occupé était jaune. Cette sorte de circulation même après la mort, explique pourquoi la concrétion fibro-albumineuse ou le caillot, qui était dans l'oreillette droite du cœur, perdait la partie rouge du sang et restait pourvue de la couleur jaune dont la plupart des solides blancs et des liquides étaient imprégnés.

D'après ce qui précède, on peut donner une explication facile de la manifestation de la couleur jaune et des ecchymoses. En premier lieu, je ferai remarquer que le sang, pénétrant partout, laisse aux tissus blancs la couleur de la sérosité qu'il contient. Cette sérosité est jaune; mais sa couleur n'est visible qu'en l'absence de la partie rouge du sang. Pour qu'il y ait ictère, il faut que les molécules rouges disparaissent. Plusieurs faits prouvent que cette disparition a lieu; le premier est tiré de l'observation seizième. Le cadavre avait la face violette; je fis plusieurs incisions aux tégumens, vers les apophyses mastoïdes; il en sortit une sérosité sanieuse, et, en moins d'une demi-heure, la face devint jaune. Depuis lors, j'ai répété ces incisions sur plusieurs parties du corps, et j'ai toujours obtenu le même résultat. Ceci ne s'accorde pas avec les idées que l'on s'est faites d'une dégénération gangréneuse dont les parties ecchymosées seraient le siége, et la preuve tout à la fois.

Contre cette façon de penser, je ferai remarquer qu'il n'y a jamais d'ulcération ni d'escarre gangréneuse, quelque grandes que soient les taches noires, et qu'il en est de même des plaies faites par les vésicatoires. Le contraire arrive dans le typhus, dans les fièvres dites putrides malignes; dans celles qui proviennent de l'usage du seigle ergoté, des viandes pourries, des farines fermentées ou avariées, etc.; dans ces derniers cas, l'ecchymose, l'ulcération, la mortification, le sphacèle et la chute des parties, annoncent un véritable état de gangrène; mais on ne voit rien de tout cela à la suite des taches noires de la fièvre jaune.

Je citerai en outre la séparation de la partie colorante du sang dans les concrétions fibro-albumineuses, qui n'étaient originairement qu'un caillot de sang. Il m'est démontré que cette couleur sort du caillot avec une partie de la sérosité, de même qu'elle abandonne le tissu cellulaire sous-cutané dans l'ecchymose, soit pendant la vie, lorsque les taches noires paraissent et disparaissent, soit après la mort, lorsqu'on fait des incisions aux tégumens; et dans la concrétion, comme dans l'ecchymose, la couleur jaune succède au départ des molécules rouges ou noires qui ont été entraînées ailleurs.

Ce que je viens de dire sur la séparation des deux couleurs, me paraît prouvé par la manifes-

lation de l'ictère après la mort. Plusieurs sujets n'étaient pas jaunes à leur dernière heure; à peine les yeux avaient-ils cette teinte; mais une ou deux heures après la mort, l'ictère se montrait à la face, à la poitrine et à la partie antérieure des cuisses et des bras, tandis qu'on voyait des plaques brunes au cou, aux épaules, au dos et à la partie postérieure des membres. J'explique ceci de la manière suivante : lorsque la séparation des deux principes colorans du sang, dont l'un est jaune et l'autre rouge, n'a pas eu lieu pendant la vie, la peau conserve une couleur à peu près naturelle, ou terne et cendrée. Mais après la mort cette séparation s'opère, et la périphérie du corps est le siége d'un travail semblable à celui qui se passe dans l'ecchymose en général. Dans celle-ci, lors même qu'elle succède à un accident, comme après une contusion ou une chute, le sang est extravasé dans le tissu cellulaire sous-cutané; la partie colorante du cruor disparaît la première; alors on voit la couleur jaune qui était masquée par elle, mais qui est plus fixe que celle-ci. De même, après la mort, à la suite de la fièvre jaune, on voit communément la face et la poitrine devenir jaunes, quand le cou, les épaules et le dos sont violacés ou noirs. Ces dernières parties étant dans la position ordinaire des cadavres, les plus déclives et les plus inférieures, reçoivent la sérosité colorée de sang

qui fuit des parties supérieures, et celles-ci restent jaunes, comme l'ecchymose, lorsque les molécules rouges ou noires en ont été absorbées.

Mais il y a deux choses principales à noter dans tout cela ; la première, que la bile n'est pour rien dans la couleur ictérique de la fièvre jaune soit pendant la vie, soit après la mort : la seconde qu'il y a deux principes colorans dans le sang ; l'un, très-fixe et de couleur jaune qui imprégne les tissus et les fluides blancs ou albumineux ; c'est la sérosité du sang, qui, probablement, doit à la maladie l'intensité de sa couleur. Il convient de dire sur la fixité de celle-ci, que lorsqu'une partie devient jaune, elle l'est invariablement. On n'à jamais vu des cadavres, d'abord blancs, et devenus jaunes, reprendre la couleur blanche ; tandis que l'autre principe colorant est moins fixe, et qu'après avoir teint en rouge brun ou violacé certaines parties, il s'en éloigne et les rend à leur couleur première, ou les laisse teintes en jaune ; et que toujours fondu dans des liquides, il suit avec eux les lois de la pesanteur spécifique, lorsque celles de la vie ne le régissent plus. Alors il forme des ecchymoses larges qui sont moins des signes de gangrène, ce qui emporterait l'idée de la désorganisation des solides, que la preuve de la séparation des principes constituans du sang, mais sans putréfaction.

Lorsque cette séparation des deux principes colorans a lieu dans la troisième période de la fièvre jaune, elle détermine l'ictère à cette époque même; tandis que si elle ne s'opère qu'après la mort, on voit la pâleur des cadavres remplacée par une teinte jaune plus ou moins prononcée; et alors encore les plaques brunes se montrent au cou, à la partie postérieure des membres et du tronc. On peut dire des deux couleurs, que l'une, la jaune, est fixe et inhérente aux tissus; et l'autre, la rouge, superficielle et mobile.

Probablement les yeux ne sont les premiers colorés en jaune, que parce que la disparition du rouge y est plus sensible. Il est à noter que cela n'arrive qu'après qu'il y a eu une injection plus ou moins grande des vaisseaux sanguins; que cette injection qui donne aux yeux le brillant singulier qu'on y remarque les premiers jours, venant à diminuer, c'est-à-dire, les molécules rouges disparaissant, les yeux restent jaunes, parce que telle est la couleur fixe que le sang laisse aux parties après le départ de quelques uns de ses principes constituans. Je crois cependant devoir ajouter à cette explication, que la couleur jaune de l'œil doit être propre aux lames de tissu cellulaire que des modernes ont dit exister au-dessous de la conjonctive qui tapisse le globe; tandis que cette membrane serait exempte d'inflammation: voilà

pourquoi sans doute on y distingue les vaisseaux injectés et ramifiés et non point confondus comme cela arrive dans le chémosis. En admettant l'existence de ce tissu cellulaire, il n'est pas étonnant d'y trouver la couleur jaune, puisque c'est précisément dans ce tissu qu'elle se fait remarquer plus particulièrement dans les autres parties du corps.

SECTION III.

Du Diagnostic de la maladie.

Cette section sera consacrée à faire connaître, 1°. la cause; 2°. le siége; 3°. le caractère de la fièvre jaune. De là, une sous-division en trois paragraphes : je vais me conformer à cet ordre.

§. Ier. *De la cause de la fièvre jaune.*

La cause de la fièvre jaune qui a régné à Barcelone, ne peut être problématique. La maladie ayant été introduite dans la capitale de la Catalogne, ainsi que je l'ai dit déjà, des molécules morbifiques plus ou moins fixes, mais plus ordinairement sous la forme gazeuse (1), ont été le moyen par

---

(1) Ce point sera traité dans la seconde partie de ce travail.

lequel elle s'est communiquée entre les individus. Sans doute ceux qui l'ont reçue de la sorte y apportaient une grande disposition. Il n'y a point de maladies sans cela. Mais dans de pareilles circonstances, cette prédisposition, qui est le vague de la question, est-elle donnée à beaucoup de personnes, ou n'est-elle réservée qu'à un petit nombre ? Barcelone vient de fournir, je crois, le moyen de résoudre ce problême. Le tiers de ses habitans a été malade; et en supposant, ce que je tiens pour une vérité, qu'un autre tiers s'est mis à l'abri de l'absorption du délétère en s'isolant, il reste encore un autre tiers qui, étant supposé frappé, n'aurait pas été susceptible de se prêter au développement de la maladie. Cet aperçu me paraît vrai si on le prend de la manière la plus générale, car beaucoup de faits le démentiraient. J'avoue qu'il est arrivé plusieurs fois que les habitans de la même maison, au nombre de six, huit, dix, quinze ou vingt, ont tous péri; d'autres fois, il n'en est resté qu'un ou deux. Mais il faut supposer, pour ces circonstances, une force de contagion supérieure à celle des circonstances ordinaires; ou, ce qui revient au même, un défaut de ventilation à la faveur duquel les miasmes s'accumulent, se condensent et acquièrent une énergie à laquelle aucune constitution ne peut résister. C'est ce qui est arrivé dans beaucoup d'habitations particulières; c'est aussi ce qui n'avait

pas lieu dans les grands établissemens hospitaliers, ni dans les lazarets où l'on s'appliquait à entretenir une ventilation continuelle. Les malades régénèrent ces molécules miasmatiques contagieuses qui s'échappent par plusieurs voies et sous plusieurs formes peut-être, mais plus particulièrement par les gaz qui sortent de l'estomac. Ceux-ci forment une atmosphère ambiante ou limitée, dans laquelle on contracte la maladie d'autant plus facilement, que l'appartement est plus étroit et la ventilation plus difficile. Je reviendrai là-dessus dans la seconde partie de ce travail.

Est-il possible d'indiquer la voie et le moyen de communication de ce délétère ? Ici se présenterait l'occasion de reprendre la discussion qui règne depuis long-temps sur l'absorption considérée comme servant à propager les maladies. On admet généralement trois modes d'absorption : l'un par la peau, le second par la déglutition, et le troisième par la respiration. Je pense que plusieurs maladies peuvent être introduites dans le corps par l'un de ces trois modes indistinctement ; mais je crois, quant à la fièvre jaune, que la forme gazeuse est la plus propre à communiquer le délétère, et que la membrane muqueuse nasale, buccale et pharingée est la voie la plus opportune pour son admission. Il semblerait que les faits ne doivent pas manquer pour

éclaircir ce point important; cependant ils sont fort rares, parce qu'il arrive généralement que les malades n'ont pas assez calculé les impressions premières qu'ils ont éprouvées, ni les sensations qui doivent être considérées comme les précurseurs de la maladie. Cependant on peut citer le docteur Mazet qui, à la seconde visite qu'il fit au premier malade qu'il traita, fut affecté d'une odeur particulière qui frappa son odorat, et le même jour il éprouva les premiers accidens de la maladie : je citerai encore le jeune Jouary qui, depuis le 31 octobre jusqu'au 9 novembre, avait ouvert une quinzaine de cadavres sous ma direction sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient : le 8 novembre, M. Bailly commença les ouvertures pour le compte de la commission de l'intérieur; M. Jouary fit le gros de ces dissections, il continua le 9 et le 10; mais le 11 s'étant amusé à percer une ance d'intestin qui était distendue par des gaz, il omit la précaution qu'il m'avait vu prendre de ne pas respirer ces miasmes et fut frappé d'une odeur particulière. Ceci se passait vers deux heures après midi; à quatre il était assis à ma gauche à la table de MM. Pariset, Bailly et François chez lesquels je dînai ce jour-là; il mangea de bon appétit, et à huit heures du soir il ressentit les premières atteintes d'une maladie qui prenait assez bien la

tournure de la fièvre jaune, mais à laquelle il a été heureusement soustrait par les secours et les soins que M. Bailly lui donna.

Ces deux faits tendent à prouver que le délétère arrive aux personnes saines sous la forme d'un gaz sensible à l'odorat, et que l'on peut supposer être chargé des molécules miasmatiques contagieuses. Il est également connu que ce ce gaz s'attache aux vêtemens, aux effets de couchage et aux meubles; il résulte même de quelques faits que je communiquerai plus tard, qu'il peut donner la maladie à une distance de plusieurs pieds du malade, et qu'il passe d'une maison dans une autre sans le concours des personnes ni des effets.

Ce gaz jouit probablement de la faculté contagieuse au moment des vomissemens noirs et des cardialgies. S'il est retenu captif dans un petit appartement; dans des lieux bas, humides et non aérées; dans des vêtemens serrés en paquet ou dans une malle, ou s'il séjourne trop long-temps dans les cadavres, il acquiert un surcroît de force contagieuse.

Enfin, ce qui me fait croire à ce gaz, comme propre à transmettre la maladie, c'est, ainsi que je l'ai dit déjà, que la fièvre jaune a une odeur qui lui est particulière : tout en est imprégné dans le voisinage des malades : les habitations particulières où il y a de ces derniers, aussi bien que les salles

des hôpitaux en sont également remplies; les servans la charrient avec eux; on la sent auprès des malades, autour des hôpitaux et des lazarets; elle émane des cadavres; on la retrouve surtout dans l'estomac et dans la matière noire qu'il renferme. Cette odeur a quelque chose de fade; elle m'a paru se rapprocher de celle du parchemin mouillé, ou de celle des abattoirs, qui n'est pas la même que celle des boucheries; elle imprime une sensation de froid au cerveau, dans les orbites et aux membres; frappe toutes les parties de faiblesse; procure une langueur d'estomac voisine de la nausée, et laisse un sentiment gravatif aux attaches du dyaphragme. Cependant, malgré cette fadeur, elle a quelque chose qui stimule l'odorat et qui irrite la gorge; car il a été expérimenté, et je l'ai éprouvé souvent, qu'elle provoque l'éternuement et qu'elle donne une sorte d'astriction à l'arrière-bouche et aux fosses nasales. Il était rare que, rentré chez moi, dans un lieu très-sain, et au milieu de beaux jardins, je n'éternuasse plusieurs fois de suite lorsque j'ouvrais le cahier-journal de mes observations cliniques que j'écrivais au lit même des malades à l'hôpital du séminaire. En outre, tout le temps que j'avais ce cahier sous les yeux, pour y puiser des notes, j'avais au nez un prurit assez incommode.

Aussi, sans aller chercher dans les sueurs ni

dans les autres humeurs excrémentielles la matière qui transmet la maladie, et que l'on doit considérer comme la cause efficiente, je m'arrête à ce miasme qui fut transporté de la Havane à Barcelone, et qui s'est régénéré, multiplié et propagé dans cette ville d'une manière trop déplorable. Il y a produit une maladie que, sous beaucoup de rapports, on pourrait dire être *sui generis*, et qui, néanmoins, par la comparaison de ses traits avec ceux de diverses maladies qu'on observe dans nos climats, semble se rapprocher beaucoup de celles-ci. Je passe à l'examen des parties que le délétère contagieux attaque plus ou moins directement.

§. II. *Du siège de la fièvre jaune.*

Pour étudier une maladie, et pour arriver à la connaître après en avoir trouvé la cause, il faut en déterminer le siège. A cet effet, on ne doit pas considérer seulement l'atteinte directe de cette même cause sur une partie déterminée ; il faut encore en poursuivre l'examen dans les relations organiques et vitales. La lésion limitée à une partie, ne produit pas de graves accidens ; il n'en est pas de même lorsque les différens systèmes dont le jeu régulier est nécessaire à la vie, participent à cette lésion. Ainsi, par exemple, un trait est lancé, il frappe un homme et s'enfonce dans les

muscles; il en est retiré, et au bout de quelques jours, la plaie est cicatrisée sans qu'il y ait eu le plus léger soupçon de fièvre. Un autre trait est lancé, il est envenimé, il entame à peine la peau, mais il y dépose le fatal poison; dès-lors, tout est changé dans l'économie animale; le système nerveux reçoit une atteinte majeure; le vasculaire s'exalte; les secrétions et les excrétions sont troublées, la circulation des fluides vitaux est dérangée ou suspendue, les viscères restent sans fonction, le trouble est général, et la mort ne tarde pas à arriver.

Ce dernier tableau pourrait servir à retracer la fièvre jaune et ses funestes effets. Avant que le luxe et la molesse appelassent cet ennemi du genre humain, les rives européennes étaient sans alarmes; le paisible habitant des villes ne voyait pas son existence menacée par les importations d'un autre monde; des parens et des amis ajoutait à son bonheur; il les visitait sans crainte; mais aujourd'hui, tout est suspect pour lui; il frémit à la vue d'un navire américain; il redoute également et ceux qui le guident et les objets qu'il recèle; chacun d'eux peut lui communique le fatal poison; et c'est avec l'or dont il est avide, et mille autres productions tant désirées, qu'il reçoit cette funeste importation; enfin il est atteint.

Cette première atteinte porte sur la membrane

muqueuse et sur le cerveau; ce que dénote d'une part, l'astriction du pharinx et la perception d'une odeur particulière; et de l'autre, la céphalalgie sus-orbitraire et les accidens nerveux que l'on remarque dès l'invasion. J'estime que le délétère ne quitte plus le département de la membrane muqueuse, qu'il peut en attaquer toutes les parties à la faveur des relations sympathiques qui les unissent; mais qu'il se fixe plus spécialement sur l'estomac qui en est le centre principal; et que c'est là que vient se consommer le travail pathologique qui caractérise le mieux la fièvre jaune. Cependant quoique les phénomènes les plus sensibles se passent dans l'abdomen, il ne faut pas perdre de vue le système nerveux qui exerce une influence très-grande sur le système vasculaire dont les désordres ne peuvent être révoqués en doute dans la terrible maladie dont il s'agit.

Cette maladie étant spéciale et le miasme contagieux qui la produit étant d'une nature particulière, on doit considérer aussi comme spécial le travail qui a lieu dans la membrane muqueuse, et duquel résulte une effusion de sang dans l'estomac.

J'ai déjà fait connaître que cette hémorragie exhalative se montre sur d'autres portions de cette membrane, au nez, à la bouche, aux parties génitales des deux sexes; et tout cela concourt à

me fortifier dans l'opinion que la membrane muqueuse, dans toute son étendue, souffre directement ou sympatiquement de l'atteinte du miasme délétère, et qu'elle devient le siége des principaux phénomènes d'une maladie qui semble sortir de la ligne des affections connues, et réclamer une pathologie et une thérapeutique spéciales.

Les poumons, ai-je dit déjà, ont paru être étrangers aux désordres. Cependant ils devraient être frappés directement, s'il est vrai que la maladie ait pour cause un miasme dont l'air serait le véhicule. Mais, ou le miasme est conduit dans les bronches, ou bien il n'y arrive point. Dans le premier cas, il se mêle au sang, et par-là il introduit dans cette humeur vitale un germe destructeur, un poison léthifère ; et cette absorption, comparable à celle des poisons, peut bien être un des élémens de la modification morbifique dont la membrane muqueuse gastrique devient le siège. Je parlerai bientôt de cette modification. Voilà une hypothèse qui a pour elle quelques probabilités ; je ne chercherai point à la démontrer. Il suffit de dire, à l'occasion de l'immunité dont les poumons ont paru jouir, que les expériences toxicologiques ont appris que l'application extérieure d'un poison peut être suivie d'une irritation de l'estomac et des intestins, sans pour cela qu'on ait aperçu de grands désordres dans

le lieu de l'application, et que l'injection de ces mêmes poisons dans les vaisseaux sanguins, a produit les mêmes résultats.

En second lieu, il ne serait peut-être pas impossible de persuader que le miasme n'arrive point dans les poumons. Avant d'atteindre ceux-ci, il doit toucher la membrane muqueuse nasale et celle de l'arrière-bouche, sur lesquelles il peut être déposé : c'est ce que semblent indiquer l'éternuement et l'astriction de la gorge et des fosses nasales. Il peut encore se mêler avec la salive et descendre avec elle dans l'estomac; mais tout ceci est conjectural. Caver plus profondément dans ces hypothèses, ce serait vouloir dépasser les bornes du possible. Le jeu des organes, ainsi que les modifications et les impressions qu'ils éprouvent, échappent à notre sagacité, quoique le résultat en soit manifeste pendant la vie ; et lorsqu'il nous est permis d'y appliquer nos sens, nous ne trouvons que le silence de la mort. Voilà pourquoi je m'arrête là, pour ce qui est de la part que les organes de la respiration peuvent avoir à l'admission du miasme.

Il n'est pas permis non plus de nier l'absorption de ce dernier par la peau. Mais ici encore, il faudrait reconnaître qu'il va marquer son action spéciale sur l'estomac, de même que le virus hydrophobique détermine des accidens graves à la gorge,

quoiqu'il ait été introduit par des morsures faites à des parties fort éloignées. Cette élection d'organe, ce siége spécial est une des meilleures raisons que l'on puisse donner pour prouver la nature spéciale et virulente de la fièvre jaune. Ceci soit dit en passant.

Cependant quelques maladies anciennement décrites pourraient servir peut-être à l'étude de cette dernière. Le phénomène qui la caractérise le mieux, la matière noire, peut être comparée au produit du méléna que l'on a toujours attribué à une exhalation sanguine des intestins; et l'atrabile, dont on ne parle plus aujourd'hui, n'était que du sang élaboré par les intestins. L'hématémèse pourrait, à juste titre encore, se rapprocher de la fièvre jaune; mais ces maladies ne sont point communes; on ne les voit pas régner épidémiquement; elles dépendent de l'idiosyncrasie du sujet, plutôt que de la saison.

Par conséquent, quoiqu'elles puissent être considérées comme analogues à la fièvre jaune, à cause de l'effusion du sang dans les viscères gastriques, elles en diffèrent pourtant parce qu'elles n'offrent point cette atteinte générale, ni les accidens graves qui caractérisent la fièvre d'Amérique, et qui concourent à la montrer comme une maladie extraordinaire.

Dans celle-ci, le véritable type est une conges-

tion de sang dans la membrane muqueuse, plutôt qu'une inflammation. Je distingue ces deux états ; la congestion du sang est le premier degré et la chose indispensable pour toute inflammation; mais elle n'est pas suffisante, et il arrive souvent, parlant d'une manière générale, que les autres accidens qui doivent concourir pour caractériser l'inflammation, manquent, et que celle-ci est incomplète ; c'est ce qu'on voit dans la fièvre jaune. Cela tient-il au défaut du concours des autres systèmes? Ou bien la membrane muqueuse est-elle modifiée d'une manière particulière par l'élément de la fièvre jaune ? Je crois à cette modification spéciale, dont la raison admet la possibilité, et qu'on ne peut démontrer ni expliquer ; mais cette spécialité est rendue probable autant par l'action propre de certains virus sur tel ou tel autre système, ou portion d'un même système, que par l'effet spécial de certains poisons ou de certains médicamens sur telle ou telle autre partie du corps vivant; et ces actions sont promptes et manifestes sans qu'il y ait inflammation; ou du moins l'effet est produit avant que l'inflammation ait eu le temps de se caractériser.

Telle est à peu près la fièvre jaune. Après la modification spéciale de la membrane muqueuse, une perte de sang a lieu dans les cavités digestives. Cette perte, elle-même, est contraire au développement de l'inflammation. Elle est d'autant plus

grande que le sujet est plus vigoureux et plus pléthorique. Plus elle est abondante, plus le travail de de la coction du sang dans l'estomac est considérable et funeste. C'est alors que l'estomac et les intestins n'étant plus passibles d'inflammation, sont réduits à l'excitation nerveuse qui est réveillée par la présence du sang naturel ou dégénéré. C'est ainsi que j'explique le hoquet, les cardialgies, les douleurs précordiales, les vomissemens et les coliques atroces de la troisième période, aussi bien que l'absence d'une inflammation primitive des viscères. Ce dernier état a été trop bien démontré par l'autopsie pour que je doive supposer qu'il soit nécessaire de le prouver autrement.

Lorsque j'ai parlé de la matière noire des vomissemens, j'ai dit un mot de la décomposition du sang dans l'estomac; mais c'est ici le lieu de m'en expliquer définitivement. Je pense que le sang épanché dans l'estomac et dans les intestins ne peut y rester à l'état naturel. Les gaz hydro-sulfureux, hydro-phosphoré et carbonique qui se forment alors ou qui se trouvent dans ces cavités, doivent hâter sa décomposition; et là, comme dans nos vases, il se sépare en deux parties; l'une séreuse et liquide, l'autre plus fixe qui remplace le caillot est aussi la partie qui constitue la matière noire proprement dite. Celle-ci parcourt le canal intestinal, et sort par les selles, après avoir subi la coction digestive

autant que le permet l'état pathologique des viscères ; l'autre, susceptible d'être absorbée, passe dans la circulation et se mêle avec le sang, ce qui constitue une hématose vicieuse, ou bien une sur-hématose. Circulant avec lui, elle laisse partout la couleur jaune qui lui est propre, et que retiennent les parties blanches, ou du moins qui s'y fait remarquer plus particulièrement qu'ailleurs. Plus cette sérosité jaune abonde dans le sang, moins celui-ci est riche de fibrine, parce que, dans la tendance à la dissolution de cette humeur, cette même fibrine se dépose un peu partout avec plus ou moins d'albumine, comme dans les concrétions fibro-albumineuses ; et la partie colorante finit par se trouver délayée et comme dissoute dans une autre partie qui est fluide et sans consistance ; dans cet état, le sang est dit être dissous. Cette expression me paraît convenir assez bien, si l'on n'y joint pas celle de putréfaction ou de dissolution putride.

L'explication que je donne ici de la dissolution du sang est hypothétique comme doivent l'être toutes celles qui se rattachent à ce sujet. Peut-être quelques personnes seront portées à dire que le miasme contagieux ayant été introduit dans les poumons, s'est mêlé avec le sang, et que, dès ce moment, cette humeur a reçu le principe de sa décomposition. Cette dernière hypothèse aurait en sa faveur l'action mortelle de certains gaz et de cer-

tains liquides lorsqu'on les injecte dans les vaisseaux sanguins. Le venin de la vipère qui, selon les expériences de Fontana, n'est mortel qu'autant qu'il se mêle au sang, viendrait encore à son appui. Mais, dans toutes ces circonstances, on ne voit pas un appareil d'organes être exclusivement le siége de la maladie, ni les mêmes phénomènes morbifiques se représenter constamment dans tous les individus : tandis que la fièvre jaune est caractérisée par l'hémorragie gastrique dans tous les individus. Aussi me paraît-il plus raisonnable d'attribuer la maladie aux désordres physiologiques de la membrane muqueuse, que de l'imputer à la dissolution du sang. J'admets cette dissolution comme secondaire et non point primitive. Si l'on voulait la considérer sous ce dernier rapport, il faudrait que les effets en fussent sensibles dans tout l'individu et dès la première période : cependant cette même période n'est point orageuse, et, dans tous les autres temps, la dissolution ne s'opère sensiblement que dans la membrane muqueuse. Les autres tissus semblent étrangers à la maladie : aucune décomposition, aucune dégénérescence putride ou gangréneuse ne s'y fait remarquer. Aussi, après avoir bien consulté les phénomènes morbifiques pendant la vie, et les résultats de l'autopsie, on en vient toujours à dire que c'est dans les viscères gastriques que se passent tous les désordres.

J'ai déjà dit que l'estomac n'est pas seul réservé à l'effusion du sang; cette hémorragie peut avoir lieu dans les intestins. L'observation 3me. a fait voir que la matière sanguinolente que je trouvai dans l'estomac, ne différait pas de celle que je trouvai aussi dans les intestins; et tous ces viscères étaient rouges. Je pense que cette dernière a été fournie par la membrane muqueuse intestinale; la couleur de sang qu'elle avait encore, me porte à cette idée, et la rougeur de la membrane m'en persuade également. Je trouve une autre preuve en faveur de cette opinion dans l'absence de toute inflammation des intestins, lorsque la matière qu'ils contenaient, au lieu d'être sanglante, était pultacée et noire. Probablement alors, celle-ci n'était qu'un excrément, qui passait dans le tube intestinal, dans lequel elle causait quelquefois des coliques nerveuses, et où elle ne laissait que peu ou point de traces de phlogose.

Plus le sang a été versé en abondance dans les viscères gastriques, et plus il y a de la sérosité jaune portée dans la circulation. Voilà pourquoi les hommes les plus forts, qui avaient fourni beaucoup de sang à l'hémorragie viscérale, éprouvaient les accidens les plus graves; ils étaient aussi les plus jaunes, et ordinairement ils le devenaient pendant les derniers jours, tandis que les femmes et les enfans prenaient plus rarement cette couleur,

même après la mort. Je reviendrai là-dessus, en parlant de l'âge, du sexe et du tempérament.

Je dirai encore un mot sur l'ictère qui paraît après la mort : aucun auteur n'en a traité ; tous se bornant à l'énoncer. Bien souvent il n'y a point d'ictère du vivant des sujets ; mais il se montre aussitôt après la mort. J'explique ce phénomène de cette manière. Le coloris disparaît à la seconde période, parce que, à cette époque, qui est celle de l'hémorragie interne, la quantité du sang est diminuée, et que les vaisseaux capillaires cutanés se désemplissent. Le sang qui y reste même est moins vermeil et plus hydro-carburé, ce qui donne à la peau une couleur terne et cendrée, qu'on observe à la fin de la deuxième période, et qui s'efface en peu de jours, si la maladie prend une bonne tournure. Cette couleur cendrée est encore celle de tout le corps, le dernier jour, lorsqu'il n'y a point d'ictère. Nous avons déjà vu, qu'au moment de la mort, le sang quitte plus rapidement encore les vaisseaux capillaires ; c'est-à-dire que la partie colorante rouge unie à un peu de sérosité, se précipite vers les parties les plus déclives, et laisse les parties supérieures pourvues de la teinte que donne la sérosité de la matière noire. C'est d'après ce raisonnement, que j'ai expliqué pourquoi les cadavres qui ont été étendus sur le dos, ont cette partie noirâtre, et la partie antérieure de la poi-

trine jaune : c'est pourquoi encore la face est jaune, lorsque le cou, les oreilles et l'oxiput sont violets.

L'ictère, pendant la vie, vient du même travail, plus hâté il est vrai; mais ordinairement suivi de la mort, s'il se montre pendant la troisième période. Il ne faut pas confondre cette espèce avec l'ictère qui se manifeste pendant la première période; ce dernier n'est pas mortel : probablement il est de même nature que celui que procurent une passion forte, un accès de colère, un émétique, etc. Je ne me propose pas d'en rechercher l'origine; mais il est facile de le distinguer du premier par ceci, qu'il ne s'accompagne jamais de taches brunes, ce qui indique qu'il n'est pas l'effet de la décomposition du sang.

On contestera peut-être, que ce soit le sang qui donne la teinte jaune à tous les tissus; peut-être même, sera-t-on plus difficile à admettre que celle-ci soit dans la sérosité que je dis être absorbée. Mais on ne pourra nier, que cette couleur ne soit bien manifeste dans la concrétion albumineuse, qui est redevable, au sang exclusivement, de tous les matériaux qui concourent à sa composition. L'observation vingt-deuxième a fourni la preuve de cette coloration qui est inhérente à la partie la plus fluide de ce corps; et toutes les autres observations parleraient dans le

même, sens si j'eusse répété l'expérience que je fis alors.

Au reste, j'avouerai que, jusqu'au jour où je dégustai la partie séreuse de la matière noire, j'avais cru à la présence de la bile dans tous les tissus et dans toutes les humeurs qui étaient jaunes, et particulièrement dans celle-ci. La première impression qu'elle me donna au palais ne m'ayant pas fait découvrir la plus légère amertume, je crus m'être trompé, et je dégustai de nouveau ; mais la sensation fut la même, et alors mes idées changèrent ; tout ce que l'on avait écrit et tout ce que j'ai écrit moi-même sur la nature bilieuse de la fièvre jaune, ne me parut plus qu'un rêve. Je vis un champ nouveau s'ouvrir devant moi, je m'y élançai avec transport, et je desire que la manière dont je l'ai parcouru puisse être utile à la science et à l'humanité.

Pour compléter ce que j'ai à dire sur le siége de la maladie, je dois faire connaître ce que je pense sur la question importante de savoir : si le système nerveux joue un rôle principal ou secondaire dans la fièvre jaune. Ce système, considéré dans ses rapports avec les organes des sens, reçoit les impressions et les communique au reste de l'individu. Il doit en être des impressions morbifiques, comme de celles des objets extérieurs, avec cette différence que les premières sont reçues

par l'homme physique, et que l'homme moral est toujours associé à la perception des autres. Celles-ci n'étant pas, pour le moment, l'objet de mes recherches, je vais me borner à analyser les modifications que le physique éprouve par les impressions morbifiques, et spécialement par la cause de la fièvre jaune..

Lorsque le miasme contagieux vient frapper les organes, il produit une sensation qui est perçue par les nerfs au moyen de la membrane muqueuse qui reçoit la première impression. Cette impression doit être aussi rapide que celle des odeurs sur le sens de l'adorat et sur le centre commun des sensations. La rapidité de cette sensation est assez bien prouvée par l'absence des prodrômes ou symptômes précurseurs de l'invasion de la maladie. L'atteinte nerveuse est prouvée surtout par les accidens de cette nature qui ont lieu assez ordinairement dès le début, tels que des vertiges, des défaillances, des spasmes partiels, comme ceux des poumons, de l'estomac, etc. Si dans quelques cas, rares à la vérité, on a pu constater le moment de la communication, comme dans ceux qui ont été personnels au docteur Mazet et au jeune Jouary, aussi bien que dans ceux qui furent particuliers à quelques matelassiers dont il sera question dans la seconde partie, on a pu se convaincre aussi, que le temps de l'incubation

n'a été que de quelques heures dans quelques autres. Cette circonstance doit faire considérer le miasme contagieux comme un venin ou un poison. La plupart de ces derniers agissent comme lui, et comme lui, ils portent une atteinte directe et profonde au principe de la vie : quelques heures après leur injection, ils déterminent les premiers accidens; et dans la maladie dont je traite, ce sont des frissons, des douleurs de tête et des reins, des envies de vomir et la fièvre, qui ouvrent la scène, sans qu'on en ait eu le plus petit indice les jours qui ont précédé cette invasion.

Lorsque je considère le système nerveux comme atteint directement par l'élément de la fièvre jaune, et comme concourant à la production des premiers phénomènes de la maladie, je ne fais que rappeler les idées des meilleurs auteurs sur l'irritabilité de ce système dans les pays chauds, et sur le rôle principal qu'il y joue dans les maladies. Tout le monde sait que la mobilité nerveuse est très-grande sous les régions équatoriales et qu'elle est bien peu de chose vers la zone polaire. Aussi les maladies qui règnent dans les pays chauds reconnaissent-elles la prédominence du système de la sensibilité sur tous les autres systèmes, et dans tous les temps encore a-t-on reconnu que cette même prédominence, toujours primitive, est la cause qui trouble l'har-

monie des fonctions des viscères, principalement la circulation du sang, et qu'elle donne à celui-ci la tendance à la dissolution qui caractérise presque toutes les maladies des pays chauds. La fièvre jaune s'y compte à juste titre ; voilà pourquoi il doit paraître raisonnable de dire que l'élément qui la produit agit directement sur les nerfs.

Il est d'autant plus probable que le système nerveux éprouve une modification directe par l'impression du miasme, et qu'il contribue ainsi aux accidens qui ont lieu actuellement et plus tard, que les phénomènes de la première période de la maladie, quoique indiquant un état inflammatoire, ne se soutiennent pas ; et que les forces décroissent avec une rapidité étonnante à la seconde période qui, dans les autres maladies, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà, est précisément le temps de l'exaltation de ces mêmes forces. Voilà ce qui explique pourquoi la saignée n'a pas été avantageuse, Celle qui fut pratiquée au sujet de la vingtième observation, ne fit rien contre la maladie : elle fut cause, peut-être, que les accidens furent moins graves ; car il n'y eut point d'ictère, point de douleurs à l'abdomen, point de taches sur le corps ; ce qui prouverait que le sang n'était point en excès ; mais il y eut des vomissemens noirs et la mort survint le

sixième jour, tandis que le plus grand nombre des malades, à cette même époque, atteignaient le huitième. Il est à remarquer qu'il y eut de la matière noire dans l'estomac, mais en petite quantité ; autre circonstance qui prouve encore que la saignée a atténué cet accident principal de la maladie ; mais qu'elle n'a pu remédier au désordre des forces vitales dont le système nerveux est le siége et le régulateur.

§. III. *Du caractère propre de la fièvre jaune.*

Probablement le désordre dont je viens de parler, frappant le cœur d'atonie, produit la congestion du sang dans les vaisseaux capillaires de la membrane muqueuse ; et celle-ci modifiée par le miasme, s'il est vrai qu'elle ait servi à l'absorber, comme j'ai cherché à le démontrer, se laisse traverser par cette même humeur, qui suinte à travers les pores, et procure l'hémorragie gastrique.

Plus cette hémorragie est considérable, et plus aussi il se forme de la matière noire des vomissemens que les déjections par le haut et par le bas chassent du corps, et l'élaboration qui s'en fait, aussi bien que son passage dans les intestins, causent des douleurs comparables à celles que les substances irritantes suscitent ordinairement, par leur présence sur ces mêmes surfaces.

Ces douleurs sont purement nerveuses; l'absence de l'inflammation le prouve; et, s'il n'y a point d'inflammation, c'est parce que l'irritation nerveuse n'est pas secondée par l'accumulation du sang dans les tissus. L'hémorragie prévient l'engorgement; la phlogose ou le travail phlegmasique avorte; mais l'irritation nerveuse persiste; les douleurs continuent, parce que la matière stimulante occupe encore l'intérieur des viscères gastriques : il y a, si l'on veut, dans ceux-ci, comme dans le miséréré, une exaltation très-grande de la sensibilité des intestins, ou une irritation nerveuse très-grande, mais sans météorisme ni phlogose. Si, dans la fièvre jaune, on trouve parfois de la rougeur à ces mêmes viscères, il est probable que cet état est secondaire; du moins il est certain qu'il n'est jamais assez avancé pour faire croire que la mort ait pu en être la suite inévitable.

J'ajouterai, à l'occasion des douleurs intestinales, que si elles étaient liées à un état de gangrène, elles ne seraient pas aussi violentes. C'est avec peu de réflexion que beaucoup de discoureurs sur la fièvre jaune, disent que le calme de la seconde période dénote ce même état de gangrène. Sans doute, dans les fièvres putrides qui ont cette dernière terminaison, on remarque une sorte d'insensibilité du physique, ou même l'absence des souffrances. J'ai vu des malades plaisanter sur les

taches noires qui occupaient le nez, et les doigts des pieds et des mains, et mourir un jour ou deux après l'apparition de ces taches. Mais, dans ces cas, l'insensibilité persistait jusqu'à la mort, et on ne la voyait pas, comme dans la fièvre jaune, remplacée par un état de souffrance qui se développe avec un appareil effrayant, et qui ne cesse qu'avec la vie, ou du moins que lorsque les ressources de celle-ci sont épuisées. En effet, il ne reste plus alors que des traces imperceptibles de l'excitation artérielle. Les douleurs abdominales, dans la fièvre jaune, ont un caractère plus aigu que dans les inflammations. On ne peut mieux les caractériser qu'en disant qu'elles indiquent une exaltation extrême de la sensibilité des intestins.

D'après ce raisonnement sur la troisième période de la fièvre jaune, il faut accorder aux viscères gastriques toute la sensibilité dont ils sont capables, et aux nerfs qui s'y distribuent, toute l'excitabilité qui leur est donnée par la nature. Aussi m'expliquant ici sur ce que peut envers les paires sacrées, les lombaires, etc. la sérosité rachidienne, je dirai que son action me paraît devoir être à peu près nulle. Cette nullité d'effet est prouvée par l'action régulière des muscles des extrémités inférieures dont la force est rarement altérée, par la facilité avec laquelle les malades rendent ou retiennent à volonté les matières des déjections, par la sensi-

bilité même des intestins et les douleurs dont ils sont le siége, par le jeu non interrompu du dyaphragme, et par la régularité de la respiration.

Un seul appareil organique semble paralysé, savoir les reins et la vessie; mais est-ce bien une paralysie? La suppression des urines survient à la fin de la seconde période et pendant la troisième. A ces deux époques de la maladie, l'hémorragie viscérale a eu lieu et continue; à ces mêmes époques, le pouls s'affaiblit au point de disparaître absolument; l'hémorragie qui dure depuis plusieurs jours, quelque lente qu'elle soit, a diminué considérablement la masse du sang, et a produit sur tout le système, le même effet que produiraient des évacuations de sang externes qui seraient trop copieuses ou trop long-temps soutenues. Les reins reçoivent moins de sang, et par conséquent ils fournissent moins d'urine. On doit penser aussi que le peu qui leur en arrive étant d'une qualité vicieuse, ils ne l'admettent qu'avec une sorte de répugnance, sentiment dont, en bonne physiologie, on doit les croire susceptibles; et qui, déterminant des douleurs néphrétiques, contribue à augmenter les souffrances dont l'abdomen est évidemment le siége. Ainsi, j'estime que les reins jouissent de toute leur sensibilité, qu'ils admettent plus ou moins d'un sang vicié déjà, et que s'ils en élaborent quelque quantité, c'est pour former des urines très-

rares et dont quelques-unes s'éloignent beaucoup de l'état naturel. On doit considérer aussi que le travail qui a lieu dans les viscères gastriques, a détruit toutes les corrélations entre les viscères abdominaux, particulièrement celle qui existe entre l'estomac et la vessie, et qu'on peut assurer que la formation de l'urine en est dérangée. D'ailleurs, les malades prennent très-peu de boissons, autre cause de la rareté des urines.

L'idée qui me porte à attribuer l'abolition de la fonction des reins à la rareté du sang, se trouve fortifiée par cette autre considération; que la suppression des urines commence à l'époque des vomissemens noirs et lorsque le corps se décolore; c'est-à-dire lorsqu'il paraît que le sang manque dans le système, et qu'il a perdu de ses qualités, particulièrement de la couleur vermeille. Cette coïncidence de la suppression des urines avec la décoloration du corps, avec la manifestation des vomissemens noirs et avec l'abaissement du pouls, est une preuve nouvelle en faveur de la cause que j'ai assignée à cette supression.

Aussi me paraît-il peu conforme à l'observation de supposer que l'hydrorachis ait pu entraîner la paralysie de l'appareil urinaire, et si cela pouvait être admis pour expliquer l'ischurie que l'on remarquait, comment pourrait-on rendre raison de l'incontinence d'urine dont j'ai rapporté plusieurs

observations? *Voyez* la troisième, la dix-septième et suivantes.

L'état habituel dans lequel j'ai trouvé deux autres viscères, le foie et la rate, se lie à cette théorie et fortifie mon raisonnement. Presque toujours le foie était jaune et la rate petite ; la couleur du premier était dûe à l'absence de la partie colorante du sang, et la petitesse de l'autre à la rareté de cette même humeur.

Le premier de ces viscères offrait une particularité frappante ; savoir : la couleur de plomb de la face concave ; tandis que la face convexe n'avait jamais cette couleur, et qu'elle était ordinairement jaune. Ceci peut être expliqué d'une manière satisfaisante par le raisonnement que j'ai appliqué à la formation des ecchymoses. La partie colorante du sang fuyant les extrémités des vaisseaux avec la sérosité qui la tenait en dissolution, se précipitait dans les vaisseaux qui traversent le viscère, et le parenchyme en était privé. De là, la couleur jaune qui était l'effet du départ des deux principes colorans que j'ai déjà signalés : aussi trouvait-on, au moyen des entailles que l'on faisait à la substance du viscère, les vaisseaux pleins d'un sang noir et sans consistance, parfaitement semblable à celui qui forme les ecchymoses, soit pendant la vie, soit après la mort.

La rate, au contraire, sans rien perdre de sa

couleur et de sa consistance, était petite, ce qui prouve encore que le sang manquait dans le système viscéral, car la tuméfaction de la rate n'est ordinairement qu'une congestion de sang consécutive de quelques embarras dans la circulation du sang abdominal. L'exception que présentera à cet égard l'observation 27me. (voir la thérapeutique), est un cas fort curieux qui n'est point en opposition avec mes idées sur les désordres de la circulation du sang dans la fièvre jaune; je regrette de ne pouvoir en donner ici l'explication.

CONCLUSION.

D'après ce qui précède, je crois être autorisé à dire que la fièvre jaune de Barcelone n'était pas une maladie dépendante des vices ou des excès de la bile : elle était encore moins une phlegmasie ; mais elle consistait dans une modification vicieuse du système nerveux et du vasculaire dans les membranes muqueuses. Le phénomène principal qui résultait de cette modification, était une hémorragie exhalative qui avait lieu principalement dans les viscères gastriques; tous les autres accidens étaient consécutifs. Si j'interroge ma pratique dans divers pays d'Europe où j'ai été avec les armées françaises, je suis forcé de convenir que je n'avais rien vu de

semblable ni au bord des marais pontins, ni à Moscou, ni même en Espagne. Je n'y avais trouvé que des maladies analogues à la fièvre jaune; mais non point la fièvre jaune telle que je l'ai observée à Barcelone : par conséquent, j'estime que celle-ci est une maladie *sui generis.*

Actuellement que j'ai établi le diagnostic de la fièvre jaune d'après les phénomènes qui ont lieu dans les voies de la digestion et d'après les désordres du système vasculaire, je dirai que de toutes les dénominations qui ont été données à cette maladie, une seule lui convient; c'est celle qui la désigne par les mots *vomissement noir.* Mais celle-ci n'exprime qu'un symptôme que l'on n'observe pas toujours; et, pour plus d'exactitude, on devrait trouver une expression qui indiquât l'hémorragie de la membrane muqueuse.

Ce qui précède m'autorise encore à donner aux trois périodes de la maladie, des dénominations nouvelles que l'examen des faits autorise. Ainsi je dirai, première période ou de *congestion*, seconde période ou d'*exhalation*, troisième période ou de *décomposition*; trois phénomènes qui appartiennent exclusivement au système vasculaire et dont la succession naturelle, une fois connue et bien constatée, servira à expliquer tout ce qui se passe dans cette terrible maladie, et jetera, je l'espère, un jour nouveau sur sa nature

et sur les moyens de combattre ce terrible fléau. Ceci doit s'appliquer à la fièvre jaune en général; car il ne faut plus se faire illusion, celle de Barcelone ne différait point de celle qui règne en Amérique. Disons un dernier mot sur les trois périodes dont il vient d'être question.

La période de congestion est caractérisée par des symptômes d'irritation phlegmasique, comme le début de toutes les fièvres catarrhales, du typhus nosocomial, etc. Comme dans celles-ci, elle serait suivie des accidens qui appartiennent aux phlegmasies générales, s'il n'était de la nature de la fièvre jaune, de borner à la congestion du sang, ce que cette maladie peut avoir d'inflammatoire. Dans les autres maladies, la congestion accumule cette humeur dans les tissus qui la retiennent, et elle prépare ainsi les élémens de la phlegmasie, soit générale, soit partielle : dans la fièvre jaune, au contraire, le sang quitte les tissus et s'épanche dans les cavités, ce qui fait avorter l'inflammation. Aussi la période d'exhalation est-elle caractérisée par la diminution de la fièvre, l'abaissement de la chaleur et du pouls, et l'abolition de tout les symptômes qui semblaient annoncer une phlegmasie générale. Alors il y a un calme, mais perfide, que l'on peut comparer à l'état où se trouverait un individu qui aurait éprouvé une évacuation de sang lente, mais soutenue pendant un jour ou

deux. La fièvre jaune est une véritable anémie, et les hommes qu'elle frappe, passeraient le terme de la vie sans souffrance, comme cela est arrivé à quelques uns, si l'irritabilité des viscères gastriques n'était réveillée par la présence du sang qu'ils contiennent ; soit parce que celui-ci y éprouve des changemens que lui fait subir la faculté digestive qui s'exerce sur lui ; soit parce que, étant hors de ses vaisseaux et en contact avec des gaz délétères et des matières étrangères à sa nature, il s'altère et se décompose. Alors, en effet, commence la troisième période, ou celle de décomposition, dans laquelle les plus grands désordres surviennent, et que la mort termine presque toujours.

Si le malade survit après avoir éprouvé quelques accidens graves, comme le vomissement noir, par exemple, il se rétablit promptement. L'appétit lui est rendu en très-peu de jours, et bientôt les fonctions digestives se font dans toute leur plénitude. Ceci dit assez clairement que les viscères gastriques n'ont pas été enflammés, et qu'après le passage de la matière noire, qui a été plus ou moins irritante pour eux, ils ont repris leurs habitudes naturelles : mais ceci confirme également ce que j'ai avancé sur l'exhalation sanguine qui a lieu dans ces mêmes viscères, et sans laquelle les accidens consécutifs ne se manifesteraient point.

CHAPITRE IV.

Thérapeutique.

Ce chapitre aura deux sections : l'une sera consacrée à la thérapeutique expérimentale ; et la seconde à la thérapeutique rationnelle, ou traitement général.

PREMIÈRE SECTION.

Thérapeutique expérimentale.

Il en a été jusqu'à présent de la fièvre jaune, quant à la thérapeutique, comme des maladies qui sont imparfaitement connues, et dont la marche rapide et les funestes effets jettent l'épouvante dans les esprits et troublent toutes les têtes. On a essayé diverses méthodes de traitement, presque toutes prises au hasard, et sans qu'un diagnostique préalablement porté, en eût autorisé l'application. En général, on a tenu beaucoup trop aux idées antérieurement émises, et l'on a fait trop peu d'ouvertures de cadavres. En sorte, qu'avec le désir d'accroître les connaissances déjà acquises, l'on en est resté presque toujours au point d'où l'on était parti. On étudiait la maladie dans les symptômes; ma-

nière facile, sans doute, et qui séduit le vulgaire. Mais les bons médecins savent combien il est difficile de séparer les symptômes légitimes de ceux qui expriment des désordres secondaires; ce qui expose à de graves erreurs. Ainsi, par exemple, que peuvent contre les vomissemens noirs dans la fièvre jaune, les potions anti-émétiques dont on a fait si souvent usage? Le vomissement, dans ce cas, est aussi nécessaire que les évacuations alvines; et il serait sagement fait de le provoquer, s'il n'y avait une contre-indication plus puissante tirée du danger d'augmenter les accidens qui ont lieu dans les viscères gastriques, principalement dans l'estomac.

L'ictère est encore un symptôme qui induit en erreur; et j'ai, moi-même, payé tribut à cette erreur. Lorsque j'arrivai à Barcelone, j'étais imbu de l'idée que la maladie que j'allais voir était éminemment bilieuse, et qu'elle devait être classée parmi les fièvres putrides qui tournent facilement à la dissolution et à la gangrène. Aussi, dans les premiers temps de ma pratique, ai-je employé, sans beaucoup de choix, et même peu méthodiquement, les traitemens usités en pareilles occasions, et d'autres fois je me suis borné à la médecine d'expectation. Cependant je vis échouer bientôt toutes ces manières de traiter; et nullement asservi aux prénotions que je pouvais avoir sur la

nature de la maladie, je me considérai comme placé sur un terrain nouveau. A l'exemple de Sydenham, j'essayai alternativement plusieurs méthodes curatives, dans la vue de reconnaître quelle serait celle qui s'adapterait le mieux à la maladie. On verra, par les observations que j'ai déjà rapportées, et par celles que je rapporterai encore, que ce tâtonnement ne me conduisit à aucun résultat heureux, à aucune donnée de laquelle il me fût permis de m'étayer par la suite. Il me fallut trouver des idées plus positives, un diagnostic et une méthode rationnelle de traitement. Mais ceci devait être la conséquence de mes observations cliniques et anatomiques. Lorsque je fus arrivé à ce résultat, les malades manquèrent, et je ne pus mettre en pratique, sur un grand nombre de sujets, le plan de traitement que je m'étais formé. Je vais me borner à raconter quelques premiers essais.

A cet effet, je dirai que, mettant à profit les lumières que l'anatomie pathologique m'avait fournies, j'observai les mouvemens de la nature qui, dans cette maladie comme dans les plus erratiques, finit par décéler ses habitudes par lesquelles on reconnaît qu'elle a une marche fixe. Tel était le point le plus difficile à constater, et je crois y être parvenu.

Le premier trait de lumière qui me fut donné, me vint du stomacacé. Cet accident, qui a été

assez fréquent, consiste dans une hémorragie qui a lieu à travers la membrane muqueuse de la bouche. Il était connu de tous les praticiens, comme jugeant favorablement la maladie; il survenait à la fin de la deuxième période et au commencement de la troisième, et semblait indiquer l'usage de la saignée. Mais ce moyen, que l'on avait essayé dans les premiers temps de l'épidémie, avait été toujours funeste. On y avait renoncé, soit qu'on l'eût pratiqué par la lancette ou par les sangsues : je n'y ai pas eu recours moi-même, quoique je n'en fusse pas très-éloigné; mais aucun motif raisonnable ne me parut en autoriser l'emploi dans les cas qui se présentèrent à mon observation. En général, les malades ne réclamaient les secours de la médecine qu'après la première période.

En second lieu, les premiers vomissemens qui surviennent pendant la troisième période, étant presque toujours sanguinolens, je dus soupçonner qu'il se faisait dans l'estomac une hémorragie semblable à celle de la membrane muqueuse buccale. Quelques évacuations alvines également teintes de sang, fortifièrent cette conjecture, aussi bien que la matière de même nature qu'on trouvait fréquemment dans l'estomac des cadavres; et les hémorragies lentes qui ont lieu par le nez et par plusieurs autres ouvertures, à la dernière

période, ne purent que signaler à mes yeux la membrane muqueuse comme le siége d'une exhalation de sang. Le même désordre se fit remarquer dans la membrane muqueuse de l'appareil de la génération et des voies urinaires dans les deux sexes. Il serait curieux de savoir et de pouvoir constater si ce département isolé de la membrane muqueuse générale devait son état pathologique aux sympathies qui l'unissent avec la membrane muqueuse gastrique, ou bien à la contagion qu'elle aurait reçue directement par le rapprochement des sexes. Je n'ai recueilli aucun fait qui puisse résoudre cette question.

En troisième lieu, la matière noire des vomissemens me parut, d'après l'examen analytique, n'être que du sang décomposé : et vu qu'à l'ouverture des cadavres on trouvait peu d'altérations graves et presque pas d'ulcérations de la membrane muqueuse gastrique dont on pût rapporter l'origine à des temps antérieurs, ou même aux premiers temps de la maladie ; vu, d'ailleurs, que la membrane muqueuse buccale laisse suinter le sang, sans qu'on y reconnaisse ces derniers désordres, j'en tirai la conséquence, que le phénomène principal de la fièvre jaune était une sueur de sang, phénomène d'autant plus inséparable de cette maladie, qu'il y a toujours formation de la matière noire, soit qu'il y ait des vo-

missemens, soit qu'il n'y en ait point. Je me suis expliqué ailleurs sur la nature de cette matière.

La connaissance de la maladie me parut reposer les données suivantes : les hémorragies, qu'elles soient externes ou internes, sont toujours le résultat d'une modification morbifique de la membrane muqueuse à la suite de l'impression et de l'absorption d'un délétère particulier ; et le système nerveux lui-même, modifié par l'impression de cet agent perturbateur, réagit sur les viscères que tapisse la membrane muqueuse et sur le système vasculaire. Aussi j'estime que, dans le traitement, on doit prendre en très-grande considération l'état de ces deux systèmes, le nerveux et le vasculaire, et obvier à l'hémorragie : si l'on peut prévenir celle-ci, on aura fait beaucoup plus pour le salut du malade, qu'en suivant les idées spéculatives qui ont été en vigueur jusqu'à ces derniers temps, et qui paraîtront toujours fort problématiques, si elles ne sont pas signalées comme très-erronnées.

Avant de poursuivre ces considérations sur la thérapeutique, je ferai connaître quelques observations de fièvre jaune, dans lesquelles la guérison a été due aux ressources de la nature. Les principales sont celles avec stomacacé ou avec de simples vomissemens de sang; on peut les surnommer, par solution critique hémorragique.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

Guérison de fièvre jaune par le stomacacé et par des selles copieuses ; ictère le 7me. jour ; le pouls et la chaleur toujours presque naturels.

Jean Mathieu, âgé de 41 ans, fabricant de chaises, entra à l'hôpital le 30 octobre, à la nuit ; il avait quatre jours de maladie pendant lesquels il avait pris de la crême de tartre et avait beaucoup évacué.

5me. *jour de la maladie.* Je trouvai la face colorée ; les yeux peu rouges, mais légèrement jaunes ; il se plaignait d'y sentir comme du feu; il avait de la douleur à la tête, mais supportable ; la langue épaisse, rouge et teinte de sang, les gencives saignantes, le pouls et la chaleur naturels, et les évacuations alvines et urinaires régulières. Infusion de camomille, un lavement.

Le soir. Même état ; le malade, qui est d'ailleurs fort calme, est ennuyé d'avoir à cracher du sang continuellement. Mêmes remèdes que ce matin.

6me. *jour.* La face est moins colorée, les yeux sont plus jaunes, les sens sont libres, la douleur de tête se calme, le pouls et la chaleur sont naturels, le sang continue à sortir de la bouche, il inonde le côté du lit vers lequel le malade est penché, et il coule jusqu'à terre ; le sommeil du ma-

lade n'en a pas été interrompu, le pouls et la chaleur comme la veille. Infusion de camomille pour boisson, un lavement camphré.

Le soir. Même état et mêmes prescriptions.

7me. *jour.* Les yeux sont d'un jaune plus foncé, la peau prend la même couleur, le stomacacé continue, le malade n'évacue que par les lavemens, mais en quantité, des matières noirâtres et épaisses. Infusion de camomille, lavement camphré, onction camphrée sur l'abdomen.

Le soir. Le bien-être continue, il y a eu des évacuations alvines naturelles, ainsi que par le lavement.

8me. *jour.* L'état satisfaisant continue, le stomacacé diminue, les yeux sont plus jaunes, ainsi que la peau, mais d'un jaune citron, c'est-à-dire clair. Mêmes remèdes et chocolat.

Le soir. Même état satisfaisant ; chocolat.

9me. *jour.* Il ne sort plus de sang par la bouche; il y a un calme parfait, l'ictère continue. Chocolat et soupe.

Le soir. Comme le matin.

10me. *jour.* Même état qu'hier, mêmes prescriptions.

11me. *jour.* L'amélioration est constante ; mais il y a diminution de la couleur jaune. Chocolat et demi-portion pour sa nourriture.

11 *Au soir.* Il est envoyé au quartier des convalescens.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

Guérison de fièvre jaune par le stomacacé seulement; ictère le 5me. jour; pouls faible pendant la 2me. période.

Diego Hums, âgé de 12 ans, entra à l'hôpital le 10 novembre au soir, ayant trois jours de maladie. Le premier jour, il avait eu des frissons, puis calme, chaleur et sueur, faiblesse des membres, évacuations régulières. Point de remèdes.

3me. *jour de la maladie.* Le soir, face brunâtre, yeux injectés sur un fond jaune, langue blanche dans le milieu, et rouge sur les bords, soif, douleur de tête, douleur légère à l'abdômen, pouls faible, chaleur moyenne, évacuations régulières. Eau d'orge miellée et nitrée, onction camphrée sur l'abdomen, lavement camphré.

4me. *jour.* La langue est humide et nette, mais rouge; plus de douleur de tête ni de l'abdomen; le reste comme la veille. Mêmes prescriptions.

Le soir. Même état, mêmes prescriptions.

5me. *jour.* La peau devient jaune, il y a soif, langue rouge et limoneuse chocolatée, légère douleur au ventre, pouls petit, chaleur bonne, éva-

cuations régulières, somnolence, un peu d'anxiété. Rien n'est changé aux prescriptions.

Le soir. Même état, mêmes moyens; une bave rouge sort par la commissure des lèvres, du côté où la tête est penchée; la chemise en est salie.

6me. *jour.* Stomacacé abondant, urines rares; selles régulières, pouls faible, chaleur bonne, moins de somnolence, un peu plus de calme dans tout l'individu. Mêmes moyens.

Le soir. Le stomacacé continue, ainsi que le calme. Mêmes remèdes.

7me. *jour.* Le stomacacé est moins abondant, il y a beaucoup de calme; le malade demande du chocolat qui lui est accordé. Eau d'orge miellée.

Le soir. L'amélioration est sensible. Une petite soupe, eau d'orge miellée.

8me. *jour.* Calme parfait; la face n'est plus si brune, elle devient blanche et même rosée; les fonctions se font bien. Chocolat et soupe.

Le soir, une soupe.

9me. *jour.* Chocolat et quart de portion; il en est de même pour le soir.

10me. *jour.* Augmenté les vivres.

11me. *jour.* Le malade a demandé ses habits et s'est levé pour se promener hors de la salle.

12me. *jour.* Il est évacué aux convalescens.

La guérison qui suit le stomacacé doit être expliquée de la manière suivante : le sang que la

membrane muqueuse buccale exhale dans cette occasion, ne séjourne pas sur cette membrane ; il n'y cause aucune altération, puisqu'il n'en éprouve point lui-même, qu'il se mêle avec la salive et qu'il sort bientôt après par la bouche. Peut-être aussi, est-il vrai de dire, qu'il n'en sort jamais par cette voie une quantité assez grande pour produire l'anémie ; mais du moins est-il constant qu'il ne peut pas nuire à l'individu par la résorption après s'être altéré, comme il arrive, lorsqu'il s'épanche dans les voies digestives.

Cette guérison naturelle, à côté de laquelle on peut mettre certaines hémorragies nasales que l'on dit avoir terminé heureusement la maladie, doit-elle conduire le praticien à faire usage de la saignée? Jusqu'à présent, à Barcelone, l'expérience a prouvé l'inefficacité de ce moyen ; et cela devait être ainsi, puisqu'il n'était dirigé que contre un effet ; qu'il ajoutait aux moyens de destruction qui étaient dans le corps, et qu'il conduisait plus vite à l'anémie. Voilà pourquoi les hommes que l'on a saignés sont morts plus vite que les autres. Cependant, avaient-ils été saignés dans un temps opportun ? Voilà une question à laquelle il ne sera pas facile de répondre, et de laquelle dépend la connaissance du juste emploi de ce moyen thérapeutique. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la maladie consiste entièrement dans la modifica-

tion vicieuse que la membrane muqueuse a éprouvée de l'impression du miàsme contagieux; et c'est contre l'état pathologique de cette expansion membraneuse qu'on doit diriger les resources de la thérapeutique.

Deux observations de vommissement de sang, doivent trouver place après les cas de stomacacé. Dans l'une et l'autre espèce, c'est toujours la membrane muqueuse, soit buccale, soit œsophagienne, soit gastrique, qui a fourni le sang; voilà pourquoi je rapproche ces observations : on ne peut y méconnaître les mêmes opérations de la nature.

VINGT-CINQUIÈME OBSERVATION.

Guérison de fièvre jaune par des vomissemens de sang et des selles copieuses; ictère le 4me. jour; délire comateux; trouble général que terminent des évacuations alvines.

Eudaldo Ville, âgé de 19 ans, entra à l'hôpital le 6 novembre; il était malade depuis trois jours. Dès l'invasion de la maladie, il avait eu froid pendant deux jours, ensuite chaud et des sueurs; alors aussi il avait éprouvé une douleur sus-orbitaire, une autre aux lombes, et des vomissemens de matières jaunes et amères; les déjections n'avaient pas été interrompues; il n'avait pris aucun remède.

3me. *jour de la maladie.* Le soir, le malade est assez calme; la peau de couleur naturelle; il n'y a point de sueurs; les yeux sont rouges et brillans; la langue également rouge et pointue; le pouls fréquent; la chaleur ne s'éloigne guère de l'état naturel; il y a toujours douleur de tête et des reins; soif; évacuation régulière. Eau de tamarin pour boisson, un lavement, deux vésicatoires aux jambes, onction camphrée sur l'abdomen et les lombes.

4me. *jour.* Le malade a une grande disposition à dormir. Si on l'éveille, il répond avec précision; les yeux sont moins rouges, mais un peu jaunes; la bouche est amère; la langue rouge et sèche; il y a soif; la peau pâlit; la chaleur est bonne; le pouls lent; les évacuations régulières. Eau de tamarin, onction camphrée, lavement, pansement des vésicatoires.

Le soir. La peau est un peu jaune; il y a des vomissemens sanguinolens; la somnolence continue; le pouls s'affaiblit; la chaleur diminue; la langue est couverte d'un enduit limoneux chocolaté; les selles sont régulières; les urines rares. Eau de tamarin, onction camphrée, lavement.

5me. *jour.* Il y a eu du délire toute la nuit; le malade est plus calme le matin; il a eu plusieurs selles liquides et noirâtres; les urines sont toujours rares; le pouls est lent; la chaleur de la peau na-

turelle; l'ictère se prononce de plus en plus. Mêmes moyens.

Le soir. Les selles ont continué; il y a eu plus d'urine; le pouls est un peu moins lent; il y a du calme et de la sérénité dans les traits; la langue est humide et nette.

6me. *jour.* Le mieux d'hier se continue; le malade demande du chocolat; il lui est accordé. Tisanne d'orge miellée et nitrée.

Le soir. Amélioration sensible. Mêmes moyens.

7me *jour.* Le malade se trouve bien; il a bien reposé; les évacuations sont régulières; il demande à manger. Chocolat et soupe.

Le soir. L'état est de plus en plus satisfaisant.

8me. *jour.* Cet individu est évacué aux convalescens.

Peu de malades ont approché du danger autant que celui-ci. Les vomissemens de sang ont marqué la congestion et l'effusion de cette humeur dans l'estomac; les selles copieuses ont expulsé la matière noire qui avait traversé les intestins sans y causer de douleur, et le commencement d'ictère avait annoncé qu'il y avait eu absorption. La crise s'est faite la nuit du délire. Les vésicatoires avaient-ils rompu de bon heure les mouvemens? avaient-ils remplacé les sueurs qui avaient paru le premier jour et qui s'étaient supprimées? Peut-on considérer comme critiques les vomissemens de sang et le

stomacacé? ou doit-on attribuer cette guérison aux évacuations alvines? La médication simple qui a été employée a-t-elle été suffisante et efficace? ou bien la nature a-t-elle servi ce sujet pardessus tout? Voilà des questions auxquelles on ne peut répondre affirmativement.

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION.

Guérison de fièvre jaune par des vomissemens de sang et des selles copieuses; le pouls a varié beaucoup; bon effet d'un vésicatoire.

Sébastien Farré, âgé de 12 ans, entré à l'hôpital le 2 novembre, à la nuit, avait huit jours de maladie; deux membres de sa famille, son frère et sa mère, étaient morts sous ses yeux et dans sa maison. Il a été purgé chez lui, et il a eu sur l'épigastre un large vésicatoire qui n'est pas encore fermé.

9me. *jour.* Face colorée, yeux un peu jaunes, langue très-rouge dans son entier, la tête fait mal, le pouls est naturel, la chaleur de même, les évacuations sont régulières; le malade se plaint particulièrement de faiblesse des jampes. Eau d'orge miellée, lavement émollient camphré.

Le soir. Il y a eu des vomissemens de sang, les réponses sont tardives, les évacuations sont régulières. J'ai réitéré les prescriptions du matin.

10me. *jour*. Pouls à peine sensible, chaleur bonne, yeux plus jaunes, face décolorée, langue rouge; les vomissemens de sang ont continué; il y a eu deux selles copieuses et liquides; les urines sont rares; la tête est plus libre qu'hier au soir. Eau d'orge miellée, lavement camphré.

Le soir. Même état, mêmes moyens.

11me. *jour*. Les urines sont plus abondantes, les selles continuent, la langue est humide, le pouls a repris de la force, la chaleur est bonne. Mêmes remèdes qu'hier.

Le soir. Il y a un mieux sensible. Mêmes remèdes.

12me. *jour*. Calme général. Chocolat, eau vineuse; point de remèdes.

Le soir. Une petite soupe, eau vineuse.

13me. *jour*. Le bien-être continue. Chocolat et soupe; point de remèdes.

Le soir. Le malade dormait au moment de la visite; étant éveillé, il se montre très-calme.

14me. *jour*. Convalescence assurée.

15me. *jour*. Il passe aux convalescens.

Cette observation se rapproche de la précédente par plusieurs traits, savoir : le vomissement de sang, les selles copieuses, l'absence des douleurs abdominales, et le bon effet d'un vésicatoire appliqué dans les premiers temps.

Dans ces deux cas, la maladie avait marché jus-

qu'à la fin de la deuxième période, comme dans ceux où elle se terminait par la mort. Les premiers vomissemens ordinairement sanguinolens, et qui annoncent la troisième période, s'étaient manifestés déjà, et ils auraient été suivis des vomissemens noirs, si quelque circonstance heureuse qui n'a pas été provoquée, je crois, par les secours de l'art, n'eût mis fin à l'hémorragie, et n'eût prévenu ainsi un trop grand épanchement de sang, la décomposition de cette humeur, l'absorption d'une partie de ses principes constituans, le trouble des viscères gastriques et de tout l'organisme, enfin la dissolution et la mort qui appartiennent à la troisième période.

Pour confirmer ce que je viens de dire, je rapporterai un autre fait dans lequel on reconnaîtra que la congestion de sang qui s'était faite sur l'estomac, avait produit déjà un épanchement de cette humeur dans ce viscère, et avait procuré des vomissemens de même nature, qui sont toujours les précurseurs du vomissement noir. Ceux-ci furent aperçus, en sorte que les accidens de la troisième période se manifestaient déjà; cependant, la guérison s'ensuivit; elle fut due à une congestion dans la rate, seul cas de cette sorte qui se soit présenté à mon observation. Il me parut fort curieux, et je le fis remarquer à M. François, qui reconnut avec moi l'étendue considérable de la rate. Ce fait pour-

rait être invoqué en faveur de l'usage de la saignée. Mais, comme celle-ci n'a pas été efficace lorsqu'on l'a employée, on doit penser que la nature a trouvé quelque expédient qui n'est pas au pouvoir de la médecine. Voici ce fait qui me paraît digne d'une remarque particulière.

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION.

Guérison de fièvre jaune après des vomissemens sanglans et noirs ; congestion splénique ; ictère le 4me. jour ; selles copieuses le 8me., d'où suit la rémission.

Joseph Gaillard, âgé de 24 ans, entré le 30 octobre à l'hôpital du Séminaire, avait trois jours de maladie. Le premier jour, il avait eu froid pendant une heure et ensuite chaud ; douleur de tête et des reins et un brisement des membres ; les jours suivans, il avait eu des vomissemens bilieux, et n'avait pris aucun remède.

3me. *jour, le soir.* Douleur de tête, face décolorée et terne, yeux légèrement rouges et jaunes ; bouche amère ; langue sèche, d'un blanc jaune vers le milieu et rouge sur les bords ; il y a soif ; douleur à l'épigastre ; pouls faible ; chaleur au-dessous de l'état naturel ; les évacuations alvines sont rares. Potion camphrée, lavement camphré.

4me. *jour.* La douleur de tête diminue ; la face et les yeux prennent une teinte jaune ; la bouche est amère ; la langue sèche ; l'épigastre sensible ; le pouls régulier ; la chaleur bonne ; la rate est très-tuméfiée ; il y a peu d'évacuations alvines ; les urines sont abondantes. Eau de tamarin, potion camphrée, lavement de même.

Le soir. Même état et mêmes prescriptions.

5me. *jour.* La teinte jaune de la face augmente et gagne tout le corps ; l'épigastre est toujours sensible ; le pouls s'affaiblit. Mêmes prescriptions.

Le soir. Le malade a vomi le bouillon et les remèdes. Limonade avec la crême de tartre.

6me. *jour.* A l'état d'hier se joignent des douleurs abdominales. Eau d'orge miellée, onction camphrée sur l'abdomen, lavement de même.

Le soir. Même état, mêmes prescriptions.

7me. *jour.* Les symptômes prennent plus d'intensité ; la peau est d'un jaune foncé ; les yeux sont très-jaunes ; la sensibilité de l'épigastre et de l'abdomen continue ; les selles sont rares ; les urines régulières ; le pouls faible ; la chaleur bonne ; il y a des nausées qui se terminent par la sortie de quelques bouchées de sang ; les réponses sont tardives. Les mêmes remèdes qu'hier

Le soir. Expectoration muqueuse chocolatée ; quelques sueurs ; les évacuations alvines sont toujours rares ; les lavemens sont rendus sans rien

entraîner; les urines continuent; le pouls s'est un peu relevé. J'ai continué les mêmes remèdes.

8me. *jour.* L'expectoration a cessé; il y a des vomissemens de matière noire; peu de douleur à l'épigastre et à l'abdomen; le pouls se soutient, ainsi que la chaleur; la peau est toujours très-jaune et la rate gonflée; les réponses sont tardives; il y a des évacuations alvines noires; les urines continuent. Mêmes remèdes.

Le soir. Les vomissemens ont cessé; les évacuations alvines continuent; il en est de même des urines. Mêmes remèdes.

9me. *jour.* Calme; le malade a dormi une bonne partie de la nuit; le corps et les yeux sont toujours jaunes et la rate gonflée; mais la langue est humide et se dépouille à sa pointe; le pouls se rétablit; les évacuations continuent; le malade demande du chocolat. Accordé.

Le soir. Le calme va continuant. Seconde prise de chocolat.

10me. *jour.* La langue est entièrement dépouillée; l'amélioration va croissant. Chocolat et soupe.

11me. *jour.* Même état, mêmes moyens.

12me. *jour.* Les vivres sont augmentés.

13me. *jour.* Cet homme est sorti de l'hôpital; il avait des forces suffisantes; il était encore tout jaune, et avait la rate très-gonflée.

Il y a deux considérations principales à noter

dans cette observation : la première est l'imminence de la maladie, les vomissemens sanglans, les vomissemens noirs et la guérison ; la seconde, la tuméfaction de la rate que je n'ai trouvée dans aucun autre malade. Je crois qu'on peut expliquer ce cas de la manière suivante. La première période avait été marquée, comme dans les autres sujets, par les symptômes qui indiquent la congestion. Dans la seconde, on avait vu déjà l'exhalation du sang dans l'estomac ; des bouchées de cette humeur rendues par une sorte de régurgitation, en avaient indiqué la présence dans ce viscère ; le vomissement noir en avait annoncé le premier degré de décomposition, et les douleurs abdominales confirmaient déjà ces fâcheuses présomptions. Mais les mouvemens furent changés par quelque circonstance inconnue qui mit fin au travail qui se passait dans les viscères gastriques ; la maladie, ou mieux la congestion sanguine se trouva mi-partie entre l'estomac et la rate ; la tuméfaction de ce dernier viscère fut considérable, ce qui diminua d'autant l'exhalation sanguine dans l'estomac ; des évacuations alvines expulsèrent du corps ce qui s'y était formé de matières noires, et les accidens diminuèrent aussitôt.

Ce fait est d'autant plus intéressant qu'on n'a presque pas obtenu de guérison après que le

vomissement noir a été observé. Probablement la maladie a été arrêtée parce que la congestion du sang s'est faite dans un organe parenchymateux où ce fluide n'a point éprouvé d'altération, et parce qu'il y a eu une expectoration muqueuse chocolatée, sorte d'hémorragie analogue au stomacacé. Tout ce qu'une première exhalation du sang avait versé dans l'estomac a été élaboré et rejeté par les selles; la couleur jaune de la peau a prouvé qu'il y avait eu élaboration et un commencement de décomposition; mais l'avantage qu'a procuré la congestion du sang dans la rate, ne peut-il être considéré comme indiquant la nécessité de détourner, par d'abondantes saignées, la congestion qui se porte vers la membrane muqueuse? Cette présomption n'est fondée que sur un seul fait; aussi, quelque probable qu'elle soit, je n'en reste pas moins du côté du plus grand nombre, et je ne me prononcerai pour la saignée que lorsque d'autres faits me conduiront à penser autrement.

Déjà j'ai eu occasion de faire remarquer que la nature a servi quelques malades, en procurant des évacuations alvines critiques. A l'appui de ceci, je rapporterai deux autres observations où l'on verra ce mode de terminaison plus isolé que dans les cas précédens et plus légitimement critique.

VINGT-HUITIÈME OBSERVATION.

Guerison de fièvre jaune par des selles. Il y a eu une sorte de ptyalisme; une hémorragie nasale le 5me. jour; une bouchée de sang; point d'ictère; le pouls variable.

Philippe Rifé, âgé de 13 ans, entré à l'hôpital le 30 octobre, était au quatrième jour de sa maladie. Dès le début, il eut des frissons, mal de tête et douleur des reins; les jours suivans, il eut de la fièvre, de la faiblesse dans les membres; il perdit l'appétit et il vomissait facilement des eaux vertes et amères; il ne prit aucun remède.

4me. *jour de la maladie.* Je trouvai la face colorée, les yeux un peu injectés de sang et larmoyans, la langue blanche vers le milieu et rouge sur les bords; peu de soif; point de sensibilité à l'épigastre; pouls lent; chaleur bonne; peau blanche; évacuations régulières. Eau de tamarin pour boisson, un lavement.

Le soir. Même état, mêmes moyens.

5me. *jour.* Nuit bonne; sommeil pendant lequel il y a eu une hémorragie nasale peu forte; chaleur naturelle; pouls faible, se laissant comprimer facilement; évacuations suffisantes. Onction camphrée sur l'abdomen, potion camphrée, lavement de même, eau vineuse pour boisson.

Le soir. Comme le matin.

6me. *jour.* La face pâlit; les yeux sont un peu jaunes; la couleur rouge des vaisseaux est moins sensible; il y a eu un vomissement de sang d'une seule bouchée et sans effort; la langue est humide et nette; le pouls naturel; la chaleur bonne; le calme est assez général. Le malade se plaint d'avoir soif et faim; il éprouve un crachotement continuel, comme s'il voulait chasser de sa bouche de petits corps étrangers; les évacuations alvines et urinaires sont régulières. Chocolat, onction camphrée sur l'abdomen, lavement de même.

Le soir. Le pouls est fébrile, mais faible; la chaleur de la peau vive; il y a anxiété générale, mal de tête, soif, langue humide et nette. J'ai répété les prescription de ce matin.

7me. *jour.* Nuit calme; pouls naturel; chaleur bonne; évacuations alvines et urinaires copieuses; il n'y a plus ni soif, ni mal de tête. Chocolat, onction camphrée, lavement de même.

Le soir. L'état est satisfaisant. Prescription du matin.

8me. *jour.* L'amélioration d'hier se continue. Le malade a eu encore des selles; mais il dit en outre avoir lâché beaucoup de vents pendant la nuit. Chocolat ce matin, petite soupe à midi, lavement camphré.

9me. *jour.* Comme la veille, en toutes choses.

10me. *jour.* Le mieux est bien prononcé ; les vivres sont augmentés.

Le soir. Comme le matin.

11me. *jour.* Continuation du bien-être. Chocolat et demi-portion.

12me. *et* 13me. *jour.* De même.

14me. *jour.* Cet enfant est allé aux convalescens.

VINGT-NEUVIÈME OBSERVATION.

Guérison de fièvre jaune par des selles. Il y a eu quelques vomissemens noirs, des coliques, beaucoup de trouble, grand assoupissement, point d'ictère.

Thomas Fernandès, âgé de 9 ans, entré à l'hôpital le 11 novembre, au soir, avait trois jours de maladie. Il était dans un assoupissement tel qu'on ne pouvait qu'avec peine en avoir quelques réponses ; la tête lui faisait mal, ainsi que le ventre ; il avait soif ; la face était d'une pâleur légèrement rosée ; les yeux injectés ; les paupières retombant comme si elles avaient été paralysées ; la langue était humide, nette, large et de couleur naturelle ; le pouls petit et un peu fréquent ; la chaleur bonne ; les évacuations régulières ; le corps était pelotonné dans le lit, et le ventre sensible au toucher. Eau d'orge miellée et nitrée, onction camphrée sur l'abdomen, lavement émollient camphré.

4me. *jour.* Même état qu'hier au soir ; les selles et les urines ont été rares ; il y a eu des nausées fréquentes, et quelques vomissemens qui charriaient un peu de sang et des mucosités. Mêmes moyens.

Le soir. Même état, mêmes remèdes.

5me. *jour.* Réponses brèves ; moins de somnolence ; l'état de la langue et des yeux, comme le jour de l'entrée ; mais la douleur de l'abdomen est calmée ; les évacuations alvines sont abondantes ; le pouls et la chaleur sont bons ; les vomissemens entraînent, avec les boissons, des mucosités brunes. J'ai continué les prescriptions du premier jour.

Le soir. Même état, mêmes moyens.

6me. *jour.* Cris de souffrance, figure pâle, tête douloureuse, délire loquace, pouls calme, langue humide, comme le jour de l'entrée ; pouls petit et fréquent, chaleur à la peau, abdomen sensible, point de vomissemens. Eau de tamarin, onction camphrée, lavement de même.

Le soir. Face colorée ; il y a du calme et du mieux ; l'abdomen ne fait point de mal lorsqu'on l'explore ; il y a eu plusieurs selles ; les urines sont régulières. Prescriptions du matin.

7me. *jour.* Le calme continue ; les selles ont été copieuses, ainsi que les urines ; le malade est éveillé ; il demande à manger. Chocolat, eau vineuse.

Le soir. Même état, mêmes moyens.

8me. *jour*. Le malade est très-bien. Chocolat et soupe.

9me. *jour*. Le mieux continue. Chocolat, soupe, quart de portion.

10me. *jour*. Comme la veille.

11me. *jour*. Il passa aux convalescens ; c'était le 19 novembre, la veille de mon départ de Barcelone.

Je ne pense pas qu'on puisse expliquer ces deux faits autrement qu'en disant que la nature, faiblement secondée par le traitement, a terminé la maladie par des selles et des urines abondantes. Ces évacuations étaient précédées de douleurs abdominales qui annonçaient la présence d'une matière irritante dans le tube intestinal. Cette matière venait de l'estomac ; c'était celle qui, dans d'autres sujets, avait provoqué les cardialgies et les vomissemens noirs : elle avait été manifeste dans le sujet de la vingt-neuvième observation, qui avait rejeté du sang et des mucosités noires par la bouche, et qui avait souffert de grandes coliques dont la terminaison fut due bien manifestement aux évacuations alvines. Le trouble qui précédait et que dans d'autres temps on eût appelé travail de coction, mouvement critique, indiquait la part que tout le système recevait de la souffrance des intestins, lorsque cette matière les traversait.

Mais ce soulagement que la nature procura par les selles, n'indique-t-il pas l'avantage qu'on doit retirer des purgatifs dans le traitement de cette maladie? Il est probable, en effet, que si l'on pouvait évacuer promptement le sang que la congestion ou l'hémorragie exhalative verse dans l'estomac, on préviendrait tous les accidens qui sont la suite inévitable de la stagnation de cette humeur, de sa décomposition et de l'absorption de plusieurs de ses principes.

J'indique la seconde période comme le temps le plus opportun pour l'emploi des purgatifs; l'état de faiblesse du pouls ne peut en contre-indiquer l'usage. Les observations qui précèdent ont fait voir que le pouls est aujourd'hui faible et le lendemain plus fort; mais les purgatifs doivent être administrés dans des boissons longues et très-souvent réitérées. Ceux que l'on peut prendre parmi les acidules me paraissent convenir plus particulièrement. On doit se proposer trois choses dans leur emploi: 1°. d'étendre la matière noire dans un grand véhicule, afin de diminuer ses propriétés irritantes; 2°. de l'entraîner au-dehors; 3°. de tempérer l'irritation de la paroi interne de l'estomac et des intestins.

Je ne considérerai point comme critique, une pleurésie dont il va être question, et qui survint pendant le cours d'une fièvre jaune déjà caracté-

risée par plusieurs symptômes pathognomoniques. Cette pleurésie n'était pas plus légitime que les deux angines que j'ai rapportées déjà. (*Voyez* les observations 11 et 12.) Mais elle rentre dans la série des phénomènes ou des accidens naturels; et dans la partie thérapeutique de ce traité elle dira, tout au plus, qu'on doit la considérer comme accidentelle, afin qu'on ne se croie pas autorisé à omettre ce qui peut combattre efficacement la maladie principale.

TRENTIÈME OBSERVATION.

Guérison sans crise connue; point pleurétique qui change la maladie le neuvième jour; ictère le onzième.

Antoine Pagès, âgé de 22 ans, entré à l'hôpital le 6 novembre, avait huit jours de maladie. Dès le début, il avait eu des frissons suivis d'une grande chaleur; il eut une douleur sus-orbitaire, des vomissemens de bile les jours suivans, et prit des purgatifs qui procurèrent des selles copieuses; il lui resta de la fièvre et fut sans force et sans appétit.

8me. *jour, le soir*. J'observe que la face est pâle, les yeux légèrement injectés sont jaunes, la langue blanche dans son entier, la tête fait

mal, l'épigastre est sensible, les selles sont régulières, les urines rares et très-rouges, le pouls naturel, la chaleur bonne, les sens libres; le malade vient de se confesser. Limonade pour boisson, un lavement,

9me. *jour.* Il a dormi; la douleur de tête est calmée, l'abdomen est sensible au toucher; il y a des éructations et des envies de vomir; le pouls est naturel, la chaleur bonne, la langue blanche, les sens calmes, les selles et les urines comme la veille. Onction camphrée sur l'abdomen, un lavement, eau de tamarin.

Le soir. Plus de douleur à l'abdomen; mais il y a un point pleurétique à droite; le pouls est accéléré et petit, la chaleur vive, la langue toujours blanche. Eau de tamarin, lavement, onction camphrée sur le point douloureux et sur l'abdomen.

10me. *jour.* Le point pleurétique continue, les autres symptômes sont comme la veille. Mêmes moyens.

Le soir. Même état, mêmes moyens.

11me. *jour.* La douleur pleurétique est diminuée, le pouls est de nouveau naturel, les évacuations alvines sont régulières, l'urine toujours rouge. Mêmes moyens.

Le soir. La douleur pleurétique va toujours diminuant, la face devient jaune; le corps prend

cette même couleur ; tout le reste est dans le calme. Mêmes moyens.

12me. *jour* La couleur jaune de la peau se prononce mieux ; le malade est très-calme ; il demande à manger. Chocolat, eau d'orge miellée.

Le soir. De même.

13me. *jour.* Le malade ne souffre plus et dit avoir faim. Chocolat et soupe, eau d'orge miellée.

Le soir. De même.

14me. *jour.* La crainte de rechuter lui fait désirer de rentrer à son domicile ; il demande sa sortie. Je l'accorde.

Je crois qu'on peut tirer de cette observation, une conséquence dont la thérapeutique peut faire son profit, savoir : que le point pleurétique a rompu les mouvemens et a interverti le travail morbifique qui s'établissait dans l'estomac et qui se manifestait déjà par une disposition aux vomissemens de la troisième période. Je considère que l'effet du point pleurétique a été semblable à celui que produirait un vésicatoire : ce fait parle donc en faveur de ce dernier moyen thérapeutique.

Lorsque je rapporte des observations qui attestent l'efficacité de certains mouvemens de la nature, je dois rapporter également celles qui nous apprennent que ces mêmes mouvemens ont été contrariés, et celles dans lesquelles on a vu la

vie se défendre d'un retranchement à l'autre et succomber après une longue lutte. Parmi cesobservations, je prendrai la suivante, dans laquelle, à côté des symptômes les plus alarmans, on en trouvait toujours quelques-uns qui entretenaient d'heureuses espérances. Ainsi le stomacacé et les évacuations alvines pouvaient faire espérer que les douleurs abdominales ne seraient pas un symptôme aussi facheux que dans les autres sujets : le bon état du pouls fortifiait ce pronostic et faisait voir que l'anémie n'était pas complète ou qu'elle n'avait pas épuisé les forces ; au délire avait succédé le calme et le libre exercice des facultés intellectuelles ; des douleurs erratiques pouvaient faire espérer que l'action morbifique, en se partageant, sévirait moins fortement contre les organes essentiels à la vie ; enfin la maladie se prolongeant plus que dans les autres sujets, malgré la gravité des symptômes, il était permis d'espérer une issue favorable. Il n'en fut pas ainsi ; j'eus la douleur de perdre ce sujet qui m'intéressait non seulement par les particularités de sa maladie, mais encore par le courage avec lequel il supporta ses souffrances et par sa docilité. Je ne regrettai pas moins d'être privé de faire l'ouverture du cadavre ; car la maladie avait offert des transitions subites qu'il était rare d'observer.

TRENTE-UNIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune très-erratique ; douleurs abdominales ; douleurs myodiniques ; stomacacé ; délire ; cessation et retour de ces accidens ; ictère très-prononcé et vomissement noir le 4me. jour.—Mort le 8me. —Vésicatoires et sangsues.

Jean Baqué, âgé de 12 ans, entra à l'hôpital le 6 novembre, étant malade depuis deux jours. Sa maladie avait commencé par des frissons, suivis de chaleur et de fièvre; d'une douleur aux lombes et de brisement des membres inférieurs ; de mal de tête et de douleur à l'épigastre : on lui mit un vésicatoire sur cette région.

3e. *jour de la maladie.* Il avait douleur de tête ; face décolorée tirant sur le jaune ; les yeux étaient un peu rouges, mais jaunes; la langue conique et pointue, blanche à la base et rouge sur les bords; soif; épigastre douloureux; pesanteur aux lombes; pouls petit sans être fréquent; chaleur bonne; évacuations régulières; anxiété. Lavement camphré, onction camphrée au dos et au ventre, pansement des vésicatoires, eau de tamarin.

Le soir. Le pouls est plus fréquent que le matin; le reste de même. Mêmes moyens.

4me. *jour.* Les symptômes sont plus inquiétans. Mêmes moyens curatifs.

Le soir. Il y a eu des vomissemens noirs; les réponses sont tardives ; le pouls se soutient ; la chaleur est bonne; l'ictère est très-prononcé ; les forces sont presque abolies. Potion camphrée, eau de tamarin, lavement.

5me. *jour.* Il y a eu des évacuations alvines assez copieuses ; le sommeil a été de quelques heures ; le pouls et la chaleur sont bons ; la langue est nette; il y a du calme ; le malade paraît entrer en convalescence. Eau vineuse.

Le soir. Douleurs atroces de l'abdomen ; pouls petit et fréquent ; la chaleur bonne ; les sens libres ; grande anxiété ; évacuations régulières. Onction camphrée sur l'abdomen, lavement camphré, eau d'orge miellée et nitrée.

6me. *jour.* Délire comateux ; bouche ouverte et aride ; peau jaune ; respiration calme ; pouls assez fréquent, mais petit ; chaleur assez vive ; le malade chie au lit et pousse beaucoup de vents. Potion cordiale, eau vineuse.

Le soir. Mouvemens convulsifs dans les membres ; le pouls et la chaleur comme ce matin ; toujours perte de connaissance, mais un peu moins de coma. Point de remèdes.

7me. *jour.* Le malade a repris ses sens ; pouls petit ; soubresauts des tendons ; chaleur bonne ; langue sèche, rugueuse et noire dans le milieu, rouge sur les bords ; les yeux sont moins jaunes ;

la peau conserve la teinte qu'elle avait déjà; l'épisgastre est douloureux; il y a eu des selles copieuses et des urines très-abondantes; le malade se plaint d'une douleur à la cuisse droite. Potion antispasmodique, onction camphrée sur la cuisse et sur l'abdomen, eau vineuse.

Le soir. Il se plaint d'une autre douleur à la cuisse gauche, celle qui était à droite ce matin n'existe plus; l'hypogastre est sensible; le pouls toujours petit et fréquent; chaleur bonne; les évacuations alvines suffisantes; les urines manquent. J'ai prescrit de les tirer par la sonde; mais on n'en a obtenu qu'une petite quantité. Potion thériacale, onction camphrée sur l'abdomen et sur la cuisse malade.

8me. *jour.* Nouvelles douleurs abdominales; celle de la cuisse gauche n'existe plus; il survient de la rougeur à la figure, particulièrement aux pommettes; la respiration est courte; la langue est rouge et suant le sang par les bords; c'est un véritable stomacacé; le pouls est fréquent et plus fort que les autres jours; la chaleur vive; les évacuations alvines ont lieu; les urines manquent; il y a beaucoup d'anxiété. Eau d'orge miellée, six sangsues au fondement, deux vésicatoires aux jambes.

Le soir. Même état que le matin.

Le malade est mort la nuit du 16 au 17 novembre

Je vis le cadavre le matin, et j'en remis l'ouverture à l'après-midi; mais il me fut enlevé de l'amphithéâtre où je l'avais fait transporter.

Ce sujet était un de ceux qui avaient attiré plus particulièrement mon attention. L'autopsie m'aurait montré peut-être, quelques particularités qui auraient servi à expliquer la marche si singulière de cette maladie. Je fus fort contrarié de ne pouvoir la faire; et je dois me borner à dire, d'après ce que j'avais vu le matin, que l'extérieur du corps était d'un jaune très-prononcé; qu'il y avait des plaques noires au cou, au dos et sur les cuisses, et que la figure était sillonnée par des traces de sang du stomacacé.

On verra avec étonnement, sans doute, que dans cette occasion j'aie employé les sangsues et les vésicatoires en même temps; mais cette médication paraîtra raisonnée, si l'on réfléchit que le moment de l'emploi de ces moyens était marqué par un surcroît d'accidens qui indiquaient une congestion nouvelle; la poitrine principalement, semblait menacée, et il fallait changer les mouvemens qui se portaient vers cette cavité et vers la tête. L'évènement ne répondit pas à mon attente.

L'observation suivante me paraît mériter de prendre rang parmi celles dans lesquelles on a pu remarquer qu'un nouvel ordre de choses a changé favorablement la maladie première, ce qui rentre

dans le domaine des crises naturelles. Dans cette observation, on aura à noter que les symptômes de la fièvre jaune ont cédé la place à une fièvre intermittente tierce. Voici le fait.

TRENTE-DEUXIÈME OBSERVATION.

Fièvre jaune qui s'est terminée par des sueurs et par une fièvre intermittente tierce.

Jammes Cams, âgé de 34 ans, entré le 29 octobre à l'hôpital du Séminaire, était malade depuis quatre jours. Sa maladie avait débuté par des frissons, un grand mal de tête, douleur aux lombes, chaleur après le froid, et des vomissemens de bile. Il n'avait pris aucun remède.

5me. *jour de la maladie*. Face naturelle; yeux un peu injectés; bouche sèche, langue de même, blanche au milieu et rouge sur les bords; légère douleur à l'épigastre et aux reins; chaleur assez vive à la peau; pouls fébrile; urines rouges; selles régulières. Eau de tamarin, un lavement.

Le soir. Même état, mêmes remèdes.

6me. *jour*. Nuit calme; un peu de sommeil; coucher en suppination; yeux un peu jaunes; face décolorée; langue humide dans son entier; l'épigastre plus douloureux que la veille; pouls naturel; chaleur bonne; un peu de moiteur à la peau;

évacuations alvines, et urinaires régulières. Mêmes prescriptions.

Le soir. Comme le matin ; il y a eu quelques nausées.

7me. *jour.* Nuit inquiète ; point de sommeil ; il y a des nausées de temps en temps, mais sans vomissemens ; coucher en suppination ; yeux jaunes ; face décolorée et terne ; langue blanche et humide ; épigastre douloureux ; pouls naturel ; chaleur de la peau bonne ; évacuations alvines fréquentes ; urines plus rares que de coutume. Eau d'orge miellée, onction camphrée sur l'abdomen, lavement de même, vésicatoire sur l'épigastre.

Le soir. Un peu de fièvre et de la moiteur à la la peau ; les nausées ont cessé. Eau d'orge miellée, lavement, onction camphrée.

8me. *jour.* Il y a du mieux, comparativement à l'état d'hier matin. Les sueurs se prononcent. Prescription d'hier au soir.

Le soir. Même état et mêmes prescriptions.

9me. *jour.* Le malade est calme ; il demande du chocolat, que je lui accorde. Mêmes prescriptions.

Le soir. Il y a un paroxysme ; le pouls et la chaleur sont très-élevés : ceci correspondait au mouvement de fièvre du septième jour après-midi. Ce retour était dans l'ordre tierce. Je prescrivis une once d'opiat fébrifuge à prendre en deux doses.

10me. *jour.* Chaleur bonne ; pouls naturel ; calme

général; évacuation alvines et urinaires régulières. Le malade a vomi la dernière prise d'opiat. Répété une once de ce dernier.

Le soir. Point de paroxysme; point de remèdes.

11me. *jour.* État satisfaisant; deux selles; urines régulières. Chocolat.

Le soir correspondait, dans l'ordre tierce, à celui du neuvième jour; il n'y eut point de paroxysme. Je permis une soupe.

12me. *jour.* Le bon état continue. Je permets quelques alimens.

Le soir. De même.

13me. *jour.* Cet homme a été envoyé aux convalescens.

Dans cette espèce, le début avait annoncé une fièvre jaune; la première et la seconde période avaient été bien caractérisées; et lorsque la troisième allait commencer, des sueurs et des paroxysmes réglés dans l'ordre tierce, changèrent tout à coup la face des choses; ou, pour parler un langage plus convenable, quelque changement heureux étant survenu dans l'organisme de cet individu, l'appareil organique qui est propre aux fièvres intermittentes, devint le siége des mouvemens morbifiques, et l'appareil organique dont le désordre produit la fièvre jaune, se trouva ainsi débarrassé. Ce fait a beaucoup de rapport avec l'observation vingt-septième.

Ce passage d'une fièvre continue à une fièvre périodique, n'a rien que l'observation n'ait appris aux grands praticiens. Les ouvrages de Lancisi et de Torti en ſont ſoi ; tous les jours on est à portée d'en recueillir de nouveaux exemples, et je me suis attaché à en donner la preuve dans mes précédens écrits.

Traitement par le quinquina.

Il n'importait pas seulement d'avoir ouvert des cadavres, d'avoir observé la marche de la maladie, d'en avoir expliqué les principaux phénomènes, et d'avoir noté qu'il y a des crises naturelles ; il fallait encore que l'art pût se glorifier d'avoir arraché quelques victimes à la rapacité du fléau dévastateur. Peut-être dans les guérisons que je viens de rapporter, y en a t-il quelques-unes auxquelles l'art a contribué autant que la nature ; mais ceci peut être contesté. Il fallait chercher un triomphe plus certain.

La méthode tant vantée à laquelle on a donné le nom du docteur Lafuente, qui l'a fort préconisée, méritait d'être soumise à quelques expériences, d'autant qu'elle avait en sa faveur des antécédens sur lesquels on ne peut manquer d'arrêter l'attention, et que le raisonnement ne l'improuve pas. Il s'agit du quinquina donné à haute dose le

premier jour de la maladie : les individus dont il va être question, sont les seuls sur lesquels j'en ai fait l'essai. Il était si difficile d'avoir des sujets que l'on eût visités à temps, que je n'ai pu employer ce traitement que sur un petit nombre. Je vais raconter ces histoires particulières, et je m'expliquerai sur la manière d'agir du quinquina contre la fièvre jaune, lorsque j'indiquerai le traitement général.

TRENTE-TROISIÈME OBSERVATION.

Guérison par le quinquina donné dès la première période.

Raimond Bosq, âgé de 18 ans, d'une physionomie très-agréable et bien colorée, entra à l'hôpital le 6 novembre, après midi. Il était malade de la veille au soir; il avait eu des frissons que suivit la chaleur.

2me. *jour de la maladie.* A trois heures après midi, il avait la face colorée, mal de tête, douleur épigastrique et un peu aux lombes, langue humide, blanche au milieu et rouge sur les bords; soif, pouls fréquent, chaleur de la peau bonne, selles rares, urines abondantes. Opiat fébrifuge, une once et demie à prendre en trois doses (1), limonade, un lavement.

---

(1) L'opiat n'était que du quinquina en poudre incorporé dans du sirop.

3me. *jour.* Le malade a bien pris ses remèdes et n'a rien vomi ; il est calme ; il a eu deux évacuations alvines et des urines suffisantes ; le sommeil a été bon. Encore une once et demie d'opiat, comme la veille, limonade et lavement.

Le soir. État satisfaisant ; point de remèdes.

4me. *jour.* Il se plaint de douleurs de ventre, il a dormi ; les selles et les urines sont rares, le pouls bon, la chaleur de même. Eau d'orge miellée et nitrée, un lavement, onction camphrée sur l'abdomen.

Le soir. J'appris que vers dix heures du matin, après qu'on lui eut donné le lavement, il avait éprouvé un grand trouble avec pâleur et faiblesse; il avait été sur le point de tomber en défaillance ; mais cet état fut passager ; il y eut des évacuations alvines et urinaires, après quoi le calme se rétablit ; cet homme était en effet fort tranquille à l'heure de la visite.

5me. *jour.* Il était dans un bon état, ayant dormi toute la nuit ; je le fis voir ce même jour 9 novembre, à MM. Pariset et François, faisant remarquer au premier, la ressemblance de cet individu avec celui dont le portrait est à la suite de la relation qu'il donna sur la dernière épidémie de fièvre jaune à Cadix. Je permis à mon malade le chocolat et la soupe.

Le soir. J'augmentai ses vivres.

6me. *jour*. Il ne demande qu'à manger; son état est très-satisfaisant.

7me. *jour*. Il est envoyé aux convalescens; il y était encore et en bonne santé le 16 novembre.

TRENTE-QUATRIÈME OBSERVATION.

Guérison par le quinquina dans la première période; ictère très-prononcé le 4me. jour.

Joachim Lioubet, âgé de 19 ans, entra à l'hôpital le 6 novembre. Il était malade de la veille, et avait eu des frissons suivis de chaleur; il eut quelques vomissemens de bile.

2me. *jour de la maladie*, 6 novembre après-midi. Il y avait douleur sus-orbitaire, face violette, yeux un peu rouges et légèrement jaunes, langue peu chargée et rouge, pouls à peine sensible, peau froide, sèche et très-hâlée; évacuations régulières, idées libres. Opiat, une once en deux doses, limonade.

3me. *jour*. Le pouls s'est relevé; les yeux sont plus rouges; le malade est calme. Opiat, une once en deux doses, limonade.

Le soir. Le calme continue; les yeux deviennent jaunes, ainsi que la figure; le pouls est encore plus vigoureux que le matin. Encore une once d'opiat et la limonade pour boisson.

4me. *jour.* Le calme se soutient; la couleur jaune des yeux et de la face est plus prononcée et s'étend à tout le corps; il y a eu plusieurs évacuations alvines qui ont été précédées de coliques; les urines sont régulières. Chocolat, que le malade désire, onction camphrée sur l'abdomen, un lavement.

Le soir. Le bien-être allant croissant, je permets une petite soupe.

5me. *jour.* Le malade est très-calme, mais très-jaune. Chocolat et soupe, matin et soir.

6me. *jour.* Il demande ses vêtemens pour se lever et se promener; on les lui rend. J'augmentai ses vivres.

7me. *jour.* Il a demandé sa sortie; je la lui accorde.

Je le rencontrai dans la rue Moncada, le 15 novembre; il était toujours fort jaune; mais à cela près, il paraissait bien portant.

TRENTE-CINQUIÈME OBSERVATION.

Guérison par le quinquina donné le second et le troisième jour de la maladie; à cette époque, les vomissemens et les selles étaient mêlés de sang; la seconde période s'annonçait déjà.

Ignace Casals, âgé de 43 ans, fabricant de ver-

micelle, entra à l'hôpital le 30 octobre, après-midi. Il était malade depuis vingt-quatre heures; avait éprouvé des frissons et de la chaleur ensuite, et avait eu des vomissemens de bile mêlée de sang; les évacuations alvines du 30 étaient sanglantes; le pouls était petit et lent; la figure était pâle; les yeux jaunes; la langue humide et nette; l'épigastre sensible; la tête libre et sans douleur. Opiat fébrifuge, une once et demie à diviser en trois parties, infusion de camomille pour boisson.

3me. *jour de la maladie.* La nuit a été bonne; la face est naturelle; la tête libre, la langue humide et nette; le pouls bon; la chaleur naturelle; l'estomac a supporté le quinquina; les urines sont faciles; les selles nulles. Opiat, une once en deux doses, eau vineuse.

Le soir. Même état que le matin, et même un peu plus d'amélioration. Opiat, une once en deux doses, eau vineuse.

4me. *jour.* Le bien-être continue; il y a eu plusieurs selles liquides et rougeâtres; le malade a dormi une partie de la nuit; il demande du chocolat, que je lui accorde. Encore une once d'opiat, eau vineuse.

Le soir. Même état. Eau vineuse, soupe.

5me. *jour.* Le calme est entièrement rétabli; l'appétit est bon. J'augmentai les alimens.

6me. *jour.* Cet homme voulut quitter l'hôpital,

de peur d'y retomber malade. Je lui accordai la sortie.

Il me semble que cette observation doit être considérée ainsi. Dès le début, de graves accidens s'annoncèrent, et je dus croire que la maladie aurait une marche rapide. Les vomissemens et les selles, où l'on voyait le sang dès le premier jour, devaient faire craindre que l'hémorragie qui se montrait de bonne heure, ne fût considérable et mortelle; l'abattement du pouls et la décoloration de la face confirmaient cette présomption. Le quinquina a arrêté l'hémorragie et mis fin aux accidens.

TRENTE-SIXIÈME OBSERVATION.

Traitement par le quinquina sans succès. La maladie continue sa marche; il y a plusieurs accidens graves, et en même temps une somnolence et une insensibilité très-grande; point de vomissemens ni d'ictère. — Mort le 8me jour.

Estève Robreillo, âgé de 14 ans, entra à l'hôpital le 6 novembre. Il était malade depuis deux jours. Invasion par frissons suivis de chaleur, de mal de tête sus-orbitaire, de douleur aux lombes, et d'envies de vomir. Il n'avait fait aucun remède.

2me. *jour de la maladie.* Après-midi, je notai la

face animée, les yeux injectés et brillans, la langue blanche au milieu et rouge sur les bords, soif, envies de vomir, douleur moyenne à la tête, à l'épigastre et aux lombes; abattement des forces, mais le pouls est vigoureux et fréquent, la chaleur vive, les évacuations régulières. C'était bien là la première période de la maladie. Je prescrivis une once d'opiat en deux doses, la limonade et un lavement.

3me. *jour*. Le malade n'a pris qu'une dose de quinquina. Il a dormi; la face est moins animée, la peau moins chaude, le pouls est naturel, les yeux sont teints de jaune, la langue se dépouille vers le milieu, les évacuations sont régulières. Une once d'opiat en deux doses, limonade et lavement.

Le soir. Le quinquina a été pris imparfaitement. Même état que le matin; il y a somnolence très-grande. Limonade, lavement.

4me. *jour*. Soif, langue rosée et villeuse, pouls faible, chaleur au-dessous de l'état naturel; mais il y a du calme en apparence. La somnolence continue; le malade ne se plaint d'aucun mal; il ne veut rien prendre.

Le soir. Il est très-endormi; il est contrarié quand on l'éveille; le pouls et la chaleur sont presque naturels; les évacuations régulières.

5me. *jour*. Il ne se plaint que de la soif; il n'a pas eu de selles; il a uriné; il a le pouls presque naturel, ainsi que la chaleur; il demande du cho-

colat pour boire de l'eau; je l'accorde. Un lavement.

Le soir. Il a rendu le lavement sans matières, et a uriné. Il est calme; il demande de l'eau et du vinaigre. Oxicrat pour boisson, un lavement.

6me. *jour.* Toujours le calme continue, ainsi que la somnolence. Le pouls est lent; il y a moins de chaleur; point de douleur à l'abdomen; les selles manquent; les urines continuent. Vésicatoires aux deux jambes, lavement, oxicrat.

Le soir. Même état, même moyen; pansement des vésicatoires.

7me. *jour.* Il y a un peu de délire; le pouls est petit et lent; la peau froide, la lange sèche, les yeux jaunes, l'abdomen légèrement douloureux, point de selles ni d'urines. Potion excitante que le malade n'a pas prise, onction camphrée sur l'abdomen, pansement.

Le soir. Etat comateux très-prononcé; le malade est immobile dans son lit; il a l'air de n'éprouver aucune sensation; il est froid, n'a plus de pouls; le teint n'est pas altéré; les yeux seulement sont jaunes.

Il est mort la nuit suivante, du 11 au 12 novembre. J'aurais voulu en faire l'ouverture pour m'assurer si la matière noire était dans l'estomac; car il n'y avait eu ni vomissemens noirs, ni douleurs abdominales, ni ictère; mais le cadavre avait été en-

levé lorsque j'arrivai à l'hôpital, le 12 au matin. J'en eus beaucoup de regrets.

Après ces avantages obtenus par le quinquina, avantages qui eussent été plus multipliés si les malades fussent arrivés à temps pour l'administration opportune de ce médicament, je devais chercher à savoir si le sulfate de quinine produirait les mêmes effets. En conséquence, après avoir obtenu des médecins envoyés par le ministère de l'intérieur, environ un gros de ce sel dont M. Pelletier leur avait envoyé une grande quantité, j'en fis les essais suivans.

TRENTE-SEPTIÈME OBSERVATION.

Usage du sulfate de quinine sans succès ; vomissemens noirs ; ictère ; mort le sixième jour.

Paul Guilera, âgé de 22 ans, entra à l'hôpital le 15 novembre au soir, étant malade de la veille. Il avait éprouvé des frissons, la tête lui tournait, il eut froid et puis une forte chaleur qui fut suivie de sueurs ; au moment de la visite du soir, le 15 novembre, je lui trouvai la face colorée, les yeux un peu rouges, la langue également rouge et très-peu chargée, la bouche amère et sèche ; il avait soif ; l'épigastre était à peine sensible, ainsi que l'abdomen ; il y avait des envies de vomir ; le pouls était vigoureux

et fréquent, la chaleur vive ; les évacuations étaient régulières. Je prescrivis huit grains de sulfate de quinine en quatre pilules, chacune à prendre de deux en deux heures ; infusion de camomille, un lavement.

3me. *jour*. Les symptômes étaient les mêmes qu'hier ; seulement la langue est un peu plus blanche ; il y a eu deux selles et des urines. Sulfate de quinine douze grains en six pilules ; onction camphrée sur l'abdomen, lavement, infusion de camomille.

Le soir. Même état ; le malade prend bien le sulfate, il ne le vomit pas. Huit grains en quatre pilules pour la nuit, infusion de camomille.

4me. *jour*. La face est colorée, les yeux rouges et un peu jaunes ; la langue blanche dans le milieu et rouge sur les bords ; il y a soif et des vomissemens de matières vertes et amères ; douleur à la tête et à l'épigastre, pouls fréquent et développé, selles fréquentes, urines rares. Infusion de rhubarbe, eau de tamarin, onction camphrée sur l'abdomen, un lavement.

Le soir. Il n'a pas pris l'infusion de rhubarbe ; la face est décolorée, les yeux injectés et jaunes, la bouche sèche, l'épigastre douloureux, le pouls naturel, la chaleur ordinaire, quelques selles, point d'urines ; la douleur à la région sus-orbi-

taire est très-forte. Un vésicatoire à la nuque, onction camphrée sur l'abdomen, eau de tamarin.

5me. *jour.* La face est decolorée tirant sur le jaune; les yeux sont aussi plus jaunes que la veille; la langue est très-rouge dans son entier et sèche; il y a soif, douleur à l'épigastre, pouls petit et lent, chaleur bonne, vomissemens noirs précédés de cardialgies pénibles, selles liquides, fréquentes et noirâtres, point d'urines; le malade parle lentement et balbutie. Onction camphrée sur l'abdomen, potion excitante, limonade, cathétérisme.

Le soir. Il a été sondé, et l'on n'a retiré que quelques gouttes d'urine; le ventre est sensible, les selles liquides et brunes, les urines manquent, les sens sont obtus, la parole tardive, les yeux et la peau de plus en plus jaunes, la langue rouge et sèche, le pouls très-petit et lent, la chaleur naturelle; il y a eu des vomissemens abondans et à plusieurs reprises de la matière comme du marc de café. Il n'a été rien prescrit.

Mort le sixième jour de la maladie, le 19 novembre, à sept heures du matin.

J'en fis l'ouverture une heures après, avec le jeune Roma. Je n'avais en vue que de voir s'il y aurait quelque différence dans les désordres des viscères gastriques après l'emploi du sulfate de quinine; la maladie, dans ce sujet, ayant eu

une marche assez véhémente, mais conforme à ce que j'avais vu antérieurement.

Le corps est très-jaune, la joue droite est sillonnée des traces du vomissement noir; la face est livide; des ecchymoses occupent le cou, le dos et les membres; le tissu cellulaire sous-cutané est jaune; les viscères thorachiques n'offrent d'autre désordre que l'accumulation du sang dans les poumons et dans les cavités droites du cœur; le foie était de couleur rougeâtre, tant à l'extérieur que dans sa substance; la vésicule contenait peu de bile; la rate était un peu plus grosse que de coutume; l'estomac renfermait beaucoup de la matière noire des vomissemens; sain à l'extérieur, il était d'un rouge assez intense dans toute sa face interne, sans autre altération de la membrane muqueuse; une matière noire et poisseuse abondait dans les intestins grêles où étaient aussi plusieur vers lombrics encore vivans : cette même matière abondait aussi dans les gros; mais les uns et les autres étaient exempts d'inflammation; la vessie était d'un rose tendre à sa face interne; les reins n'étaient pas en mauvais état; il en était de même de l'épiploon et du péritoine.

Je ne pense pas que le sulfate de quinine ait contribué à produire les accidens qui en ont suivi l'administration. Ces accidens sont ceux que la maladie a offerts d'autres fois dans sa marche naturelle.

TRENTE-HUITIÈME OBSERVATION.

Usage du sulfate de quinine sans succès ; vomissemens noirs ; grandes cardialgies ; mort le septième jour.

Le 14 novembre, je fus appelé pour voir dans la rue Saint-Paul, une personne du sexe féminin, âgée de 20 ans, d'une constitution moyennement forte, et dont les mois n'avaient éprouvé aucune interruption. Lorsque j'arrivai, la malade était encore dans le froid de la fièvre, dont elle souffrait depuis trois heures, ainsi que d'un grand mal de tête; il y avait diminution de la chaleur à la peau, et le pouls était petit et fréquent. Il était si rare que le médecin fût appelé à l'invasion de la maladie, que je m'estimai heureux de cette circonstance, et vu les avantages que j'avais retirés du quinquina, je me proposai de donner le sulfate de quinine. En conséquence, je me rendis de suite chez moi pour en préparer douze bols de deux grains chaque.

Je les portai chez la malade, je lui en donnai un de suite; c'était la cinquième heure depuis l'invasion de la maladie ; je fis boire par-dessus demi-verre d'eau vineuse ; un autre bol fut administré deux heures après, et ainsi de suite de deux en heures, en sorte que les douze pilules furent prises

dans l'espace de vingt-quatre heures. Il n'y eut point de vomissemens, point de selles; les urines furent à l'ordinaire; la malade ne dormit presque pas.

Le 2me. *jour.* Vomissemens de matières vertes et amères, mêlées de quelques mucosités; la face est animée, la douleur de tête continue sans être très-forte; les yeux sont rouges, la langue blanche dans le milieu, rouge sur les bords, et jaune à sa base; l'épigastre est sensible au toucher, la chaleur de la peau vive, le pouls fréquent et développé; il y a eu des selles et des urines. Je donnai dix grains de sulfate de quinine en cinq pilules, à prendre comme le premier jour: quelques-unes passèrent, d'autres furent rendues par le vomissement; le soir, il n'y avait pas de changement à l'état du matin; mais les envies de vomir continuaient. Je donnai encore dix grains de sulfate de quinine qui me restaient et qui eurent autant de peine à passer que les derniers.

3me. *jour.* La douleur de tête est diminuée; il y a eu un peu de sommeil; la face est moins colorée; les yeux toujours rouges, sont légèrement jaunes; la langue blanche et sèche; il y a soif; l'épigastre est très-douloureux, le pouls fréquent sans être développé; la chaleur de la peau ordinaire; il y a eu des évacuations alvines, les urines deviennent rares. Eau d'orge miellée et nitrée, vésicatoire sur l'épigastre, lavement.

Le soir. La douleur de l'estomac est un peu cal-

mée ; les autres symptômes comme ce matin. Eau d'orge miellée et nitrée, un lavement.

4me. *jour.* Il n'y a pas eu de sommeil ; l'anxiété est peinte dans tout l'individu ; la malade ne sait pas dire si elle souffre ; elle s'impatiente des questions ; la face est décolorée, les yeux sont plus jaunes que la veille, la langue très-sèche ; il y a soif ; le pouls est fréquent et petit ; la chaleur de la peau au-desous de l'état naturel. Prescriptions de la veille.

Le soir. L'anxiété continue ; il y a eu des nausées et quelques vomissemens noirs ; l'abdomen est sensible au toucher ; la face est décolorée et prend un acpect terreux ; les yeux sont jaunes, le pouls petit et lent, la peau fraîche ; les urines manquent ; il y a des selles. Onction d'huile camphrée sur l'abdomen, eau de tamarin pour boisson.

5me. *jour.* Des douleurs de ventre ont tourmenté la malade toute la nuit ; on lui a fait des fomentations émollientes qui ont produit de légères rémissions ; les vomissemens noirs précédés de cardialgies déchirantes ont été fréquens ; il y a le hoquet ; la face est jaune, la langue sèche et jaune, le pouls presque éteint, la peau froide, l'abdomen extrêmement sensible ; il n'y a plus aucune évacuation ; la malade ne veut rien boire ; elle rejette tout ce qu'elle prend.

Le soir. Elle est dans un état comateux ; elle ne répond plus aux questions, et vomit très-peu ; le

pouls et la chaleur sont effacés ; l'abdomen paraît sensible au toucher, la face et la poitrine sont jaunes, il y a des plaques brunes sur les bras ; point de selles ni d'urine.

6me. *jour.* Elle a perdu connaissance, la respiration se fait par bouffées avec de l'écume à la bouche ; les yeux sont fermés, les paupières bleuâtres ; il paraît y avoir insensibilité générale.

Visite du soir. La malade est morte à midi.

Je ne tirerai point de conclusion de ces deux faits qui déposent contre un médicament précieux et qui jouit d'une réputation méritée. Peut-être les circonstances dans lesquelles je l'ai employé, ne favorisaient que très-imparfaitement son action ; cependant il m'est venu, à cet égard, quelques idées que je crois devoir soumettre aux médecins ; mais je ne puis les exposer ici sans interrompre l'ordre que je me suis imposé ; j'en parlerai dans la section suivante.

SECTION II.

De la thérapeutique rationnelle et du traitement général.

Puisqu'il y a dans tous les sujets formation de la matière noire des vomissemens ; puisque celle-ci a été primitivement du sang ; puisque ce sang

ne peut se trouver dans les cavités gastriques, que par le fait d'une exsudation dans le lieu même ; puisque cette exsudation n'est que le résultat d'une modification pathologique des tissus des organes de la digestion, et puisque ceux-ci ne peuvent être modifiés d'une manière notoire, que par la souffrance des nerfs et des vaisseaux sanguins qui s'y distribuent, on doit faire en sorte que les secours de l'art soient dirigés contre ce dernier état des viscères gastriques, c'est-à-dire, contre le premier degré de la maladie, qui est la période de congestion. Si l'on n'est pas arrivé à temps pour arrêter cette congestion, on n'aura plus qu'à atténuer ses effets. Aussi le traitement doit-il se diviser en direct ou primitif, et en secondaire ou subséquent. Je vais donc le considérer sous ces deux points de vue.

§ I. *Traitement primitif ou direct.*

Le plus grand nombre des faits que je viens de rapporter, montre des guérisons obtenues à la seconde période ; et il faut avouer que dans la plupart des cas, ce serait courir une chance trop incertaine, que de laisser arriver la maladie à cette période. Je dirai, en outre, que si je me guidais sur les divers traitemens que j'ai employés, je ne pourrais donner aucun précepte de théra-

peutique. Mais, je ne l'ai point caché, tous ces traitemens fort opposés entre eux, n'ont servi qu'à me montrer leur inefficacité, et à me prouver que je devais chercher une méthode générale pour combattre la maladie. Je n'ai commencé à raisonner avec fruit, que lorsque j'ai employé le quinquina. Alors j'avais connu la nécessité d'arrêter la maladie dès la première période; je m'étais fait à cet égard des idées que l'inspection des cadavres m'avait données et qu'avait fortifiées la concordance des phénomènes principaux de la maladie, avec les désordres physiologiques. Je ne pus répéter les premières expériences, parce que l'épidémie finit, que les malades manquèrent, et qu'il fallut quitter Barcelone avant d'avoir acquis une confirmation qui serait d'un grand avantage; néanmoins, je dirai ce que je pense à cet égard.

Ainsi, considérant l'effusion du sang dans les viscères gastriques comme l'accident qu'il faut prévenir, et cet accident survenant dès le début de la seconde période, il faudra traiter activement pendant la première. Mais celle-ci, dit-on généralement, est caractérisée par l'irritation; c'est une erreur: l'irritation, dans ce cas, est comparable à celle que l'on dit exister dans les accès des fièvres intermittentes. Si cette dénomination est applicable aux accès de ces fièvres, ce ne peut être qu'autant qu'on fait abstraction de toute idée d'in-

flammation. Or, c'est ce que j'appelle congestion du sang ; ce qui revient au mot *fluxion* des anciens.

Dans les accès des fièvres intermittentes, comme dans la première période de la fièvre jaune, il se fait une congestion de sang sur certains viscères dont la réunion compose des appareils organiques, et l'état pathologique de ces derniers se manifeste, entr'autres symptômes, par un mode d'excitation fébrile qui est propre à chacun d'eux; delà, les fièvres continues, les remittentes et les intermittentes. Cette théorie que j'ai indiquée dans mes précédens écrits, et que je développerai dans d'autres occasions, ne doit pas figurer dans ce travail.

Je dirai seulement, quant à la fièvre jaune, que cette congestion que je considère tout au plus comme un des rudimens, comme une des conditions premières de l'inflammation, conduirait à cet état en effet, si le sang, au lieu de se répandre dans les viscères creux, restait disséminé et retenu dans le réseau vasculaire et dans le tissu de ces mêmes viscères. Mais dans cette maladie, soit érosion des extrémités capillaires du système sanguin, soit atonie, le sang sort de la membrane muqueuse sous forme de sueur, et c'est là l'accident auquel il faut obvier. A cet effet, on doit se hâter de prévenir ou d'arrêter

la congestion, et l'on peut espérer d'y parvenir en donnant le quinquina à haute dose.

En m'expliquant sur le sulfate de quinine que j'ai employé sans succès, je ferai connaître quelle est mon opinion sur la manière d'agir du quinquina.

On pouvait croire que ce sel précieux, dont on a retiré de si grands avantages contre les fièvres intermittentes, et que l'on peut administrer si commodément, serait d'autant plus utile contre la fièvre jaune, que les malades qui sont très-disposés à vomir tout ce qu'ils prennent, et à plus forte raison le quinquina, seraient dispensés d'avaler de grandes quantités de ce dernier dont l'estomac ne s'accommode pas toujours. Mais il me vient à l'esprit, que si le sulfate de quinine échoue contre la fièvre jaune, ce que je ne tiens pas pour démontré toutefois, c'est parce qu'on ne peut le donner que sous un petit volume, et que ses molécules ne peuvent point toucher toutes les parties par lesquelles l'exsudation sanguine doit se faire. S'il est efficace contre les fièvres intermittentes, c'est probablement par son action sur le système nerveux au moyen duquel s'exercent les sympathies des organes et celles des appareils organiques dont je parlais tout à l'heure; et si je me suis formé des idées exactes sur les fièvres intermittentes,

je suis autorisé à croire que la congestion qui les entretient, ne se fait pas sur l'estomac. Dans la fièvre jaune, au contraire, elle a lieu sur ce viscère ; elle y verse le sang par la surface interne et dans une étendue plus ou moins grande. Il faut donc que le médicament occupe toute cette surface. Voilà pourquoi aussi le docteur Lafuente donne le quinquina à la dose de quatre onces et plus, même le premier jour de la maladie.

Dans l'administration de ce médicament, il importe donc de considérer le temps, la forme, la quantité et le mode d'action.

Quant au temps, le seul opportun sera celui de la période de *congestion* et aussi près que possible de l'invasion. Ici ce médicament n'a pas plus besoin d'auxiliaire que lorsqu'on le donne contre les fièvres intermittentes ; cependant on ne doit pas proscrire trop généralement le concours des autres moyens. Ainsi, par exemple, quoique l'expérience ne m'ait rien appris sur l'emploi de la saignée à cette époque de la maladie, je suis porté, néanmoins, à la conseiller comme moyen dérivatif, mais conjointement avec le quinquina. Cette pratique doit réussir dans les sujets d'un tempérament sanguin, parce que, d'une part, elle détourne la tendance fluxionnaire ou la congestion, et de l'autre, elle arrête la formation de

cette même congestion. Ce que j'ai vu des avantages de la saignée en même temps que je donnais le fébrifuge dans les fièvres intermittentes pernicieuses, m'autorise à ne pas l'exclure absolument du traitement de la fièvre jaune; et même cette manière de traiter me paraît promettre de plus grands avantages contre celle-ci, que contre les fièvres intermittentes.

On doit donner le quinquina en poudre ou en opiat délayé dans un véhicule approprié. La quantité doit en être considérable, afin qu'il tapisse, s'il est possible, tout l'intérieur de l'estomac, comme si on l'appliquait en topique ou en façon de cataplasme sur un des points de la surface du corps. Voilà pourquoi on peut en porter les premières doses à une once; et si l'on en donne de moindres par la suite, ce doit être néanmoins dans la vue de remplacer les quantités qui ont passé dans les intestins.

La raison et l'expérience m'autorisent à dire que ce médicament agit comme tonique des vaisseaux capillaires sanguins et des nerfs. C'est ainsi qu'il prévient l'hémorragie. Ses effets sur la membrane muqueuse de l'estomac ne peuvent pas être différens de ceux qu'il produit sous nos yeux lorsqu'on l'applique sur une plaie hémorragique, ou qu'on en fait usage contre les pertes de sang excessives. S'il arrive que ces hémorragies ces-

sent, on attribue ce résultat à la propriété tonique et astringente du médicament; doit-on raisonner autrement sur sa manière d'agir contre la fièvre jaune?

Je cite le quinquina pour faire connaître ma pensée, car, quoique des faits tirés de ma pratique et une recommandation antérieure parlent en sa faveur, je ne le considère néanmoins que comme placé à la tête de plusieurs autres remèdes qui peuvent lui être substitués : mais j'en excepte les préparations secrètes, les vins fébrifuges, etc., qu'il serait dangereux d'employer.

Au nombre des préparations secrètes, je ne dois pas comprendre certains médicamens simples que la bonne foi et le désir de soulager l'humanité, peuvent introduire dans la pratique de la médecine. Aussi, après avoir examiné rapidement les principaux moyens thérapeutiques qui sont au pouvoir de la médecine, et après avoir donné mon opinion sur leur opportunité contre la fièvre jaune, je dirai franchement que toutes les recettes particulières dont quelques hommes se disent possesseurs, sont de pures chimères. Le désir de la célébrité faisait prendre au hasad des remèdes dont rien ne pouvait avoir indiqué les avantages; la maladie n'était pas connue. On avait fait trop peu d'autopsies, et l'on s'était perdu dans un déluge de conjectures toutes plus ou moins erronées. Voilà

pourquoi plusieurs médecins croient faire une médecine rationnelle en opposant un traitement débilitant à un ensemble de symptômes que l'on dirait appartenir à l'inflammation. D'autres, ne voyant que l'effervescence de la bile, prescrivent les évacuans à outrance; ceux-ci, des frictions alcooliques, parce qu'ils ne voient que l'extinction rapide de la vie, et ceux qui se guident d'après cette même vue médicale, donnent les excitans dans toutes les périodes de la maladie. Ici, le mercure doux; là, les acides obtiennent la préférence, et tous ces moyens échouent, parce que leur administration dictée par l'esprit d'hypothèse, n'est fondée sur aucun diagnostic sagement déduit de l'étude des phénomènes morbifiques et des résultats de l'autopsie.

Pour compléter la thérapeutique de la fièvre jaune, je devrais parler, peut-être, du traitement prophylactique; mais comme j'ai remis à la seconde partie de traiter de l'hygiène, je remettrai aussi à cette même partie ce que j'ai à dire sur les moyens de se prémunir contre cette maladie.

Pour ne rien omettre de ce qui a paru intéressant pendant l'épidémie de Barcelone, je vais rapporter quelques circonstances qui ont été favorables à un médicament dont je n'avais jamais entendu parler, et qui, fortement aromatique et amer en même temps, doit être antispasmodique et tonique tout à la fois. Alors, il réunirait les

propriétés qui sont nécessaires pour remplir les indications de la première période ; et voilà pourquoi il importe que je le fasse connaître.

Son nom est *mélambo*. C'est une écorce d'arbre qui a l'aspect du bois flotté. Jaune à l'extérieur, comme si une couche de limon y eût été déposée, ayant quelque chose de doux au toucher, et cependant inégale et verruqueuse, elle est d'un gris légèrement rosé à l'intérieur, à peu près comme le chêne, ligneuse et d'un tissu moins serré que celui-ci. La portion corticale y est en proportion égale à l'aubier, et l'épaisseur totale est comparable à celle du quinquina jaune. Cette écorce a un arome sensible à l'odorat; mais cet arome se développe mieux dans la bouche ; il tient beaucoup de celui du calamus aromaticus, et, après cette saveur, on découvre une amertume très-forte, qui approche fort de celle du quinquina. L'échantillon que j'ai de cette écorce m'a été remis par M. Benoît Columbi, ancien pharmacien à la Havane, et membre de la junte sanitaire de Barcelone. Il donne à connaître, ainsi que plusieurs autres plus considérables que j'ai vus entre les mains de M. Columbi, qu'il recouvrait une branche ou un tronc, de quatre à cinq pouces de diamètre. Par conséquent, c'est un arbre qui produit l'écorce dite mélambo. Voilà tout ce que je puis en dire, en ajoutant qu'il croît à Carthagène d'Amérique.

M. Columbi n'avait que deux ou trois livres de cette écorce, lorsqu'il s'avisa de s'en servir pour une de ses domestiques atteinte de la maladie régnante. Il y fut conduit par la propriété antispasmodique et tonique, dont il savait qu'elle jouissait en Amérique. Il la fit mettre en poudre et l'administra en infusion, à la dose de demi-gros pour un verre. Il donna plusieurs fois cette même dose le premier jour. Des sueurs survinrent ensuite, et la maladie n'eut pas d'autres suites. J'ai vu cette personne chez M. Columbi, quinze jours après l'administration de ce médicament. Elle avait la pâleur des femmes chlorotiques; mais elle vaquait aux soins du ménage comme en parfaite santé.

M. Columbi communiqua ce fait à la junte sanitaire, et offrit une portion de sa petite provision pour faire des expériences. Le docteur San-German, ancien praticien fort estimé, et membre de la junte, fut chargé de ce soin. Je tiens de lui qu'il expérimenta ce remède sur sept individus pendant la première période. Trois ont éprouvé des sueurs copieuses, et la maladie n'a pas été plus avant; elle a continué sa marche dans les quatre autres; mais sans qu'il y ait eu de vomissement noir; l'ischurie rénale a été observée dans ces quatre individus, et cependant ils ont guéri.

Ce traitement et le succès qui s'en est suivi, autorisent à placer le *mélambo* à côté du quinqui-

na; et ces médicamens, s'étayant réciproquement, peuvent conduire le praticien à la découverte d'autres moyens curatifs propres à remplacer ceux-ci, dans les circonstances où l'on ne pourrait pas se les procurer. Pour le moment, je propose de lui substituer un mélange de calamus aromaticus et de quinquina jaune ou rouge, dans les proportions d'un quart du premier et de trois quarts du second.

Je rapporterai encore ici un traitement qu'employait à Barcelone, un père minime, et qui compte plusieurs succès. Je ne puis omettre d'en parler sans que ma relation sur cette épidémie soit incomplète.

Le 16 novembre, m'étant rendu au couvent des minimes pour savoir ce que la maladie y avait fait, je fus conduit dans la cellule du père Joseph Constans, où se réunirent aussitôt plusieurs autres pères que ma visite y attira. Là, le père Constans, entouré, on peut le dire, des heureux qu'il avait faits, me raconta, avec une obligeance extrême, le traitement qu'il avait employé, et me donna les détails qui suivront l'exposé que je vais en faire.

Traitement employé par le père Joseph Constans, de l'ordre des Minimes.

Dès l'invasion, le malade doit se coucher. Ce moment de l'invasion ne passe pas la première

heure ; il est indiqué par les frissons. Alors on donnera deux onces d'huile d'olives battue dans une tasse de tisane de guimauve ou de fleurs de violettes très-chaude. On fera boire aussi chaud qu'il sera possible de le supporter ; une heure après, on répétera cette dose, et à la troisième heure on en donnera autant ; à la quatrième on administrera un lavement de décoction de feuilles de mauve et de pariétaire avec addition d'huile, de miel, de vinaigre et de sel marin ; il sera bien que ce lavement reste demi-heure dans le corps ; une heure après le lavement, on fera boire plusieurs grandes tasses d'infusion de fleurs de sureau édulcorée avec du sirop de vinaigre ; ces tasses doivent être prises coup sur coup, au nombre de six, à la distance de trois ou quatre minutes seulement, après quoi on laissera le malade en repos pendant deux heures, au bout desquelles on réitérera les six tasses de l'infusion précitée. S'il s'établit une transpiration abondante, le malade sera sauvé ; on répétera les six tasses d'infusion une ou deux fois encore, de deux en deux heures, après quoi on pourra abandonner le malade à la nature ; le troisième jour, on lui passera une once de crême de tartre dans un litre d'eau.

Le père Constans avait captivé la confiance de son couvent ; et tous les pères qui tombèrent malades se livrèrent aveuglément entre ses mains.

Aussi, le couvent des Minimes est-il le seul, des maisons d'hommes, qui ait perdu très-peu de monde. Il avait quarante-un pères au commencement de l'épidémie, et il en conservait trente-neuf le 16 novembre, jour de ma visite. Dix avaient été malades, et deux seulement étaient morts, savoir : l'un à Barcelonette et l'autre au couvent. Celui de Barcelonette qui s'était séparé de ses frères pour aller donner des secours religieux aux habitans de ce faubourg, ne put recevoir l'assistance du père Constans ; mais les neuf autres furent traités par ce dernier, et un seul mourut. Le père Constans m'a assuré même qu'il l'aurait guéri comme les huit autres, s'il se fût soumis à boire largement.

Ces guérisons ne sont pas les seules qui parlent en faveur de ce traitement. Le père Constans a conservé à la vie plusieurs personnes de sa famille et quelques-uns de ses amis. Je regrettai beaucoup de n'avoir appris tout ceci que peu de jours avant mon départ de Barcelone. Il est vrai que, peu de temps après mon arrivée, j'avais entendu parler d'un traitement par les boissons huileuses ; mais je ne fus point à la source de ce qu'on en disait, parce qu'on le tournait en ridicule, et qu'on le classait au nombre des mille et un traitemens empiriques dont on nous obsédait tous les jours. Lorsque j'en parlai aux médecins du pays, ils me répondirent que ce couvent devait au régime maigre auquel l'ordre

des Minimes est assujetti, d'avoir moins souffert que les autres de la maladie, et que le traitement par les boissons huileuses ne méritait pas les éloges qu'on lui donnait. J'ai reconnu la futilité de cette raison, non-seulement parce que je trouvai dans ce couvent des moines aussi bien portans que dans les autres, mais encore parce qu'il vient naturellement à l'esprit, que si le régime maigre et la maigre chère préservaient de la maladie, la plupart des gens du peuple et la classe indigente auraient dû en être épargnés, ce qui n'était pas vrai. On ne pouvait pas dire non plus que les pères minimes n'avaient pas été placés dans les mêmes circonstances que ceux des autres communautés religieuses, car ils s'étaient fait remarquer par leur empressement auprès des malades, et leur couvent se trouve au centre des quartiers que la maladie a parcourus. Cependant, ils n'avaient payé qu'un faible tribut à la maladie régnante, ainsi que je l'ai dit déjà, et que j'en donnerai la preuve dans la seconde partie de ce travail.

Il me semble qu'il n'est pas impossible d'expliquer les succès de ce traitement, en me servant du diagnostic que j'ai porté sur la maladie. Des potions huileuses réitérées, et d'abondantes boissons administrées au moment où la maladie se manifeste, procurent une détente favorable du système nerveux, et préviennent la congestion du sang dans

le réseau vasculaire. La membrane muqueuse est plongée dane une immersion complète, et le principe délétère qu'elle a absorbé, délayé, étendu et neutralisé par cette immersion, perd toute son activité. Les mouvemens morbifiques sont rompus, l'absorption d'une partie des boissons procure une détente générale, ce que d'abondantes sueurs annoncent, et la maladie est subjuguée dès le principe, aussi efficacement que par le quinquina. J'estime même que ce traitement n'a pas l'inconvénient de celui par le quinquina, que j'ai dit devoir être secondé par la saignée, dans les sujets d'un tempérament sanguin.

Quelle est donc cette manière de raisonner, me dira-t-on ? Comment peut-on guérir aussi efficacement par d'abondantes affusions d'eau, ou par de hautes doses de quinquina ? Ici l'observation répondra pour la théorie. Une longue expérience a appris qu'on prévient les inflammations externes par des applications toniques, aussi bien que par les topiques émolliens ; mais ce n'est que lorsqu'il s'agit de *prévenir* l'inflammation, c'est-à-dire d'empêcher la congestion du sang, qui est le premier degré de toute inflammation, et voilà ce qu'on fait lorsque, dès le début de la fièvre jaune, on emploie l'un ou l'autre des traitemens primitifs ou directs que je viens de faire connaître. Quelle que soit leur opposition apparente, on ne doit pas moins

en attendre d'heureux résultats. Les faits sont là, et ils méritent la préférence sur les raisonnemens.

§. II. *Traitement secondaire ou subséquent.*

Si l'on n'est pas arrivé à temps pour prévenir la congestion et l'effusion du sang dans l'estomac, il faut faire en sorte que cette humeur n'y séjourne pas. Dans les cavités gastriques, elle rencontre des gaz qui se mêlent avec elle, soit par l'acte de la digestion, soit encore mieux, par le mouvement péristallique des intestins; elle s'y décompose et devient irritante. C'est ce qu'on peut prévenir en donnant des boissons purgatives, comme l'eau de tamarin, l'infusion aqueuse de rhubarbe, les solutions de manne, les limonades avec la crême de tartre, etc.; mais il faut que ces purgatifs doux soient donnés dans des boissons très-longues; il faut provoquer des selles abondantes sans fatiguer les viscères, et expulser ainsi le sang ou la matière noire qui a pu s'y former. La quantité de cette matière est indéterminée; elle est d'autant plus considérable, qu'il y a eu plus d'hémorragie; elle est moindre, si l'effusion du sang a été moyenne ou si elle a été arrêtée dès le principe. Les guérisons naturelles ont fourni quelques exemples de ceci. La nécessité d'expulser promptement cette matière a été prouvée dans ces mêmes cir-

constances par les momens orageux qui en ont précédé la sortie et par le calme qui a succédé; mais elle est justifiée surtout par le prompt rétablissement des malades. Tous demandaient à manger bientôt après cette expulsion; ce qui prouve encore que les viscères n'avaient pas été malades primitivement, et que les souffrances abdominales purement symptomatiques, tenaient uniquement à la présence de cette matière qu'il était urgent d'expulser.

Il convient de suivre la même indication dans le traitement de la troisième période, qui est ordinairement un état désespéré. Cependant on ne doit jamais renoncer à l'espoir de sauver les infortunés qui sont dans cet état; l'humanité même en ferait une loi, si, dans ces momens, les probabilités pour la guérison ou pour la mort, n'étaient fondées sur un état pathologique toujours incertain, toujours indéterminé; savoir le plus ou le moins de décomposition du sang par le fait de l'absorption des principes délétères qui entrent dans la circulation.

Règle générale, dans la seconde comme dans la troisième période, on a fait beaucoup à l'avantage du malade, lorsqu'on est arrivé à le persuader de la nécessité de boire de grandes quantités de liquide quel qu'il soit. Malheureusement, on y parvient d'autant plus difficilement

que, le plus souvent, il n'a pas soif et que les boissons provoquent les vomissemens, ce qui lui donne de la répugnance.

Dans le traitement secondaire viennent se ranger plusieurs moyens thérapeutiques qui sont généralement usités en médecine et sur lesquels je ne puis me dispenser de dire un mot. C'est ce que je vais faire rapidement.

1°. *Les émétiques*. Ils ne peuvent convenir dans la fièvre jaune, parce qu'ils détermineraient une plus grande hémorragie dans l'estomac; je ne doute pas non plus qu'ils ne puissent contribuer à augmenter la congestion qui prépare cette hémorragie, ainsi que l'épanchement sanguin qui se fait dans les viscères gastriques. De là, des accidens plus graves qui hâtent la terminaison funeste de la maladie; il n'y a qu'une opinion sur le danger de ce moyen.

2°. *Des Purgatifs*. Si j'ai conseillé les purgatifs doux étendus dans un grand véhicule, j'ai proscrit par cela même l'usage des drastiques; ils ne feraient qu'augmenter l'irritation intestinale et aggraver tous les accidens. Les premiers conviennent moins bien dans la première période que dans la seconde; mais dans la troisième le malade les supporte difficilement; la disposition à vomir les rend inadmissibles, mais l'indication ne les repousse pas. J'ai cru voir de bons effets

de l'eau de tamarin à cette fatale époque de la maladie.

3°. *Des lavemens.* Ils sont compris au nombre des moyens évacuans doux et conviennent dans les trois périodes. Ils ont rendu de grands services, vu qu'il importait de sortir du corps, le plus promptement possible, la matière noire qui s'y était formée et qui irritait les intestins. Malheureusement elle avait fait de grands ravages avant d'arriver dans les gros, d'où les lavemens pouvaient l'entraîner.

4°. *La saignée.* Je ne pense pas que ce moyen puisse convenir, si ce n'est dans la vue de changer les mouvemens fluxionnaires ou de congestion qui ont lieu vers l'estomac. La disposition à l'anémie est trop grande dans la fièvre jaune, pour qu'on doive y ajouter encore. Aussi, lorsque j'ai paru consentir à l'emploi de ce moyen dans la première période, ai-je conseillé concurremment l'usage du quinquina. Cette association paraîtra une monstruosité en médecine. Selon ma manière de voir, elle est méthodique et rationnelle; mais ce n'est pas ici le lieu de le démontrer.

On peut considérer la saignée comme un moyen secondaire dans le traitement de la fièvre jaune, tout comme dans celui de l'hydrophobie. Quoique prônée, contre cette dernière affection, par quelques médecins qui la poussaient à l'extrême, il a

été reconnu cependant qu'elle ne produisait pas les résultats que l'on s'en était promis. Pour justifier son impuissance, il suffit de dire qu'elle ne peut avoir une action directe contre le virus hydrophobique; elle peut tout au plus contribuer à diminuer l'intensité des accidens : il en serait de même si on l'employait dans les cas de variole, de siphilis, etc. Impuissante contre les virus qui donnent naissance à ces maladies, elle peut néanmoins modérer leur action, et l'on ne doit pas s'attendre à en retirer de plus grands avantages contre la fièvre jaune, s'il est vrai que celle-ci soit le résultat d'une contagion ou d'un virus, comme je le crois.

5°. *Les sinapismes et les vésicatoires*. On peut les employer dans les trois périodes, comme moyens perturbateurs des mouvemens qui convergent vers l'estomac : ils sont d'une utilité plus marquée dans la seconde que dans la première; on ne doit pas en attendre grand'chose dans la troisième. A cette époque, ils n'altèrent même pas la peau.

6°. *Bains d'eau tiède, et de vapeurs*. Ils peuvent réveiller les fonctions de la peau, qui sont presque abolies, et rappeler les sueurs qui manquent ordinairement. Il est arrivé quelquefois, mais bien rarement, que des sueurs, qu'on peut surnommer critiques, ont terminé heureusement la maladie,

et cela avait été observé également en Amérique. Ce fut dans ce dernier pays, à New-Yorck principalement, qu'on s'attacha à l'idée d'imiter ce procédé de la nature. On y mit en usage les bains de vapeurs; mais on n'en retira point les avantages que l'on s'en était promis; et alors, comme dans ces derniers temps, on reconnut que tout ce qu'on avait mis en œuvre pour provoquer les sueurs, avait été infructueux. Il est malheureusement trop vrai que la nature, en nous montrant ce moyen de guérison, ne nous a pas plus révélé le secret de ses opérations dans l'organisme, que lorsqu'elle arrête la maladie par le stomacacé. Il ne faut pas plus saigner par imitation de ce dernier procédé de la nature, que mettre le malade dans une étuve pour le faire transpirer. D'ailleurs, comme on ne peut arriver à ce dernier résultat sans exciter beaucoup le système vasculaire, et sans introduire une pléthore momentanée qui augmenterait la congestion et l'effusion du sang, de même aussi on ne doit pas entreprendre d'arrêter une hémorragie interne par la saignée, car ce serait arriver à l'anémie par deux routes différentes.

7°. *Frictions sèches.* On parviendrait plus directement à ce but par ce moyen, ne fût-ce qu'en rappelant la fonction des vaisseaux capillaires de la peau, et en réveillant la sensibilité ou l'excitation nerveuse dans cette même partie. Ceci aurait le

bon effet de rompre ou d'atténuer le travail morbifique qui se fait dans la membrane muqueuse, et de prévenir ou de diminuer la congestion et l'effusion du sang. Elles me paraissent convenir dans la première période plutôt que dans la seconde; elles seraient inutiles dans la troisième. Je n'ai pas eu une grande confiance dans les frictions alcoholiques; mais lorsque je faisais faire des embrocations d'huile camphrée, c'était autant pour calmer les douleurs, propriété spéciale du camphre, que pour fournir à l'absorption cutanée un médicament très-diffusible qui passe pour un des meilleurs antiseptiques.

8°. *Le Moxa*. Il peut être considéré tout au plus comme un moyen perturbateur, car il n'évacue rien; je le mets sur le même rang que les sinapismes. Si j'eusse attaché une grande importance à la sérosité rachidienne, j'aurais cherché dans le moxa, appliqué aux régions lombaire et sacrée, le moyen d'appeler cette sérosité au dehors, bien que ce moyen dût paraître insuffisant à cause de l'épaisseur et de la densité des milieux que cette sérosité aurait dû traverser.

Il me reste à parler du régime pendant la convalescence.

Si je ne me suis point abusé sur la modification de la membrane muqueuse gastrique d'où résultent la congestion et l'hémorragie, je devrais penser que

cette modification a été peu intense lorsqu'il y a eu guérison. Le seul phénomène connu, à l'aide duquel je puis rendre mon idée sensible, est l'hémorragie externe. Ainsi, par exemple, que la membrane muqueuse nasale livre passage à une grande quantité de sang, elle n'en sera pas plus désorganisée pour cela; on n'y trouvera point d'inflammation, ni le même jour, ni les jours suivans; elle percevra les odeurs comme auparavant, et la sécrétion de la mucosité y sera la même.

Les choses se passent ainsi dans la membrane muqueuse gastrique, et probablement l'hémorragie qui s'y fait ne serait point mortelle, si on pouvait la modérer, et si la composition du sang n'amenait d'autres accidens. Par conséquent, moins il y a eu d'hémorragie, ou moins le sang épanché aura séjourné dans les cavités digestives, et moins la membrane muqueuse aura souffert d'altérations. Voilà pourquoi, s'il est difficile, ou presque impossible de conserver à la vie les hommes qui éprouvent de graves accidens, il doit arriver aussi que ceux qui guérissent, n'ont pas eu une grande altération de la face interne de l'estomac et des intestins ; et cela explique pourquoi peu de jours après un danger imminent, les hommes demandent à manger, que la digestion se fait bien, et qu'on peut ne pas asservir ces convalescens à la diète minutieuse qu'on impose dans d'autres occasions.

DEUXIÈME PARTIE.

L'épidémie de Barcelone considérée sous le point de vue hygiénique.

J'ai réservé pour cette partie, 1°. de rapporter les faits qui sont relatifs à la contagion; 2°. d'examiner si l'atmosphère de Barcelone contenait les principes de cette contagion et de communiquer les faits qui se rattachent à cette question; 3°. d'exposer les idées théoriques qui naissent de l'observation et qui conduisent à la connaissance du caractère propre de la contagion de la fièvre jaune; 4°. de faire connaître les moyens de garantir de cette même contagion les troupes et les habitans des villes. Chacun de ces points sera traité dans un chapitre particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des faits qui sont relatifs à la contagion.

La fièvre jaune de Barcelone a-t-elle été contagieuse? Cette question est entourée d'une foule de difficultés. On croirait, d'abord, que les faits ne peuvent manquer, pour lever tous les doutes; cependant, il est vrai, que ces mêmes faits, quoique

nombreux, ne sont pas absolument concluans. Ils laissent bien dans l'esprit une conviction suffisante; mais ils ne peuvent repousser victorieusement les objections qu'on leur oppose : toutefois, si on les rend douteux, on ne peut arriver à les détruire. La difficulté qu'on trouve à résoudre la question de la contagion, tient à ce que les irruptions de la fièvre jaune sont toujours concentrées dans un lieu donné, comme serait une ville, et à ce que la saison en favorise les progrès. Alors, il paraît que la maladie est endémique ou épidémique, et qu'elle peut être classée parmi celles qui sont dues exclusivement aux vices de l'atmosphère et des localités. C'est pourquoi l'on donne aux lieux où elle règne le nom de foyers d'infection, et l'on dit que tous les individus qui ont été malades ont puisé dans le foyer commun la cause de leur maladie.

Mais déjà cette concentration et ces limites naturelles déposeraient contre l'origine indigène de la fièvre jaune en Europe. Les causes locales et atmosphériques auxquelles on l'attribue généralement, telles que la chaleur, les émanations de la terre et des marais, plus ou moins d'électricité dans l'atmosphère, le règne de certains vents et le déréglement des saisons, ne sont pas des agens tellement circonscrits, ni tellement coercibles, qu'une enceinte de ville puisse leur servir de

barrière. Ceux qui attribuent tant de pouvoir à de pareilles causes n'ont pas assez considéré qu'une atmosphère qui est viciée au point d'exercer une action morbifique sur toute une population, n'a pu devenir telle, que par le concours de plusieurs agens qui ne peuvent être retenus par des remparts et des portes de ville. Il est avéré que les maladies endémiques qui sont dues à de pareilles causes, occupent ordinairement certains cantons et non point une ville. Les typhus, au contraire, qui se manifestent dans une prison, dans un hôpital ou dans une ville assiégée, sont dus à des causes circonscrites et déterminées ; ils ne sortent de ces lieux qu'autant qu'on va puiser dans ces foyers d'infection : mais il arrive aussi très-souvent, qu'une fois transportés au dehors, on les voit se multiplier et se répandre encore, et alors cette extension n'est plus le fait de l'infection ; mais bien d'un produit morbifique préexistant qui se communique, et alors il y a contagion.

La fièvre jaune se rapproche de ceux-ci sous ce dernier rapport. Son origine première, qui est enveloppée d'épaisses ténèbres, pourrait probablement être déduite des causes générales dans un pays où ces mêmes causes seraient portées à un degré d'action peu ordinaire, comme dans les climats chauds du nouveau monde, et alors cette fièvre serait spontanée de même que les typhus

dont je viens de parler. Mais, comme ces derniers, elle peut être importée dans un autre lieu ; or, toute importation fait supposer une maladie transmissible et par conséquent contagieuse.

L'on dispute beaucoup sur ce point, sans jamais s'entendre ; et c'est parce qu'on est esclave des mots que l'on ne s'entend pas. On dirait qu'il y a un pouvoir magique attaché aux mots *contagion* et *infection*. On les commente, on les interprète diversement, et chacun croit en avoir trouvé le véritable sens. Cependant on dispute toujours, ce qui peut faire croire que notre langue manque d'expressions pour rendre les idées ; car je ne soupçonne personne d'être de mauvaise foi. Mais faut-il pour cela que les faits soient dénaturés ou qu'ils viennent se plier à la logomachie qui brouille toutes les têtes ? Par exemple, lorsqu'on accorde aux adversaires de la contagion que la peste, la fièvre jaune et le typhus peuvent se montrer spontanément, ils se saisissent de cet aveu pour dire : donc ces maladies proviennent des vices de l'atmosphère, c'est-à-dire d'un air infect ; donc elles sont dues à l'infection et non point à la contagion. Mais si, après avoir accordé cette origine spontanée, on avance encore, d'après les faits, que ces maladies peuvent être communiquées subséquemment entre les individus, on est taxé d'hérésie. Cependant l'expérience

a prouvé que ces maladies peuvent être transportées d'un pays dans un autre à de grandes distances ; ce qui ne peut avoir lieu que par communication, c'est-à-dire par contagion.

Celui qui mettrait en fait que ces maladies ont toujours existé, ne pourrait le prouver. Probablement il a fallu, et il faut encore de nos jours, pour l'origine spontanée de chacune d'elles, des conditions que l'on ne peut indiquer d'une manière précise. Mais les germes en étant donnés, ils se multiplient d'eux-mêmes, ce qui ne devient sensible que lorsqu'ils sont hors de leurs régions naturelles. Il est certain que ces maladies ont des résidences habituelles où elles semblent se complaire plutôt que dans d'autres. Nous savons qu'il y a des régions où la peste est indigène, qu'il en est d'autres pour la fièvre jaune, et qu'on peut assigner des pays ou des régions aux typhus ainsi qu'aux fièvres intermittentes. Or, les faits ont trop bien prouvé que la peste peut être importée dans nos contrées. Marseille en fit la cruelle épreuve il y a plus d'un siècle ; et, au milieu de la désolation dont elle fut le théâtre, on soutenait que la peste n'est pas contagieuse. Barcelone vient d'éprouver le même sort de la part de la fièvre jaune ; et, comme à Marseille, au milieu des morts et des mourans, ou dans les maisons qui se dépeuplaient entièrement, on niait la conta-

gion de cette fièvre. Ce rapprochement de circonstances mérite beaucoup d'attention.

Au demeurant, que la fièvre jaune ait été apportée autrefois de Siam en Amérique, comme on l'assura jadis, ou qu'elle ait existé dans cette région de temps immémorial, parmi les Aborigènes; qu'elle soit due à un vice ou virus particulier, ou bien à des combinaisons atmosphériques et locales qui ne peuvent se trouver qu'en Amérique entre l'équateur et le quarantième ou quarante-cinquième degré de latitude nord; que dans ces mêmes régions elle ne s'éloigne point du littoral de la mer à plus de dix lieues; qu'elle ne se montre point dans les pays qui sont à cinq ou six cents toises au-dessus du niveau de la mer; qu'ici elle épargne les hommes de couleur et les naturels du pays, tandis qu'ailleurs elle les confond avec les étrangers; que l'homme qui habite les *Warps* et celui qui défriche les terrains marécageux y soient également sujets; que les étrangers nouvellement arrivés en souffrent plus particulièrement que les anciens habitans, et que cette maladie mette des intervalles de plusieurs années entre ses apparitions dans le même lieu, ce qui, soit dit en passant, annoncerait une grande inertie des causes générales ou locales, tout cela n'infirme point qu'elle était inconnue en Europe avant la découverte de l'Amérique, et que c'est aux relations

commerciales entre les deux mondes que nous devons cette funeste acquisition.

Telle a été aussi l'origine de celle qui, l'an dernier, désola la capitale de la Catalogne. On voudrait en vain se faire illusion à cet égard. La fièvre jaune a été apportée de la Havane à Barcelone par les bâtimens le *Grand-Turc* et le *Saint-Joseph*, et par plusieurs autres probablement. Elle s'y est développée d'une manière insensible dès l'origine, tant dans le port qu'à Barcelonette, d'où elle est parvenue dans la ville. Mais ses progrès et ses ravages n'ont point tardé à se faire connaître. Vainement on chercherait dans les miasmes du port la cause de tant de désastres. Ce que j'ai dit à cet égard, dans la partie historique, me paraît concluant. Actuellement, je rapporterai quelques-uns des faits qui furent la suite de cette fatale introduction, ainsi que les observations générales ou particulières qui ont été recueillies en faveur de la contagion. Ces faits seront classés sous trois chefs principaux, attestant que cette contagion a eu lieu, 1°. entre les personnes; 2°. par le moyen des effets; 3°. par l'intermédiaire de l'air; ce qui divisera ce chapitre en trois sections. Mais, avant tout, je soumetterai une réflexion qui me vient de l'observation générale des malheurs de Bacelone et des phases de la maladie. Je crois que ceci doit précéder l'exposition des faits particuliers.

On peut tirer des phases de cette épidémie un argument que les infectionnistes auront beaucoup de peine à réfuter. La maladie commença à Barcelonette à la fin de juillet; elle s'y propagea pendant le mois d'août, et fut dans toute sa force en septembre et au commencement d'octobre, après quoi elle s'affaiblit si rapidement, que, dès les premiers jours de novembre, on y tira le canon de réjouissance, parce que, ce jour-là, il n'y avait eu ni nouveaux malades, ni morts.

Dans la ville, au contraire, la maladie s'y était à peine montrée à la fin d'août, et l'on croyait d'autant plus pouvoir s'en préserver le trois septembre encore, que ce jour-là on isola Barcelone du faubourg. Mais les autorités quittèrent la ville le 12, parce qu'alors on y voyait les indices certains du fléau qui s'y propagea en effet pendant ce mois, qui fut dans toute sa vigueur en octobre, qui diminua ses ravages en novembre, et qui s'éteignit enfin, mais seulement en décembre. Quoiqu'on y ait chanté le *Te Deum*, le 25 novembre, on ne doit pas en conclure que la maladie n'y règnait plus. La vérité est que, peu de jours après cette cérémonie, on compta encore de quarante à cinquante morts par jour.

La maladie a donc suivi la même progression dans le faubourg et dans la ville. Dans l'un et dans l'autre, elle a parcouru ses phases d'invasion, d'ex-

tention, de vigueur, de déclin et d'abolition, en cent jours environ; mais, dans le faubourg, elle anticipa toujours d'un mois sur sa marche dans la ville. Or, pour soutenir avec avantage que les miasmes du port l'avaient produite, il faudrait prouver d'abord que ces miasmes eurent actuellement une action positive contre les habitans du faubourg, et négative envers ceux de la ville, et cependant on accuse les égoûts crevassés qu'on ne trouve que dans les rues de celle-ci, et non point au faubourg, d'avoir fourni les émanations les plus infectantes. Il faudrait pouvoir établir encore que l'atmosphère avait concentré sa chaleur et ses vices dans Barcelonette à l'exclusion de la ville pendant le mois d'août, et qu'elle les transporta sur celle-ci en septembre et en octobre; ce qui serait absurde. On ne pourra point se prévaloir de la stabilité des vents, car ils varièrent beaucoup; d'ailleurs, celui du sud, qui régna plus fréquemment que les autres pendant le mois d'août, ne chassait les miasmes du port, ni sur le faubourg, ni sur la ville; mais bien sur la citadelle, et je ferai voir plus tard que ce lieu n'a point souffert de la maladie. Enfin il a été manifeste que le port ne fournissait pas les causes de la maladie, puisque lorsque tous les navires eurent été submergés, et les agrais plongés dans l'eau de la mer, les marins, qu'on avait fait camper, vinrent les habiter de nouveau en septembre

et en octobre, et qu'ils y vécurent exempts de la maladie. Lorsque les médecins infectionnistes auront détruit par de bons raisonnemens l'obstacle que l'intervalle d'un mois entre la maladie de Barcelonette et celle de Barelone, met à l'explication satisfaisante des idées qu'ils soutiennent, je me rapprocherai de leur opinion; mais tant qu'ils allégueront des causes générales qui produisent des effets partiels et non isochrones, je dirai que leur théorie est sans fondement.

SECTION PREMIÈRE.

Des faits qui sont relatifs à la contagion entre les personnnes.

Dans la partie historique, et dans ce qui vient d'être rapporté des phases de l'épidémie, il a été dit que la maladie se manifesta à Barcelone après qu'elle eût étendu ses progrès dans le faubourg, et que ce fut par le moyen des communications entre les habitans de l'un et de l'autre lieu, qu'elle passa à la ville. En conséquence, je rapporterai des faits qui prouveront que cette contagion fut due, 1°. à la rencontre des habitans du faubourg avec ceux de la ville; 2°. à celle des habitans de la ville entr'eux mêmes.

§ I. *De la contagion par la communication des habitans du faubourg avec ceux de la ville.*

1er. *Fait.* Le grand hôpital général de Barcelone est divisé en plusieurs quartiers qui ont des destinations spéciales, et qui ne communiquent pas entre eux. A la partie Sud-Ouest, se trouve celui des filles orphelines. Une des sœurs de charité, qui étaient chargées de ce département fut invitée, à la noce de l'une de ces orphelines qui se maria avec un habitant de Barcelonette, à la fin d'août. De retour à l'hôpital, elle y tomba malade deux jours après et mourut du vomissement noir. Dès ce moment la maladie se répandit parmi les jeunes orphelines dont quelques unes avaient donné des soins à la malade; elles étaient au nombre de cent environ ; il en mourut trente-six dans le mois de septembre : des sœurs qui les soignèrent, il en périt trois dans le même espace de temps. Alors, on prit le parti de transporter dans une maison isolée ce qui restait de ces jeunes filles; quelques unes tombèrent malades et en furent retirées aussitôt; par ce moyen on arrêta les progrès que la contagion faisait dans cette petite population, et l'on conserva à la vie, environ soixante de ces jeunes personnes.

Lorsque je traiterai de la contagion par l'inter-

médiaire de l'air, je rapporterai deux émigrations que la maladie fit de ce lieu dans le voisinage, sans la rencontre des personnes : actuellement je parlerai de ce qui s'est passé dans le quartier des Orphelins, parce que la maladie y est parvenue par les individus.

2me. *fait.* Le quartier des Orphelins de l'hôpital-général est séparé de celui des Orphelines par une vaste cour plantée d'arbres et bien aérée ; il est au Nord-Est de cet établissement, et n'avait rien reçu du quartier des filles. Comme dans ce dernier, des sœurs de charité étaient chargées spécialement de ce département. Or, voici comment la contagion y fut introduite. Des enfans avaient été donnés à des nourrices prises dans la classe indigente, tant à la ville qu'au faubourg : celles-ci ayant succombé à la maladie, on dut retirer les nourrissons que l'on rapporta à l'hôpital-général. Là, ces enfans furent allaités par des nourrices internes, et maniés par d'autres femmes qui étaient chargées de leur donner des soins de propreté. De ces nourrices et de ces femmes, qui étaient en petit nombre, six moururent du vomissement noir en peu de jours. Quelques jeunes sujets, soit de ceux qui venaient du dehors, soit encore de ceux qui n'avaient eu aucune relation avec l'extérieur, furent atteints et moururent. On s'avisa à temps de la contagion. On sépara ceux qui devenaient malades, et, par ce moyen, on mit

fin à la propagation de la maladie. Je tiens ces détails de la sœur Josephe, qui est chargée de ce département.

Voici un autre fait de contagion donnée par les habitans du faubourg, à ceux de la ville.

3me. *fait*. Au n°. 7 de la rue des Carmes, loge un charpentier chez lequel se retira une famille du faubourg. Celle-ci était composée de cinq membres, qui périrent tous en septembre, et vers les premiers jours d'octobre. Plusieurs des membres de la famille du charpentier eurent le même sort dans cet espace de temps. Mais, pour faire voir que quelques personnes jouissent d'une certaine immunité contre la maladie, ou que celle-ci n'est pas contagieuse dans tous les temps de sa durée, je dois ajouter que le charpentier partagea son lit avec le chef de la famille venue de Barcelonette, jusqu'à ce qu'on eût administré les sacremens à ce dernier, et qu'il n'éprouva pas la plus légère indisposition; il vivait encore à mon départ de Barcelone. Je dirai néanmoins, pour fixer les idées sur l'époque de la maladie du chef de la famille du faubourg, que l'usage en Espagne est d'administrer les sacremens le second, ou, au plus tard, le troisième jour d'une maladie quelconque, lorsqu'elle est accompagnée de fièvre; tandis qu'en France, on attend que le malade soit dans un état désespéré. La contagion ne se borna pas à ce que je viens de raconter; elle ne

tarda pas à montrer ses effets dans la maison voisine, au n°. 8. Il reste à savoir cependant si elle y parvint à la manière des effluves par l'intermédiaire de l'air, ou bien par les communications que l'on doit supposer avoir été assez fréquentes entre des voisins ; c'est ce qu'on ne peut déterminer. Mais, dans cette dernière maison que plusieurs familles habitaient, il mourut douze personnes en trois semaines. Or, ceci me paraît être le résultat de la contagion, n'importe qu'elle se soit opérée par la rencontre des personnes, ou par les colonnes d'air chargées du miasme contagieux qui seraient passées du n°. 7 au n°. 8.

4me. *fait.* Un autre charpentier de la rue de la *Fonseca*, reçut dans sa maison, dès les premiers jours de septembre, la veuve d'un homme qui venait de mourir à Barcelonette. Le fils aîné du charpentier, âgé de vingt-deux ans, ne tarda pas à être malade et mourut. Son frère, qui avait dix-huit ans, fut malade également et mourut ; on attribua sa maladie à ce qu'il s'était revêtu des habits de son frère. La femme du charpentier fut atteinte quelques jours après et ne mourut pas, et la maladie borna là ses ravages dans cette maison. Il n'y a point de doute qu'elle n'y ait été introduite par la personne qui était venue du faubourg.

Lorsque j'ai traité de l'histoire de cette épidémie, j'ai fait connaître que les premières apparitions de

la maladie dans la ville, furent dues aux communications avec le faubourg. Ces faits doivent être joints à ceux que je viens de rapporter; tels sont ceux de Roma Sellier; de la maison du marquis d'Aguilar; de la famille Catala; de celle de Galceran; de celle du Tailleur, etc.

Il eût été facile d'en recueillir d'autres sur le danger de ces communications. Mais le nombre ne prouverait pas davantage, et occuperait dans cette relation, une place que je dois réserver à d'autres détails. Je passe à un autre moyen que dut avoir la maladie pour se répandre dans la ville, aussitôt qu'elle y fut déposée sur plusieurs points par des habitans du faubourg.

§ II. *De la contagion entre les personnes de la ville.*

5me. *fait.* Le 15 novembre, je me rendis au couvent des religieuses les *Repenties*, rue Saint-Paul. Au commencement de septembre, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait encore qu'un très-petit nombre d'apparitions de la fièvre jaune dans la ville, on y comptait vingt-deux religieuses cloîtrées. Elles faisaient faire leurs commissions par deux femmes qui étaient logées dans une maisonnette située à côté de la porte du parloir, dans la cour même du couvent. Ces deux femmes mou-

rurent de la maladie régnante, en septembre. Les draps et les autres fournitures de lit qui leur avaient servi appartenaient au couvent; ils y furent introduits pour être lessivés, et l'on ne prit aucune précaution en recevant et en maniant ces effets, parce qu'on était persuadé que la maladie n'était pas contagieuse. Cependant la religieuse qui les avait reçus mourut du vomissement noir, le 29 septembre. La sœur Espéranza, qui lui donna ses soins, ne fut qu'indisposée sans s'aliter; mais elle était très-jaune encore le jour de ma visite. Plusieurs sœurs avaient visité la malade, et quatre d'entre elles, au nombre desquelles était la mère abbesse, moururent dans la semaine qui suivit la mort de la première; savoir : une le 1er. octobre, l'autre, le 2; une troisième, le 3, c'était la supérieure, et la quatrième le 7. Il en mourut encore deux le 12, une le 14 du même mois, et la dernière le 6 novembre. Quatre femmes furent admises dans le couvent pour servir les sœurs malades; il en mourut deux en peu de jours. L'aumônier mourut aussi en octobre, et le sacristain, qui l'avait servi, eut le même sort deux jours après lui. Depuis le 6 novembre, on fit beaucoup de fumigations dans ce couvent, on purifia les vêtemens et il n'y eut plus de malades. J'ai compris au nombre des sœurs qui sont mortes, l'une d'elles qui, effrayée des progrès de la maladie dans le

couvent, en sortit pour rentrer dans sa famille, où elle tomba malade le jour même de sa sortie, et mourut trois jours après. Il est probable qu'elle avait contracté la maladie au couvent.

Il n'y a point de doute que la fièvre jaune n'ait été donnée à ces religieuses par les effets des deux domestiques ; mais il est également manifeste qu'il y a eu contagion entre elles, et qu'elle s'y est faite en deux temps. Au premier appartient la maladie des quatre religieuses qui succombèrent avant le 7 octobre, et qui provenait de la sœur lingère qui était morte le 29 septembre; la seconde époque de la contagion eut pour résultat la mort de quatre autres religieuses qui survint du 12 au 14 octobre. Celles-ci prirent la maladie auprès des sœurs qui avaient péri du 1er. au 7. Les secours religieux qu'elles durent recevoir, expliquent la mort de l'aumônier qui se rendit auprès des malades; et si le sacristain succomba deux jours après celui-ci, ce fut parce qu'il en avait reçu la contagion en lui donnant des soins pendant sa maladie. Ce couvent a donc fourni un exemple frappant de la succession de la contagion entre les personnes.

Peu de maisons religieuses ont montré la contagion aussi manifestement que celle-ci. Mais cet exemple sera bien plus frappant, lorsqu'on saura que d'autres couvens de femmes ont été entièrement épargnés, quoiqu'ils fussent situés moins fa-

vorablement que celui-ci. Il en sera question incessamment.

J'ai recueilli les renseignemens que je viens de donner, dans le cloître même du couvent, de toutes les religieuses réunies autour de moi, sous les auspices du révérend père Jean Serrahima, prieur des Grands-Carmes.

Ce fut encore à la bienveillance de ce respectable religieux, ami des Français, au milieu desquels il avait passé plusieurs années de captivité, mais dont il vantait les qualités hospitalières, que je dus de savoir avec exactitude ce que la maladie avait fait dans la plupart des couvens de Barcelone.

6me. *fait*. Ainsi, sous ses auspices encore je visitai le couvent des religieuses de Jérusalem, le 15 novembre. On y comptait vingt-huit religieuses cloîtrées au commencement de septembre. Le 13 du même mois, la sœur Maria Henrica, portière, tomba malade, et guérit. Une tourrière fut malade le 17, et mourut le 20; une autre portière, malade du 20, mourut le 23; une autre tourrière, malade du 23, mourut le 25; une troisième portière mourut le 12 octobre. Il est à remarquer que jusqu'à présent ce sont des portières et des tourrières qui ont succombé, c'est-à-dire, les sœurs qui avaient des relations avec l'extérieur. Il n'en fut pas de même par la suite. Ces premières ma-

lades, ayant été visitées ou servies par d'autres sœurs, répandirent la maladie dans la communauté. Aussi, une autre sœur mourut-elle le 14, et une autre le 20. Ce même jour, la plus âgée du couvent succomba, mais ce fut de vieillesse probablement. Une autre, quoique chétive et languissante depuis long-temps, périt du vomissement noir le 25; une autre le 27, et enfin la dernière le 5 novembre. Depuis lors, il n'y a plus eu de malades. Le total des sœurs mortes dans ce couvent, est de onze, dont dix de la fièvre jaune. Deux pères cordeliers étaient attachés à cette communauté; l'un, dans le bon de l'âge, avait été l'aumônier du lazaret; je me suis entretenu avec lui le jour de ma visite au couvent. L'autre, plus jeune, qui mourut peu de jours après avoir entendu en confession et administré les sacremens à une religieuse, la seule qu'il eût assistée. La mère abbesse de ce couvent, de laquelle je tiens ces renseignemens, est âgée de 45 ans environ, d'une santé faible, et n'a rien éprouvé de la maladie, quoiqu'elle ait donné des soins à plusieurs des sœurs qui sont mortes.

Il paraît que la contagion est entrée dans ce couvent en attaquant d'abord les portières et les tourrières qui étaient les seules en relation avec l'extérieur. Cependant, il y a une circonstance particulière que je crois devoir rapporter. L'entrée principale de ce couvent est précédée d'un

vestibule fermé à son tour par une porte cochère qui donne sur la rue. Dans ce vestibule on remisait, de jour et de nuit, une charrette qui servait à voiturer les morts de la paroisse *Del Pi*, la plus considérable de Barcelone. Le voisinage de cette charrette a pu être funeste aux portières qui fréquentaient ce vestibule. Les tourrières se tenaient à une autre entrée du couvent par laquelle le public allait au parloir. C'est par-là qu'elles ont pu recevoir le germe de la maladie dont elles ont souffert aussitôt que les portières, et avant les sœurs qui, par leurs emplois, n'avaient aucune relation avec le dehors. La contagion a été successive dans ce couvent comme dans celui des Repenties.

7me. *fait.* Un troisième couvent de femmes n'a pas moins souffert que les derniers; mais la maladie semble y être parvenue d'une autre manière. C'était celui de l'*Enseignance*. Je le visitai le 16 novembre avec le père prieur des Carmes. Les religieuses, au nombre de quarante-huit avant l'épidémie, y vivaient cloîtrées sous la règle de saint Ignace, et s'occupaient de l'éducation des jeunes personnes de leur sexe. Seize de ces religieuses furent malades et il en mourut neuf; savoir : une en septembre, six en octobre et deux du premier au cinq novembre. La maladie commença par une vieille religieuse infirme qui

tomba malade le 23 septembre et qui mourut le 29. Deux infirmières externes qui la servaient habituellement, et dont l'une d'elles couchait dans sa cellule, furent atteintes le 24 et moururent aussi le 29. La maladie de la religieuse fut avec des douleurs de ventre et des vomissemens, et l'on ne soupçonna que ce put être la maladie régnante qu'après la mort, parce que le cadavre devint tout jaune : les deux infirmières eurent le vomissement noir. On attribua la maladie de cette religieuse et de ces deux femmes, à l'infection que la cellule recevait de la place de la *Trinidad* où il y avait beaucoup de malades. La cellule prenait jour sur cette place qui, à proprement parler, ne mérite pas ce nom tant elle est petite. Le mauvais air qui en venait avait incommodé la religieuse bien souvent, et il ne serait pas impossible que telle eût été la cause de la maladie de cette sœur et des deux infirmières. Ce concours d'accidens le prouverait, de même qu'on pourrait croire que la communication de la maladie à la religieuse, fut la suite de la communication même des infirmières avec l'extérieur. Mais que cela soit arrivé par l'un ou l'autre moyen, il reste connu que la maladie commença par cette sœur, et que de-là elle s'étendit aux autres dans le mois d'octobre. Lorsque ces religieuses ne purent pas douter de la con-

tagion, elles cessèrent de se servir entre elles, appelèrent dans la maison des femmes pour soigner les malades, et se retirèrent dans une partie du couvent qui avait été inhabitée jusqu'alors. Une seule y tomba malade deux jours après le déménagement et en fut retirée aussitôt. Lorsque je les visitai, elles y étaient depuis trois semaines sans y avoir éprouvé d'autre fâcheux accident. Dix jeunes pensionnaires étaient restées dans ce couvent après l'émigration des riches; aucune d'elles ne fut malade; on les tenait dans un quartier séparé où la maladie n'est jamais parvenue.

L'histoire de ce couvent ne laisse point de doute sur les avantages que procure la fuite des lieux où la maladie a régné, et montre en même temps que, dans la même enceinte et à une petite distance du quartier où la maladie s'exerçait, il y avait un espace privilégié où celle-ci n'arriva pas; ce qui prouve que l'atmosphère n'était pour rien dans la production de ce fléau.

Je ne rapporterai point ce qui est arrivé dans d'autres couvens de femmes que la maladie n'a point épargnés; ce que je viens de dire est ce qu'il y a de plus marquant. J'omettrai également de parler en ce lieu de la propagation de la maladie dans les couvens d'hommes, d'autant que dans ceux-ci elle est moins étonnante et moins bien connue que dans les premiers qui sont assu-

jettis aux règles du cloître. Les religieux au contraire étaient d'autant plus sujets à être atteints, qu'ils allaient exercer leur ministère auprès des malades.

Je passe à d'autres faits qui attestent la contagion entre les personnes; mais dans un cercle plus étroit que celui d'un couvent.

8me. *fait.* Don Ramon Arqué, commissaire de quartier, logé rue des Carmes, n°. 25, avait un fils en nourrice chez une femme qui restait à la rue Neuve. Attendu qu'il y avait beaucoup de malades dans cette rue, il craignit pour son fils et il le fit venir chez lui avec la nourrice. Il est probable que celle-ci avait en elle le germe de la maladie, puisqu'elle s'alita deux jours après et mourut. Le commissaire fut malade peu de jours après et mourut également, et son épouse, atteinte deux jours après la mort de celui-ci, eut le même sort; elle succomba le 5 novembre : il restait quatre enfans dans cette maison, y compris le nourrisson; on les en retira et ils jouissaient encore d'une bonne santé la veille de mon départ.

On doit remarquer dans ce fait, 1°. que la maladie a été introduite dans la maison du commissaire, par la nourrice qui en avait le germe en elle-même; 2°. que le nourrisson a survécu quoiqu'il eût sucé le lait de la nourrice pendant l'incubation présumable et la première période de la

maladie ; 3°. que trois autres enfans, parmi lesquels étaient deux filles fort intéressantes, ne contractèrent point la maladie. Ces trois circonstances me paraissent mériter un mûr examen, car elles peuvent fournir quelque lumière sur le caractère de la maladie.

9me. *fait.* Un officier entiché de l'idée que la maladie n'était point contagieuse, se trouvait dans une maison où venait de mourir une dame de sa connaissance. Les parens de la défunte étaient dans les craintes les plus vives pour eux-mêmes, lorsque cet officier chercha à les désabuser. A cet effet, il embrassa le cadavre et répéta cette téméraire entreprise plusieurs fois, afin de mieux convaincre les assistans qu'il n'y avait aucune contagion à craindre. Mais le même jour, après le coucher du soleil, il fut pris de la maladie qui fut caractérisée par le vomissement noir, et il mourut trois jours après.

10me. *fait.* Plusieurs habitans de Barcelone s'étaient retirés sur des barques qui étaient amarrées au Mole, et y vivaient exempts de la maladie. Ils s'étaient imposés la loi de ne revenir à la ville que lorsque la maladie serait terminée. Un seul d'entre eux transgressa la convention, et, de retour sur sa barque, il éprouva la maladie qu'il communiqua à toute sa famille. La contagion y fut d'autant plus manifeste, que la maladie n'épargna qu'un seul

des membres de cette famille, et qu'elle ne se montra pas sur les autres barques. Ce fait prouve en outre que la maladie peut être importée d'un lieu dans un autre.

11me. *fait.* Autre fait d'importation et de communication entre les personnes. Une petite fille sortie de chez le portier de la Bourse qui avait succombé à la maladie, fut reçue par charité chez une dame de la famille Cops. Elle y tomba malade, communiqua sa maladie à sa bienfaitrice et aux parens de celle-ci, au nombre de quatre, et un pareil nombre de domestiques de cette même maison, succombèrent, aussi bien que leurs maîtres, dans l'espace de quinze jours.

12me. *fait.* La communication entre les personnes a été surtout manifeste par la mortalité qui a régné parmi celles qui, par leur profession, devaient se trouver auprès des malades. Ainsi, les prêtres et les moines qui allaient confesser et administrer les sacremens, ont perdu considérablement des leurs. Ainsi encore, la médecine, la chirurgie et la pharmacie ont fait des pertes immenses; il est mort surtout un nombre considérable de jeunes chirurgiens, parce qu'ils étaient plus exposés à la contagion en faisant les pansemens des vésicatoires. On a remarqué aussi que plusieurs sages-femmes, qui remplirent leur ministère auprès de quelques personnes qui avaient la maladie,

furent atteintes dans ces occasions; il en fut de même des donneurs de clystères. En un mot, les professions pour lesquelles on eut plus de rapports avec les malades, furent aussi celles qui exposèrent le plus à la contagion, et qui, en effet, perdirent le plus d'individus.

13me. *fait.* Voici un autre fait d'importation d'une maison dans une autre. A mon passage à Perpignan, on me montra des lettres écrites de Barcelone, par le nommé Lapouge, natif de la première de ces villes. Il y était dit que plusieurs Français, au nombre desquels était ce Lapouge, s'étaient renfermés, avec des provisions, dans une maison (*la fonda de oro*) et qu'ils avaient décidé de ne communiquer avec personne, espérant par-là se préserver de la maladie. Cela durait depuis vingt-sept jours, lorsque, le 6 octobre, l'un d'eux ayant appris que son fils, qui était malade en ville, avait été chassé de la maison où il se trouvait en apprentissage, alla le chercher, le conduisit au domicile commun, et obtint, à force de prières, qu'il y fût admis. Bientôt après, il y eut plusieurs malades dans cette maison; et de sept habitans de tout âge et de tout sexe, il n'en restait plus que trois le 12 du même mois. Ledit Lapouge était du nombre des vivans. Je lui portais une lettre de sa famille. Je le vis le 24 octobre, le lendemain de mon arrivée à Barcelone. Il me reçut dans la cour, d'où je

sentis l'odeur du gaz acide muriatique dont on faisait des fumigations dans les appartemens. Il me confirma de vive voix ce qu'il avait écrit à Perpignan, et ne m'engagea pas à entrer dans la maison, ce qui eût été d'ailleurs fort inutile; mais il me promit de venir me voir au jardin de Botanique, et s'offrit, avec beaucoup d'empressement, à m'accompagner dans mes courses en ville. Je le remerciai pour le moment, et le quittai. Il tomba malade le lendemain et mourut peu de jours après.

14me. *fait.* Un autre fait d'importation d'un lieu dans un autre sera le suivant. Le capitaine Simian, commandant la polacre *la Joséphine* dont il a été question, étant resté seul à bord de son navire après la mort de son frère et du contremaître, et après qu'on lui eut enlevé les hommes de l'équipage pour les faire camper, allait prendre ses repas dans une maison de Barcelonette. Dès les premiers jours qu'il fréquenta cette maison, la maladie s'y manifesta, et dans peu de temps la maîtresse du lieu, son mari, un enfant et la domestique furent malades et moururent. Lorsqu'il donnait ces détails, ce capitaine disait ingénuement : je crois leur avoir donné la maladie sans m'en douter; aussi, ajoutait-il, quand je vis tant de malheurs dans cette maison, je cessai d'y aller, et je me retirai sur mon bâtiment où je cherchai à me suffire à moi-même

comme je pus. Il est possible en effet que ce capitaine ait voituré le miasme au moyen de ses habits qui en étaient imprégnés. Ceci est d'autant plus probable, qu'il avait eu deux malades à bord; il en a été question dans la partie historique ; et l'on doit penser que l'air qui régnait dans son navire était fortement saturé du miasme, puisque le premier malade, le contre-maître, y avait subi sa maladie complètement. Le capitaine n'en souffrait pas, parce qu'il avait eu cette maladie à San Yago de Cuba. Cependant il faut ajouter que les quatre morts qui survinrent dans la famille de Barcelonette pendant le mois de septembre, pouvaient bien ne pas dépendre de cette cause, puisqu'alors la maladie était assez généralement répandue dans le faubourg.

Si, comme je n'en doute pas, le capitaine a été le porteur de la contagion, combien de fois ce moyen de communication a-t-il dû se répéter dans une ville aussi grande que Barcelone !

Plusieurs faits de contagion successive dans la même maison ont été recueillis sans qu'on ait pu reconnaître comment la maladie y avait été introduite. J'en rapporterai quelques uns seulement.

15me. *fait.* Deux frères, marchands de vin, avaient épousé deux sœurs et comptaient cinq ans de mariage sans avoir eu aucun fils. Ils logeaient

à l'extrémité de la rue Neuve et vivaient en commun. Leur société était augmentée du père des deux époux et de la mère des deux épouses. L'aîné des deux frères tomba malade le premier et mourut; l'épouse du cadet s'alita aussitôt et mourut également; à celle-ci succéda la mère, à celle-ci le père, à celui-ci le frère cadet, et il ne resta que la veuve de l'aîné qui ne fut point malade. Toutes ces morts arrivèrent dans l'espace de quinze jours pendant le mois d'octobre. Si l'o considère combien elles furent rapides, il faut aussi arrêter un moment l'attention sur la femme qui a survécu et y trouver la preuve de la grande immunité dont quelques personnes ont joui contre la contagion.

16me. *fait.* Autre fait de contagion successive. Un fabricant de poterie, logé près de l'hôpital Saint-Lazare ou des Lépreux, eut son fils aîné malade du vomissement noir et le vit mourir. Deux jours après, il tomba malade lui-même et mourut aussi. Le second fils de cette famille était novice au couvent de Saint-Augustin, et vu que la mort de son frère aîné le rendait héritier, il quitta le couvent, rentra à la maison paternelle et y mourut peu de jours après. Deux belles-sœurs du terrassier qui n'habitaient pas ordinairement cette maison et qui y vinrent pour soigner les malades, furent atteintes et moururent également. Enfin,

de cette famille il n'est resté qu'un grand-père, l'épouse du terrassier et un enfant encore fort jeune ; tous les autres ont péri dans l'espace de quinze jours.

Je ferai remarquer à cette occasion que si la maison, par sa position et par ses alentours, eût pu produire une infection qui eût disposé ses habitans à avoir la même maladie, le fils second et les belles-sœurs qui ne l'avaient pas habitée, auraient dû ne pas y être malades; mais il est manifeste qu'ils y contractèrent la maladie par contagion. Voici un autre fait à l'appui de ce dernier.

17me. *fait.* Le 27 de septembre, un religieux du couvent des Grands-Carmes fut atteint de la maladie régnante : on le fit soigner par un des frères du couvent et par un homme du dehors qui avait servi les malades du lazaret pendant vingt-cinq jours ; le religieux mourut le 3 octobre après avoir eu le vomissement noir ; l'infirmier devint malade le jour de la mort de ce dernier et mourut à l'hôpital du Séminaire ; le frère s'alita le même jour que l'infirmier, sa maladie se jugea par d'abondantes sueurs, et il entra en convalessence ; mais, étant sorti trop tôt, il rechuta et mourut.

Plusieurs remarques sont à faire sur ce fait. La première, qu'un infirmier qui avait résisté à la contagion dans le lazaret, en fut pris auprès de ce religieux; la seconde, qu'une maladie puisée à la

même source, a attaqué deux hommes le même jour et n'a pas eu la même terminaison ; l'un mourut promptement, l'autre fut délivré par des sueurs : la mort subséquente de ce dernier doit être imputée à quelqu'imprudence. La troisième remarque est qu'un homme appelé du dehors, et déjà aguerri contre la maladie, n'a pas été plus épargné que l'ancien habitant du lieu où la maladie a été contractée.

18me. *fait.* Un autre fait de contagion successive sera le suivant. Un menuisier qui logeait dans la rue de l'Hôpital-Général, perdit sa femme du vomissement noir. Ses deux filles, dont l'une était mariée, et l'autre dans l'âge de l'être, soignèrent leur mère; elles furent atteintes et moururent. Ces trois morts arrivèrent dans l'espace de onze jours. Les deux filles avaient été servies par le père et par un frère ; ceux-ci tombèrent malades peu de jours après la mort des premières, et succombèrent le même jour. Enfin le père et le fils reçurent des secours de la part d'un frère du premier, autre menuisier qui fut atteint deux jours après la mort de ceux-ci, et qui eut le même sort. Cette maison n'eut plus d'habitans ; je l'ai vue fermée et scellée par une grande planche clouée sur les deux battans de la porte, signe trop affligeant et qui nous retraçait trop souvent, hélas ! le funeste triomphe de la maladie et le silence de la mort. Je dois ajouter, pour

faire connaître combien certaines personnes étaient éloignées de croire à la contagion, que le dernier sujet de cette observation, nullement inquiet sur son sort, et sans s'arrêter au tableau trop menaçant pour lui, des malheurs de la famille qui avait disparu sous ses yeux, alla demander au prieur des Carmes, de succéder à son frère qui était le menuisier du couvent. Le lendemain, on put lui dire, hélas ! *Quæ te dementia cepit?....*

19me. *fait.* Dans la rue des Carmes, vivaient deux frères nommés Badia, riches propriétaires, l'aîné des deux mourut du vomissement noir; le second eut le même sort peu de jours après, et dans l'espace de douze jours qui suivirent ces deux morts, neuf locataires de la maison périrent; la domestique, qui avait servi les frères Badia, ne fut pas malade.

20me. *fait.* La fille aînée de M. Carerac, dont je parlerai dans une autre occasion, était mariée avec un horloger qui logeait près de la prison. Elle avait joui d'une bonne santé jusques au 14 novembre, parce qu'elle avait évité de voir des malades. Mais elle dut assister sa belle-mère qui mourut de la fièvre jaune, le 12 du même mois, et deux jours après elle fut atteinte de la maladie. Elle n'en est pas morte, du moins j'ai quelques raisons de le croire, car elle donnait de bonnes espérances le 20 novembre, jour de mon départ.

21me. *fait.* Je me borne à rappeler comme un fait de contagion successive dans la même maison, ce qui se passa au couvent des Repenties où la maladie eut réellement deux époques qui furent marquées par l'interruption des décès du 7 au 12 octobre, tandis que, avant et après ce temps, la mort y avait obtenu chaque jour son funeste tribut.

22me. *fait.* J'ai consigné dans la partie historique, le narré de ce qui se passa dans la maison d'un tailleur, dont la fille fut la première atteinte; celle-ci fut bien manifestement la cause de la mort de son père et de plusieurs voisins. Je me dispense de parler de ce fait plus au long dans ce lieu; il me suffit de le rappeler, et de marquer la place qu'il doit occuper parmi les autres faits de contagion.

Jusqu'à présent, j'ai rapporté des faits de contagion opérée dans la ville, et les médecins infectionnistes ne manqueront pas de dire que tous les individus qui ont été malades dans ces cas, ayant vécu dans une ville qui était devenue un foyer d'infection, devaient être malades nécessairement. Ils ne pourront expliquer de la sorte ce que je vais raconter..

23me. *fait.* Le nommé Seleric, habitant à Sans, village à une lieue de Barcelone, et dans l'enceinte du cordon, était marchand de grains et se rendait fréquemment à la ville pour ses affaires. Il y contracta la maladie et mourut à Sans, en octobre.

Deux jours après sa mort, son épouse, qui depuis plus de six mois n'avait mis les pieds à Barcelone, s'alita et mourut de la même maladie que son mari. Ils avaient plusieurs enfans qui furent retirés de la maison d'après le conseil du docteur Ribot, qui avait traité les malades, et qui furent reçus par le frère du défunt, marchand de vin dans le même lieu. La maison dudit Seleric n'était entourée d'aucune cause d'infection; elle était bâtie au bord de la grande route et presque isolée au milieu des champs. Or, l'épouse n'a pu recevoir la maladie que de son mari qui, probablement, l'avait contractée à Barcelone. Ce fait est un des plus concluans en faveur de la contagion.

Un plus grand nombre de faits sur la communication de la maladie entre les personnes, ne serait qu'une surcharge inutile. Je passe à un autre mode de propagation de ce fléau.

SECTION II.

Des faits qui prouvent que la contagion a été donnée par les objets mobiliers.

24me. *fait.* La mortalité qui a eu lieu au couvent des *Repenties*, et dont j'ai donné connaissance dans la section précédente, a été le résultat d'une première contagion, au moyen des draps de

lit et des couvertures qui avaient servi à deux malades. Je vais réunir d'autres preuves sur ce mode de contagion.

25me. *fait. Fransisco Campus,* habitait à la rue de la *Fon Seca,* au rez-de-chaussée de la maison même où était mort le nommé Solé, le 25 août. Il était marchand fripier, et, comme tel, il avait acheté plusieurs effets après les décès en septembre. Parmi ces effets était une couverture de lit piquée et recouverte d'une étoffe de soie très-belle. L'élégance de cette couverture séduisit le fripier, qui la mit sur son lit, et deux jours après il fut malade ainsi que sa femme. Un troisième individu, fils adoptif des premiers, et dans la force de l'âge, fut atteint également. Au bout de quelques jours ces trois individus, seuls habitans de ce rez-de-chaussée, succombèrent après avoir eu le vomissement noir. Le dernier éprouva des tourmens affreux la veille de sa mort. Ils furent assistés dans leur maladie par M. Don Pascual Matamala, prêtre, qui était propriétaire de la maison, et qui m'a rapporté ce fait. Il n'a pas été atteint de la maladie, quoi qu'il se fût bien rapproché des malades, et qu'il eût tous les signes extérieurs du tempérament sanguin, que l'on dit le plus propre à faciliter le développement de la fièvre jaune. J'ai habité la même maison que lui au jardin de Botanique où il s'était retiré avec plusieurs de ses parens.

26me. *fait.* Je répéterai, d'après la voix publique, le fait suivant. Une femme, ouvrière, à laquelle on avait donné à racommoder des hardes qui provenaient d'un homme mort de la fièvre jaune, fut saisie tout-à-coup, en ouvrant le paquet de ces hardes, par une vapeur qui s'en dégagea. Elle n'eut que le temps de pousser un cri de mort, et mourut subitement.

27me. *fait.* Une autre femme, l'épouse du nommé Serret, qui mourut de la maladie régnante dans les premiers temps qu'elle se montra à Barcelone, fut mise dans une maison d'observation après la mort de son mari. Après y avoir passé le temps nécessaire pour l'épreuve, elle en sortit bien portante et revint à son domicile. Alors elle toucha les habits, les draps de lit et autres objets qui avaient servi à son mari, devint malade, communiqua sa maladie à sa sœur, celle-ci à ses enfans et à quelques amis qui vinrent l'assister, et, par cette imprudence, que l'autorité aurait dû prévenir, elle causa la mort à plusieurs personnes.

28me. *fait.* Un individu pauvre, habitant de la rue de la *Fon seca*, fut placé auprès d'un pharmacien malade qui périt du vomissement noir. Les parens du défunt lui donnèrent les matelas et les couvertures de ce dernier. Heureux de la possession de ces objets, vu que jusqu'alors il n'avait eu à son lit que de la paille, il en fit son coucher, et

fut atteint de la maladie deux jours après. Il mourut à l'hôpital. Cet homme avait-il contracté la maladie auprès du pharmacien, ou bien par le coucher? C'est ce qu'on ne peut décider bien positivement.

29me. *fait.* Dès les premiers temps de l'épidémie dans la ville, il arriva que plusieurs matelassiers moururent du vomissement noir. Tels furent Joseph Galceran, qui habitait à la rue Neuve-Saint-François; les deux Garriga, père et fils, qui logeaient auprès du cimetière de la paroisse *D'el Pi*, et François Ventura, qui restait aux *Encans*. Ils avaient fait des matelas avec de la laine qui sortait d'un magasin de la rue *Moncada*. Ceci a été de notoriété publique, car l'autorité, informée de la cause de la mort de ces quatre individus, ordonna de laver la laine qui avait été extraite de ce magasin et celle qui y restait encore. Les hommes qui furent chargés de cette opération, étaient Antoine Lagust, qui demeurait près de l'église saint *Colgat*, et les deux Mora, père et fils, qui restaient à la rue des *Flassaders*. Ils moururent également. Enfin, quatre autres matelassiers, savoir : Paul Alzine, de la rue de *la Vieille-Poste*; Antoine Alzine, de la rue de *Las molas*; Joseph Badia et Antoine Bilajaliu, qui logeaient à la place de la *Trinidad*, avaient acheté de la laine de ce même magasin, qu'ils travaillèrent et qui leur procura le

même sort qu'aux premiers. Ils introduisirent la maladie dans le quartier la *Trinidad*.

30me. *fait.* On assure que deux autres matelassiers qui furent employés à refaire des matelas qui avaient servi à des malades, furent pris de la maladie en décousant ces matelas. Ils se sentirent frappés immédiatement. L'un ne vécut que dix-huit heures, et l'autre trente. On lit cette observation dans le compte rendu par les médecins de Barcelone, aux autorités du pays, ce qui donne à ce fait toute l'authenticité désirable. Mais je dirai occasionnellement, que les matelassiers, dont j'ai indiqué les noms et la demeure, sont considérés comme ceux qui ont le plus contribué à la dissémination de la maladie dans la ville, car toutes leurs familles en souffrirent.

31me. *fait.* Le portier du couvent des Grands-Carmes, n'avait rien éprouvé de la maladie régnante, jusques au 20 novembre. Alors il reçut en présent de sa sœur, des habits qui avaient appartenu au mari de celle-ci, mort de la fièvre jaune ; il s'en servit et fut malade bientôt après ; il mourut le sixième jour de sa maladie, *plus jaune qu'un citron*, selon que me l'écrivit le père prieur du couvent, dans une lettre qu'il m'adressa au lazaret de Montéalègre. Or, il faut considérer que cet homme est tombé malade lorsqu'on se disposait à chanter le *Te Deum* à Barcelone ; c'est-à-dire lorsque la

chaleur et les autres causes générales auxquelles quelques médecins attribuaient la maladie, ne pouvaient plus avoir d'action, et qu'il n'y avait plus de malades dans le couvent. Par conséquent, on doit imputer au présent que lui fit sa sœur, la maladie à laquelle il a succombé.

32me. *fait.* J'ai rapporté déjà, que plusieurs portières du couvent de l'ordre de Jérusalem, durent probablement leur maladie à une charrette qui servait à transporter les morts. Mais il y a, à l'occasion de celle-ci, un fait de contagion plus évident; on assure qu'un enfant alla s'y coucher un jour tandis qu'elle était remisée dans le vestibule, et qu'il en sortit atteint de la maladie à laquelle il succomba peu de jours après.

33me. *fait.* Dans la maison dite la *Galère des Femmes*, rue Saint-Paul, on comptait soixante-quatorze femmes condamnées à la détention. Parmi elles, quatre ont été malades et ont été transportées à l'hôpital du Séminaire; trois y sont mortes, et une seule est rentrée à la Galère. L'opinion des médecins de cette maison, est que la maladie a été introduite dans ce quartier, au moyen du coton que l'on envoyait à ces femmes pour travailler. Ce coton venait d'une fabrique qui avait perdu beaucoup d'ouvriers par la fièvre jaune.

Il y avait aussi dans cette maison, une autre classe de femmes détenues, c'étaient les filles pu-

bliques et les vagabondes. Il y en entra vingt-quatre pendant l'épidémie ; quatre seulement furent malades, et on les envoya à l'hôpital du Séminaire, d'où elles ne sont pas revenues. On ne sait pas si elles y sont mortes ou si elles ont survécu, parce que la maison ne les réclamait pas, attendu que leur réclusion n'était que momentanée. Il est à remarquer qu'elles ont eu proportionnellement plus de malades que les condamnées, parce qu'elles avaient été en rapport avec les habitans de la ville, et que plusieurs avaient été arrêtées à Barcelonette ; mais il faut faire remarquer, que, dans cette classe de détenues, aussi bien que dans les condamnées, il y a eu beaucoup moins de malades, proportionnellement, que parmi les habitans. Ceux-ci ont eu le tiers; les filles détenues un cinquième, et les femmes condamnées, un dix-huitième. Probablement, ces différences tiennent à l'espèce d'isolément dans lequel vivaient les femmes de la Galère, et surtout à ce que celles qui tombaient malades, en étaient retirées aussitôt pour être envoyées à l'hôpital. Par cette mesure, on arrêtait la propagation des germes contagieux ; il eût été à désirer qu'on en eût fait autant dans les familles. Ceci parle en faveur des lazarets, et montre la nécessité de retirer du sein des villes et des maisons particulières, les personnes qui deviennent malades : mais cela doit être fait le premier jour, pour la raison que j'en donnerai dans

un autre lieu, en parlant du temps de la maladie le plus opportun pour la contagion.

34me. *fait.* On doit mettre sur le compte de la contagion par les vêtemens, les irruptions plus fortes de la maladie après les grandes réunions du peuple. Ainsi, par exemple, les jours qui suivirent de près celui de la procession générale que l'on fit au commencement d'octobre, furent marqués par une mortalité supérieure à celle qu'on avait observée jusqu'alors. Ainsi encore, tandis qu'avant la cérémonie du *Te Deum*, le 25 novembre, on ne comptait journellement que dix-huit à vingt morts, on en compta près de cinquante quelques jours après. Dans ces cas de contagion, les personnes n'y sont pour rien probablement; car, en supposant que quelques-unes soient à la veille de tomber malades, il est à peu près certain qu'elles ne peuvent rien communiquer, parce que rien de la maladie ne s'est manifesté. On peut appliquer ici l'axiome, *nemo dat quod non habet.* Je sais que des hommes ont eu commerce avec des femmes qui ont été prises de la maladie le lendemain, et ces hommes se sont toujours bien portés. Il est donc plus que probable, que dans les réunions publiques, on trouve des personnes qui ont été auprès des malades, et qui, douées peut-être d'une grande immunité contre la maladie, en portent les germes dans leurs vêtemens, comme cela a paru constant par ce que j'ai rapporté

du capitaine de *la Joséphine ;* et sans doute aussi elles les distribuent, ces mêmes germes, lorsqu'elles vont augmenter la foule dans les églises, sur les places publiques, dans les réunions, etc.

35me. *fait:* Ce fut probablement au milieu de personnes bien portantes qui avaient été auprès des malades de Barcelonette, et par l'effluve contagieux qui sortait de leurs vêtemens à l'aide de la chaleur du corps, que la sœur de l'hôpital-général, contracta la maladie qu'elle communiqua au quartier des Orphelines.

Les faits que je viens de rapporter me paraissent prouver assez clairement que la contagion a dû s'opérer fréquemment au moyen des objets mobiliers. Je me suis attaché à présenter un choix varié de ces mêmes faits, pour faire sentir combien ont dû être fréquentes les occasions de contracter la maladie. Je passe à un troisième mode de communication.

SECTION III.

Des faits qui prouvent la contagion par l'intermédiaire de l'air.

La faculté donnée au miasme contagieux de se mêler à l'air et de suivre de petits courans pour se porter d'un lieu dans un autre à des distances limitées et sans se détruire, a été sans doute un des

moyens les plus efficaces pour la propagation de la fièvre jaune, et celui aussi dont on a pu le moins se rendre raison. Ce moyen est d'autant plus perfide qu'il n'a rien qui tombe sous les sens; il sert même, on ne peut pas mieux, aux détracteurs de la contagion, car il serait tout entier du domaine de l'infection, si, avant de se mêler à l'air, le miasme contagieux ne jouissait d'une existence propre qui lui a été donnée par une maladie antérieure. Cependant, malgré la difficulté qu'on éprouve à saisir les faits qui attestent ce mode de contagion, j'en rapporterai quelques-uns qui ne me paraissent pas dénués d'intérêt.

36me. *fait.* L'infirmerie dans laquelle on traita les orphelines de l'hôpital général, réservée spécialement pour elles, était dans leur quartier, et ne contenait que cinq ou six lits. Elle était plus que suffisante dans les temps ordinaires, pour les malades qu'il pouvait y avoir parmi ces jeunes personnes; mais elle se trouva petite quand elle dut en contenir douze ou quinze à la fois. On y dressa des lits provisoires, on y groupa les malades et l'on multiplia ainsi les chances de contagion. En outre, elle était peu aérée, parce que, pour mieux isoler les orphelines, et pour épargner à leurs oreilles mille propos licencieux que l'on tenait à l'extérieur, on avait muré de petites fenêtres qui donnaient sur la rue de la Galère-Vieille, rue fort

étroite, qui règne tout le long de la façade sud-ouest de l'hôpital, et qui n'est habitée que par des familles du commun du peuple. On rouvrit ces fenêtres ou lucarnes, et aussitôt il y eut des malades dans les maisons de la rue de la Galère-Vieille. Il y périt considérablement de monde, et la maladie se propagea par l'intérieur des maisons et par les cours, à la rue *d'En Roig*, qui est parallèle à celle de la Galère. Toutes les maisons de cette seconde rue, qui étaient contiguës, ou qui avaient quelque communication avec celles de la Galère, eurent des malades et des morts. Cette rue est citée comme une de celles qui ont éprouvé plus de pertes que les autres. Mais ce qui fut digne de remarque, c'est que la maladie borna ses ravages à cette file de maisons, et qu'il n'y eut que très-peu de malades dans le côté opposé de cette même rue.

Ce fait donne lieu aux réflexions suivantes. Le nombre des malades, trop considérable dans l'infirmerie, fut cause que l'air y fut saturé à l'excès des miasmes qui sont particuliers à la maladie qui y régnait. Lorsque les petites fenêtres furent ouvertes, cet air ainsi vicié fut chassé dans la rue dont les maisons étaient assez rapprochées de l'hôpital pour recevoir directement la colonne d'air qui sortait de l'infirmerie. Cette colonne d'air était d'autant plus dangereuse pour les habitans de ces maisons, qu'elle sortait de l'infirmerie par des ou-

vertures qui n'avaient guère que de deux pieds en carré, ce qui donnait à la colonne miasmatique une densité et une force de projection qui devaient la conduire directement à travers la rue dans les maisons qui étaient de l'autre côté. Là, ce miasme trouva des familles groupées dans des appartemens étroits, dans des maisons qui communiquaient entre elles par des cours sales, petites, mal aérées, et il dut nécessairement y faire de grands ravages.

37[me]. *fait.* Mais selon la direction des vents et des courans d'air, les miasmes de l'infirmerie étaient projetés dans la rue ou dans l'intérieur de l'hôpital. Dans cette dernière circonstance, ils étaient dirigés vers un autre quartier de cet établissement; celui des fous, qui était séparé de celui des orphelines, par une grille de fer servant à donner du jour à l'escalier qui conduit chez celles-ci : la maladie prit chez ces aliénés, dont quatre moururent en peu de temps. Dans cette dernière circonstance, l'air dut être le conducteur du miasme contagieux, car il n'y eut aucun rapport entre les personnes ni par les effets.

38[me]. *fait.* A la porte Saint-Antoine, il y a un corps-de-garde ainsi disposé : l'appartement de l'officier est à droite en sortant de la ville, et celui des soldats à gauche, sous la voûte même de la porte; la rue les sépare : la garde nationale y faisait le service. Il arriva que cinq officiers y tom-

bèrent malades en moins d'une semaine, et le jour même qu'ils y étaient de service. On en fit la remarque, et l'on cherchait à effrayer un sixième, en lui conseillant de ne pas entrer dans ce lieu; mais il ne fit aucun cas de cet avis, traita tout le monde de pusillanime, se logea dans l'appartement de l'officier, et y fut pris de la maladie comme les autres. Dès ce moment, on cessa d'habiter ce lieu; on y fit des fumigations, on blanchit les murs et on lava le pavé. Il était en cet état le 8 novembre, jour où j'y suis entré. Il n'était pas encore habité. On ignore la cause de l'insalubrité de ce corps-de-garde, car il était bien aéré, et il ne passait point de morts par cette porte de ville. Les six officiers qui y furent atteints périrent sans exception.

39me. *fait.* J'ai eu occasion de dire que la maladie entra au couvent de l'Enseignance, par les fenêtres qui donnaient sur la place de la *Trinidad*. Cela est d'autant plus probable, que la religieuse qui fut frappée la première, était logée de ce côté. Quelques personnes pensaient au contraire, que ce couvent ayant des relations avec l'extérieur au moyen des écolières qui venaient y recevoir l'instruction, avait reçu la maladie par ce moyen. Mais la religieuse qui en souffrit la première, était trop âgée pour s'occuper de l'éducation, elle ne sortait de sa cellule que pour se promener dans le cloître, en s'appuyant sur les bras des deux infirmières qui

périrent avec elle. Néanmoins, la présence de ces deux femmes auprès de cette personne, diminue un peu les probabilités sur la transmission de la maladie au moyen de l'air; ces femmes avaient la faculté d'aller en ville, et il peut se faire qu'elles aient apporté dans la cellule, le miasme qui donna la contagion à la religieuse. Toutefois il faut considérer que celle-ci fut malade un jour avant elles, et cependant qu'elle mourut le même jour que ces deux femmes; ce qui me paraît indiquer que l'habitation commune, avait donné une maladie semblable. On ne peut pas dire que la contagion ait eu lieu de la religieuse aux infirmières, parce que la maladie de la première n'était pas arrivée à l'époque où elle dut jouir de cette funeste propriété. Ces trois personnes furent malades en même-temps, parce qu'elles éprouvèrent l'action des mêmes causes morbifiques et dans le même lieu; savoir : la cellule où arrivaient les miasmes de la rue de la *Trinidad*, où l'on comptait beaucoup de malades à la fin de septembre. On doit se rappeler qu'il y était mort deux matelassiers au commencement du mois, après quoi la maladie s'y était établie d'une manière générale. Ce quartier, qu'habitait le docteur Piguillem perdit beaucoup de monde.

40me. *fait.* S'il résulte des faits que je viens de rapporter, de grandes probabilités sur la transmission de la maladie au moyen de l'air, il doit être

tout aussi vraisemblable que lorsque les lieux sont séparés par un certain espace, le miasme contagieux s'étend, se détruit et se perd. Aussi a-t-on remarqué que la rue de la *Fon Seca*, dont j'ai parlé plusieurs fois déjà, et dont toutes les maisons sont contiguës d'un seul côté, eut beaucoup de malades dans cette partie, tandis qu'on en compta peu dans le côté opposé, où les maisons sont isolées, et où il y a plusieurs jardins. Non loin de là, la rue *Saint-Olaguer*, qui aboutit à celle *Saint-Paul*, n'avait pas eu non plus de malades le 20 novembre. Cependant elle était entourée d'autres rues où l'on avait eu beaucoup de morts. Il est probable que la contagion ne trouva point d'accès dans les maisons qui étaient aux deux extrémités, et que les habitans vécurent assez retirés pour ne pas y transporter la maladie. Ces considérations me conduisent à examiner si l'atmosphère de Barcelone contenait le principe de la maladie, ou si l'air ne le possédait qu'accidentellement.

CHAPITRE II.

L'atmosphère de Barcelone contenait-elle le principe de la maladie?

Lorsque la maladie se manifesta à Barcelone, les avis des médecins furent partagés sur son origine;

et lorsqu'on fut obligé de reconnaître qu'elle était due à l'importation, on accordait tant au concours et à l'influence de l'atmosphère, que l'importation, et par conséquent la contagion, ne parurent pas y avoir une grande part. On disait que le port était un foyer d'infection, qu'il était rendu tel par les immondices de la ville qui y arrivaient par un ruisseau, et par les égoûts qui venaient s'y perdre. On ajoutait que les eaux ne s'y renouvelaient point comme autrefois, à cause d'une jetée qui avait été faite depuis peu pour l'agrandir, et, par dessus tout, on faisait jouer à la chaleur un rôle très-prépondérant. La vérité dans tout cela, est que la chaleur n'a pas été excessive à Barcelone, en 1821. Je dirai même qu'elle y a été moindre que les autres années; que les eaux du port se renouvellent comme par le passé, et que les égoûts sont aujourd'hui ce qu'ils étaient dans les temps antérieurs, pendant lesquels on ne vit pas la fièvre jaune à Barcelone. Certainement, si toutes ces causes d'infection eussent été portées à un degré extraordinaire, l'atmosphère de cette ville en eût été changée et fortement viciée; une maladie générale en eût été le résultat, et tous les individus y eussent été également sujets; l'isolément n'aurait pu en préserver personne; le délétère eût été fondu dans l'atmosphère, il eût pénétré dans toutes les habitations, et tous les individus l'auraient absorbé avec l'air qui est

nécessaire à la respiration. Prenant des directions différentes, selon les vents, il serait sorti de Barcelone, et aurait infecté les villages qui n'en étaient qu'à une petite distance, ou bien encore, sans le considérer hors des murs, il eût frappé dans le même temps les habitans du faubourg et ceux de la ville; ou mieux, il eût commencé par celle-ci, parce que c'est là qne les égoûts, crevassés en mille endroits, peuvent remplir l'air d'émanations infectantes; que les rues sont sales, étroites et sinueuses; que les maisons sont hautes, etc.; tandis qu'à Barcelonette, les rues sont tirées au cordeau, larges et propres, et que la même propreté règne dans l'intérieur des maisons, où, comme en Hollande, tous les samedis on lave, on nettoie et on frotte depuis la cave jusqu'au grenier. Mais, surtout, le délétère n'eût pas mis un mois à passer du faubourg dans la ville, ainsi que je l'ai fait remarquer dans un autre lieu; car les vents n'ont pas été assez constans pour donner la même direction aux miasmes du port, pendant tout ce mois. Enfin, des maisons particulières, des couvens, des rues entières et des portions de la population, qui s'étaient retirées dans les lieux d'où l'on dit que ces miasmes tiraient leur origine, n'auraient pu se préserver de la maladie en s'isolant. Je vais rapporter des faits à l'appui de ceci.

J'ai fait connaître déjà que plusieurs couvens de

femmes souffrirent de la maladie, parce qu'elle y fut apportée du dehors. Les médecins infectionistes diront, à cette occasion, que l'atmosphère a pu introduire dans ces couvens les principes morbifiques dont elle était imprégnée, sans qu'il fût nécessaire de lui ouvrir les portes ni les fenêtres. Mais leur défense, dans ce cas, servira à leur condamnation, s'il y a eu des couvens qui aient été épargnés par la maladie. Voici les noms de quelques-uns qui ont joui de cette heureuse exception.

41me. *fait.* Celui des Carmélites-Chaussées, où l'on comptait vingt et une religieuses au commencement de l'épidémie, n'a pas eu de malades.

42me. *fait.* Il en a été de même de celui des Capucines où les religieuses, au nombre de vingt-huit, jouirent d'une santé parfaite. Cependant, ce couvent est dans un quartier où il y a eu beaucoup de morts; les rues adjacentes ont été presque dépeuplées, et la maison qui est en face de la porte principale a perdu tous ses habitans, au nombre de sept. Si l'atmosphère de ce quartier a été funeste à tant de personnes, comment les dames du couvent ont-elles pu s'en préserver?

43me. *fait.* Celui des Anges, de l'ordre de Saint-Dominique, avait trente-quatre religieuses, et n'a pas eu non plus de malades.

44me. *fait.* Je dois en dire autant de celui de Sainte-Thérèse, où étaient vingt-huit sœurs.

45me. *fait.* Celui de Saint-Jérôme, qui en avait quatorze, a joui de la même immunité.

Cependant, la plupart de ces couvens sont entourés de rues où il y a eu beaucoup de malades et une grande mortalité. Probablement les religieuses ne communiquèrent pas avec l'extérieur, ou bien elles furent assez heureuses pour que les objets qu'elles en reçurent n'eussent rien de contagieux. Les règles du cloître qu'elles observaient fidèlement, sans doute, contribuèrent à la conservation de leurs jours. Mais ces mêmes règles n'étaient pas une barrière contre l'atmosphère ni contre l'air soi-disant infect, qui dut pénétrer dans ces couvens de la même manière que dans ceux où la maladie exerça ses ravages, et qui y aurait porté les mêmes agens d'infection que dans ces derniers, s'il eût contenu les causes et les élémens de la fièvre jaune.

Pour faire apprécier à sa juste valeur, l'immunité dont jouirent les cinq couvens de femmes que je viens de nommer, je crois qu'il est à propos de faire connaître ce qui s'est passé dans les couvens d'hommes. Ceux-ci n'étaient pas astreints à la rigueur du cloître; les religieux sortaient et se consacraient spécialement à la confession. J'ai eu occasion de dire déjà qu'ils accomplirent leur pieux ministère auprès des malades, avec une persévérance et un courage qui leur méritaient les plus grands éloges. Aussi, la fréquentation des maisons des particuliers

fut-elle funeste à beaucoup d'entre eux. Voici ce qui s'est passé à cet égard.

46me. *fait.* Celui des Grands-Carmes, où l'on comptait cinquante religieux au commencement de l'épidémie, en perdit neuf, savoir : six dans le couvent même, deux à Barcelonette, où ils s'étaient rendus par dévouement, et un autre dans la maison des fous, à l'hôpital-général.

47me. *fait.* Les franciscains ou cordeliers, étaient cent cinquante environ. Ils ont perdu trente-trois religieux, soit dans le couvent, soit à Barcelonette, où ils avaient envoyé quelques-uns des leurs pour donner les secours spirituels aux malades.

48me. *fait.* Les capucins, qui étaient au nombre de soixante-dix, perdirent dix-sept pères, et trois frères servans.

49me. *fait.* Le couvent des Carmes-Déchaussés, eut quatorze morts sur trente religieux. La contagion y avait pris d'un manière si effrayante, que les pères abandonnèrent leurs cellules et le cloître, le 24 octobre, pour se retirer dans une maison voisine qui servait de logement aux novices de leur communauté. Ils l'habitaient depuis vingt-cinq jours, le 17 novembre, jour de ma visite, et pendant cet espace de temps, un seul d'entre eux tomba malade et mourut. Il est compris dans les quatorze dont il a été question.

50me. *fait.* Le couvent des Minimes, dont j'ai

parlé en traitant de la thérapeutique, avait quarante-un pères au commencement de l'épidémie ; dix furent atteints et deux moururent ; l'un, au couvent, et l'autre à Barcelonette. Je dois faire remarquer qu'ici il y eut un mortalité bien inférieure à celle des autres couvens. Quelques médecins croyaient que le régime maigre auquel l'ordre des Minimes est astreint, avait été un préservatif. Je ne suis pas de cet avis, et je me fonde sur ce que ce couvent eut le même nombre de malades que celui des Grands-Carmes, et que j'en ai trouvé les religieux tout aussi bien portans, et d'un teint tout aussi fleuri que ceux des autres communautés. Mais on a employé, pour ses malades, un traitement différent de celui dont on faisait usage ailleurs. J'ai déjà parlé de ce traitement, et je crois que c'est là la raison pour laquelle il y a eu moins de morts parmi les Minimes. Il faut ajouter que ces religieux se distinguaient par leur empressement auprès des malades de la ville.

Je ferai une remarque générale sur les couvens d'hommes, savoir : que les religieux qui sont morts, étaient ceux qui se consacraient le plus à la confession, et que les frères servans de ces communautés, dont les fonctions étaient limitées à l'intérieur, ont été généralement épargnés ; ce qui ne prouve pas que l'atmosphère ait introduit les causes de la maladie dans ces maisons.

Un fait qui prouve encore mieux l'innocuité de l'atmosphère de Barcelone, sera le suivant.

51me. *fait.* Dans la maison de Charité, dont le personnel se portait, le 17 novembre, à onze cent dix-neuf individus de tout âge et de tout sexe, il n'y a pas eu un seul malade de la fièvre jaune. Cependant, la maladie avait marqué ses effets dans les rues environnantes. En outre, des habitans qui avaient des domestiques tirés de cette maison étant morts, ainsi que des gens de métier chez lesquels on avait mis en apprentissage de jeunes sujets qui en étaient également sortis, les chefs de cet établissement furent obligés, dans ce temps de calamité, de donner azile à un bon nombre de ces individus. Mais, comme ils croyaient à la contagion, ils eurent le soin de ne pas les mêler de suite avec les anciens habitans. Ils les déposaient dans une maison à part, où on les tenait en observation pendant plusieurs jours; après quoi on les dépouillait des anciens vêtemens, et on leur en donnait de nouveaux. Dès ce moment, ils étaient aptes à entrer dans l'établissement. On observait aussi, avec un soin extrême, que personne du dehors n'y pénétrât. Les domestiques n'allaient en ville, pour faire les différentes commissions, que sous l'escorte des frères qui veillaient à ce qu'ils n'entrassent pas dans les maisons. Il faut dire aussi, pour montrer le bon esprit qui régnait dans cette administration,

que les indigens, divisés d'abord à raison des sexes, étaient encore partagés en plusieurs subdivisions, et chacune de celles-ci avait un ou deux jours de la semaine pour aller à la promenade, ce qui prouve bien qu'on ne craignait pas l'air extérieur. On permettait cet exercice sur les remparts ou dans la campagne, sous la conduite des frères qui étaient les chefs de ces mêmes sections. Je rencontrais cette troupe indigente presque tous les jours, lorsque je me rendais du jardin de Botanique à l'hôpital du Séminaire, et j'aimais à voir dans cette promenade, non-seulement qu'on ne craignait pas l'influence de l'atmosphère sur ces individus, mais encore, qu'on avait trouvé le moyen de leur faire supporter avec patience, et d'adoucir même l'isolément auquel ils étaient assujettis, autant par leur condition, que par les circonstances qui tenaient à la maladie régnante.

52me. *fait.* Si l'atmosphère de Barcelone eût contenu les élémens de la fièvre jaune, ou si le port en eût été le foyer, la citadelle aurait dû en être ravagée. Cependant on peut dire qu'elle en a été exempte, à très-peu de chose près. Voici les détails que je crois devoir donner sur cet établissement militaire.

Le 13 novembre, je me rendis chez M. le maréchal-de-camp Ruiz de Porras, gouverneur de la ville, et nous allâmes ensemble visiter la citadelle

que je connus dans tous ses détails, grâce à l'obligeance de cet officier général. Cette forteresse est située au nord du port et du faubourg, à peu de distance de l'un et de l'autre, et ne s'élève guère au-dessus du niveau des terres. Elle est isolée et bien ventilée, comme tous les établissemens de cette nature : l'intérieur en est vaste, d'une belle distribution, et pourvu convenablement de tous les accessoires qui sont nécessaires à une garnison plus forte que celle qui s'y trouvait. Celle-ci se portait à mille hommes environ, y compris les employés des différentes administrations. Dix individus seulement y avaient été malades depuis le commencement de l'épidémie, quatre étaient morts, et parmi ces derniers on compte un garde-magasin, âgé de soixante-dix ans, qui eut réellement la fièvre jaune; voici dans quelle occasion. Il avait auprès de lui une nièce qui allait quelquefois à la ville, et qui, ayant été prise de la maladie régnante, fut assez heureuse pour en guérir; mais l'oncle ne tarda pas à être malade et mourut. La maladie ne fit pas d'autres progrès dans cette portion de la citadelle qui était fort éloignée des casernes. On peut admettre, sans que cela ait été démontré, que les trois autres individus qui moururent, avaient eu la fièvre jaune; mais comme ils subirent la maladie à l'hôpital militaire où ils furent transportés dès le premier jour, ils ne communiquèrent rien à leurs

voisins ; car il n'est pas probable que la fièvre jaune soit contagieuse dès la première période, ce que j'examinerai plutard. Ce fut donc en séparant de bonne heure les malades d'avec les bien portans, qu'on préserva cette garnison de la maladie. Au demeurant, il faut dire qu'il est possible que quelque germe s'y soit introduit, parce qu'il n'était pas absolument défendu aux militaires d'aller en ville ; mais ils obtenaient difficilement cette permission ; et voilà pourquoi aussi on ne doit pas s'étonner que la citadelle ait eu quelques malades ; mais la maladie n'y a pas été contagieuse, 1°. parce que les malades en étaient enlevés de bonne heure; 2°. parce que les casernes sont spacieuses et bien ventilées ; 3°. que les lits y sont distribués dans de larges corridors, et non point dans des chambres, comme cela se pratique en France. Si l'on compare les résultats de la maladie, dans ce lieu, avec ceux qu'elle a obtenus en ville, on trouve dix malades et quatre morts sur mille individus, ce qui est un centième de sujets atteints et un deux centième de morts, quand la ville a perdu le quart des siens. Mais si l'on veut une comparaison plus exacte et plus expressive, on n'a qu'à voir ce qui s'est passé dans les couvens d'hommes, où, comme à la citadelle, la maladie n'avait affaire qu'à des adultes et du sexe masculin, et l'on trouvera que les pertes de la citadelle sont infiniment au-dessous

des autres. Cependant, cette forteresse était tout auprès du port.

Il y avait encore dans la citadelle une autre espèce d'habitans, savoir : les galériens, qui étaient au nombre de cent soixante-dix. Ils logeaient sous deux longues voûtes ou casemates pratiquées dans l'épaisseur de deux bastions. Chacun de ces lieux ne recevait le jour et l'air que par la porte et par une lucarne qui était au haut de la voûte, en sorte qu'il y règnait beaucoup d'insalubrité, ce qui aurait dû disposer beaucoup à la maladie, si l'infection eût pu contribuer à la produire. Les hommes y passaient les nuits sur des lits de camp et sur des nattes, mais dans leurs vêtemens. Le jour, on les tenait dans une grande cour plantée d'arbres, où ils faisaient des ouvrages de sparterie ; en sorte que la nuit ils étaient dans un air concentré et infect; et le jour, ils respiraient celui que les vents du sud chassaient du port sur la citadelle, ou bien encore celui que le vent d'ouest apportait de la ville sur le même lieu. Cependant ces cent soixante-dix hommes, placés dans les circonstances les plus favorables à la maladie, n'eurent que vingt-sept malades, dont trois seulement moururent. Ces proportions encore ne sont point comparables à celles de la ville, ni à celles de quelques maisons particulières ou des couvens, et il faut ajouter que les malades et les morts furent étrangers à la maladie

règnante, ce qui est d'autant plus probable, qu'on y trouve la proportion moyenne de la mortalité observée dans la plupart des hôpitaux, lorsqu'il n'y règne point de maladies extraordinaires.

Au sortir de la citadelle, M. le Gouverneur me conduisit dans un hôpital temporaire qui était au-dessous des bastions dans une maison particulière; on n'y recevait que les malades de la garnison, et il n'y en avait qu'un. M. le docteur Mas, médecin de l'hôpital militaire, se trouvait dans celui-ci lors de ma visite; il m'assura qu'il ne croyait pas que le malade, là présent, eût la fiévre régnante, car il était au huitième jour de sa maladie sans qu'il eût le vomissement noir; mais il avait une expectoration blanche qui se liait à une affection pleurétique, qui avait été le phénomène pathologique le plus marquant chez ce malade. Cet hôpital temporaire avait été créé pour épargner à l'hôpital militaire qui était dans la ville, de recevoir des hommes suspects de contagion. Cette mesure était des plus sages, car elle avait pour but de conserver les militaires qui se trouvaient dans cet établissement depuis le commencement de l'épidémie. Je vais raconter ce qui s'est passé dans ce dernier lieu.

53me. *fait.* Le 18 novembre, je visitai l'hôpital militaire qui est situé dans un des quartiers de la ville où la maladie a obtenu de nombreux

tributs. C'était l'heure de la visite du matin ; j'y rencontrai les médecins Mas et Cases qui me firent l'accueil le plus fraternel. Le premier eut la complaisance de me montrer l'établissement dans tous ses détails. Il y avait alors plusieurs officiers qu'on y traitait de maladies chroniques ; quarante militaires atteints de diverses affections internes, et à peu près autant qui étaient du ressort de la chirurgie. Il y avait aussi quelques galériens dans une salle au rez-de-chaussée. En considérant les salles du premier étage où étaient des militaires dont la maladie marchait lentement et donnait au médecin le temps de réfléchir et de prévoir les accidens, je me sentis agréablement distrait du tableau que me présentait l'hôpital du Séminaire, funeste lieu, où le malade passait sous nos yeux avec la rapidité de l'éclair, et où la mort avait assuré son triomphe avant que nous eussions eu le temps de penser et d'agir. Jusques au 20 octobre, on avait reçu dans cet hôpital, mais dans un quartier séparé, les hommes de la garnison qui avaient eu la fièvre jaune ; il y en mourut quarante-quatre et l'on en guérit quatorze. Ils furent traités par le docteur Mas ; ce nombre est bien peu de chose relativement aux troupes qui étaient dans Barcelone avant la formation du cordon, car ces malades ont été fournis non seulement par la garnison, mais encore par les régimens qui sortirent

avec le général Villa-Campa. Il est même facile de préciser dans quelles occasions ces hommes durent contracter la maladie, puisque, pendant le mois d'août, la troupe fut employée plus d'une fois à contenir le peuple de Barcelonette, à garder le port pour empêcher la communication des marins avec les habitans, et à plusieurs autres services qui durent mettre les soldats en contact avec des individus suspects de maladie. Ce fut en effet dans les premiers temps de l'épidémie, que l'on eut le plus de soldats atteints; mais lorsque les militaires n'eurent plus de rapports avec les habitans, et que la sûreté de la ville fut remise à la garde nationale, ils cessèrent d'avoir des malades : voilà aussi pourquoi je n'en trouvai qu'un lorsque je visitai les établissemens militaires, et sa maladie même n'était pas bien caractérisée comme fièvre jaune.

L'hôpital militaire dont on a peu parlé dans les relations qui ont été faites des malheurs de Barcelone, a fourni d'autres sujets d'annotation, qu'il importe de faire connaître. Ainsi, tandis que la maladie était bien caractérisée dans un des quartiers de cet établissement, elle ne se montra point dans ceux où il y avait d'anciens malades. Mais les élèves en chirurgie et en pharmacie qui firent le service dans celui de la fièvre jaune, ainsi que les infirmiers, furent atteints et périrent. Il en mourut

plusieurs successivement, parce que ceux qui tombaient malades étaient remplacés par d'autres, et l'on ne douta point qu'ils n'eussent contracté la maladie par contagion (1). On remarqua également que les galériens, que personne n'allait voir, et qui ne sortaient pas de leur prison, n'en souffrirent pas. Toutes ces circonstances sont autant de preuves contre la part active, je dirai même exclusive, que l'on attribuait à l'atmosphère de Barcelone, dans la production de la fièvre jaune. Mais, si telle était la cause de la maladie, comment l'épouse du nommé Séléric, dont il a été question, en fut-elle atteinte? Un petit courant de l'atmosphère de la ville se serait-il dirigé vers la maison qu'elle habitait au milieu des champs, pour aller la frapper? Cette supposition est des plus gratuites, quoique ce soit la seule admissible pour l'explication de ce fait.

54me. *fait.* Disons un mot sur le Fort-Monjoui. Il tire son nom de la montagne, *Mons Jovis*, sur

---

(1) Le rapport qui a été donné en 1822, par les médecins de Barcelone, indique les pertes suivantes : un élève en pharmacie, cinq en chirurgie, trois garçons de pharmacie, un médecin, deux commis aux entrées, treize employés de l'hôpital, cinq officiers et quarante-quatre soldats. Les individus qui ont éprouvé la maladie sans y succomber sont : un officier, quatorze soldats, deux médecins, un pharmacien et deux infirmiers.

laquelle il est bâti. Du côté de la mer, cette montagne est coupée à pic, et les vagues viennent se briser contre les rochers qui sont à sa base. Du côté de la terre, elle forme un talus qui se prolonge dans l'étendue d'une demi-lieue, en suivant de l'est à l'ouest. Au nord et au sud, elle est très-escarpée. Elle se trouve au sud de Barcelone. à l'entrée du port. La garnison du fort qui était moindre que celle de la citadelle, n'a pas eu de malades. Les médecins infectionistes expliqueront ceci, en disant que les miasmes du port et de la ville ne s'élevaient point à cette hauteur, et qu'ils ne pouvaient point par conséquent, infecter cette garnison. Mais les médecins contagionistes diront que ces militaires n'ayant pas eu de communications avec les habitans de la ville, comme ceux de la citadelle, ont dû, à cause de cela, être entièrement exempts de la maladie.

D'ailleurs, si la raison que les infectionistes donneraient dans cette occasion était admissible, elle servirait à les combattre à propos de la citadelle, qui, bien que située au niveau et tout auprès du port, n'a pas ressenti l'influence de l'infection dont on accuse ce dernier d'avoir été le foyer.

Je terminerai la narration des faits qui prouvent que l'infection prétendue du port, et l'atmosphère de Barcelone, ne donnèrent point naissance à la maladie, par d'autres faits qui déposent en faveur de la salubrité du port.

55me. *fait.* Lorsque la fièvre jaune exerçait ses ravages au faubourg et à la ville, des pêcheurs effrayés, quittèrent leurs maisons et se retirèrent sur leurs bateaux qui étaient amarrés au fond du port, dans le lieu où arrivent les égoûts, et qui est la seule partie de ce bassin que l'on pourrait soupçonner de quelque insalubrité. Leurs femmes et leurs enfans les y suivirent, et formèrent une petite colonie qui dressa des tentes et des baraques au bord de la mer, au niveau même des eaux du port. Cependant, quoique cette colonie fût nouvellement établie dans ce lieu, qu'elle reçût de la première main les émanations soi-disant génératrices de la fièvre jaune, et qu'elle fût entièrement plongée dans l'atmosphère suspecte, elle n'eut que quatre malades de maladies diverses, et point de morts pendant les deux mois de septembre et d'octobre, qui furent les plus meurtriers. Mais il faut dire aussi que, quoique placée entre le faubourg et la ville ou la mort faisait tant de ravages, cette colonie ne communiquait ni avec l'un ni avec l'autre. Les hommes allaient à la pêche le jour, et le poisson était apporté à la barrière pour y être vendu en gros, en prenant les précautions nécessaires pour éviter la rencontre ou le contact des individus.

56me. *fait.* Lorsque les navires furent désinfectés, les équipages qui avaient été campés y rentrèrent en septembre. C'était le fort de la maladie

au faubourg. Cependant, alors elle cessa parmi les marins, et quoiqu'ils fussent venus se plonger de nouveau dans l'atmosphère du port, ils y jouirent d'une bonne santé.

A cette même époque, des habitans de Barcelone se retirèrent sur des barques qui étaient amarrées au rivage, à l'entrée du port. Il en a été question déjà, et j'ai fait connaître que toutes celles qui évitèrent de communiquer avec la ville, furent préservées de la maladie, quoiqu'elles se fussent placées dans le foyer soi-disant de l'infection.

Voilà des faits en nombre assez considérable, qui prouvent que l'atmosphère de Barcelone était étrangère à la propagation, et à la contagion de la fièvre jaune. Voyons maintenant quelles conséqnences théoriques on peut en déduire dans l'intérêt des populations.

CHAPITRE III.

Des idées que l'on doit avoir sur la contagion de la fièvre jaune de Barcelone et du caractère propre de cette contagion.

Il n'y a rien de plus contraire à la raison que de supposer dans Barcelone, des causés propres à engendrer la fièvre jaune. Peu de villes maritimes sont aussi heureusement situées. Barcelone,

entourée de montagnes d'une part, est baignée par la mer, de l'autre ; la campagne qui l'environne n'a point de marais ni d'eaux stagnantes ; quelques torrens qui descendent des montagnes, laissent, après le cours des eaux, un lit de sable et de gravier ; le bord de la mer n'a ni algues ni coquillages dont la putréfaction puisse altérer la composition naturelle de l'air ; il en est de même tout le long de la côte à une grande distance tant au nord qu'au sud ; et, en 1821, aucune circonstance tirée de l'atmosphère, aucune révolution terrestre, n'avait introduit dans l'air des modifications capables de produire le fléau qui a ravagé cette ville. Disons encore une fois que si, par quelque cause générale qui aurait échappé à nos recherches, la fièvre jaune avait pu se développer spontanément dans ces parages, elle ne se serait pas bornée à l'enceinte de la ville ; quelques uns des villages voisins, les maisons de campagne et les petits ports de mer du voisinage n'en auraient pas été épargnés. Cependant il est vrai qu'on n'a point vu la maladie hors des remparts, si elle n'y a pas été apportée, et ces cas ont été fort rares.

Mais, dit-on, les égoûts de la ville étaient mal recouverts et répandaient des miasmes infectans ; le port lui-même ajoutait à cette infection, parce que les eaux qu'il renfermait ne se renouvelaient point, et que la chaleur du mois d'août a contribué

à donner plus d'activité à ces miasmes. Cependant la vérité est que les égoûts n'étaient pas autrement infectans en 1821, que les années précédentes. Ils sont mal recouverts, sans doute, par des dalles mal jointes et qui laissent des jours par lesquels les miasmes se répandent dans les rues; mais ce vice existe de temps immémorial à Barcelone, et cependant il n'y avait pas causé la fièvre jaune. La raison tirée du port n'est pas meilleure; on accuse une jetée qui a été faite à l'extrémité de Barcelonette, d'empêcher les vagues d'entrer dans le port pour y renouveler les eaux et pour en sortir les immondices de la ville. On peut raisonner ainsi avec ceux qui ne connaissent pas les localités. Le port est beaucoup plus large à son entrée qu'au fond; les vents d'est et de sud qui sont ceux qui règnent avec impétuosité, jettent les vagues contre la montagne du Monjoui et contre la muraille de mer qui ferme la ville, et impriment aux eaux du port un mouvement demi-circulaire qui rappelle dans la mer celles qui ont séjourné plus ou moins de temps dans le bassin; c'est ainsi que les immondices de la ville en sont retirées. Mais il faut dire à propos du port, ce que j'ai dit des égoûts; pourquoi n'avait-il pas produit les germes de la fièvre jaune les années précédentes? Enfin, la chaleur, dit-on, a été extrême et les miasmes en ont reçu un nouveau degré de force et d'activité. Les ta-

bleaux météorologiques que je mettrai à la fin de ce travail, feront connaître que le maximun de la chaleur dans le mois d'août, a été de 25 degrés, thermomètre de Réaumur. Or, cette chaleur est peu de chose pour Barcelone; il est rare même qu'elle ne s'y élève pas au-dessus; cette température est celle de Paris, tandis qu'à Bordeaux, à Marseille, à Gênes, à Rome et à Naples, elle est habituellement de 27 à 28 degrés. Cependant ces pays n'ont pas éprouvé encore d'épidémie de fièvre jaune; et, à bien considérer, ils sont, quant aux localités, dans des positions plus favorables que Barcelone, pour la produire spontanément. Mais je crois que l'Europe devra toujours cette maladie à l'importation et par conséquent à la contagion.

Une des raisons les plus spécieuses qu'on ait produites pour nier la contagion de la fièvre jaune en général, est que toute maladie contagieuse est telle, indépendamment de l'influence du climat et de la saison; qu'il n'en est pas ainsi de la fièvre jaune, et par conséquent qu'elle n'est pas contagieuse. La sévérité de ce raisonnement n'est applicable qu'aux sciences mathématiques et nullement à la médecine. Ce n'est pas la faute du principe contagieux de la fièvre jaune, s'il reste inactif sous cette latitude, ou dans telle ou telle autre saison; et parce que les choses sont ainsi nécessairement, il plaît à quelques per-

sonnes de dire que cela devrait être autrement. Mais le genre n'exclut pas l'espèce. Si la nature a des lois générales, elle en a aussi de particulières : les germes de toutes les plantes se développent par la chaleur, voilà un principe général ; mais tous ne veulent pas la même température, voilà l'exception ; il en est de même des œufs des animaux. Or, pourquoi les virus et avec eux l'élément de la fièvre jaune, ne seraient-ils pas soumis à de pareilles lois ? De ce qu'on ne peut définir ni déterminer l'action différente du climat et de la saison sur l'économie animale, est-ce une raison pour nier la modification que ces deux agens peuvent introduire dans le corps de l'homme, et en l'absence des prémisses, comment peut-on tirer une conséquence? Telle maladie est contagieuse à toutes les températures, et telle autre ne l'est qu'à une température très-élevée. Voilà une manière de raisonner qui est en harmonie avec la variabilité des rapports que l'économie vivante entretient avec les agens extérieurs. Ainsi, par exemple, on a observé à Barcelone qu'il est mort beaucoup de forgerons et un très-grand nombre de boulangers. Que peut-on en conclure ? si ce n'est, que la chaleur à laquelle les hommes de ces deux professions sont exposés, développe en eux le germe morbifique qu'ils ont contracté, tandis que ce même germe pourra s'éteindre dans les individus qui ne

se trouveront pas dans les circonstances favorables à son développement, d'où l'on pourra croire, mais sans raison, qu'il ne peut pas se communiquer. De ce que la fièvre jaune a été mal étudiée jusqu'à ce jour, s'ensuit-il qu'on doive assurer hardiment qu'elle n'est point contagieuse? Et en supposant même qu'elle n'a point ce caractère en Amérique où l'habitude du climat atténue son action, s'ensuit-il encore que, lorsqu'elle est portée en Europe dans les pays dont les habitans ne sont pas prémunis contre elle, elle ne puisse y exercer les plus grands ravages en s'y répandant par la contagion? Si l'on veut être de bonne foi sur la fièvre jaune de Barcelone, et si l'on met de côté tout esprit de secte, on avouera que cette maladie a été apportée en Catalogne, par les bâtimens venus de la Havane. Or, la contagion est la conséquence nécessaire de l'importation; mais le passé avait appris, et l'avenir confirmera que la fièvre jaune ne saurait trouver ses élémens dans la capitale de la Catalogne, ni dans ses alentours.

Il est inutile de s'arrêter plus long-temps à l'examen de ces causes locales pour trouver l'origine de la maladie de Barcelone. J'ai assez bien établi, je crois, dans un autre lieu que ce fléau y fut apporté par des bâtimens qui venaient de la Havane, et que ce fut en fréquentant ces bâtimens et les marins, que les habitans du faubourg et

après eux ceux de la ville, contractèrent la contagion.

Les faits qui ont été recueillis postérieurement à cette importation ont appris que l'élément de la contagion a été transmis par le rapprochement des personnes, par l'usage des effets infectés et par l'air qui circulait autour des malades. Mais ces données n'indiquent point, 1°. quel est le travail pathologique qui produit cet élément; 2°. à quelle époque de la maladie il est le plus à craindre; 3°. quel est son caractère propre; 4°. ni quelles sont les circonstances qui favorisent ou qui empêchent son action. C'est ce que je vais examiner dans quatre sections différentes.

SECTION PREMIÈRE.

Quel est le travail pathologique qui produit l'élément contagieux?

Si, dans la fièvre jaune de Barcelone, on cherchait sur le corps du malade quelque exanthème qui fournît la matière à l'aide de laquelle la contagion se faisait, on n'en trouvait aucun. Il n'y avait point de pétéchies comme dans le typhus, point de bubons comme dans la peste, ni de boutons comme dans la petite vérole et la gale; par conséquent on ne peut pas dire qu'il y ait eu un virus qu'on pût

recueillir et transmettre à volonté. Je ne pense pas non plus que les excrétions aient été des moyens conducteurs de l'élément contagieux; car la transpiration était si rarement observée, qu'il serait hasardeux de la considérer comme contenant cet élément; elle peut tout au plus s'en emparer et le fixer à la surface du corps, lorsqu'il y a été déposé par l'air ambiant qui le tient en dissolution. On doit raisonner de même à l'égard de l'émanation pulmonaire, vu que l'organe de la respiration n'était pas le siége de la maladie. Le sang des hémorragies ne contenait pas non plus cet élément, que l'on ne pouvait pas supposer non plus dans les déjections alvines et urinaires, ni dans la salive, comme le virus de l'hydrophobie. Mais l'attention doit être fixée sur un produit morbifique qui était constant, savoir : la matière noire des vomissemens qui est propre à la fièvre jaune, et que je considère comme le résidu du travail pathologique. J'ai établi qu'on la trouvait constamment dans les cadavres, même lorsqu'il n'y avait pas eu de vomissemens noirs. Par conséquent sa formation est le phénomène principal de la fièvre jaune.

Dans la première partie de ce travail, j'ai dit qu'il se fait dans l'estomac, et peut-être aussi dans les intestins, un épanchement de sang, et que cette humeur subit dans ces cavités des altérations qu'on ne peut révoquer en doute. Ces altérations

sont le résultat d'un travail que je compare à une fermentation. Il y a séparation des principes constituans du fluide vital, et probablement aussi il se forme quelques fluides élastiques, des gaz d'une nature particulière qui sortent du corps lors des éructations, des cardialgies et des vomissemens de la matière noire aussi bien que par le fondement. Ces gaz seraient la partie volatile et essentielle; la matière noire serait un résidu grossier, un véritable caput mortuum qui n'est peut-être ni âcre ni contagieux après la mort. Telle est du moins l'opinion que l'on doit s'en former, lorsqu'on l'a maniée aussi impunément que je l'ai fait. La seule impression que j'en ai éprouvée est un fourmillement dans la paume des mains, que je sentis après avoir ouvert le premier cadavre; ce fourmillement dura vingt-quatre heures. Les ouvertures subséquentes ne me donnèrent pas cette sensation.

Quant aux gaz d'une nature particulière, j'estime qu'ils sont à la matiere noire, ce qu'est la partie aromatique des plantes par rapport à leur résidu après la distillation. La chaleur du corps et le travail de la fermentation dans l'estomac les rendent expansibles, et lorsqu'ils sortent du corps, on les reconnaît à une odeur particulière, que j'ai dit être fade et se rapprocher beaucoup de celle du parchemin mouillé. Cette odeur se fait remarquer, même assez loin du malade, dans les linges et les effets

qui ont servi à son usage, et sur les servans; elle remplit les appartemens et les maisons où il y a des malades, et décèle infailliblement la fièvre jaune à moins qu'on ne la masque par des parfums. C'est à ces gaz que j'attribue la propriété de communiquer la maladie. Je dirai ici, par anticipation, que beaucoup de raisons me portent à croire qu'ils ont une pesanteur spécifique plus grande que celle de l'air.

Par conséquent, on peut définir l'élément contagieux, un effluve qui, malgré sa subtilité, n'échappe pas entièrement à nos sens. Il affecte l'odorat, non seulement par son odeur fade, mais encore en l'excitant et en provoquant l'éternuement. En second lieu, il irrite la gorge, et cause un sentiment d'astriction aux amygdales, et, selon ce que j'en ai dit dans le chapitre troisième de la première partie, il est probable qu'il se fixe sur la membrane muqueuse. Il paraît avoir avec elle une grande affinité; c'est dans elle qu'il s'est formé, c'est encore dans elle qu'il établit son siége et qu'il se régénère. Cette membrane me paraît être le lieu où se passent les principaux phénomènes pathologiques. C'est par ses ouvertures que s'échappent les matières de différente nature qui appartiennent à la fièvre jaune, et qui sont les produits de la décomposition du sang, tels que les vomissemens noirs, les déjections alvines sanglantes ou noires,

les urines de même apparence, le sang des hémorragies, ainsi que les vents qui sortent par la bouche et par le fondement.

Si je réunissais les circonstances dans lesquelles la contagion s'opère, je serais également porté à croire que c'est en effet sous forme gazeuse que l'élément de la fièvre jaune se dissémine. Sans doute une telle assertion n'est pas susceptible d'être prouvée sans réplique; mais à cet égard le médecin historien, différent du médecin dogmatique, doit communiquer la conviction qu'il a acquise d'une foule de circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, sans s'inquiéter si elle est conforme aux idées spéculatives de quelques hommes qui prennent à tâche de nier ce qu'ils n'ont pas vu. Voilà pourquoi, fort du désintéressement qui me guide, et ne suivant que l'impulsion qui m'est donnée par les faits, je dis que l'élément contagieux a son foyer dans les voies digestives; qu'il tire son origine de la décomposition du sang qui se fait dans ces mêmes voies, et qu'il s'échappe du corps sous forme gazeuse.

SECTION II.

A quelle époque de la maladie se fait l'émission de l'effluve contagieux?

Cette question est du plus haut intérêt, car, des

lumières qu'elle doit donner, dépend l'efficacité des mesures que l'on doit prendre pour isoler les malades, et pour arrêter la contagion.

Si j'ai porté un diagnostic juste sur la fièvre jaune, s'il est vrai que le phénomène principal soit une décomposition du sang dans les viscères gastriques ; si les gaz qui s'échappent du corps pendant cette décomposition, contiennent l'élément de la contagion, il est probable que le temps le plus opportun pour que celle-ci s'opère, sera la seconde et la troisième période de la fièvre jaune. Je m'explique de cette manière, et je compte d'après les périodes, parce que la maladie n'a pas une durée égale dans tous les sujets, et que si j'indiquais le temps de la contagion d'après les jours, je ne dirais rien de précis. Par conséquent, ce que j'ai appelé la période de congestion, ne serait aucunement propre à la contagion. Je crois en effet qu'à cette époque on peut se rapprocher des malades, respirer dans leur voisinage, et les transporter d'un lieu dans un autre, sans aucun danger.

Il doit en être de la fièvre jaune, dans ces cas, comme de la variole inoculée, lorsque la fièvre n'est point accompagnée d'une éruption de boutons varioleux. Je ne pense pas que personne voulût soutenir qu'une telle variole pût se communiquer. Cependant, la fièvre est le signe de la modification que tout le système a éprouvée par suite de l'ino-

culation, et les praticiens s'accordent à dire qu'elle suffit pour éteindre la disposition à la variole. De même, dans la fièvre jaune, lorsque l'élément contagieux qui a été absorbé ne donne lieu qu'à la fièvre, l'individu ne peut être encore dans les conditions nécessaires pour transmettre la maladie : il faut, en l'absence des éruptions, qu'une autre matière s'échappant du corps du malade, entraîne le germe qui s'y est régénéré. Or, tout porte à croire que la matière noire, et mieux, les gaz qui en sortent, équivalent au produit des éruptions qui caractérisent d'autres maladies contagieuses, et qu'à défaut de cette matière et de ces gaz, il ne peut y avoir de contagion. Aussi est-il probable que la fièvre jaune ne peut se communiquer dès les premiers jours; ainsi que j'en ai fourni des exemples, et je ne suis pas éloigné de croire qu'il ne puisse en être de même de celle qui, dans tout son cours, n'offre point les symptômes qui indiquent un grand travail dans les organes de la digestion.

Mais dans la seconde période, ou celle d'exhalation, le sang est versé dans l'estomac, et il y subit l'action de la digestion. Ce travail détermine des nausées et des éructations qui sont provoquées par la matière noire et par les vents qui se forment dans l'estomac. C'est alors que commence le danger de contracter la maladie; à ces nausées succèdent des vomissemens de sang, et cette émission est toujours

accompagnée de flatuosités incommodes. Cette circonstance est encore au nombre de celles qui favorisent la contagion, en chassant du corps, des gaz que l'estomac renfermait.

La troisième période ou celle de décomposition arrive ; elle est caractérisée par des vomissemens, d'une matière qui ressemble à du marc de café, et avec cette matière il sort une quantité considérable de vents qui viennent de l'estomac. Ces déjections sont précédées ordinairement de cardialgies atroces, qui indiquent la propriété irritante de ces mêmes matières, et peut-être cette propriété réside-t-elle uniquement dans la partie gazeuse. Si le docteur Mazet reçut la maladie lorsqu'il sentit une odeur particulière auprès du malade qu'il visitait, ce ne put être que par l'impression de l'élément contagieux sous forme gazeuse, et il n'y a pas de doute que la maladie ne fût à sa dernière période dans le sujet qu'il visitait.

En conséquence, sans refuser à la matière noire la propriété contagieuse, car il est possible qu'elle soit saturée jusqu'à un certain point, des gaz qui sont l'élément de la contagion, je dirai néanmoins que ces mêmes gaz possèdent cette propriété à un plus haut degré qu'elle. Ceci est prouvé par la facilité avec laquelle l'élément contagieux s'attache aux vêtemens des personnes qui vont voir les malades, et peut être transporté dans tous les lieux

que ces mêmes personnes visiteront. Ceci est prouvé encore par le passage de cet effluve d'une maison dans une autre, par l'intermédiaire de l'air seulement. La facilité avec laquelle on contracte la maladie dans les réunions populaires où l'on ne doit pas supposer des malades, annonce encore que l'élément contagieux est dans les vêtemens de ceux qui sont ainsi groupés. C'est encore parce qu'il est sous la forme d'un fluide élastique qu'il est plus expansible, plus actif et plus communicable dans les saisons chaudes que dans les temps froids, et que la ventilation est un moyen efficace d'atténuer ses effets, et de le détruire. Il n'en serait pas ainsi de la matière noire des vomissemens; d'ailleurs, en supposant que celle-ci pût transmettre la maladie, ce ne serait qu'autant qu'elle serait mise en expansion dans l'air; car l'absorption par la peau ne me paraît pas être un moyen efficace pour introduire l'élément contagieux dans le corps de l'homme: du moins c'est-là l'opinion que je me suis faite d'après tout ce que j'ai vu. Est-ce une erreur? le temps seul et de nouvelles observations peuvent nous l'apprendre; mais j'avouerai, pour preuve de ma bonne foi, que tandis que j'avais manié la matière noire à pleines mains et avec la plus grande indifférence, je ne pus, sans crainte, en supporter l'odeur lorsque je la mis à évaporer, et j'en eus un très-grand mal de tête qui ne se dissipa que par

le sommeil. Si j'ai bien apprécié les sensations que j'ai éprouvées dans les occasions où je pouvais craindre le plus la contagion, je dois dire que cette affection du cerveau est ce que j'ai ressenti dans tous ces cas ; et que c'est probablement à cela que se bornait l'atteinte de la maladie envers mon organisation.

Toutefois, je ne pense pas que l'expérience que je fis pour reconnaître la saveur de la sérosité de la matière noire, pût me donner la maladie. Je fus déterminé à l'entreprendre parce que j'étais persuadé que cette matière était impuissante contre moi. J'y avais plongé mes mains si souvent et toujours si impunément, que je ne croyais plus à la transmission par le contact de cette humeur : d'ailleurs la petite quantité que j'en appliquai sur la langue et au palais dans la dégustation que j'en fis, fut délayée aussitôt dans la salive et rejetée au bout de quelques secondes. Aussi je ne tire aucune vanité de cette entreprise dont on a beaucoup parlé et qu'on a interprétée de manière à répandre dans le public, qu'elle avait pour but de prouver que la fièvre jaune n'est point contagieuse. Je n'ai pas besoin de désavouer une telle opinion. J'en ai dit assez sur ce point.

Je crois qu'il était plus dangereux de contracter la maladie à l'ouverture des cadavres, lorsque l'estomac et les intestins étaient distendus par des gaz.

Ces derniers reçoivent une nouvelle énergie de leur réclusion dans les viscères, comme il arrive à l'élément contagieux lorsqu'il est enfermé avec des hardes, dans une malle ou dans un ballot. S'il était nécessaire de s'étayer des phénomènes qui appartiennent à l'action chimique dans le cadavre, je ferais remarquer que la formation des gaz après la mort, est peut-être le seul des phénomènes de la vie, qui dure encore lorsque celle-ci est abolie; et j'en conclurais, qu'après avoir été la cause de la contagion pendant la seconde et la troisième période de la maladie qui sont caractérisées par la décomposition du sang dans les viscères gastriques, ces gaz peuvent bien l'être encore après la mort à laquelle succède la décomposition du cadavre. Aussi, dans toutes les ouvertures que je faisais, j'avais le soin de me placer de manière à ne pas respirer ces gaz. Le jeune Jouary a été malade pour avoir négligé de suivre mes conseils sur ce point; car, quel que soit le sang-froid que j'ai montré en ouvrant les cadavres, il est vrai de dire cependant, que je prenais quelques précautions. Le médecin doit éviter le danger sans le fuir, ainsi que la cuirasse sert au militaire à serrer l'ennemi de plus près. La sagesse et le courage s'accordent bien dans un médecin; il en fallait à Barcelone, et j'en ai vu qui n'avaient ni l'une ni l'autre.

SECTION III.

Quel est le caractère propre de l'élément contagieux ?

C'est sous la forme d'un fluide élastique que se trouve la matière qui transmet le fièvre jaune ; et voilà, probablement, ce qui est cause que l'on dispute sur les mots *contagion* et *infection*. Les médecins qui considèrent et qui jugent sans prévention les résultats généraux et partiels de la maladie, en tirent la conséquence, qu'elle est contagieuse. Ceux, au contraire, qui spéculent sur les mots, disent qu'il n'y a point de matière transmissible qu'on puisse recueillir, transporter et inoculer ; ils se fondent sur ce que le contact immédiat donne moins sûrement la maladie que certaines conditions et certains vices de l'air, et par suite ils affirment que le fléau étend ses ravages par l'infection et non point par la contagion. Serait-il possible de concilier des opinions en apparence si opposées? C'est ce que je vais essayer de faire.

Sans doute, on doit entendre par contagion la rencontre, *à contactu*, de deux corps qui, ainsi que dans l'espèce actuelle, seraient le corps de l'homme et la matière ou virus de la fièvre jaune,

La chose se passe ainsi dans la contagion de la variole et de la gale, parce qu'on peut charger une lancette du virus de ces maladies et le déposer sur le corps de l'homme, c'est-à-dire, opérer le contact. Mais quelle est la limite du sens que l'on doit donner à ce dernier mot? On ne peut la déterterminer, parce qu'elle touche à l'infini comme la divisibilité de la matière. Celle ci, d'ailleurs, n'est pas toujours perceptible à nos sens, soit dans les substances inertes, soit dans les corps organisés. Parmi ces derniers même on en trouve d'une telle ténuité, qu'il faut le secours des meilleurs instrumens pour les reconnaître. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de certains virus? et parce que nous en connaissons quelques-uns que l'on peut transporter à volonté, s'en suit-il qu'il n'y en a point qui échappent à nos sens, et qui sont tout aussi invisibles que les dernières molécules des corps, ou que certains êtres organisés et pourvus de vie?

Mais déjà l'élément contagieux présenté sous la forme d'un fluide élastique, ne rentre-t-il pas dans la catégorie des substances? L'air qui lui sert de véhicule, n'est-il pas lui-même une partie essentielle de la physique du monde? Quoique pourvu d'une ténuité et d'une divisibilité extrêmes, n'exerce-t-il pas sur nos corps un contact continuel? et, selon qu'il est saturé d'odeurs, de miasmes, de molécules morbifiques, ou des gaz qui sont le pro

duit particulier d'un travail pathologique, ne peut-il pas déposer ces molécules sur les surfaces des corps vivans avec lesquelles il est en contact? Si l'on repoussait de pareilles questions par la négative, ce serait s'inscrire contre les lois immuables de la physique générale. Or, il reste suffisamment prouvé, par cela même, que l'air qui est saturé des molécules morbifiques qui sont produites par les hommes gissans de la fièvre jaune, dépose ces molécules dans les cavités du corps humain dans lesquelles il s'introduit, et qu'il s'opère alors la rencontre qui, dès le commencement de cette discussion, a paru nécessaire pour qu'il y ait contact. Donc, il y a *contagion.*

On doit entendre autrement le mot *infection.* L'air engendre des maladies par infection, lorsque, chargé des miasmes que produisent le desséchement d'un marais, la putréfaction des cadavres, la réunion d'un grand nombre d'hommes dans un lieu étroit, etc., il devient impropre à la respiration, et qu'il donne naissance à des maladies analogues aux fièvres des prisons, des camps, des hôpitaux, ou des villes assiégées. Dans ces circonstances, le miasme qui change et altère les qualités de l'air et qui le rend infect, n'est pas le produit d'une maladie antérieure; et par conséquent on ne peut pas assurer qu'il donnera infailliblement une maladie qui sera caractérisée par tel ou tel autre symptôme

dans tous les sujets qui l'éprouveront. En effet, les maladies qui proviennent d'un air chargé de miasmes putrides, n'ont pas une forme constante. La fièvre jaune, au contraire, ou du moins celle de Barcelone, a présenté, dans tous les individus, la formation de la matière noire que les vomissemens montraient, ou que l'on trouvait infailliblement dans les cadavres. Elle était due à un germe spécifique qui tirait son origine d'une maladie préexistante, et qui avait été apporté de la Havane, où la fièvre jaune régnait au départ des navires qui vinrent à Barcelone. C'est de la répétition constante du phénomène principal de cette maladie dans tous les individus, que l'on arrive à la connaissance d'une cause identique et d'un germe spécifique qui se régénère; et voilà aussi un des principaux motifs qui autorisent à classer cette maladie parmi celles qui sont dues à la communication d'un virus.

Ainsi, que j'aie désigné sous les noms d'élément contagieux, d'effluve, de germe spécifique, ou de virus, le moyen de communication de la fièvre jaune; ce fut toujours à une maladie préexistante que l'on dut, à Barcelone, les maladies subséquentes qui emportèrent le quart de la population de cette ville. Ceci fut trop bien prouvé par les faits. Quelques maisons particulières et des couvens avaient été exempts de la maladie jusques à

une certaine époque. Alors une seule personne devenait malade par suite de quelque communication avec l'extérieur, et plus on se pressait autour d'elle pour lui donner les secours que l'humanité réclame, plus il y avait de malades dans cette maison. Il n'était pas rare de voir la moitié de ses habitans payer le fatal tribut en dix ou douze jours, et avant qu'on eût eu le temps de s'y reconnaître; le reste ne devait son salut qu'à la fuite, car si l'on s'obstinait à rester dans ce lieu, on y trouvait inévitablement la mort.

Cependant beaucoup de personnes ne pouvaient se persuader de la contagion de la fièvre jaune, parce que, comme je l'ai dit déjà, le corps du malade n'offrait rien qui portât à croire à cette contagion. On est tellement habitué à voir des boutons qui récèlent le virus de la variole et de la gale; des rougeurs et des efflorescences de la peau qui contiennent celui de la rougeole, et de quelques autres maladies de cette nature; des bubons que l'on croit renfermer le moyen de communication de la peste; une salive virulente qui, à l'instar du venin de la vipère, est déposée dans les chairs que déchire la dent de l'animal enragé, que l'on est porté à en exiger autant pour la fièvre jaune. Cependant il n'y a rien de tout cela : le gaz contagieux ne frappe pas assez les sens pour inspirer des craintes; on n'évite pas un danger

qui n'est pas apparent ; au milieu de l'élément contagieux on doute de son existence, et cette funeste erreur précipite de nombreuses victimes dans le gouffre qu'une fausse sécurité tient ouvert devant elles. On peut dire qu'il y quelque chose de perfide et de décevant dans la contagion de la fièvre jaune ; aussi, combien de moyens les autorités de Barcelone ne durent-elles pas employer pour détruire cette erreur, et déterminer quinze cents habitans à se rendre aux baraques ! Mais cette erreur et cette déception furent bien plus sensibles, lorsque, vers le milieu de novembre, les anciens habitans rentrèrent dans leurs maisons non sanifiées. La partie historique de ce travail a fait connaître les malheurs qui en arrivèrent et les mesures énergiques qui furent prises à cette occasion.

Pour prouver combien les personnes qui ne s'abusèrent pas sur cette contagion, se trouvèrent bien de suivre les inspirations qui leur furent données par la terreur dont on les disait frappées, je rapporterai le fait suivant.

57me. *fait.* Lorsque je fus prendre logement au jardin de Botanique, je trouvai deux familles qui s'étaient établies dans la maison que je devais habiter : on m'y reçut du mieux que l'on put, et j'eus la satisfaction de ne déloger personne. Cette habitation était isolée au milieu de vastes jardins, et ces

deux familles avaient quitté leurs maisons tant elles avaient été épouvantées des ravages que la maladie faisait dans les environs. L'une, dite de Matamala, était composée de cinq individus; l'autre, celle de Carerac, en avait huit. Sans doute elles n'avaient apporté avec elles aucun germe, car elles n'eurent pas un seul malade, et elles se préservèrent de la maladie en évitant les personnes atteintes; mais elles ne se privaient point d'aller en ville. Ainsi, un prêtre, M. Don Pascual Matamala, allait dire la messe tous les jours dans une Église qui était au centre de la ville et fort éloignée du jardin de Botanique : son frère, qui était milicien, faisait son service lorsqu'il était commandé de garde, et l'épouse de celui-ci, allait en ville acheter les provisions pour le ménage : ces derniers avaient deux enfans, personne ne fut malade.

La famille Carerac avait le père, la mère et six filles de différens âges, depuis huit ans jusques à vingt. Cette famille allait à la messe tous les dimanches à l'Église des Grands-Carmes; et, pour y parvenir, elle traversait des quartiers où la fièvre jaune avait enlevé la moitié des habitans. En outre Mme. Carerac allait au marché pour se procurer les moyens de faire subsister sa famille. Cependant toutes ces communications avec la ville n'eurent rien de funeste, et lorsque je quittai Barcelone, cette famille était déjà rentrée dans sa maison.

Ce fait parle en faveur de l'isolément, et en montre tous les avantages.

J'ajouterai que cette famille, qui voulait fermement se soustraire à la contagion en évitant de se rapprocher des malades, eut à s'imposer une dure loi à l'occasion de la fille aînée, mariée, qui fut atteinte le 14 novembre : j'en ai parlé à la fin de la section première, chapitre premier, partie deuxième. M. Carerac, qui avait auprès de lui son épouse et six enfans, se crut plus nécessaire à ceux-ci, qu'à sa fille aînée. Il prit la résolution de ne pas aller voir la malade et imposa la même retenue à tout ce qui l'entourait; il fit tous les sacrifices pécuniaires que la position de sa fille exigeait, et il reçut le prix de ses sacrifices et de sa prudence, puisque la malade était en voie de guérison lorsque je quittai Barcelone, et que sa famille avait été préservée de la maladie. Si la masse des habitans eût pensé comme M. Carerac, on aurait eu beaucoup moins de pertes à déplorer.

De tout ce qui vient d'être dit dans cette section, il est facile de conclure que l'élément contagieux, qui se présente sous la forme d'un fluide élastique, est extrêmement volatil, très-expansible et divisible, au point de se perdre et de se détruire en se mêlant à l'air. Voilà pourquoi la ventilation auprès des malades est la meilleure sauve-garde pour les assistans, et voilà pourquoi encore les rues spacieuses,

les places publiques et les jardins sont des barrières qu'il ne peut franchir sans se détruire. Si l'on me demandait quelle est sa nature, je répondrais que probablement il tient quelque chose du mucus animal, et que l'eau le dissout facilement. C'est pourquoi de grandes lotions d'eau suffisent pour en purger les surfaces sur lesquelles il est déposé, ainsi que les tissus qu'il a pénétrés. Lorsqu'il est étendu dans ce liquide il perd sa volatilité, et, avec elle, la propriété contagieuse. Je ne crois pas hors de propos de raconter ici quelques sensations que j'ai éprouvées. Tout le temps que j'ai habité Barcelone, j'ai senti une douleur de tête gravative, toutes les fois que je feuilletais le journal de mes observations cliniques, que j'écrivais à l'hôpital. J'attribuais cette souffrance à la fatigue, et à mes nombreuses occupations; mais quand je fus dans les lazarets, le mal de tête me revenait encore lorsque je prenais et que je parcourais ce cahier. Il fallut le purifier; mais la crainte de voir disparaître l'écriture par l'emploi des lotions acides, me fit recourir à l'eau simple; j'y plongeai le journal à plusieurs reprises, et, par ce moyen, je le désinfectai si bien, que depuis lors je l'ai manié sans le moindre inconvénient. Je traitai de même tous les vêtemens que j'avais rapportés de Barcelone, et je crois que par ce moyen ils furent mieux purifiés que par les fumigations.

SECTION IV.

Des circonstances qui favorisent ou qui empêchent l'action de l'élément contagieux.

Il ne suffit pas que j'aie dit de l'élément contagieux, qu'il se présente sous la forme d'un fluide élastique invisible, mais odorant, et qu'il est transmissible auprès des malades, par l'atmosphère qui qui les entoure, par les effets et par l'intermédiaire de l'air. Il importe encore de savoir s'il est susceptible d'incubation comme les virus; à l'aide de quelles conditions il déploie son activité, et quand est-ce qu'il la perd. Quoiqu'il ait été impossible de recueillir à Barcelone, tous les documens qui sont nécessaires pour éclaircir ces questions, je crois cependant devoir m'en occuper pour compléter ce travail, et pour y consigner quelques idées qui m'ont été suggérées par les différentes circonstances dans lesquelles je me suis trouvé.

En conséquence, je vais faire en sorte de déterminer, 1°. ce que pouvaient la position géographique de Barcelone, son climat et la saison pour favoriser les progrès de l'élément contagieux, ou pour les arrêter; 2°. quelle était l'action de ce dernier, relativement au tempérament, à l'âge et au sexe; 3°. ce que l'on doit croire de son incubation;

4°. quelles sont les circonstances qui conservent ce virus contagieux, et celles qui servent à sa destruction.

§ Ier. *De l'influence de la position géographique de Barcelone, du climat et de la saison.*

Si l'on doit ajouter ſoi à tout ce que la plupart des médecins ont écrit sur l'influence du littoral maritime, on devra croire que Barcelone, qui est située au bord de la mer, était dans les conditions les plus favorables au développement de la fièvre jaune. Sans doute il faut ne pas repousser absolument de telles assertions ; mais aussi l'on fera bien de ne pas les adopter trop exclusivement. Ces idées nous sont venues d'Amérique, où, dit-on, on n'a jamais vu la fièvre jaune s'éloigner du rivage à plus de dix lieues. Si l'on y réfléchit bien, on reconnaîtra que, dans ces contrées, les grandes populations se trouvent au bord de la mer, et non point dans l'intérieur des terres, et que, pour transporter l'élément contagieux, il faudrait l'enfermer à dessein avec des effets dans des ballots, des coffres, etc., et le soustraire ainsi à l'action de l'air; or, on ne peut soupçonner personne d'un si coupable dessein. Cependant, le malheur a voulu que des hardes, expédiées des Antilles au Continent américain, y aient communiqué la maladie ; des auteurs dignes de ſoi rapportent ce fait. Mais il est permis d'assu-

rer que tous les objets qui sortent d'une ville actuellement infectée, étant exposés à la ventilation, sont purifiés avant qu'on leur ait fait parcourir un trajet de dix lieues. J'ajouterai qu'en Amérique, les populations qui sont à l'intérieur des terres, logeant moins à l'étroit que celles des villes, il peut arriver, et ceci a été observé, que si un germe de la maladie y parvient par une personne ou par des effets, il ne pourra s'y propager parce que la ventilation le détruit. C'est encore à la ventilation facile que les petites villes, les villages, les maisons de campagne et tous les lieux isolés doivent le précieux avantage de voir la fièvre jaune ne pas y faire de progrès lorsqu'elle y est introduite. Si le littoral maritime, si des eaux infectantes pouvaient donner cette maladie, Venise devrait en être désolée; cependant elle ne l'a jamais éprouvée; mais elle a eu la peste d'Orient, parce que ses relations commerciales la mettaient dans ce cas : elle aurait eu la fièvre jaune, si elle eût commercé avec l'Amérique.

Presque toutes les irruptions de cette maladie en Espagne, et principalement la dernière, ont démenti l'influence du littoral maritime. En 1800, Séville, qui est à dix-huit lieues de la mer, n'en perdit pas moins une grande partie de sa population, qui était aussi considérable que celle de Barcelone; et, en 1821, Méquinenza, qui est en-

core à plus de dix lieues à l'intérieur des terres, a vu la fièvre jaune s'y établir d'une manière affligeante, de même qu'elle s'établirait dans les villes qui sont encore plus éloignées de la mer, si le germe était déposé dans une grande population dont les habitudes domestiques et quelques autres conditions tirées du climat et de la saison en favorisaient le développement.

Aussi je ne balance pas à considérer l'influence du littoral maritime, comme un faible auxiliaire de la fièvre jaune. Si les ports de mer ont souffert de cette maladie plus particulièrement, c'est parce qu'elle y a été introduite par les navires du commerce : mais ce serait une erreur qui pourrait devenir funeste aux populations des grandes villes qui sont à l'intérieur des terres, si on les flattait d'une immunité fondée sur leur éloignement de la mer.

Le climat et la saison pouvaient plus efficacement favoriser le développement de la fièvre jaune dans Barcelone, et donner à cette maladie, une intensité proportionnelle à celle de la chaleur. Aussi, dès les premiers temps de l'épidémie, la température étant plus élevée, on observait des accidens d'une nature plus grave que ceux qu'on remarqua en novembre; aussi encore, les médecins espagnols, qui ouvrirent des cadavres en août, crurent-ils voir les viscères abdominaux dans

un état de gangrène, quand je n'ai rien trouvé de tout cela. Les cardialgies et le vomissement noir étaient moins fréquens en novembre ; cependant la maladie était mortelle, et elle était la même qu'en septembre et en octobre, à la nuance ou à l'intensité près, que la chaleur lui donnait. C'est en effet, dans les pays chauds, que cette maladie s'établit. En Amérique, on l'a vue depuis l'équateur jusques au 40me. ou 45me. degré de latitude-nord, où elle s'est arrêtée comme à Philadelphie. En Europe, elle a été déjà tout près du 44me., comme à Livourne. On l'a observée surtout lorsque le thermomètre de Réaumur marquait au-dessus de 20 degrés ; par conséquent, la saison chaude lui est favorable. On a remarqué aussi qu'elle s'éteint aux approches de l'hiver et qu'elle ne gravit pas les montagnes dont la température ne s'élève pas à quinze degrés, tandis que dans l'épidémie de 1800, en Andalousie, on l'a vue à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer; mais c'était dans la saison chaude, ce qui pouvait favoriser le développement des germes contagieux, n'importe qu'ils fussent dans les plaines, ou bien à une certaine hauteur au dessus du niveau de la mer. Toutes ces données sont le résultat de l'observation, et je crois qu'on peut les considérer comme autant de lois données par la nature pour favoriser ou pour arrêter les effets de ce fléau.

Par conséquent, Barcelone qui est située sous le 41me. degré, est dans les conditions de climat qui favorisent le développement de l'élément contagieux. En outre, les mois de juillet et d'août, furent ceux de l'apparition et du développement de la fièvre jaune dans cette ville, et par conséquent encore, la saison favorisa ses progrès. Aussi le germe y ayant été importé, s'y développa-t-il avec la plus grande facilité. Barcelonette fut son berceau; mais Barcelonette a ses rues tirées au cordeau; l'intérieur des maisons est propre; aucune cause d'infection n'y règne: ce fut donc à l'influence du climat et de la saison que ce faubourg dut le développement du germe funeste que lui apportèrent les bâtimens venus de la Havane. Je ferai remarquer que les deux points extrêmes de l'occupation continentale de la fièvre jaune en Amérique et en Europe, sont Philadelphie et Livourne, villes bâties régulièrement, dont les rues sont spacieuses, qui ne contiennent aucune des causes connues d'infection, et qui, par conséquent, sont exactement dans les mêmes conditions où se trouvait Barcelonette.

Je ne dois pas terminer ces considérations sur l'influence du climat, sans faire remarquer que les anciens habitans eurent à souffrir de la maladie aussi bien que les nouveaux, et que les étrangers qui y étaient depuis peu; qu'elle traita également,

les hommes qui étaient originaires du nord de l'Allemagne, de la Hollande ou de l'Angleterre, et ceux qui étaient venus du Piémont ou de Naples : en outre, qu'il ne fut pas toujours vrai de dire qu'elle épargnait ceux qui l'avaient éprouvée déjà, soit en Espagne, soit en Amérique. Cette observation contraste avec ce que rapportent à cet égard la plupart des médecins qui ont écrit sur la fièvre jaune de l'un et de l'autre continent; mais elle s'accorde aussi avec ce que d'autres assurent, que l'on perd cet avantage lorsqu'on quitte le pays où l'on a subi la maladie.

§ II. *Considérations sur le tempérament, l'âge, le sexe et la profession.*

Le tempérament plus ou moins sanguin ou bilieux, l'âge et le sexe ne furent pas des conditions dans lesquelles on fut plus ou moins attaqué. Il parut d'abord que les hommes dans la vigueur de l'âge et qui étaient brillans de santé ou de force, succombaient plutôt que les enfans et les vieillards; de-là vient qu'on les considéra comme plus aptes à contracter la maladie, et qu'on s'empressa de le consigner dans les relations qu'on en fit. Mais j'ai cru devoir me former d'autres idées sur ce point. S'il est vrai, parlant d'une manière générale, que les hommes vigoureux aient succombé les premiers,

(à cette même époque, on vit mourir des femmes, des enfans et des vieillards en bon nombre), c'est parce qu'ils furent aussi les premiers en rapport avec les sources de la contagion, ceux encore qui par la nature de leurs travaux furent en contact avec les objets qui en contenaient l'élément, qui se trouvèrent dans les lieux publics où se formaient des réunions que l'on sait être très-propres à favoriser la dissémination de cet élément, et que subissant leur maladie dans leurs maisons, au sein de leurs familles, ils la communiquèrent à leurs épouses, aux enfans et aux vieillards que d'autres soins retenaient au logis : aussi, voilà pourquoi ceux-ci furent atteints les derniers. Cette préférence que l'on impute à la maladie, n'est que le résultat d'une succession nécessaire d'événemens; la maladie n'y eut point de part directement. Ainsi les frères Prats furent atteints les premiers, et ensuite leur père; ainsi les matelassiers devancèrent dans la tombe fatale, leurs épouses et leurs enfans auxquels ils avaient communiqué leur maladie; ainsi encore, dans le couvent des *Converties*, la sœur, qui était chargée de la lingerie ayant reçu la contagion de l'extérieur, la communiqua à tout le couvent, tandis qu'à celui de l'*Enseignance*, ce fut la sœur la plus âgée qui succomba la première, parce qu'elle avait été la première aussi à recevoir l'élément contagieux. Il serait facile de se convaincre,

par une foule d'autres circonstances, que la maladie a été introduite dans les familles par un individu, et que c'était toujours par celui qui communiquait avec les foyers de contagion. Or, pour Barcelone, considérée en masse, ce fut le faubourg, à cause de ses communications avec les bâtimens du port; et ensuite la ville à cause de ses communications avec le faubourg. Il en a été de même dans les cas particuliers. Les hommes, que le travail appelait au dehors et dans les lieux suspects de contagion, furent les premiers atteints, et les communications dans l'intérieur des ménages, alors trop fréquentes ou trop intimes, servirent à transmettre la maladie à ceux que l'âge et les infirmités retenaient au domicile. Ainsi, je suis fondé à dire que le tempérament sanguin ne rendit pas plus apte à contracter la fièvre jaune que les autres tempéramens; mais il contribua à donner plus d'intensité aux accidens morbifiques, et à précipiter la marche de la maladie. Je me suis expliqué là-dessus dans la première partie, chapitre troisième. Il en fut de même de l'âge viril; on ne put point le considérer comme une condition qui aidât à contracter la fièvre jaune.

Les raisons que je viens de donner expliquent assez pourquoi la maladie attaqua préférablement les femmes à la fin d'octobre et dans la première quinzaine de novembre. Dans ces derniers temps,

l'hôpital du Séminaire recevait un ou deux hommes, sur dix femmes ; tandis que cette proportion n'avait jamais existé des femmes aux hommes dans les premiers temps de l'épidémie. Aussi, somme totale , est-il mort à peu-près autant de femmes que d'hommes dans cet établissement. Si dans les derniers temps on y comptait plus de femmes malades, c'était parce qu'ayant été appelées à soigner les hommes, elles se trouvaient en second rang, il est vrai, dans la lutte de la maladie contre cette population ; mais aussi elles étaient plus directement exposées à la contagion.

Voilà aussi pourquoi les enfans voisins de l'adolescence et les vieillards, participèrent au malheur public en même temps que les femmes, car ils durent assister celles-ci dans leurs maladies, et si les enfans en bas-âge parurent en être exempts, ce fut probablement encore parce que ne pouvant être d'aucun secours aux malades, ils s'en rapprochaient moins que les adultes.

Toutes ces successions peuvent être interprétées en faveur de la contagion. Aussi serait-il plus conforme à la vérité de dire, que plus on s'est trouvé auprès des malades, plus on a été sujet à le devenir soi-même, sans qu'on ait pu trouver d'immunité dans le tempérament, l'âge ou le sexe. Dans ces circonstances, on touchait de si près au danger, qu'il aurait fallu être dans un état négatif de dis-

position à la maladie pour ne pas en être atteint. Il est à croire qu'il y a eu quelques personnes dans ce cas; je suis persuadé que j'étais de ce nombre, mais elles ont été rares. On en trouve cependant quelques-unes que j'ai mentionnées dans la partie historique, et d'autres qu'on remarque dans la narration des faits.

Sur les professions, il est permis de dire, d'après les faits, que celles qui exposaient le corps à des vicissitudes fréquentes de la température, rendaient plus propres à la maladie. Les boulangers et les forgerons ont péri en très-grand nombre. Cette remarque n'est pas de quelques personnes seulement; mais tout le monde l'avait faite; et cela devait être d'autant plus remarquable qu'on fut un moment dans la crainte de manquer de boulangers pour confectionner le pain nécessaire à la consommation.

§. III. *L'absorption de l'élément contagieux était-elle suivie d'un temps plus au moins long d'incubation?*

Il n'y a rien de bien établi sur ce point. Cependant je crois pouvoir avancer, que plus la colonne d'air qui avait porté le miasme contagieux était courte, plus celui-ci avait d'activité. De là cette autre assertion, que plus on absorbait de molécules conta-

gieuses, plus le développement était rapide. Ainsi, chez le docteur Mazet et le jeune Jouary, qui respirèrent à quelques pouces du foyer de la contagion, l'un, l'haleine du malade, l'autre les gaz contenus dans les intestins d'un cadavre, il n'y eut qu'un intervalle de quelques heures entre l'absorption et la manifestation de la fièvre; et, dans ces deux cas, l'incubation a été semblable à celle des poisons et des venins.

Les effets divers de l'élément contagieux semblent le rapprocher de ceux-ci, plutôt que des virus. Ces derniers ont un temps d'incubation dont on connaît à peu près la durée. Les venins, au contraire, agissent promptement et en raison de la quantité qui en a été absorbée. Les expériences de Fontana sur celui de la vipère, ne laissent point de doute à cet égard. Plus cet habile expérimentateur multipliait les morsures, plus les effets étaient rapides et patens.

Mais les cas où la contagion de la fièvre jaune a été aussi sensible que chez MM. Mazet et Jouary, n'ont pas été nombreux. Le plus souvent elle s'est opérée d'une manière inaperçue, parce que le miasme a été pris à une plus grande distance du malade, ou en moindre quantité; et les effets étant proportionnés à la cause, il a pu y avoir une incubation de deux, de trois, ou de quatre jours. Un coup d'œil général sur l'épidémie, fait voir que

ces cas ont été les plus nombreux. Dans la plupart des observations que j'ai rapportées de contagion successive, on a pu se convaincre que la maladie s'est manifestée deux jours après la mort du malade antérieur; et, en supposant qu'elle eût été contractée un ou deux jours avant la mort, ce qui me paraît probable, on retrouve le temps d'incubation de trois ou quatre jours, que j'ai dit être le plus ordinaire.

On ne peut établir rien de positif sur les morts promptes que l'on assure être survenues au moment de l'absorption du miasme. Celles-ci ne peuvent être citées comme se liant au caractère propre de la maladie. Quelques circonstances inconnues, nées sans doute de l'idiosyncrasie du sujet, auront amené ces accidens extraordinaires; à moins qu'on n'admette que la concentration du miasme en multiplie la force, au point de le rendre égal aux gaz proprement mortels que nous connaissons, tels que le gaz acide carbonique, l'azote, etc., lorsqu'ils sont fort concentrés. Je ne suis pas éloigné de le croire; mais ces cas, qu'on pourrait tenir pour des asphyxies, sont rares; le plus ordinairement il y a une incubation de plusieurs jours.

A cet égard, on peut s'étayer de ce qui a eu lieu hors de Barcelone, car c'est là qu'on a vu les faits plus isolément. Je rappellerai que la veuve Seleric fut malade deux jours après la mort de son

mari, et j'ajouterai que plusieurs des individus qui se rendirent dans les maisons d'observation, emportèrent en eux le germe de la fièvre jaune. Quelques-uns furent malades le jour de leur sortie de la ville, d'autres le lendemain, et quelques-uns au bout de sept ou huit jours. Sur ce point, les notes que m'ont données les médecins de ces maisons sont très-variées, et vont jusqu'à mentionner des incubations de quinze jours. Il n'y eut pas de manifestation après ce terme. Alors, toute absorption, tout germe fut sans effet. Je le crois, et je soutiens même, que c'est accorder beaucoup trop que d'admettre une incubation de quinze jours. Je pense, au contraire, que ces cas de maladie ont été dus à quelque absorption opérée dans la maison d'observation même, en maniant des hardes et des effets mobiliers apportés de la ville. Ceci est d'autant plus probable, que chaque individu se faisait suivre, dans ces maisons, non seulement de ses hardes, mais encore d'un lit complet, et qu'on ne désinfectait rien en entrant. En outre, ceux qui venaient y commencer la quarantaine, étaient confondus avec ceux qui étaient sur le point de la finir. Dès lors, il n'est pas étonnant que quelque germe y ait circulé et qu'il ait été absorbé, ce qui a pu faire croire à une incubation de quinze jours, ce qui me semble passer les bornes du vraisemblable.

§. IV. *Conditions données par la nature des objets, ou par la température des lieux, pour conserver ou détruire l'élément contagieux.*

Les circonstances qui aident à la conservation de cet élément et celles qui servent à sa destruction, me paraissent devoir être les suivantes. L'élément contagieux étant un fluide élastique, s'attache aux surfaces, pénètre les corps poreux et se dissémine dans l'air. Voilà pourquoi les meubles, les linges du lit et les couvertures, les vêtemens qui ont servi à l'usage d'un malade, et l'air qui règne autour de lui s'en imprègnent et le retiennent. Plus il est concentré dans des lieux étroits, et plus il est à craindre; il l'est bien plus encore s'il est enfermé dans une malle ou dans un coffre avec des vêtemens ou des couvertures de lit. Plusieurs faits permettent d'affirmer que, dans cet état de carcération, il acquiert une énergie nouvelle au point d'asphyxier les personnes qui ouvrent ces coffres au bout d'un certain temps dont la durée est indéterminée; j'estime même qu'il s'y conserverait des années entières. Voilà pourquoi il est si facile de le voiturer. Les navires doivent être considérés comme de grands coffres qui le recèlent et le portent à de grandes distances. Les marins, qui sont malades à bord, en remplissent le peu

d'air qui reste dans la cale lorsque le navire est chargé, et le déposent ainsi à la surface des balles ou ballots, et sur toutes les parois qui en sont comme incrustées. Les marchandises qui contiennent beaucoup d'air, comme le coton, la laine et les fourrures, servent plus particulièrement à le retenir et à le voiturer, parce qu'elles s'en imprégnent facilement. Une température froide le paralyse sans le détruire, et la chaleur le dilate et le met en expansion au point de le dissiper complètement à l'air libre.

Dans l'intérieur des villes, cet élément trouve plus d'occasions de s'attacher aux objets pour opérer ensuite la contagion. Non-seulement les effets qui ont servi à l'usage d'un malade, ou qui ont été suspendus dans son appartement, peuvent le receler; mais encore les vêtemens des assistans; et c'est par ceux-ci que la maladie est disséminée sur plusieurs points de la même ville. En Catalogne, les vêtemens ont dû favoriser d'autant plus cette contagion, qu'on ne les nettoie pas. Je ne parle pas seulement de ceux des hommes, mais encore des femmes. Le costume de celles-ci n'admet que des étoffes noires ou de couleur brune, qu'on ne lave jamais. Plus une personne du sexe est décente, moins elle quitte ces couleurs dans toutes les saisons. Mais les habits des marins, mais les manteaux et les fourrures s'imprègnent facilement du miasme contagieux. On doit

aussi se tenir en garde contre les chiens et les chats des maisons qui ont eu des malades ; ces animaux charrient le miasme au moyen du poil qui les recouvre; on en a vu des exemples qu'on ne saurait révoquer en doute. Les maisons qui ont été dépeuplées par la maladie , et dont on a tenu les portes et les fenêtres fermées pendant quelque temps , sont autant de prisons où l'élément contagieux prend des forces nouvelles. Les Barcelonais qui rentrèrent dans leurs habitations au mois de novembre, en éprouvèrent les funestes effets. Il n'y eut pas moins de danger dans les ruelles , les cul-de-sac, les rues étroites et sinueuses , les cours intérieures des maisons, les appartemens au rez-de-chaussée, et dans tous les lieux où l'on ne jouissait pas du bienfait de la ventilation. Il suffisait qu'une colonne d'air chargée du miasme contagieux y fût introduite, pour que, y étant retenue prisonnière, elle donnât la contagion aux individus qui pénétraient dans ces foyers. Tel fut probablement le cas du corps-de-garde de la porte Saint-Antoine, dont j'ai parlé. Plus il y a de malades dans une rue, et plus les miasmes remplissent celle-ci; il arrive même que si elle est étroite et sinueuse , il y a autant de danger à y respirer, que si l'on était dans un lieu étroit auprès d'un malade : ce moyen de contagion a dû être funeste à ceux qui parcouraient de tels quartiers, aussi bien qu'à ceux qui les habitaient. Si j'ai

été bien guidé par l'odeur du miasme particulier à la fièvre jaune, je devrai dire qu'il est plus pesant que l'air, et qu'il se tient dans la couche inférieure de l'atmosphère. Lorsque les malades étaient au premier étage, on n'en trouvait pas moins l'odeur au rez-de-chaussée.

Il est aisé de prévoir, d'après ce qui vient d'être dit, que les circonstances qui servent à la destruction de l'élément contagieux, sont une grande ventilation, l'exposition des effets au grand air, et de grandes lotions d'eau.

Non-seulement la ventilation est avantageuse dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques, etc.; mais encore on en voit la très-grande utilité lorqu'on la considère sous un point de vue plus étendu. Ainsi, l'élément contagieux ne peut frapper le paisible habitant des champs; la misère sous le chaume ne le redoute point; il n'en est pas de même dans les villes, et voilà pourquoi aussi il est plus rare de voir la fièvre jaune se fixer dans les villages, que dans les cités populeuses. Elle a été introduite dans plusieurs petits ports, tant au nord qu'au sud de Barcelone, à quatre, six ou huit lieues de celui-ci; cependant elle n'a pas pu s'y établir; mais Tortose a été moins heureuse. L'avantage dont les petits pays jouissent dans ces circonstances, vient de ce que le plus petit fait y est connu et suivi de près; et que la surveillance des admi-

nistrations y est plus efficace. Cela tient encore à la facilité avec laquelle les germes contagieux se dissipent et se perdent dans les petites populations où les individus sont moins groupés que dans les villes, et où il n'y a ni murs ni remparts qui s'opposent au renouvellement des couches inférieures de l'air atmosphérique. Là, d'ailleurs, l'intérêt particulier ne l'emporte point sur le bien public. Mais à Barcelone, comme autrefois à Livourne, le commerce ne voulant pas interrompre ses opérations, s'obstina, dès le principe, à nier que la maladie fût la fièvre jaune. Voilà pourquoi on ne prit d'abord aucune mesure pour prévenir l'extension du fléau, et qu'on perdit l'occasion de l'étouffer dès son origine. Aussi les désastres s'accrurent-ils chaque jour dans une progression égale à celle d'un nombre que l'on multiplierait successivement par ses multiples. Alors il fallut laisser un libre cours à sa fureur, jusqu'à ce qu'elle fût assouvie, et que le quart des habitans lui eussent payé le funeste tribut.

On détruit l'élément contagieux en exposant les effets mobiliers et les marchandises au grand air, le jour plutôt que la nuit. La chaleur pouvant mettre en expansion le miasme et le volatiliser, servira plus efficacement à le détruire, que la fraîcheur et l'humidité des nuits, qui ont pour effet de le concentrer davantage, et de le fixer dans les corps poreux. Les fumigations de gaz acide muriatique,

l'ustion de la poudre à canon, et quelques autres moyens analogues, ont peut-être une action chimique sur cet élément contagieux; mais cela n'est pas bien prouvé. D'ailleurs, l'imperfection avec laquelle toutes ces opérations se font dans la plupart des cas, doit les rendre suspectes. J'aime mieux de grandes lotions d'eau. Ainsi, beaucoup d'air et beaucoup d'eau, sont les moyens d'éloigner de soi cette funeste contagion; et ces moyens sont à la portée de tout le monde.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus pour le moment; j'y reviendrai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Des moyens de garantir de la contagion les troupes et les habitans des villes.

L'étude de la fièvre jaune de Barcelone a dû conduire à la connaissance des moyens que l'on doit employer pour se garantir de ce fléau. Mais avant d'en parler, il faut que je dise un mot sur la manière de constater la présence de la maladie; c'est un point de fait qu'il faut éclaircir avant tout. Le moyen d'y parvenir sera l'objet de la première section de ce chapitre; j'exposerai ensuite ce qui concerne les personnes, les objets et les localités; après quoi, j'indiquerai les mesures

sanitaires que l'on doit prendre et l'usage que l'on doit faire de la force armée.

SECTION PREMIÈRE.

Constater l'existence de la fièvre jaune.

Avant de rien entreprendre, et pour ne pas répandre inutilement l'alarme, il faut s'assurer si l'on a affaire à la fièvre jaune; voilà le point important et sur lequel on peut commettre les erreurs les plus funestes. Barcelone a dû son malheur à l'indécision des médecins, et l'indécision de ceux-ci venait de ce qu'ils ne savaient pas quels sont les signes auxquels on doit reconnaître la fièvre jaune. Presque tout les pays d'Europe où cette maladie abordera seront dans le même cas : les médecins qui la verront pour la première fois auront beaucoup de peine à se prononcer. Leur position est des plus difficiles; des mesures extrêmes vont suivre l'énoncé de leur opinion si elle est affirmative; l'existence d'une population entière est menacée, si elle est négative; on les presse de décider lorsqu'ils doutent encore, et ils doivent juger une question dont ils ignorent presque toujours les antécédens. A cet égard, je me citerai pour preuve de ce que j'avance. Avant d'aller à Barcelone, j'avais lu et mis à contribu-

tion presque tous les ouvrages qui ont été publiés sur cette maladie, tant en Europe, qu'en Amérique ; mes écrits le prouvent peut-être, et je croyais pouvoir me compter parmi les médecins qui connaissent assez bien la fièvre jaune. J'étais dans l'erreur ; elle me parut bien différente de ce que j'en pensais, et ce fut à l'ouverture des cadavres seulement, que je fus redevable de la première notion exacte sur ce qui la caractérise.

Aussi, lorsque l'éveil sera donné à l'autorité sur la présence de la fièvre jaune dans un pays quelconque, on devra s'en assurer par les moyens les plus prompts, les plus efficaces et avec une certaine discrétion. Le premier bruit vient toujours de ce que un ou plusieurs individus sont morts d'une maladie extraordinaire. Au lieu d'attendre de nouveaux cas de cette maladie, il faut faire procéder à l'ouverture de ces premiers cadavres. Je voudrais que ce droit, qui est trop exclusivement réservé aux familles, fût donné aux autorités, particulièrement dans les pays maritimes, depuis l'équateur jusques au 50me degré de latitude. C'est par l'ouverture des cadavres que l'on trouvera la preuve de l'existence de la fièvre jaune ; car la plupart des symptômes avant la mort sont incertains. Ainsi, par exemple, si, sur la foi des auteurs et sur le dicton général, on attendait que la peau fût jaune, pour prononcer que c'est là réellement

la fièvre jaune, on s'exposerait à commettre une erreur grave, puisqu'il est vrai que beaucoup de sujets meurent de cette maladie sans que leur peau ait cette couleur. Il en serait de même de ce qu'on nomme le vomissement noir, parce que, ainsi que je l'ai fait remarquer dans la première partie, ce symptôme n'est pas constant : je ne parlerai point des autres symptômes qui sont encore moins caractéristiques que les deux premiers. Une seule chose a paru positive et constante dans la fièvre jaune de Barcelone, c'est la matière noire dans l'estomac et dans les intestins ; il doit en être de même dans toutes les autres épidémies de cette nature, parce qu'il a été bien démontré que celle de Barcelone ne différait point de celles qu'on a déjà observées en Europe et en Amérique. Par conséquent, le premier soin doit être de s'assurer de l'existence de cette matière dans les cadavres. Alors, joignant à cette donnée les renseignemens que peuvent fournir l'historique et les symptômes qui appartiennent à ces cas particuliers, on pourra décider si la maladie est réellement la fièvre jaune.

SECTION II.

Des moyens qui concernent les personnes.

Cette section est toute du domaine de l'hygiène ;

la meilleure division que je puisse en faire, sera d'examiner les modifications que l'homme éprouve 1°. des passions, 2°. du régime diététique, 3°. de l'air. Je ne veux parler que des personnes qui sont dans l'enceinte des cordons sanitaires : celles qui sont au dehors doivent s'en rapporter à la sagesse des administrations. Elles n'ont rien à craindre de la transmission de la maladie par l'air ou par les vents, lors même qu'ils viendraient directement d'un pays où la fièvre jaune règne; mais celles qui peuvent quitter les lieux qui en sont affligés, doivent le faire promptement. Une maison de campagne est le refuge le plus sûr lors même qu'elle ne serait qu'à une petite distance de la ville.

§ I. *Des Passions.*

Dans toutes les circonstances de sa vie, l'homme existe moralement et physiquement, et l'on doit le considérer ainsi à propos de la fièvre jaune. Lorsque dans la première partie, chapitre 3me, j'ai traité de la part du système nerveux à la production des principaux phénomènes de la maladie, j'ai évité de parler de l'influence du moral sur le physique, parce qu'alors il ne s'agissait que d'une action matérielle sur les nerfs, et de leur réaction actuelle et en quelque sorte mécanique sur le reste de l'économie. Maintenant je dois examiner ce

qu'ils peuvent comme cause prédisposante en tant qu'ils sont le siége et les instrumens de l'entendement.

Le tableau d'une ville en proie à la fièvre jaune se compose de tant de scènes de douleur ; la précipitation avec laquelle la population descend au tombeau est si effrayante, qu'il faudrait être bien insensible pour ne pas en être vivement touché. Mais ce n'est pas seulement la perte de ses proches et de ses amis qui attriste l'homme dans cette occurrence. C'est un motif plus pressant, ce sont des idées plus affligeantes, en un mot, c'est la crainte de partager bientôt le sort de tant d'infortunés. L'amour de soi l'emporte sur toutes les considérations ; les parens, les amis, les dons de la fortune ne sont plus rien ; la mort frappe chaque jour un grand nombre de têtes, et chacun se croit à la veille de recevoir le coup fatal. Cette crainte persécute sans cesse, et si chaque jour d'existence est compté comme un larcin fait à la mort, chaque jour aussi fait voir plus d'une illusion déjouée. Tel qui se promettait d'échapper au fléau, frappé déjà, n'a plus que quelques jours à vivre ; et dans une incertitude inquiétante, il attend et il redoute ce vomissement fatal qui doit lui présager son heure dernière. L'agent de terreur et de mort qui s'exerce impitoyablement sur toutes les classes du peuple, se cache à tous les regards

et n'est comparable qu'à la volonté ténébreuse et fantastique d'un tyran sanguinaire qui se joue de la vie des hommes, et qui ne garantit pas plus l'existence à ceux qu'il caresse, qu'il ne marque le terme de ceux qui n'ont rien à attendre que de sa cruauté.

Ainsi, dans les temps où règne la fièvre jaune, la crainte s'empare de tous les cœurs. Ce tourment continuel de l'esprit change et altère toutes les fonctions: la digestion particulièrement en est troublée; la circulation du sang en est dérangée; le sommeil plus rare ne rétablit point les forces, et toute la machine tend vers l'anéantissement, pendant qu'un érétisme nerveux prend chaque jour plus d'empire sur toute l'organisation. Les mouvemens volontaires en sont modifiés; il y a une grande disposition aux spasmes, aux convulsions partielles ou générales; on devient impatient, morose, inquiet; on voit le danger partout; les jouissances n'offrent aucun attrait; les vues d'ambition et de fortune sont loin de l'esprit; l'impérieux désir de vivre absorbe toutes les idées, et la crainte de la mort remplit tous les momens.

Dans cette position, l'homme ne saurait échapper à la maladie si le germe lui en est donné. Tout est prêt pour recevoir un hôte aussi funeste; tout secondera ses entreprises; la vie est ébranlée et à d emi détruite dans toutes les parties; l'harmonie des

fonctions, qui est le faisceau vital, n'existe plus; il n'y a ni entente ni concert entre les organes; et, dans cet état de division des forces, la maladie ne peut manquer d'obtenir son triomphe.

C'est pourquoi un moyen assuré de la braver, est de ne pas la craindre. Mais tous les hommes ne peuvent pas obtenir sur eux cet ascendant. Aussi serait-il bon de leur procurer quelques travaux ou des distractions capables de détourner leur attention de l'objet qui entretient leurs tristes pensées. Pour le soldat, des jeux et un exercice modéré et en plein air, hors les heures de la chaleur, sera convenable; ou bien quelques travaux peu pénibles, comme ceux des fortifications dans des lieux non marécageux, en ayant soin que, pour prix de ces travaux, il reçoive une petite augmentation de paye. Pour les citadins, il convient, si l'on a établi un cordon autour de la ville, de leur donner un grand espace à parcourir dans la campagne, afin qu'ils puissent s'y répandre en se promenant. Ils doivent y trouver des objets de distraction et des jeux; mais toujours en plein air. Le village de Gracia, qui est à demi-lieue de Barcelone, était visité, tous les jours après midi, par un grand nombre d'habitans de la ville. On y mangeait et buvait dans les rues et sur la place publique. La gaieté y régnait. On eût cru être aux guinguettes des environs de Paris; et à la nuit, tous ces pro-

meneurs rentraient en ville d'un ton bruyant et même joyeux. On se pressait aux portes de la ville, tant l'affluence était considérable.

Pour ne pas donner trop d'étendue à ce paragraphe, en examinant l'effet des différentes passions, ce que personne ne révoque en doute, je me bornerai à dire que la crainte, par la concentration qu'elle opère des mouvemens sur l'épigastre, et la lenteur qu'elle impose aux battemens du cœur, introduit dans le système une disposition favorable à la fièvre jaune, et qu'il en est de même de toutes les passions attristantes; que la colère, en donnant trop d'expansion au système vasculaire et trop d'impétuosité au sang, trouble l'harmonie des fonctions, et que par-là elle ouvre une porte favorable à l'admission du délétère; que les excès dans les plaisirs vénériens conduisent au même résultat; et que, pour être à l'abri de la fièvre jaune du côté du moral, il faudrait être dans une apathie complète.

§. II. *Règles diététiques à suivre.*

La membrane muqueuse étant le siége de la maladie, et la première période de celle-ci étant marquée par une sorte d'irritation, on devra éviter tout ce qui peut introduire la disposition à cette irritation. Je crois que ce qui caractérise le mieux

cette disposition, est une sensibilité non naturelle, ou un état douloureux de la région épigastrique. Il est connu de tous les hommes de l'art, que l'on peut jouir d'une santé en apparence bonne alors même que cette région est sensible et douloureuse au toucher; les digestions se font, mais non point sans quelque peine. Les hommes qui sont adonnés aux boissons spiritueuses et qui font usage d'alimens très-épicés, sont habituellement dans cet état. Mais c'est là précisément ce qui indique la disposition aux maladies. C'est une irritation lente de l'estomac, tandis que, pour être dans l'état de santé, ce viscère devrait n'avoir d'autre sensibilité que celle que donne le besoin d'alimens. Dans tous les temps, si l'épigastre est sensible et douloureux, il y a un commencement de maladie, ou du moins une grande disposition à contracter celles qui se présenteront. Or, comme, ainsi qu'il a été dit, la modification particulière de la membrane muqueuse gastrique est le désordre physiologique le plus apparent dans la fièvre jaune, il importe de prévenir de longue main ce même désordre sans lequel, probablement, l'absorption du délétère ne serait suivie d'aucun fâcheux résultat.

Il faut donc mettre le corps en état de défense lorsque la fièvre jaune règne dans le pays qu'on habite, et comme c'est principalement l'estomac où elle fixe son siége, c'est aussi celui-ci qu'il faut

entretenir en bon état. Ce que je dis de ce viscère peut s'appliquer aux intestins.

A cet effet, on doit être en garde contre les idées du vulgaire qui, *pour chasser le mauvais air*, ou *pour soutenir les forces*, etc., se nourrit d'alimens épicés, prend de l'ail, du vin généreux, et des boissons spiritueuses. J'estime que ceux qui vivent de la sorte, travaillent directement à leur perte. J'ai observé un tout autre régime, c'est ce qu'on a pu voir dans la relation de mon voyage; et je crois être arrivé par-là, à prévenir toute disposition à la maladie. Je dois en être d'autant plus persuadé, que personne, à Barcelone, n'a bravé la contagion plus que moi.

Au résumé, il faut que le régime que l'on s'impose pendant le règne de la fièvre jaune, soit le mieux adapté au tempérament de l'individu; et chacun, sur ce point, en sait autant que son médecin. Personne n'ignore ce qui lui cause de pénibles digestions; c'est là ce qu'on doit éviter. L'estomac délicat veut une nourriture légère; le tempérament sanguin, des alimens peu substantiels; le bilieux, un régime tempérant; il n'en est pas de même du lymphatique. En un mot, pour être en garde contre la fièvre jaune, il faut éviter d'imprimer à la machine vivante, une action qui tendrait tant soit peu à troubler la régularité des mouvemens qui entretiennent la vie. Les excès de boire et de manger

sont aussi funestes que les passions excessives. S'il faut être apathique quant à celles-ci, il faut être très-retenu et très-uniforme dans tout ce qui est du domaine de la diététique.

Je ne propose aucun changement au régime du soldat à la caserne ; il est le plus convenable qu'on puisse trouver ; il est suffisant sans être excessif ; et, comme il n'admet pas le vin, je conseille d'y joindre un peu de celui-ci, ou une ration d'eau-de-vie étendue dans quatre fois autant d'eau, dont on ferait la distribution le matin avant d'aller à l'exercice, ou bien aux travaux.

§ III. *De l'air.*

Cet aliment continuel que la nature a réparti dans tous les lieux pour suffire à l'immense consommation qui s'en fait, a des qualités différentes selon certaines circonstances. Les assertions des physiciens sur son uniformité dans tous les lieux et à toutes les hauteurs, ne doivent pas être prises à la lettre. Probablement les instrumens qui ont été employés pour l'examiner, n'avaient pas la précision nécessaire pour en apprécier toutes les conditions. Il est probable que s'il faut un certain degré de chaleur pour que le germe de la fièvre jaune se développe, il est nécessaire aussi que certaines qualités de l'air y concourent, soit directement, soit en donnant

aux habitans, ce que nous nommons la disposition. Ainsi, lorsque la fièvre jaune règne dans le pays qu'on habite ou dans les environs, on doit rechercher des lieux où règne un air pur, et y fixer son séjour. Tel fut le motif qui me porta à habiter la maison du jardin de Botanique de Barcelone. Cette mesure n'était pas dictée par la crainte, puisque j'allais à l'hôpital du Séminaire deux fois le jour; que je parcourais la ville; que j'ai visité le port et Barcelonette, et tous les lieux où ma mission exigeait ma présence. Mais j'estimais que je devais passer en bon air, les heures du travail de cabinet et celles que je consacrais au sommeil, afin que les poumons pussent se dédommager alors des fâcheuses impressions qu'ils avaient reçues en ville ou à l'hôpital. Il y avait compensation du bon et du mauvais air, parce que je passais, pour le moins, autant de temps au jardin de Botanique, que je considérais comme très-sain, quoiqu'il fût dans l'intérieur de la ville, que dans les autres lieux, que je pouvais croire remplis d'un air plus ou moins imprégné des germes de la maladie.

J'étais d'autant plus persuadé de la justesse de ce calcul, que je ne voulus pas habiter une autre maison, à l'entrée de la rue Saint-Paul, près de la Remble, que mit à ma disposition, un de mes amis, M. Sambola, qui s'était retiré à la campagne avec sa famille. Cette maison n'avait pas eu de ma-

lades, et n'en eut aucun pendant mon séjour. M. Sambola y avait laissé une parente fort âgée, et trois domestiques. J'y aurais trouvé toutes les commodités de la vie; mais je préférai habiter le jardin de Botanique, où je n'avais qu'un mauvais lit de sangles.

Il faut donc que les personnes qui ne peuvent quitter une ville où règne la fièvre jaune, tâchent du moins, d'habiter un lieu sain; et comme toutes ne peuvent pas se mettre dans de vastes jardins, elles pourront du moins habiter les parties les plus élevées de leurs maisons. Le grenier sera toujours préférable au rez-de-chaussée. Mais, toute maison où il y a des malades, doit être suspecte, et même celles qui sont contiguës, ou en face, dans les rues étroites, parce que le miasme contagieux qui ne s'est pas étendu dans un grand espace, conserve sa funeste propriété. Alors il faut quitter ces lieux.

La réunion de plusieurs personnes dans un appartement étroit et fermé, peut être funeste en ceci, que si l'une d'elles a été tout auprès d'un malade, ses vêtemens ont pu s'imprégner du miasme qui régnait dans l'appartement de celui-ci : alors, ce miasme, qui tend d'autant plus à s'élancer dans l'air, qu'il y est sollicité par la chaleur du corps qui pénètre les vêtemens, peut être communiqué aux personnes de la réunion. Voilà pourquoi il convient de se voir en plein air, plutôt que dans les mai-

sons ; et voilà encore ce qui sert à expliquer pourquoi dans les villages qui étaient dans l'enceinte du cordon, la maladie ne s'y est pas communiquée, quoiqu'il y eût journellement beaucoup d'habitans de Barcelone. Mais on ne recevait pas ces derniers dans les maisons ; ils étaient suspects ; on leur donnait à boire et à manger au-dehors, en sorte que les miasmes que leurs vêtemens pouvaient contenir, se dissipaient dans un grand volume d'air, et devenaient inactifs. D'ailleurs, le trajet de la ville au village, avait fourni une ventilation suffisante pour perdre ces mêmes miasmes dans la campagne ; et je ne serais pas éloigné de croire que les personnes qui avaient passé ainsi demi-journée hors de la ville, ne pussent être considérées comme désinfectées.

Cependant il faut que quelqu'un s'approche des malades pour les servir ou pour d'autres motifs. Les ministres de la religion, les médecins et les chirurgiens, les notaires et les servans sont dans ce cas : toutes ces personnes doivent éviter de rester trop long-temps auprès des malades, que je considère ici comme placés dans les lazarets, où l'on s'applique ordinairement à établir des courans d'air pour opérer la dispersion des miasmes contagieux. Ces mêmes personnes éviteront surtout de respirer la colonne d'air qui sort par la respiration ou lors des éructations et des vomis-

semens. Elles seront vêtues d'habits imperméables à l'air, non seulement pour leur propre sûreté, mais encore, afin d'éviter de transporter le délétère auprès des personnes qui jouissent d'une bonne santé.

On doit entretenir une ventilation continuelle dans les lieux où l'on a réuni des malades, ainsi que dans les habitations particulières. J'ai peu de confiance dans les fumigations quelles qu'elles soient; je crois même que toutes celles qui tendent à raréfier l'air ou à le désoxygéner, font plus de mal que de bien; il en est de même des brasiers que l'on met quelquefois dans les appartemens.

Si les casernes sont à l'intérieur des villes, on devra en retirer la troupe et la faire camper, ou la mettre dans d'autres quartiers qui reçoivent l'air de la campagne ou des promenades, et, autant que possible, faire en sorte que les soldats n'aient de relations avec les habitans, qu'en plein air.

SECTION III.

Des moyens qui concernent les objets.

Tout doit être suspect dans les lieux où règne la fièvre jaune, mais plus particulièrement les objets qui ont été placés auprès des malades, ou qui ont servi à leur usage; et ces objets, à raison

de leur nature, sont plus à craindre les uns que les autres. Plus ils sont poreux, et plus ils doivent s'imprégner du miasme contagieux; tandis que ceux qui présentent une surface imperméable, sont beaucoup moins à craindre.

Aussi, est-il à propos d'éloigner des malades soit dans les lazarets, soit dans les maisons, tous les objets dont ils n'ont pas absolument besoin, de détendre les rideaux et les tapisseries, et d'entretenir continuellement un courant d'air frais.

Je ne pense pas que les fumigations à la Guiton-Morveau, ni celles d'acide que les Anglais ont tant vantées, parviennent à détruire l'élément de la contagion dans les tissus, ni même sur les surfaces. Mais un moyen simple de purification, est de plonger à l'eau tout ce qui en est susceptible et de laver également toutes les surfaces; l'eau est le meilleur dissolvant de cet élément contagieux, et tout le monde peut y recourir à peu de frais. On doit laver à grande eau et ensuite exposer à l'air; celui-ci est encore un bon moyen de désinfection, et je répéterai ici, ce que j'ai dit déjà, que l'exposition des objets au soleil, doit être plus convenable que celle au sérénage, parce que la chaleur a la propriété de mettre le miasme en expansion partout où elle le rencontre, et parce que celui-ci perd d'autant plus de sa force, qu'il est plus divisé dans l'air. Le lieu où l'on fait sécher les

objets ne peut être un appartement, ni le voisinage de tout autre endroit suspect de contagion.

Les objets dont l'épaisseur peut être un obstacle à la désinfection, comme les matelas, les couvertures piquées, etc., seront d'abord plongés dans l'eau et décousus tout mouillés, ou lorsqu'ils seront encore immergés dans l'eau. Par ce moyen, les miasmes ne pourront pas s'élever dans l'air, ni frapper les personnes qui seront employées à ces travaux. Les lits de plume ne pouvant subir l'opération du lavage, ni tout autre moyen de désinfection, devront être brûlés ; il en sera de même de la paille des paillasses et de tous les objets qui ne pourraient pas supporter les lotions d'eau.

SECTION IV.

Des localités.

Le miasme contagieux ayant paru être plus pésant que l'air, il convient de ne pas habiter les appartemens bas et humides ; il faut éviter les rues étroites, les culs-de-sac et tous les lieux où l'air ne circule pas librement. Les églises doivent être d'autant plus suspectes, que la voûte en est plus élevée; parce que l'air y étant partagé, comme dans tous les lieux où il est retenu captif, en divers étages, selon ses diverses qualités, l'étage

inférieur qui contient les parties les plus denses s'élevant à une hauteur proportionnée à celle des autres couches, va jusqu'au dessus de la stature humaine. Dans cet étage inférieur se trouve aussi probablement l'élément contagieux, qui, dans les villes où la maladie est devenue générale, fait partie constituante de l'atmosphère dans plusieurs lieux, ou du moins il forme des atmosphères limitées et partielles; en sorte que les individus s'y trouvent plongés en entier. Aussi ferait-on sagement de fermer les églises dans les temps d'épidémie, et si l'on ne peut imposer ce sacrifice à la piété des fidèles, il faut au moins éviter de les y réunir en grand nombre. Barcelone éprouva les funestes effets de ces réunions, lors de la procession générale, que l'on fit dès les premiers jours d'octobre.

On doit en user de même dans tous les lieux où le besoin réunit un certain nombre de personnes comme dans les maisons communes, dans les hôpitaux, les maisons de charité, etc. On doit s'appliquer à entretenir partout une ventilation continuelle, purger les lieux voisins comme les rues adjacentes, les cours, etc., de tout ce qui pourrait vicier l'air; et, dans toutes les circonstances, éviter les réunions nombreuses, les assemblées du peuple et les scènes publiques qui attirent la foule et le concours des spectateurs.

Les lieux de réunion ordinaire, dont on peut se

passer, comme les salles de spectacle, les cafés, les cabarets, etc., doivent être fermés. La vente des objets nécessaires à la vie, doit être faite en plein air et avec les précautions que j'indiquerai plus tard. La distribution des vivres devra être l'objet d'une attention particulière quand à la réunion des personnes, d'autant que les vêtemens des indigens sont les plus propres à recéler le miasme.

Une police sévère doit veiller à la propreté des rues, et à la désinfection des maisons suspectes : il sera question de tout cela dans la section suivante.

SECTION V.

Des mesures sanitaires.

On ne doit pas s'effrayer de l'apparition de la fièvre jaune dans une ville. Cette maladie fait peu de ravages pendant la première quinzaine; mais il faut prendre des mesures sévères pour la détruire dès son origine. Aussitôt une maison doit être érigée en lazaret hors des murs; et tout individu atteint doit y être transporté de suite. Cette mesure sera sage; mais elle pourrait bien ne pas suffire toujours. En même temps, on tiendra, dans une maison d'observation, toutes les personnes qui auront communiqué avec les malades; on fera enlever leurs effets pour les désinfecter, et l'on pu-

rifiera la maison; ceci encore est fort bien entendu; mais il y de graves inconvéniens à craindre de l'exécution de ces mesures. Il arrivera ici, que l'on fera trop, et là qu'on ne fera pas assez; c'est-à dire que les considérations envers les uns et les opinions diverses des médecins, feront suspendre ou attermoyer les mesures sévères que l'on doit prendre dans ces occasions; ou bien, que tous les individus qui sont atteints de diverses maladies, étant taxés d'avoir la fièvre jaune, seront mal à propos, et à leur grand détriment, confondus dans les lazarets avec ceux qui ont réellement cette maladie.

L'observation de l'épidémie de Barcelone m'a donné d'autres idées là-dessus. Les principales, sur lesquelles je me fonde, sont : que la maladie, à sa première période, ne peut être contagieuse; d'où il suivra qu'on pourra, avec moins d'inconvéniens qu'on ne pense, s'occuper de la translation des malades. Je me fonde encore sur ce ce que l'air dissipe le miasme contagieux et que l'eau le détruit. Aussi, après avoir réuni ce que veut la santé publique avec les dépenses et les moyens d'exécution, sans perdre de vue l'intérêt individuel, j'ai cru devoir m'arrêter aux dispositions suivantes; elles concerneront, 1°. les premiers temps de l'épidémie; 2°. les lazarets; 3°. le baraquement et l'isolement; 4°. la police de la ville; 5°. l'esprit

des administrations ; 6°. les quarantaines à faire dans les maisons d'observation.

§ I. *Mesures à prendre dès les premiers temps de la maladie.*

On établira un cordon de troupes autour la ville, à la distance de demi-lieue, ou d'une lieue.

On favorisera l'émigration autant que possible, sous les conditions suivantes :

On doit établir, pour règle générale, que les personnes, comme les effets, ne peuvent sortir du cordon sans avoir été plongés dans l'eau.

Les personnes qui n'auront pas eu de malades dans leurs maisons, et qui désireront partir sans emporter des hardes autres que celles dont elles seront vêtues, pourront sortir immédiatement pendant les quinze premiers jours, mais après avoir été plongées dans l'eau ainsi que leurs vêtemens.

Celles qui voudront emporter des hardes, seront mises dans une maison d'observation où les hardes seront lavées et séchées au grand air, après quoi on leur permettra de continuer leur route.

Passé la première quinzaine, les personnes qui voudraient sortir de l'enceinte du cordon devraient être soumises à une observation de dix jours au moins, et leurs effets lavés à grande eau.

Si, comme il arrivera en Europe dans la plupart

des apparitions de la fièvre jaune, le lieu où elle se manifeste est un port de mer, on devra soupçonner les navires d'avoir introduit la maladie, et l'on cherchera à s'en assurer.

Si telle est, en effet, son origine, on videra les bâtimens, on les submergera, on séparera les marins d'avec les habitans et on ne les rendra à leurs navires qu'après avoir purifié leurs vêtemens avec un soin tout particulier, car ils sont de nature à retenir long-tems les miasmes.

§. II. *Des Lazarets.*

On devra établir un lazaret pour les malades, et des maisons d'observation pour les personnes suspectes.

Ces moyens suffiront aux premiers besoins. Mais si l'on n'a pas arrêté la maladie dans la première ou la seconde quinzaine, il faudra recourir à d'autres mesures, parce qu'alors les malades seront nombreux.

On prendra pour le service public, un village situé dans l'enceinte du cordon. On en enverra les habitans dans un autre village.

A défaut de village, on prendra les maisons de campagne et les fermes.

Le village réservé pour le service public, sera dit Hôpital.

On le divisera en quatre quartiers qui auront des destinations spéciales, savoir : le n°. 1er. pour l'observation ; le n°. 2, pour les maladies en général ; le n°. 3, pour la fièvre jaune confirmée ; le n°. 4, pour les convalescens. Les fermes et les maisons de campagne se prêteront bien à cette division. Mais le service y souffrira peut-être à cause de l'éloignement des quartiers.

Le voisinage d'une rivière serait à rechercher pour faciliter la désinfection.

Tous les habitans de la ville, qui seraient atteints de fièvre, seraient conduits au Village-Hôpital.

Les médecins de cet hôpital détermineraient le quartier où le malade devrait être placé. Celui-ci devrait ignorer, autant que possible, quelle est la destination de chacun de ces quartiers. La connaissance de cette destination devrait être réservée exclusivement aux personnes employées à l'hôpital.

Attendu qu'il n'est pas probable que la fièvre jaune soit contagieuse dans la première période, on pourrait mettre la plupart des malades au n°. 1er. et au n°. 2, pour observer leurs maladies.

Lorsque, dans ces quartiers, ils montreraient les signes de la deuxième période, on les ferait passer, avec leurs lits, au quartier n°. 3.

Lorsque, dans ce dernier quartier, la maladie se serait terminée par la convalescence ou par la mort, les effets seraient nettoyés avec le plus grand

soin et sous la surveillance la plus active; après quoi l'on pourrait s'en servir de nouveau dans les quartiers n°s. 1 et 2.

On enverrait au n°. 4 les hommes qui auraient échappé à la maladie. Ils n'emporteraient aucun des effets dont ils se seraient servis au n°. 3, qu'après le lavage complet et après avoir été lavés eux-mêmes sans en omettre les cheveux.

Lorsque leur convalescence serait terminée dans le quartier n°. 4, ils pourraient rentrer en ville ou sortir du cordon.

Un hôpital organisé de la sorte serait avantageux sous plusieurs rapports; mais il le serait surtout, en ce qu'il diminuerait les chances de la contagion, les malades n'étant pas traités en ville, et n'étant pas entourés de leurs parens, de leurs amis et même de ceux qui, avec la bonne volonté de ne pas les voir, cèdent encore aux convenances et à la civilité.

Deux classes de servans seraient attachés au Village-Hôpital; les uns pour les malades, chaque quartier aurait les siens exclusivement; les autres pour emporter les morts, et pour laver les objets infectés.

Le régime intérieur de l'hôpital serait soumis à un réglement qui serait donné par les administrations locales.

Il y aurait un ou plusieurs notaires attachés au Village-Hôpital.

On y joindrait tout ce qui serait nécessaire pour assurer les secours médicaux et religieux.

Les administrateurs et les employés de l'hôpital ne communiqueraient point avec la ville ; il y aurait un cordon sanitaire autour du Village-Hôpital.

Chaque quartier pourrait être subdivisé non-seulement à raison des sexes, mais encore on pourrait y faire deux ou trois classes de malades selon leurs facultés.

Il arrive que le riche ne veut pas aller aux lazarets, parce qu'il y est confondu avec le pauvre. Il fera moins de façons lorsqu'on l'y traitera avec quelque distinction. Les différentes maisons dont un village se compose, permettent de faire ces distinctions sans que personne s'en offense. Elles isolent les maladies dangereuses, et diminuent les chances de la contagion. Il n'y aura ni chiens ni chats dans le Village-Hôpital.

Les lits de l'hôpital devraient être uniformes quant au bois. Ce seraient deux traiteaux et trois ou quatre planches.

Chaque malade pourrait apporter de la ville une paillasse, un matelas, une ou deux couvertures, des draps et un traversin.

Ces effets seraient perdus pour la famille si le

malade venait à mourir. L'administration de l'hôpital les brûlerait ou les purifierait comme elle l'entendrait

Si le malade était rendu à la santé, ses effets lui seraient restitués après qu'ils auraient été purifiés.

Les malades qui n'apporteraient pas de fourniture de lit, en recevraient une de l'hôpital, mais sans matelas.

§. III. *Du baraquement et de l'isolement.*

Le baraquement hors des murs est un moyen efficace pour soustraire beaucoup de personnes à la contagion. Il dissémine la population sur une grande surface et diminue celle de la ville. C'est ce qu'on doit rechercher.

Ordinairement les objets propres à faire des baraques manquent, et l'on perd à se les procurer un temps infini. En attendant ces objets, on peut se rendre aux champs avec un tonneau et, comme le cynique Diogène, y vivre séparé de la corruption de la ville. Un grand coffre, tel qu'on en trouve dans les maisons anciennes, serait encore une habitation précieuse; cela me rappelle les fourgons de campagne dans lesquels j'ai passé plus d'une nuit, ainsi que mon char-à-banc recouvert qui m'a si bien servi dans la campagne de Russie. Les ha-

bitudes des peuples nomades sont celles qui conviennent le mieux dans les temps de fièvre jaune.

Comme la vie animale impose des besoins pressans, les administrations devraient aviser aux moyens économiques pour faire vivre du même ordinaire des groupes de cinquante ou de cent habitans des champs; elles assigneraient des lieux où l'on se grouperait ainsi; et chaque lieu pourrait avoir un ordinaire d'un prix différent, à peu près comme les restaurateurs à prix fixe de Paris; de la sorte chacun irait habiter le lieu qui conviendrait à ses facultés.

L'isolement est un moyen sûr de se préserver de la maladie. Les couvens de femmes, la maison de charité, l'habitation que j'avais au jardin de Botanique, la citadelle, les barques des pêcheurs, celles qui reçurent d'autres familles et plusieurs maisons particulières qu'il serait trop long de citer, ont dû à ce moyen d'être à l'abri de la maladie qui régnait tout autour de ces lieux. Ainsi, l'isolement est efficace au milieu de la contagion; mais il le sera bien plus encore hors des murs de la ville. Aussi, une habitation aux champs, ne fut-elle qu'à un quart de lieue du foyer de la contagion, sera-t-elle un asile sûr, pourvu qu'on n'y reçoive point des personnes ou des objets suspects. La sécurité que l'on trouve dans un tel séjour est prouvée par ce qui a été dit et qui me paraît assez constaté, que le mias-

me contagieux qui, de sa nature, est miscible à l'air, s'affaiblit d'autant plus qu'il s'étend davantage dans celui-ci, et qu'il finit par se détruire. Pour cela il suffit qu'il parcoure un espace de quelques toises. Aussi les maisons de campagne et les villages de l'enceinte du cordon, quoique renfermant beaucoup d'habitans, ont-ils été épargnés. La fièvre jaune s'y est montrée de loin en loin; ces cas ont été extrêmement rares, et l'on assure qu'ils ne se multiplièrent point par la contagion, excepté deux ou trois. J'en ai rapporté un tiré du village de Sans.

§. IV. *De la police de la ville.*

Trois classes de servans seraient attachés au service sanitaire de la ville. Les uns conduiraient sur des voitures ou des brancards, les malades à l'hôpital; les autres seraient chargés de purifier les maisons et d'entretenir la propreté des rues; les troisièmes auraient à purifier les effets qui devraient être lavés : ils seraient habillés de toile et auraient un signe distinctif.

Nul malade atteint nouvellement de fièvre, quelle que fut sa maladie, ne pourrait se faire traiter en ville : il devrait être porté au Village-Hôpital.

Il y aurait des peines sévères contre les médecins qui traiteraient en ville d'autres malades que ceux qui ont des affections chroniques.

Il y en aurait d'également sévères contre le chef de famille qui cacherait un malade.

Il y aurait des médecins de quartier qui s'assureraient tous les jours de l'état de santé des habitans de leur arrondissement.

Le personnel de chaque maison étant connu, le médecin du quartier, assisté d'un commissaire, visiterait tous les individus chaque jour.

Le commissaire recevrait les réclamations des particuliers, et les coucherait sur un registre qui serait déposé le même jour à l'administration principale, laquelle s'occuperait de faire droit à la réclamation.

Cette mesure a pour but d'empêcher les particuliers d'affluer auprès des administrateurs, et de faciliter aux premiers le moyen de s'isoler plus complètement.

La visite du médecin serait faite à heure fixe une ou deux fois le jour, afin que tout le monde pût y être présent. Elle aurait lieu devant la porte de chaque maison; elle serait annoncée par une petite cloche qui précéderait le médecin.

S'il survenait une mort inopinée, causée par la maladie régnante, on enleverait les habitans de la maison pour les mettre en observation, et l'on purifierait la maison.

Pour toutes les autres morts, on en ferait constater la cause.

Si un malade avait caché sa maladie le premier jour, toute la famille serait enlevée en même temps que lui, et envoyée au Village-Hôpital.

Les malades seraient conduits à l'hôpital de suite après la visite du médecin. Leur passage par les rues serait annoncé par une petite cloche qui indiquerait que les habitans doivent se tenir dans leurs maisons, et ne pas se mettre aux fenêtres.

On en ferait autant lorsque les servans traverseraient les rues pour emporter des effets aux lieux désignés pour le lavage.

Le costume le plus convenable pour tout le monde serait un surtout de toile ordinaire ou gommée. Les surtouts de toile pouvant être lavés facilement, seraient préférables.

Les vêtemens de laine devraient être bannis principalement de l'usage des médecins, des prêtres et des autres personnes que leurs fonctions appellent dans les lieux suspects.

La distribution des comestibles serait l'objet des mesures administratives que prendraient les autorités locales.

Dans les marchés, on éviterait que les personnes fussent groupées. Pour cela, on disséminerait les vendeurs.

La vente des effets mobiliers et des hardes serait sévèrement défendue.

§. V. *De l'esprit des administrations.*

Dans de pareilles circonstances, l'autorité doit être forte et énergique. Elle doit considérer les habitans comme une seule famille, imposer des sacrifices aux riches, et faire d'abondantes distributions de vivres aux pauvres; ne laisser aucune trace de la maladie dans les maisons où elle s'est montrée, et envoyer au lazaret ou à l'hôpital tous ceux qui en ont été atteints, ou qui sont soupçonnés de l'être. La division que j'ai proposée, de l'hôpital en quatre quartiers, permet de satisfaire à toutes les vanités comme à tous les besoins, et empêche de confondre les personnes qui ne sont que soupçonnées d'être atteintes, avec celles qui le sont réellement.

On évitera de réunir le peuple, soit pour les distributions de vivres, soit pour tout autre motif, parce que les attroupemens sont funestes, non-seulement sous le point de vue hygiènique, mais encore pour la tranquillité publique. La réunion de beaucoup de personnes conduit à l'exaltation des têtes. Il est naturel à l'esprit non refréné par l'éducation, de se laisser entraîner par tout ce qui est audacieux; voilà pourquoi il est dangereux d'assembler le peuple, principalement dans les temps, où, comme dans ceux d'une épidémie, une puissance surnaturelle pèse sur lui. Alors il se croit dégagé

des lois d'ici bas ; et montre la plus grande disposition à s'y soustraire.

La proclamation et l'affiche des ordres de l'autorité, doivent suffire pour en assurer l'exécution. On doit tenir sévèrement à ce principe ; la faiblesse en pareil cas, devient un crime. Comme les administrateurs ne peuvent vouloir que ce qui est convenable, il faut que le reste des citoyens obéisse. S'il n'en était ainsi, il faudrait faire quelques exemples de sévérité. L'administrateur doit préférer le salut de tous, à celui de quelques particuliers. On doit montrer rarement la force armée ; mais lorsqu'elle est nécessaire, elle doit agir. Le régime militaire serait peut être préférable à l'administration civile.

L'exécution des mesures proposées, aurait pour résultat d'empêcher la multiplication des germes contagieux, et l'on arriverait en peu de jours à pouvoir lever le cordon, en ne gardant que celui qui serait autour de l'hôpital.

Ces mesures sont telles, qu'elles peuvent prévenir un grand désastre lorsqu'on les emploiera de bonne heure, et qu'elles pourront suffire également pour extirper la maladie de la ville où elle se serait répandue généralement. Mais, dans l'une et l'autre hypothèse, elles doivent être exécutées sans ménagement. Les demi-mesures ont perdu Barcelone.

Lorsque la maladie est généralement répandue,

il faut calculer les moyens de répression sur les besoins. Ainsi, pour trouver le nombre de malades que l'on aura à traiter journellement, et quelle doit être l'étendue de l'hôpital, je prendrai pour base de ce calcul, ce qui s'est passé à Barcelone.

Lorsque toute prévoyance fut inutile, et que la maladie fut générale, on y comptait encore soixante-dix mille âmes qui étaient restées. Au plus fort de la maladie, on en perdait environ quatre cents par jour. Or, pour trouver, approximativement, combien il y avait de malades gissans chaque jour, ce que l'on n'a jamais su positivement, il suffit de multiplier quatre cents par huit, qui est le nombre des jours de la durée la plus longue de la maladie, et l'on aura trois mille deux cents; c'est-à-dire le vingt-unième de la population. Par conséquent, dans tout pays que l'on veut délivrer de la fièvre jaune, il faut trouver d'abord un lieu, hors des murs, où l'on puisse réunir la vingt-unième partie des habitans. Or, comme la fièvre jaune prend toujours dans les grandes populations, il faut un grand hôpital ou de grands lazarets. Voilà pourquoi j'ai proposé de prendre un village où l'on pourra grouper les moyens de répression, simplifier le service, établir l'ordre, la surveillance et l'économie nécessaires, et procurer aux particuliers, des logemens où ils ne soient pas confondus, comme dans les hôpitaux, avec les hommes de toutes les classes du

peuple, idée que certaines personnes ne peuvent supporter; et en santé comme en maladie, il faut flatter le moral.

§ VI. *Des quarantaines dans les maisons d'observation.*

La Catalogne a fait voir ce que l'on peut faire quant aux quarantaines. Vingt jours d'observation suffisaient pour l'épreuve; et j'estime qu'il n'en faut pas davantage pour s'assurer que l'individu est sain. On doit s'occuper de ses effets, plutôt que de lui-même, et dans les lazarets d'observation espagnols on n'en prenait aucun soin; cependant, cette négligence n'a conduit à aucun fâcheux résultat. Les villes ou villages dans lesquels se sont rendus les individus qui sont sortis de ces lazarets, n'en ont pas souffert. Probablement la ventilation pendant le séjour au lazaret, ou en voyage, a été suffisante pour dissiper les miasmes. Plus de deux mille personnes ont passé par ces maisons d'observation, et aucune d'elles n'a été malade après le délai de vingt jours. Je ne sais ce qu'on doit croire sur les quarantaines rigoureuses que l'on impose en France, à propos de la peste; mais je pense que ces mêmes quarantaines sont excessives quant à la fièvre jaune. Il est à désirer que l'on cherche à se convaincre de la vérité de ce que j'avance ici, afin qu'on épargne aux personnes, des

privations et des souffrances inutiles. Je n'en dirai pas davantage là-dessus. Nos lois contiennent de bons principes à cet égard ; il ne s'agit que de les adoucir et de n'imposer que les rigueurs nécessaires.

SECTION VI.

De l'usage de la force armée.

Le plus grand malheur qui puisse menacer une ville en proie à la fièvre jaune, est la révolte des gens du peuple. Cette classe, toujours inquiète et toujours avide du bien d'autrui, manquant alors du nécessaire, se mutine, accuse les administrations d'imprévoyance et le riche d'égoïsme ou de cupidité. Le malheur commun semble l'autoriser à vouloir que cette communauté s'étende à tout. Elle insulte les palais et les menace du pillage; elle tient pour sa propriété les maisons que la mort a privées de leurs habitans, demande impérieusement ce que dans d'autres occasions elle eût considéré comme une faveur; et l'autorité, craintive pour elle-même et pour les citoyens paisibles, tourmentée de mille soins et souvent mal secondée, fait, à la mutinerie d'un peuple ignorant, des concessions et des sacrifices que reprouve l'intérêt public. Ainsi, à Barcelonette, la révolte du

peuple, à l'occasion de l'enlèvement du père Prats, fut cause qu'on accorda aux personnes bien portantes, d'aller voir les malades au lazaret, et fit transgresser et abolir les dispositions qui avaient été prises pour empêcher la communication des habitans avec les navires. Les choses n'en seraient point où elles sont, me disait un jour M. le gouverneur de Barcelone, si, lors de la révolte de Barcelonette, on m'eût laissé donner quelques coups de sabres.

Il faut donc que l'autorité ait à sa disposition le moyen de comprimer le peuple : c'est ce que j'appelle force armée active ou intérieure. Il faut aussi un cordon de troupes : c'est ce que je nomme force armée passive ou extérieure. Je vais m'occuper de l'une et de l'autre en peu de mots.

§ I. *Force armée active.*

Il faut de la troupe dans une ville où règne la fièvre jaune, et l'on peut l'y garder sans crainte. On la tiendra dans les forts ou dans les casernes, en l'empêchant de communiquer avec les habitans. L'immunité dont quelques couvents ont joui à Barcelone, prouve que l'on peut se garantir de la fièvre jaune en s'isolant, même au milieu de la ville; mais, pour plus de sûreté, j'ai conseillé de fixer l'habitation du soldat dans un lieu qui re-

çoive l'air de la campagne ou des promenades, pourvu qu'il soit à portée de donner du secours au besoin.

La garde nationale parvient rarement à réprimer les mouvemens populaires. Il est difficile d'opposer des citadins à leurs compatriotes; il faut dire cependant, à la louange de celle de Barcelone, qu'elle seule a maintenu l'ordre. La troupe de ligne s'était retirée à la citadelle et n'agissait plus : elle ne faisait aucun service : était-ce par crainte de la contagion? cela est probable; mais il faut voir si ces craintes sont fondées.

Les attroupemens du peuple ont lieu ordinairement sur les places publiques et dans les grandes rues. Or, la ventilation est grande dans ces lieux et l'on peut s'y tenir à peu près sans inconvénient. On peut y introduire la troupe, et, si l'opiniâtreté du peuple est telle qu'on soit obligé de sévir contre lui, ce doit être sans ménagement. La troupe ne doit pas se mêler avec lui, dans la crainte d'en recevoir la contagion. Le soldat devra être toujours à trois ou quatre toises de l'habitant. La présence des soldats dans un lieu devrait être l'ordre de se retirer sur-le-champ, ou bien la troupe devrait chasser devant elle à coups de fusils. La distance que ce moyen permet d'établir est suffisante pour éviter de recevoir les miasmes qui se dégagent d'une multitude de gens dont les vêtemens

doivent être suspects de contagion. Dans de telles circonstances, on ne doit pas craindre que le soldat ne fasse son devoir : il y va de son intérêt, mais on évitera qu'il ne touche ni les morts, ni les blessés; qu'il ne s'amuse à faire du butin et qu'il n'entre dans les maisons. On peut lui faire faire des patrouilles dans les principales rues et le tenir le reste du temps dans ses quartiers. Si, contre toute attente, quelque soldat était pris de la maladie, il faudrait, sans aucun apparat, le mettre de côté et l'envoyer de bonne heure à l'hôpital, sans craindre que, dès le premier jour de sa maladie, il ait pu la communiquer à ses camarades. Celle-ci ne peut avoir cette faculté qu'à la seconde ou à la troisième période; or, il s'agit de ne pas attendre ce temps.

§ II. *Force armée passive.*

Un cordon de troupes doit être placé autour d'une ville où règne la fièvre jaune; sa fonction se borne à laisser entrer les objets nécessaires à la consommation de la ville, et à ne laisser sortir que les individus qui ont satisfait aux réglemens sanitaires : mais il doit être plus sévère envers les effets qui sortent, qu'envers les personnes. Un voyage de quelques heures peut être suffisant pour désinfecter les vêtemens que l'on a sur le corps; mais l'air ne pénètre pas dans les ballots, les pa-

quets, les matelas, les couvertures piquées, qui sont fort d'usage en Espagne; c'est pourquoi, on doit être très-difficile sur le passage de ces objets, d'autant que la malveillance pourrait facilement accomplir, par leur moyen, les projets les plus criminels. La communication de la maladie au moyen des personnes qui voyagent par terre, me paraît bien difficile; il ne doit pas en être même des bâtimens et des personnes qui les habitent. Un marin qui sort d'un bâtiment infecté, quitte une étuve de miasme auquel il peut résister par la force de l'habitude, mais il donnera la maladie aux personnes dont il s'approchera : c'est ce que nous savons être arrivé de la part du capitaine Simian. Probablement beaucoup de marins ont, comme lui, disséminé le germe de la maladie au moyen de leurs vêtemens qui sont ordinairement fort grossiers; mais ils n'ont pas eu, comme le capitaine Simian, assez de jugement pour reconnaître qu'ils étaient les porteurs des germes de mort dans les maisons qu'ils fréquentaient. Si ces mêmes hommes avaient parcouru un certain espace dans la campagne, ou s'ils avaient entrepris un voyage, on aurait pu les considérer comme étant aussi bien désinfectés que ceux qui seraient sortis de la ville. Aussi, ai-je dit, et je persiste à croire, qu'un cordon de troupes importe moins pour le passage des hommes que pour celui des effets.

Observations thermométriques et barométriques faites à Barcelone, pendant le mois de juillet 1821.

JOURS DU MOIS.	THERMOMÈTRE (RÉAUMUR)			BAROMÈTRE		
	à minuit.	à 6 heures du matin.	à 2 heures après midi.	à minuit.	à 6 heures du matin.	à 2 heures après midi.
1	18 9	17 6	22 5	28 2	28 1	28 1
2	19 6	18 3	21	28 1	28	28
3	19	18 3	19 2	28	28	28 1
4	18 2	17 9	21 4	28 2	28 2	28 3
5	19 1	18 4	20 8	28 3	28 3	28 4
6	19 2	18 3	21 4	28 4	28 3	28 2
7	19 6	19	22	28 2	28 1	28 1
8	19 8	18 7	19 9	28 1	27 11	28
9	18 2	17	19	28 2	28 4	28 3
10	17	15 1	20	28 3	28 3	28 4
11	17 6	16 5	21	28 3	28 2	28 2
12	18 7	17 3	21 5	28 1	28 1	28
13	19 1	18 4	21 1	28	28	28
14	19 4	18 4	21 6	28	28	28
15	18 5	18 1	21 3	28 1	28 1	28 2
16	18 1	17 9	21 5	28 2	28 3	28 3
17	19	18 4	21 6	28 3	28 4	28 4
18	19 6	18 4	21 8	28 4	28 4	28 4
19	19 9	18 4	22 5	28 4	28 3	28 3
20	21 1	20	21 4	28 3	28 2	28 2
21	19 7	18 8	21 9	28 2	28 1	28 2
22	20	18 6	22 2	28 2	28 1	28 1
23	20 2	19	23 5	28 1	28	28 1
24	20 5	19 2	22 5	28 3	28 3	28 4
25	19 9	18 3	23	28 3	28 3	28 3
26	20 9	19	23 3	28 3	28 3	28 3
27	20 6	19 5	22	28 3	28 3	28 3
28	20 3	20	23 8	28 3	28 3	28 2
29	21 3	19 8	21 5	28 2	28 2	28 3
30	20	19	22 6	27 3	27 3	27 3
31	20 6	19 1	23 6	28 3	28 3	28 3

État du ciel pendant le mois de juillet.

Serein, les jours : 1 - 2 - 11 - 12 - 25 - 31.

Couvert, les jours : 3, petite pluie - 5 - 6 - 7 - 8, pluie - 9 - 10 - 20, éclairs - 21.

Nuageux, les jours : 4 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 22 - 23 - 24 - 26 - 27 - 28 - 29 - 30 - 31.

Vents qui ont régné pendant le même mois.

Du *sud*, les jours : 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 10, fort - 11 - 12 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18, fort - 19 - 20 - 21 - 22 - 23 - 25 - 26 - 27, fort - 28 - 29 - 30 - 31.

De l'*est*, les jours : 3 - 6 - 14 15, fort - 24, fort - 25 - 26 - 27.

Du *nord*, les jours : 2 - 3 - 4 - 5 - 8 - 9 - 10 - 11 - 13 - 14 - 16, fort - 21 - 22 - 23 - 26 - 29.

De l'*ouest*, les jours : 10 - 11 - 16 - 18 - 19 - 20, fort - 30 - 31.

Observations thermométriques et barométriques faites à Barcelone, pendant le mois d'août 1821.

JOURS DU MOIS.	THERMOMÈTRE (RÉAUMUR)						BAROMÈTRE					
	à minuit.		à 6 heures du matin.		à 2 heures après midi.		à minuit.		à 6 heures du matin.		à 2 heures après midi.	
1	20	9	18	6	23	7	28	3	28	3	28	3
2	20	7	19	3	23	8	28	4	28	4	28	4
3	21	1	19	6	24	1	28	4	28	3	28	3
4	21	1	19	9	24	5	28	3	28	2	28	2
5	21	6	20		24	7	28	1	28	1	28	2
6	22		20	8	24	4	28	2	28	2	28	2
7	21	8	20	7	23	6	28	2	28	2	28	3
8	22	1	18	2	19	7	28	2	28	2	28	2
9	18	5	17	8	21	7	28	2	28	1	28	2
10	20		19	1	22	9	28		28		27	11
11	21		20	3	22	3	27	11	27	11	27	11
12	19	5	18		20	1	28		28	1	28	1
13	18	4	17	1	20	3	28	2	28	2	28	2
14	18	5	17	6	21		28	3	28	3	28	3
15	19		18		22	1	28	2	28	2	28	2
16	20		18	6	22	2	28	3	28	3	28	3
17	20	5	19	1	23	2	28	3	28	3	28	3
18	20	5	19	1	22		28	3	28	2	28	2
19	20	1	18	2	23	3	28	2	28	1	28	2
20	21	1	19	8	21	9	28	2	28	2	28	3
21	20	2	19		22	5	28	3	28	3	28	3
22	20	6	19		22	9	28	3	28	2	28	2
23	20	9	19	1	22	8	28	2	28	2	28	9
24	20	7	19	2	23	8	28	1	28	1	28	2
25	21	1	19	5	23	4	28	2	28	2	28	2
26	20	9	19	9	23	6	28	2	28	2	28	2
27	21	4	20		23	6	28	2	28	2	28	2
28	21	8	20	8	22	8	28	2	28	1	28	2
29	21	5	20	7	24	6	28	2	28		28	
30	22		21		25		28		28		28	
31	21	7	20	4	23	4	28	3	28	3	28	3

État du ciel pendant le mois d'août.

Serein, les jours : 1 - 2 - 3 - 4 - 7 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 21 - 24 - 25 - 26.

Couvert, les jours : 8, orage - 12, pluie - 28.

Nuageux, les jours : 4 - 5 - 6 - 7 - 9 - 10 - 11 - 12 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 21 - 22 - 23 - 24 - 27 - 28 - 29 - 30 - 31.

Vents qui ont régné pendant le même mois.

Du *sud*, les jours : 1, fort - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - 12 - 13, fort - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 22 - 23 - 24 - 25 - 26 - 27 - 28 - 31.

De l'*est*, les jours : 2 - 11 - 12 - 13, fort - 14 - 16 - 19 - 21 - 22 - 28 - 29.

Du *nord*, les jours : 6 - 7 - 13, fort - 15 - 16 - 18 - 20 - 21 - 30.

De l'*ouest*, les jours : 1 - 2 - 19 - 25 - 26 - 29 - 30, fort - 31.

Observations thermométriques et barométriques faites à Barcelone, pendant le mois de septembre 1821.

Jours du Mois.	THERMOMÈTRE (RÉAUMUR)						BAROMÈTRE					
	à minuit.		à 6 heures du matin.		à 2 heures après midi.		à minuit.		à 6 heures du matin.		à 2 heures après midi.	
1	20	4	19	6	22	8	28	3	28	3	28	3
2	21	1	20		22	3	28	3	28	3	28	3
3	21		20	3	23	6	28	3	28	2	28	2
4	20	5	19	8	23	2	28	2	28	2	28	2
5	20	7	19	8	23		28	3	28	3	28	3
6	21	2	20	2	23	4	28	3	28	3	28	3
7	21	3	20		23		28	3	28	2	28	2
8	20	9	19	9	23	6	28	1	28	1	27	11
9	20	4	18	6	21	7	28		28	1	28	1
10	20		19	3	22	7	28	1	28	2	28	1
11	21	1	20		22		28	2	28	2	28	3
12	20	4	19	6	22	5	28	3	28	2	28	3
13	21	2	20		20		28	3	28	3	28	3
14	19	3	18	3	21	2	28	3	28	3	28	2
15	19	5	19	2	20	2	28	1	28	1	28	1
16	19	5	17	9	20	6	28	2	28	2	28	3
17	19		17		20	4	28	3	28	3	28	3
18	18	5	16	9	22	1	28	4	28	3	28	3
19	19	2	18	2	21		28	2	28	2	28	2
20	19	2	13	3	21		28	1	28	1	28	2
21	19	9	18	9	21	5	28	1	28	1	28	
22	19	9	17	5	18	6	27	11	27	11	27	10
23	16	7	16		18	6	27	11	27	10	27	11
24	16	7	15	4	19	1	28		28		28	1
25	17	2	16		19	4	28	2	28	2	28	3
26	17	9	16	8	20	2	28	3	28	3	28	3
27	18	2	16	8	20	4	28	3	28	3	28	3
28	18	2	16	4	20	5	28	3	28	3	28	2
29	18	4	17	3	20	1	28	2	28	2	28	2
30	18	9	17	8	18	6	28	2	28	2	28	2

État du ciel pendant le mois de septembre.

Serein, les jours : 6 - 18 - 20 - 24 - 25 - 26 - 27 - 28 - 29.

Couvert, les jours : 13, pluie, éclairs — 22, pluie, orage — 23, pluie, orage — 30.

Nuageux, les jours : 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9, éclairs — 10 - 11 - 12 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 21 - 25 - 28 - 29 - 30.

Vents qui ont régné pendant le même mois.

Du *sud*, les jours : 1 - 2 - 3, fort - 4, fort - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - 12, fort - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 21 - 22 - 25 - 26 - 27 - 28 - 29.

De l'*est*, les jours : 15 - 30.

Du *nord*, les jours : 1 - 3 - 4 - 9 - 10 - 11 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 19 - 20 - 22 - 23 - 24 - 25 - 30.

De l'*ouest*, les jours : 9 - 17 - 18 - 22 - 23 - 25.

Observations thermométriques et barométriques faites à Barcelone, pendant le mois d'octobre 1821.

Jours du Mois.	Thermomètre (Réaumur)						Baromètre					
	à minuit.		à 6 heures du matin.		à 2 heures après midi.		à minuit.		à 6 heures du matin.		à 2 heures après midi.	
1	17	9	16	1	19	4	28	3	28	3	28	3
2	18		17		19	9	28	3	28	3	28	3
3	19		17	5	20	2	28	4	28	3	28	3
4	18	4	17	5	20	6	28	3	28	2	28	1
5	19		17	5	17	2	28	1	28	1	28	2
6	15	5	14	9	16	4	28	3	28	2	28	2
7	15	5	13	9	16	3	28	2	18	2	28	3
8	14	8	13	6	16	8	28	3	28	3	28	3
9	14	9	13	6	16	8	28	3	28	3	28	3
10	15	6	14	4	16	8	28	3	28	3	28	1
11	15	6	15		17		28		28		28	1
12	15		13	9	13	7	28		27	11	28	
13	13	5	13	2	14	9	28	1	28	1	28	1
14	14	2	14		16	2	28	2	28	3	28	3
15	14	5	13	8	15	8	28	3	28	2	28	1
16	14	9	13	6	15	5	28	2	28	1	28	1
17	13	5	12	3	14		28	1	28	1	28	1
18	13	6	11	2	13	8	28	1	28	1	28	1
19	12	3	10	6	13	7	28	1	28	1	28	
20	12	3	11	4	15	3	28		27	11	27	10
21	13	6	13	2	14	6	27	9	27	7	27	7
22	12	9	11		13	6	27	8	27	8	27	9
23	11	5	10	2	14		27	11	28		28	
24	12	4	12	3	15	2	28		28		28	
25	13	4	12	5	15	2	28	2	28	3	28	3
26	13	2	12	5	14	1	28	3	28	3	28	2
7	13		11	8	14	3	28	2	28	2	28	3
8	12	8	12	3	14	3	28	3	28	3	28	2
9	13		11	8	14	3	28	4	28	4	28	4
0	12	9	11	4	14	2	28	4	28	4	28	3
1	12	2	10	4	13	7	28	3	28	3	28	3

État du ciel pendant le mois d'octobre.

Serein, les jours : 2 - 8 - 9 - 19 - 20 - 23 - 25 - 26 - 27 - 30 - 31.

Couvert, les jours : 1, petite pluie — 5, pluie, orage — 6, pluie — 12, pluie, orage — 13, pluie — 14, pluie.

Nuageux, les jours : 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 7 - 8 - 9 - 10 - 11, pluie — 15 - 16 - 17 - 18, pluie — 20 - 21, pluie — 22 - 23 - 24 - 25 - 26 - 27 - 28 - 29.

Vents qui ont régné pendant le même mois.

Du *sud*, les jours : 1 - 2 - 3 - 4 - 6 - 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 23 - 25, fort - 26 - 27 - 28 - 29 - 30 - 31.

De l'*est*, les jours : 2 - 3 - 5 - 8 - 9 - 10 - 11 - 12 - 14, fort - 15 - 16 - 31.

Du *nord*, les jours : 1 - 2 - 5 - 6 - 7 - 10 - 12 - 13, fort - 14 - 15 - 17 - 18 - 19 - 21 - 22 - 23 - 24 - 25 - 26 - 27 - 28 - 29 - 30.

De l'*ouest*, les jours : 1 - 6 - 18 - 19 - 20 - 21 - 22 - 23 - 24 - 29 - 31.

TABLE

DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

FIN.

